

BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

Vol. XXV

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

3-14480

Bibliothèque Centrale de l'Académie
des Sciences de Géorgie

კერძო
ბიბლიოთეკა

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Paris 1968

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, quai Anatole France — PARIS VII^e

C.C.P. PARIS 9061-11

Tél. : 705-93-39

CENTRE DE RECHERCHES SUR L'U.R.S.S.
ET LES PAYS DE L'EST
(STRASBOURG)

ANNUAIRE
DE
L'U.R.S.S.

DRONT — ÉCONOMIE — SOCIOLOGIE
POLITIQUE — CULTURE

1967

Ouvrage in-8^o raisin, 866 pages, relié

Prix : 85 F

Rappel des parutions :

M. MOUSKHELY, L'U.R.S.S. : Droit, Économie, Politique, Culture 1964	65,00 F
Annuaire de l'U.R.S.S. 1965	65,00 F
» » 1966	68,00 F

DIRECTEUR :

Kalistrat SALIA, Professeur hon. de Lettres, Membre de la Société Asiatique de Paris, de la Société de Linguistique de Paris, Vice-président de l'Union Internationale de la Presse Scientifique.
8, rue Berlioz, Paris 16^e, Tél. : 727-75-35.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Julius ASSFALG, Professeur à l'Université de Munich, Directeur de la section arabe du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, Co-éditeur de l'*Oriens Christianus*.

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.

René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux, Président de la Société de Linguistique de Paris, Correspondant de l'Institut de France.

David Marshall LANG, Professeur des études caucasiennes à l'Université de Londres, Membre du Conseil de la Société Royale Asiatique de Londres.

Irène MÉLIKOFF, Dr. ès Lettres de l'Université de Paris, Maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique.

Charles MERCIER, Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Joseph MOLITOR, Prorecteur de Phil.-Theol. Hochschule Bamberg, Editeur de l'*Oriens Christianus*, Directeur de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Gertrud PÄTSCH, Professeur à la Friedrich-Schiller-Universität, Jena.

Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Bochum.

Hans VOGT, Recteur de l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark, Membre hon. de la Linguistic Society of America, Membre de la Société de Linguistique de Paris, d'Oslo et de Tbilisi.

Comité de Soutien :

Nino SALIA,
Prince Raymond DE LA TOUR ET TASSIS,
G. GOGOLACHVILI.

SOMMAIRE

Nino SALIA. — Le double anniversaire de Bedi Kartlisa	7
René LAFON. — Pour la comparaison du basque et des langues caucasiques	13
Irène MÉLIKOFF. — L'idéologie religieuse du muridisme caucasien	27
Gérard GARITTE. — A. Chanidzé, maître de la kartvélologie	46
N. et M. THIERRY. — Notes d'un deuxième voyage en Géorgie turque	51
Gérard GARITTE. — Version géorgienne de la vie de sainte Marthe	66
Yvette GRIMAUD. — Musique de tradition orale. Tradition orale géorgienne	78
K. SALIA. — La littérature géorgienne (N. Lordkipanidzé, Léo Kiatchéli, M. Djavakhichvili, C. Gamsakhourdia)	85
Louis TARDY. — Relations entre la Géorgie et la Hongrie, du XIII ^e au XVIII ^e siècles	111
Wakhtang BERIDZÉ. — L'architecture géorgienne	129
K. SALIA. — L'ouvrage de G. Tchoubinachvili sur l'architecture arménienne	144
Giorgi TSCHUBINASCHVILI. — Forschungen zur armenischen Architektur	147
Joseph MOLITOR. — Altgeorgische Evangelienübersetzung als Hüterin syrischer Tradition	185
Gertrud PÄTSCH. — Zur Analyse der georgischen Wortstruktur	195
Karl Horst SCHMIDT. — Aspekt und Tempus im Tabassaranischen	208
A. BRYER. — The tomb of Solomon II King of Inereti	214

COMPTES RENDUS

D. M. LANG. — Urtartu and Caucasia. B.B. Piotrovskii: The Kingdom of Van and its Art	218
D. M. LANG. — G. Dumézil: Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase	219
R. LAFON. — Langues ibéro-caucasiques	220
Richesses Naturelles de la Géorgie	224
E. TSERETELI. — Radamisto. Un opéra de Händel sur un sujet historique géorgien	226
B. SILAGADZÉ. — Quelques questions relatives à l'histoire de la Géorgie	229

G. Avalichvili. — Voyage de Tbilisi à Jérusalem	231
R. Chmerling. — Présentation artistique du manuscrit géorgien au XI ^e siècle	232
N. ALADACHVILI, G. ALTBOGACHVILI, A. VOLSKAYA. — Murals painted by Tevdore in Upper Svaneti	232
Ouvrages reçus de Tbilisi	234
Publications récentes	236
Table des matières de la revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa de 1957 à 1967	237

LE DOUBLE ANNIVERSAIRE DE LA REVUE *BEDI KARTLISA*

Il y a vingt ans, en 1948, nous avons fondé à Paris la revue *Bedi Kartlisa* en langue géorgienne.

Dix années se sont écoulées depuis la parution du premier numéro de cette revue en langues étrangères.

C'est donc un double anniversaire que nous célébrons cette année.

Notre but était à l'origine de créer un foyer des intellectuels géorgiens se trouvant à l'étranger et de leur donner la possibilité de mettre leurs connaissances au service de la science. Ce but a été atteint malgré maintes difficultés, et des études de nos savants et écrivains, relatives à tous les aspects de la culture géorgienne, ont été publiées.

Mais le recueil en langue géorgienne n'était accessible qu'à un nombre très restreint de spécialistes. Cependant il devenait de plus en plus évident qu'il était nécessaire de mieux faire connaître au monde les valeurs culturelles de notre pays. Le désir de contribuer efficacement à l'avancement des études géorgiennes à l'étranger avait toujours été l'une de nos préoccupations majeures.

Comme on le sait, la Géorgie n'a pas eu la faveur d'être présentée au monde d'une façon digne de son passé, de son histoire, de ses richesses culturelles. C'est seulement au XIX^e siècle qu'a commencé à se manifester l'intérêt pour la civilisation géorgienne. Les orientalistes, les archéologues se sont enfin rendu compte que la connaissance de cette civilisation pouvait offrir une source importante de documentation pour aider à résoudre certains problèmes du monde antique et pour faciliter les investigations scientifiques sur l'histoire, la philologie, l'archéologie et d'autres branches du savoir humain.

Malheureusement, faute d'un examen critique approfondi des sources utilisées, ces investigations n'ont pas toujours donné les résultats escomptés et n'ont guère facilité l'avancement de la science dans le domaine de la Caucologie. Il en est même parfois résulté une interprétation inexacte des problèmes fondamentaux relatifs à l'histoire de la culture géorgienne.

Ainsi cet état de choses a pu engendrer des hypothèses plus ou moins fausses basées non point sur une étude sérieuse et objective, mais plutôt sur des idées préconçues qui, avec le temps, ont pour ainsi dire acquis force de loi et continuant même à ce jour à induire la science en erreur.

Pendant des années nous avons préparé le terrain pour la fondation d'une revue des études géorgiennes et caucasiennes en langues étrangères, à collaboration internationale. Nous avons cherché à établir le contact avec tous les kartvélogues, gagner leur confiance et obtenir leur concours. Enfin, en 1957, est paru le premier numéro de la *Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa* avec la participation de plusieurs savants géorgisants. Nombre d'entre eux, notamment le Pr. Gerhard Deeters, le Dr. Jaromir Jedlička, Père M. Tarchnichvili, le Pr. M. Tsereteli, l'écrivain Grigol Robakidzé, et le Pr. M. Mouskheli, ne sont plus de ce monde. Qu'il nous soit permis de rendre ici un affectueux hommage à leur mémoire. *Bedi Kartlisa* garde toujours vivant leur souvenir.

La publication du premier numéro fut encourageante. « La revue répondait à un besoin et à une attente », écrivait Charles Mercier. Bientôt tout ce que l'Europe comptait de géorgisants s'y donna rendez-vous.

Après avoir publié quelques numéros, nous nous sommes trouvés dans l'obligation de chercher une aide financière pour poursuivre notre tâche. Cette aide est venue de la France, de son Centre National de la Recherche Scientifique.

Qu'est devenue depuis la Revue ? Quelle importance a-t-elle acquise ? nous laissons la parole aux savants eux-mêmes :

Gérard GARITTE, professeur à l'Université Catholique de Louvain, nous envoie la lettre qui suit :

« Le double jubilé de *Bedi Kartlisa* réjouit tous les amis de la Géorgie et des études géorgiennes.

Bedi Kartlisa est la première revue scientifique de kartvélogie publiée en Occident qui ait réussi non seulement à se maintenir, mais aussi à prospérer. Le premier numéro de la série en langues occidentales, paru en janvier 1957, est un modeste fascicule de 64 pages ; le numéro jubilaire de 1968 est un imposant volume de 250 pages.

En même temps qu'elle augmentait ses dimensions, la revue a affermi sans cesse sa haute tenue scientifique ; elle compte aujourd'hui parmi ses collaborateurs tous les savants occidentaux qui étudient la Géorgie, son histoire, sa littérature, sa langue et sa culture ; elle est devenue l'organe attiré des études géorgiennes en Occident. En outre, en faisant connaître aux chercheurs de nos pays qui ne lisent pas le géorgien, les travaux les plus importants des savants de Géorgie, elle a établi les indispensables liaisons, quasiment inexistantes jusque là, entre la recherche autochtone et celle de l'extérieur. *Bedi Kartlisa* joue ainsi, dans le développement des sciences humaines, un rôle international unique.

Grâce au dévouement admirable de son directeur, M. K. Salia et de Mme Salia, et à l'appui éclairé du C.N.R.S. français, la *Revue de kartvéologie* est aujourd'hui solidement implantée et assurée de durer.

Tous ceux qui sont attachés aux études géorgiennes félicitent *Bedi Kartlisa* pour son passé et forment les vœux les plus sincères pour son avenir ».

Le Professeur René LAFON :

« Linguiste et collaborateur régulier de la revue de kartvéologie *Bedi Kartlisa* depuis 1957, j'ai pu apprécier les services que cette revue scientifique rend aux linguistes sur le très vaste domaine qui comprend non seulement le géorgien et les autres langues kartvèles, mais encore l'ensemble des langues caucasiennes. Elle s'ouvre aussi aux recherches sur les rapports de ces langues avec d'autres langues, notamment avec la langue basque. Les articles qu'elle publie sur la vie littéraire, artistique, scientifique, économique de la Géorgie et d'autres pays du Caucase, ainsi que sur leur histoire, sont très précieux. Lors du séjour de près d'un mois que j'ai fait à Tbilisi en septembre-octobre 1966, j'ai senti l'importance que les linguistes et, plus généralement, les intellectuels géorgiens attachent à la *Revue de kartvéologie*. Elle est l'organe de liaison entre tous ceux qui, en Géorgie et ailleurs, notamment dans toute l'Europe occidentale, étudient scientifiquement les choses du Caucase. On doit remercier K. Salia et Mme Nino Salia de l'avoir fondée et de continuer à la diriger dans le même esprit d'objectivité. »

Bordeaux, le 25 janvier 1968.

Le Professeur Charles MERCIER :

« *Bedi Kartlisa*, en sa forme géorgienne, a vu le jour en 1948, et l'édition française a commencé en 1957. C'est donc un double anniversaire que nous célébrons dans la joie, car cette revue est un très précieux instrument de travail, et dans la reconnaissance pour celui qui en a pris l'initiative et qui la porte à bout de bras.

Loin de vivoter ou de se maintenir simplement à son premier niveau, *Bedi Kartlisa* a beaucoup progressé. Mais surtout la qualité des articles s'est maintenue. C'est certainement la raison pour laquelle la revue a obtenu la collaboration de savants de plus en plus nombreux et venus de tous les horizons. Elle a ainsi acquis un « standing » international.

Aucun domaine de la *Kartvéologie* ne lui est resté étranger. Les comptes rendus sont de plus en plus nombreux. Si l'on dressait les tables de ses dix

années, on serait surpris de la richesse de son contenu. Souhaitons qu'elle nous tienne de plus en plus au courant de tout ce qui se publie en Géorgie.

Espérons que *Bedi Kartlisa* célébrera encore de nombreux jubilés ».

Paris, le 14 janvier 1968.

Prof. Dr. Dr. Joseph MOLITOR :

« In den zehn Jahren ihres Bestehens hat die Revue *Bedi Kartlisa* eine immer grossere Anerkennung und Verbreitung gefunden. Mit der steigenden Zahl ihrer Beiträge aus der Feder namhafter Autoren ist sie heute für die Kartvelologischen Studien sozusagen unentbehrlich geworden. Möge ihr unter der bewährten Redaktion von Direktor Prof. Salia und seiner emsigen Gattin Mitarbeiterin Nino Salia im kommenden Dezennium eine weitere noch bedeutsamere Entwicklung beschieden sein! » Bamberg, den 10.3.1968.

Prof. Dr. Gertrud PÄTSCH :

« Der Revue de Kartvélogie ist es gelungen, die isolierten kaukasiologischen Bestrebungen in den verschiedenen Ländern um einen gemeinsamen Mittelpunkt zu konzentrieren. Die Zeitschrift vermittelt nicht nur ein repräsentatives Bild vom modernsten Stand der Kaukasiologie, sie ist auch zum Forum wissenschaftlicher Begegnungen und gegenseitigen Gedankenaustausches geworden. Das Hauptverdienst dafür gebührt ohne Zweifel Prof. Salia und seiner Frau N. Salia, denen ich aus Anlaß des 20 jährigen Bestehens von *Bedi Kartlisa* meinen ganz persönlichen Dank aussprechen möchte. Meine Wünsche für zukünftige Erfolge verbinden sich mit dem Versprechen, daß ich nach Kräften dazu beitragen werde ». Jena, den 9.10.1967.

Prof. Dr. Karl Horst SCHMIDT :

« Kalistrat und Nino Salia können in diesem Jahr das 10jährige Jubiläum der von ihnen ins Leben gerufenen und mit unermüdlichem Eifer betreuten Revue de Kartvélogie *Bedi Kartlisa* feiern. Dazu spreche ich beiden meine herzlichen Glückwünsche aus. Es besteht kein Zweifel darüber, dass die Zeitschrift in den 10 Jahren ihres Bestehens eine ungewöhnlich günstige Entwicklung durchgemacht hat. Sie erfreut sich inzwischen in Fachkreisen eines ausgezeichneten Rufes. Nicht wenig dazu beigetragen haben die Regelmässigkeit ihres Erscheinens und die Qualität der in ihr veröffentlichten Artikel. *Bedi Kartlisa* bietet sowohl dem Kaukasisten als auch dem Linguisten eine Fülle von Anregungen. Der hier behandelte Themenkreis

beschränkt sich weder auf georgische Philologie und Literatur noch auf südkaukasische Linguistik. Er umfasst vielmehr Kultur und Sprachen des gesamten Kaukasus, wenn auch die Veröffentlichungen natürlicherweise eine besondere Konzentration auf Georgien erkennen lassen. Mit dem Dank für ihre unermüdlige Arbeit an *Kalistrat* und *Nino Salia* verbinde ich die besten Wünsche für den weiteren Ausbau von *Bedi Kartlisa* in den nächsten 10 Jahren». Bochum, den 10.3.1968.

Recteur de l'Université d'Oslo, Hans VOGT nous écrit :

Il y a trente-cinq ans, quand j'ai commencé à m'intéresser au géorgien, ceux qui s'en occupaient en Europe occidentale pouvaient être comptés sur les doigts d'une main. Maintenant, la situation est bien changée. Le géorgien — et avec lui les autres langues du Caucase — intéresse un nombre croissant de linguistes et les contributions faites à ces études par des savants de nos pays ne sont pas négligeables. La Revue qui célèbre cette année son dixième anniversaire a joué un rôle éminent dans cette évolution. Elle a pu attirer à elle des savants éminents de toute l'Europe et elle a servi d'organe de liaison avec les milieux linguistiques de l'URSS, en particulier avec ceux de Tiflis.

Je voudrais m'associer à tous ceux qui ont contribué au succès de la Revue dans leurs vœux pour son avenir et en même temps rendre hommage au Professeur K. Salia et à Madame Nino Salia qui en ont pris l'initiative et qui ont accepté la lourde charge de la rédaction et de l'édition». Oslo, 18 janvier 1968.

La Rédaction a reçu également des félicitations du Prince Raymond de la Tour et Tassis, de W.E.D. Allen, du Dr. Irène Mélikoff, des Professeurs : Fr. Graffin, J. Assfalg, A. Bryer etc.

Nous sommes très heureux d'entendre ces appréciations de nos illustres caucasiologues, mais nous n'oublions pas que c'est essentiellement grâce à leur contribution désintéressée et si précieuse, grâce à leur dévouement à la science caucasologique, que la Revue a pu parvenir à ce résultat. Nous leur en sommes infiniment reconnaissants.

A l'occasion de cet anniversaire de la *Revue Bedi Kartlisa*, nous tenons à exprimer tout particulièrement notre profonde gratitude au *Centre National de la Recherche Scientifique de France*, à son *Directoire*, au *Président et aux membres de la Commission de linguistique générale et de langues et littératures étrangères*, pour l'aide qu'ils veulent bien nous accorder et sans laquelle il nous serait impossible de continuer la publication de cet organe, reconnu

indispensable au progrès des études géorgiennes et, plus généralement, caucasiennes dans le monde occidental.

La Géorgie n'oublie pas que c'est un Français, *Marie-Félicité Brosset*, qui en 1834 a, le premier en Europe, jeté les bases de la Kartvélogie.

Et c'est à Paris qu'un siècle et quart plus tard, a pu naître et se développer la première revue de Kartvélogie grâce à l'appui de la France, toujours généreuse envers la science.

Nino SALIA.

A l'occasion du 10^e anniversaire de la Revue de Kartvélogie *Bedi Kartlisa*, nous tenons à remercier l'*Imprimerie Orientaliste* de Louvain pour la bonne exécution du travail qu'elle a assurée et pour l'intérêt qu'elle porte aux études caucasiennes.

En commémorant le 20^e anniversaire de l'édition géorgienne de *Bedi Kartlisa*, nous voudrions rendre un hommage particulier à la mémoire de l'imprimeur David Khéladzé, à qui notre Revue, et les lettres géorgiennes à l'étranger, doivent beaucoup.

POUR LA COMPARAISON DU BASQUE ET DES LANGUES CAUCASIQUES

(Résumé)

Dans cet article, qui sera suivi de quelques autres, l'auteur se propose de présenter aux caucasologues les traits essentiels de la langue basque, pour qu'ils puissent procéder à des comparaisons entre elle et les langues dont ils sont spécialistes et juger de celles qui ont été déjà faites. Ces comparaisons sont importantes au point de vue typologique et au point de vue historique et génétique. Le basque et plusieurs langues caucasiques possèdent des formes verbales contenant plusieurs indices de personne (de un à trois). Leur jeu se présente sous trois formes différentes : en basque, dans les langues caucasiques du Nord-Ouest, dans les langues kartvèles. Le basque possède dans son système verbal deux traits originaux : l'opposition de deux groupes de formes (réel et non-réel) ; la distinction du radical verbal et de la racine.

I

LES INDICES DE PERSONNE DANS LA CONJUGAISON BASQUE

Arnold Tchikobava a dit et écrit plusieurs fois, notamment en octobre 1966, que, puisque la question de la parenté des langues caucasiques et du basque était posée, il fallait s'efforcer de la résoudre, et qu'à cet effet il convenait que les caucasologues fussent initiés à la linguistique basque, et inversement. Je me propose ici de présenter plus longuement et d'une manière plus systématique les traits essentiels du système verbal de la langue basque que j'avais exposés en octobre 1966 au cours des leçons que je fis à l'Université de Tbilisi et à l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie. Les caucasologues pourront ainsi voir ce qui en basque leur rappelle des faits caucasiques et apprécier la portée des ressemblances et des différences qui ont été déjà signalées par d'autres linguistes ou qu'ils apercevront eux-mêmes.

Dans les langues indo-européennes les formes verbales personnelles n'expriment qu'une sorte de participants aux procès : le sujet. Dans plusieurs langues caucasiques et en basque elles peuvent exprimer plusieurs sortes de participants : 1° Le sujet d'un procès où l'on ne distingue pas un agent qui exerce une action et un patient qui la subit ou qui en est l'effet (par exemple

« rester », « aller »; 2° le sujet et un objet de référence, qui est un être ou une chose à qui le procès est destiné ou par rapport auquel il a lieu (« rester à », par rapport à »; 3° un agent et un patient (« X voit Y », « Y voit X »); 4° un agent, un patient et un objet de référence (« X donne Y à Z »). En d'autres termes, ces langues possèdent des formes verbales personnelles à une, deux et trois personnes.

Il est très intéressant de comparer l'expression de ces diverses catégories dans la conjugaison des langues caucasiennes et du basque. S'il existe, comme je le crois, un lien de parenté génétique entre le basque et les langues caucasiennes, cette étude fait naturellement partie de leur étude comparative et historique. Mais même si l'on n'y croit pas, elles présentent un grand intérêt au point de vue typologique.

Ce n'est pas la première fois que *Bedi Kartlisa* ouvre ses pages à la comparaison des langues caucasiennes et du basque. Le premier article que j'y ai publié avait pour titre « Le géorgien et le basque sont-ils des langues parentes? » (*BK*, nov. 1957, n° 26-27, p. 8-14). La question m'avait été posée sous cette forme. En 1965, dans le n° 48-49, à propos des sibilantes labialisées des langues caucasiennes septentrionales (p. 40-60), j'ai présenté quelques correspondances phonétiques caucasiennes-basques. La revue de kartvéologie *Bedi Kartlisa*, dont 1967 est le dixième anniversaire, est un instrument de liaison non seulement entre les caucasologues de tous les pays, mais encore entre eux et les bascologues. On doit en remercier ses fondateurs et directeurs.

Comme on le sait, bien que quelques langues du Daghestan possèdent des formes verbales personnelles, les seules langues caucasiennes qui possèdent une conjugaison personnelle complète sont d'une part les langues du Nord-Ouest (adyghé, oubykh, abkhaz), d'autre part les langues du sud, c'est-à-dire les langues kartvéles. C'est à ces langues que l'on pense d'abord lorsqu'on veut comparer le système verbal du basque à ceux des langues caucasiennes. Il faudra penser ensuite aux autres. Sur la place des indices personnels dans les formes verbales, dont il sera particulièrement question ici, il faut consulter les ouvrages bien connus de G. Dumézil, notamment ses *Études comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest* (p. 156-172), de M^{me} K. Lomtadidzé, de Chanidzé, de Tchikobava, de V. Topouria, de G. Deeters, et la récente Grammaire adyghé de G. Rogava et de M^{me} Z. Kérachéva (1966).

J'ai traduit en géorgien toutes les formes basques citées, non parce que le verbe géorgien ressemble particulièrement au verbe basque, mais parce que le géorgien est la langue nationale de beaucoup de caucasologues.

Malheureusement il est souvent impossible de mettre en parallèle des

formes personnelles basques et des formes personnelles caucasiques qui aient la même signification et soient exactement comparables. D'abord, elles peuvent avoir des structures différentes et des comportements syntaxiques différents, des conceptions différentes étant en jeu. Ainsi, l'idée d'« avoir » s'exprime en basque par des formes à deux personnes où l'on distingue un agent (celui ou ce qui a) et un patient (celui ou ce qu'il a). S'ils sont exprimés en dehors de la forme verbale par un substantif ou un pronom, celui qui désigne l'agent est à l'ergatif ou actif (cas marqué), et celui qui désigne le patient au nominatif (cas non-marqué). En géorgien, en oubykh, en toherkessé, le verbe « avoir » est un verbe intransitif avec régime indirect. Dans basq. *du* « je l'ai », *d-* exprime le patient de 3^e pers. (nomin.), *-t* l'agent de 1^{re} pers. du sg. (erg.); *u* est la racine. Dans gé. *makvs* « je l'ai » (objet inanimé), *mq'avs* « je l'ai » (être animé), *m-* indique un complément indirect de 1^{re} pers. du sg. (dat.), et *-s* un sujet de 3^e du sg. (nom.). Ces formes signifient exactement « il est à moi, pour moi, objet de possession ».

On ne peut superposer des formes basques et des formes caucasiques que lorsqu'elles appartiennent à des verbes intransitifs et qu'elles ne contiennent, outre la racine, qu'un indice de sujet préfixé : basq. *n-oa* « je vais » (gé. *mivdi-var*), *d-oa* « il va » (*mivdi*) tcherk. *se-k'o'e*, *ma-k'o'e*; basq. (biac.) *n-a-z* ¹ « je suis », gé. *var*. Le basque n'a pas de formes simples, sans auxiliaire, qui correspondent à v. gé. *vilga* « je suis debout », *vzi* « je suis assis ».

La principale raison qui empêche le plus souvent de mettre en parallèle des formes basques et des formes caucasiques de même signification, c'est que, en basque, dès le début de la tradition, la plupart des verbes se conjuguent à l'aide d'auxiliaires : au XVI^e siècle, tous sauf une soixantaine; aujourd'hui, tous sauf sept ou huit. C'est d'ailleurs selon des règles simples que l'on joint les formes personnelles des auxiliaires aux formes non-personnelles des verbes principaux. Aujourd'hui, si l'on sait conjuguer les verbes auxiliaires (« être », « devenir »; « avoir », « faire »), on sait conjuguer presque n'importe quel verbe basque. On peut dire, en ce sens, que la conjugaison de presque tous les verbes basques est régulière. Mais il faut ajouter qu'elle se fait au moyen de quatre verbes dont la conjugaison contient beaucoup d'irrégularité, beaucoup d'imprévu. Les seuls verbes qui aient un répertoire complet ou à peu près complet de formes personnelles sont les quatre verbes qui servent d'auxiliaires. La plupart des formes personnelles adyghé citées dans la section « Catégories de personne et de nombre » de la Grammaire de

¹ En basque, *z* note la sifflante sourde (*s* de fr. *si*), *tz* l'affriquée correspondante. La lettre *s* note une consonne mi-chuintée, comme il en existe en adyghé, et *ts* l'affriquée correspondante. Le basque ne possède pas de spirantes ni d'affriquées sonores.

Rogava et de M^{me} Kérachéva (p. 135-170) ont pour correspondants en basque des formes à auxiliaires. Il faut alors comparer des formes basques de verbes auxiliaires et des formes de verbes caucasiques à sens plein.

La conjugaison basque doit être constituée depuis longtemps telle qu'elle apparaît dans les plus anciens textes (XVI^e siècle). Car *dugu* « nous l'avons » (*gvakus, gvg'avs*) et *ezdugu* « nous ne l'avons pas », qui s'emploient aujourd'hui dans de nombreuses régions, sont attestés au milieu du X^e siècle. Or une forme verbale contenant deux indices de personnes n'existe pas isolément ; elle fait partie d'un système. En 1284 est attesté le suppositif éventuel *bazendu* « si vous l'aviez » (Luis Michelena, *Textos arcaicos vascos*, p. 52), qui est employé aujourd'hui en biscayen et en guipuzcoan, et qui est devenu ailleurs *bazindu*, *bazinu* (*rom tkven gkondet, gq'avdet*).

Dans *dugu*, *d-* indique le patient de 3^e pers. : il ne rappelle aucun pronom personnel ou démonstratif du basque. Le suffixe *-gu* est identique au thème (et nominatif) du pronom personnel « nous », *gu*, qui a une déclinaison complète comme les autres pronoms personnels ; ici, comme suffixe verbal, il indique l'agent de 1^{re} personne du pl. ; dans la déclinaison, son ergatif est *juk* (marque : *-k*). La racine signifiant « avoir » se présente ici sous la forme *u*. Il n'y a pas de formes différentes pour l'animé et pour l'inanimé. De plus, il n'y a pas de forme signifiant « j'ai », distincte de celle qui signifie « je l'ai ». Les formes signifiant « je l'ai », « tu l'as », etc., s'obtiennent en substituant d'autres suffixes d'agent à *-gu*. Le suffixe d'agent de 3^e pers. du sg. est zéro : *du* « il l'a » (*mas akus, hq'avs is*). « Vous l'avez » (*tkven gakt is*) se dit *duzu*. Le suffixe d'agent est identique au thème (et nominatif) du pronom personnel correspondant, *zu*. Ce pronom et ce suffixe d'agent exprimaient autrefois la 2^e pers. du pl. Dès avant l'époque des plus anciens textes, ils ont pris la valeur d'une 2^e personne respectueuse du singulier, et l'on a créé un nouveau pronom et un nouveau suffixe verbal de 2^e pers. du pl., *zuek*, *-zue*.

Il se trouve que les deux formes verbales personnelles basques le plus anciennement connues font apparaître l'opposition qui caractérise le système de la conjugaison basque : celle des formes du réel et des formes du non-réel. *Dugu* exprime une réalité (*namdvili*), *bazendu* une hypothèse qui porte sur quelque chose de non-réel (*ara namdvili*), d'éventuel (*semtxeveriti*). Une hypothèse s'exprime en basque au moyen du préfixe *ba-* qui s'ajoute à la forme verbale personnelle et fait corps avec elle. On ne peut rien insérer entre *ba-* et la forme verbale à laquelle il est préfixé. *Zen-* indique l'agent de 2^e pers. resp. du sg. ; la racine figure ici sous sa forme pleine, *du-*, dont le *u* de *dugu* (de **d-a-du-gu*) est une forme réduite. Le patient de 3^e du sg. est non-marqué dans toutes les formes de ce type. En substituant le préfixe *gen-* au préfixe *zen-*, on obtient *bagendu* « si nous l'avions » (*rom even gvkondes*,

gq'avdes is). D'autre part, si nous enlevons le préfixe *ba-* « si » de *bazendu* et si nous ajoutons le suffixe *-en*, qui est la marque du passé, nous obtenons l'imparfait de l'indicatif *zenduen* « vous l'aviez » (*tkven gkondat, gq'avdat is*); et si, après avoir enlevé le préfixe *ba-*, nous ajoutons le suffixe *-ke*, qui marque une indétermination dans le procès (*rame ganusazvrelî p'roces si*), nous obtenons le conditionnel *zenduke* « vous l'auriez » (*tkven eknebodat is*). On peut faire entrer *bazendu* et *zenduke* dans une même phrase : *dirua¹ bazendu² bazenduke³ etxe⁴ berri⁵ bat⁶* « si vous aviez² l'argent¹, vous auriez³ une⁴ maison⁴ neuve⁵ » (*tkven rom gkondet pulî, tkven eknebodat azali sazli*). En basque, on ajoute souvent aux formes du verbe « avoir » et de quelques autres verbes la particule affirmative *ba-* « oui » (*k'i*). Le préfixe *ba-* « si » était originairement identique à cette particule.

Ainsi, dans *bazendu*, *zenduke* et *zenduen*, l'agent est exprimé de la même façon, par le préfixe *zen-*; le patient de 3^e pers. sg. est non-marqué. Ces formes sont d'un type très différent de *dugu*. Dans *gen-* et *zen-* on retrouve la consonne caractéristique des pronoms personnels *gu* et *zu*; mais ils ont perdu leur voyelle. Car le basque ignore les consonnes labialisées, et il n'admet *u* consonne (*w*) que dans une mesure très restreinte et dans des formes assez récentes, où il provient de *u* voyelle devant voyelle. L'élément *-en-* qui s'ajoute à *g-* et *z-* est inexpliqué.

Dugu d'une part, *bazendu*, *zenduke* et *zenduen* de l'autre, contiennent deux types d'indices personnels; ils appartiennent à deux parties du système verbal qui s'opposent. On peut ajouter à *dugu* le préfixe *ba-* « si » : *badugu* « si nous l'avons » exprime une hypothèse considérée dans le plan du réel, et *bazendu* une hypothèse considérée dans un autre plan de pensée, celui du non-réel. On peut ajouter aussi à *dugu* le suffixe d'intermination *-ke* : *dukegu* signifie « nous pouvons (ou nous pourrons) l'avoir; nous l'aurons » (*šeizleba čven gkondes is, azla an mg'obad si; čven gvekneba is*); « nous l'avons (vérité permanente) » (*gvakvs šeuc'q'vel'lad*).

<i>Dugu, duzu</i>	<i>genduen, zenduen</i>
<i>dukegu, dukezu</i>	<i>genduke, zenduke</i>
<i>badugu, baduzu</i>	<i>bagendu, bazendu</i>

Toutes les formes du 1^{er} groupe expriment quelque chose qui est considéré comme ayant lieu dans le plan du réel : réalité effective, présente, ou permanente, ou future; possibilité présente ou future envisagée d'une manière ferme, en d'autres termes réalité possible; hypothèse envisagée d'une manière ferme, dans le plan du réel. Toutes les formes du 2^e groupe expriment quelque chose qui est considéré non dans le plan du réel, mais dans celui du non-réel : le passé, un passé mort, dont on ne considère pas qu'il ait

laissé une trace dans le présent; une éventualité présente ou future; une hypothèse portant sur une éventualité.

Le suffixe de passé (-*n*, -*en*, -*an*) ne peut pas s'ajouter à des formes du 1^{er} groupe.

Un fait illustre le caractère non-réel du passé comme de l'éventuel selon la conception basque. *Zen* (*zan* dans d'autres dialectes) signifie « il était » (*is iq'o*). Cette forme repose sur **za-en*, où *za-* est la racine, et *-en* le suffixe du passé. Elle peut signifier aussi « qui était » (*romelic iq'o*), car le suffixe qui tient lieu de pronom relatif a la même forme que le suffixe du passé, et ils ne peuvent pas s'ajouter l'un à l'autre, le basque n'admettant pas les consonnes doubles. Il en résulte qu'à l'imparfait de l'indicatif, les mêmes formes, toutes terminées par *-n*, servent de formes ordinaires (finies) et de formes relatives (non-finies). Le suppositif éventuel *baliz*, *baliz* « s'il était » (*rom iq'os*) contient le préfixe *ba-* « si », le préfixe de sujet de 3^e pers. *l-* et le radical *iza-*, réduit à *-iz*, *-itz*. Or on se sert de *zen*, *zan* comme d'un adjectif épithète signifiant « défunt, mort ». « Sa défunte mère, feue sa mère », qui se dit en géorgien *gansvenebuli dedamisi*, s'exprime en basque par *haren ama zena*, litt. « sa mère qui était (et n'est plus) » : *-a* est l'article défini, postposé au syntagme *ama zen* « mère défunte ». D'autre part, on peut ajouter à *baliz*, *baliz* « s'il était », suppositif éventuel, le suffixe *-ko*, qui fait de cette forme verbale un déterminant nominal, *balizko*, signifiant « imaginaire » (*c'armosaxviti*). On le rencontre dans le proverbe connu dès le XVI^e siècle *balizko oleak burdiarik ez* « la forge imaginaire ne fait pas de fer » (*c'armosaxviti samč'edlo ara [kmnis] rk'inas*), phrase sans verbe qui signifie littéralement « la forge de « si c'était », de fer pas ». *Oleak* est à l'ergatif (suffixe *-a-k*), cas de l'agent; *burdiarik* est au partitif (suff. *-ik*; *r* est une voyelle de liaison), cas où l'on met le patient sans article défini dans une phrase négative; *ez* est la négation.

L'opposition entre deux groupes de formes que l'on observe dans la conjugaison du verbe « avoir » se retrouve dans celle du verbe « être » :

3 ^e sg.	<i>da</i>	<i>zen</i> (de * <i>zá-en</i>)
	<i>date(ke)</i>	<i>lizate(ke)</i>
	<i>bada</i>	<i>baliz</i>
1 ^{re} pl.	<i>gara</i>	<i>ginén</i> (<i>genén</i> au XVI ^e)
	<i>garate(ke)</i>	<i>ginate(ke)</i>
	<i>bagara</i>	<i>bagina</i>

Da « il est » (*aris*) est formé du préfixe *d-* et de la racine *a*. On en tire *date* en y ajoutant le suffixe d'indétermination *-te*, qui joue le même rôle que *-ke* dans *dukegu*, et auquel on ajoute parfois ce dernier suffixe. *Date(ke)* signifie

« il peut (pourra) être ; il sera ; il est d'une façon permanente » (*šeizleba iq'os axla an mq'obadši* ; *ikneba* ; *aris seuc'q'vlet'lad*, *mudmiv*) ; *bada* « s'il est » (*tu aris*) ; *zen*, de **zd-en*, est sans doute tiré d'une autre racine, *za-*, qui a fourni aussi *lizate(ke)* « il serait » (*ikneboda*), où *l-* indique la 3^e pers. du sujet, et *baliz*, *balitz*, où *l'a* de la racine est tombé.

De *gara* « nous sommes » (*vart*) on tire *garate(ke)* « nous pouvons (pourrons) être ; nous serons ; nous sommes d'une façon permanente » (*šeizleba viq'ot axla an mq'obadši* ; *viknebit* ; *vart mudmiv*), et *bagara* « si nous sommes » (*tu vart*). Le seul élément clair que l'on trouve dans *gara* est l'indice de 1^{re} pers. du pl. *g-* (cf. *gu* « nous »). Les trois formes citées du 2^e groupe sont tirées de la racine *a*. Car *ginén*, parfois *genén* au XVI^e siècle, provient de **gindén*, ce qui fait qu'il est accentué sur la dernière syllabe. *Gin-*, plus anciennement *gen-*, est formé de *g-* et de l'élément *-en-* qui figure dans *bagendu* « si nous l'avions ». Mais ici *gen-*, *gin-* exprime le sujet, non l'agent. *Genén*, *ginén* veut dire « nous étions » (*viq'avit*). *Gen-a-*, *gin-a-* ne s'emploie pas tout seul, tel quel, mais a servi à former d'une part **gená-en*, **giná-en*, d'où *ginén*, d'autre part *ginate(ke)* « nous serions » (*viknebo-dit*) et *bagina* « si nous étions » (*rom viq'ot*).

TRAITS ESSENTIELS DE L'EXPRESSION DES PERSONNES EN BASQUE

Le système basque d'expression des personnes dans les verbes n'est identique à aucun des systèmes caucasiques, tant pour l'ordre des indices que pour leur présence effective ou leur absence dans les formes verbales (marque ou absence de marque).

Quels sont ses traits essentiels ?

Les formes verbales basques se répartissent en deux classes selon le nombre et la forme des indices personnels qu'elles contiennent et selon leur comportement syntaxique. Les deux faits sont d'ailleurs liés. Certains verbes ont des formes qui ne peuvent pas être accompagnées d'un substantif ou d'un pronom à l'ergatif, qu'on appelle aussi cas actif. Les autres ont des formes qui peuvent être accompagnées d'un substantif ou d'un pronom à ce cas. On peut, si l'on veut, les appeler respectivement intransitifs et transitifs. Mais ces deux mots ont ici un sens différent de celui qu'ils ont, par exemple, en latin, en français, en espagnol ou en russe. Aussi vaut-il peut-être mieux les appeler verbes de la 1^{re} classe et verbes de la 2^e classe. Les premiers expriment des états, « être », « rester », des mouvements, « aller », « venir », « marcher », des actions qui n'affectent aucun objet, par exemple « parler ». Ils ont toujours un sujet, qui est exprimé par un préfixe (parfois zéro). Ces verbes peuvent recevoir en outre un suffixe à valeur de datif, qui indique à

qui le procès est destiné ou par rapport à qui ou à quoi il a lieu. Les verbes de la 2^e classe expriment des procès intéressant deux êtres ou deux objets dont l'un est considéré comme agissant sur l'autre et dont cet autre subit l'action, en d'autres termes des procès à deux pôles. Ils peuvent recevoir en outre un suffixe à valeur de datif, qui a la même signification que dans les verbes de la 1^{re} classe.

Les formes verbales basques peuvent contenir de un à trois indices personnels qui expriment chacun une catégorie de participants aux procès. Chacun est en relation fonctionnelle avec un cas de la déclinaison : nominatif (marque : zéro), ergatif ou actif (marque : *-k*), datif (marque : *-i*). Les formes verbales ne peuvent pas contenir deux indices de la même personne, 1^{re} ou 2^e. Elles peuvent exprimer des combinaisons telles que « il lui ... », « il le ... », « il le lui... », mais non telles que « je me ... (complément d'objet direct ou indirect) ».

Le basque n'admet pas plus d'un indice personnel avant la racine. Les formes verbales qui contiennent deux ou trois indices personnels en ont un, et un seul, devant la racine ; l'autre ou les deux autres sont placés après celle-ci. Les indices de sujet sont toujours des préfixes, les indices à valeur de datif toujours des suffixes. Les indices d'agent sont le plus souvent des suffixes, plus rarement des préfixes ; le patient est exprimé le plus souvent par un préfixe ; dans les autres cas, il est non-marqué.

Le basque ignore la catégorie de classe grammaticale. Celle de genre grammatical est absente de la déclinaison. Dans la conjugaison, on distingue le masculin et le féminin seulement à la 2^e pers. du sg., et à condition qu'elle soit exprimée par un suffixe. « Tu l'as » (*gakvs*, *gq'aus*) se dit *duk* ou *dun* selon que l'on s'adresse à une personne de sexe masculin ou de sexe féminin, si on la tutoie : *d-* exprime le patient de 3^e pers., *-k* l'agent de 2^e masc. du sg., *-n* l'agent de 2^e fém. du sg. Mais *aiz* « tu es » (*xar*) et *uen* « tu l'avais » (*gkonda*, *gq'avda*), où l'indice de 2^e du sg. est le préfixe zéro, sont des formes indifférentes au genre. Il en est de même des formes correspondantes à préfixe *h-* ou *y-* que l'on emploie aujourd'hui dans certaines régions : *haiz*, *hiz*, *yiz* ; *huen*, *hian*, *yon*.

Le basque possède en propre une conjugaison dite allocutive, qui s'emploie obligatoirement dans certaines conditions. Si l'on tutoie la personne à qui l'on parle, on doit employer, dans les propositions indépendantes et principales, sauf si l'on interroge, des formes verbales qui contiennent non seulement des indices personnels exprimant les participants au procès, mais encore le suffixe de 2^e pers. du sg., *-k* ou *-n* selon le sexe de la personne à qui l'on parle. La présence de ce suffixe, qui n'est en relation fonctionnelle avec aucun cas de la déclinaison, indique que l'on prend cette personne à témoin.

Ainsi, si l'on parle à une personne que l'on ne tutoie pas, ou à plusieurs personnes, « je reste » se dit *nago*, et « je l'ai » *dut*. Mais si l'on parle à quelqu'un que l'on tutoie, on doit dire dans le premier cas *niagok* ou *niagon*, dans le second *diat* (pour **digat*) ou *dinat*. Les formes allocutives contiennent un indice personnel de plus que les formes non-allocutives correspondantes. A cela près, elles ont la même structure que celles-ci. La conjugaison allocutive est une création du basque.

Formes des indices personnels. 1° Les indices ont des formes différentes pour le singulier et pour le pluriel aux deux premières personnes. Zéro figure dans le tableau des préfixes et dans celui des suffixes. Quand la 3^e personne est exprimée par des préfixes, ils sont les mêmes au singulier et au pluriel. Celui-ci est alors marqué par des suffixes ou des préfixes. Quand la 3^e personne est non-marquée, le pluriel est exprimé par des suffixes, plus rarement par des préfixes, qui s'ajoutent aux formes de 3^e pers. du sg..

2° Les préfixes et les suffixes qui expriment une même personne n'ont pas la même forme. Parfois même ils sont tirés de racines différentes.

3° Les suffixes à valeur de datif de 1^{re} et de 2^e pers. ont dû avoir à date ancienne la même forme que les suffixes d'agent correspondants; mais ils devaient être souvent précédés d'un élément sans signification personnelle qui s'est maintenu dans de nombreuses formes à date historique et dont le contact a parfois modifié la consonne caractéristique de certains suffixes personnels : par exemple on a *-ku* au lieu de *-gu* à la 1^{re} pers. du pl. La 3^e pers. du sg., qui n'est jamais marquée (suffixe zéro) quand il s'agit de l'agent (*du* « il l'a »), est toujours marquée par un suffixe propre quand il s'agit du complément à valeur de datif.

4° Les préfixes personnels de patient des verbes de la 2^e classe sont identiques aux préfixes de sujet des verbes de la 1^{re} classe. Il en existe deux jeux. Le premier est utilisé dans les formes du 1^{er} groupe, ou groupe du réel, le second dans les formes du 2^e groupe, ou groupe du non-réel. Le réel, en basque, comprend ce qui est, sera, a lieu ou aura lieu effectivement, et ce qui participe de la réalité : volonté ferme ou possibilité ferme de réalisation, hypothèse fermement envisagée dans le plan du réel. Le non-réel comprend l'éventuel, le passé (ex-réel), enfin ce qui est commandé ou souhaité, et opposé comme tel à la réalité.

Les formes personnelles, dans le système primitif, sont tirées les unes de la racine, les autres du radical verbal, forme tirée elle-même de la racine par addition d'un préfixe *e-* ou *i-* (ce dernier provenant de *e-* dans de nombreux cas). On ne tire de la racine que des formes verbales; on tire du radical des formes nominales et des formes verbales. Le radical peut, encore aujourd-

d'hui, si la racine se termine par une consonne, s'employer comme mot indépendant. Il est alors invariable ; il a, selon le contexte, valeur nominale ou verbale ; il est presque « bon à tout faire ». Employé comme verbe, il peut avoir valeur active ou passive. Ainsi, *ekar*, radical tiré de la racine *kar-* « apporter », peut signifier « apporte-le », « apportez-le », « apportons-le » (impératif) ; mais il signifie « apporté » dans des formes composées comme *ekar dezan* « qu'il l'apporte » (subjonctif), litt. « qu'il le fasse apporté ».

Si l'on compare *nakar* « il m'apporte » (*mas movh'q'avar me*), forme tirée de la racine *kar-*, et *nekarren* « je l'apportai » (*moviq'vane is*), forme tirée du radical *ekar*, on constate que le préfixe personnel exprime le patient dans la première (suffixe d'agent zéro), et l'agent dans la seconde (patient non-marqué, suff. *-en* du passé). L'opposition du radical et de la racine est un des traits les plus originaux du système verbal basque primitif. Elle jouait autrefois un rôle très important dans la constitution des formes. Il a beaucoup diminué, par suite des nombreux flottements qui se sont produits entre *a* et *e*.

FORMES ANCIENNES (XVI^e SIÈCLE) DES INDICES PERSONNELS
DE SUJET, DE PATIENT ET D'AGENT

Verbes de la 1re classe (préfixes de sujet)

1 ^{er} gr. de formes	2 ^e gr. de formes	pronoms pers.
1s n-	nen-, nin-	ni
2s zéro	en-, in-	hi, bisc. i
1p g-	gen-, gin-	gu
2r et p z-	zen-, zin-	zu
3 d-	zéro ; z- ; l- ; b-	

Les formes à sujet de 3^e pers. du 2^e groupe ne sont pas tirées, comme toutes les autres, de la racine, mais du radical.

L'indice de 2^e du sg. est *h-*, *hen-*, *hin-* lorsque la forme verbale comporte un préfixe tel que *ba-* « si » : *bahaiz* « si tu es », *bahinz* « si tu étais ». On ne sait pas, dans l'état actuel des recherches, quelle a dû être la forme primitive du préfixe et de l'initiale du pronom personnel : zéro ? *h* ? une autre consonne, qui figure ou qui ne figure plus dans le système phonologique du basque historiquement connu ?

Verbes de la 2e classe

A : toutes les formes du 1^{er} groupe

	préfixes de patient	suffixes d'agent
1s	<i>n-</i>	<i>-d-</i> ; <i>-t</i>
2s	zéro	{ masc. <i>-y-</i> ; <i>-k</i> (de <i>*-g</i>) fém. <i>-n</i>
1p	<i>g-</i>	<i>-gu</i>
2r	<i>z-</i>	<i>-zu</i>
2p	<i>z-</i>	<i>-zue</i>
3	<i>d-</i>	{ sg. : zéro pl. : <i>-te</i> , <i>-e</i>

On voit que si *g-* et *z-* font pendant à *-gu* et à *-zu*, la situation est toute différente à la 1^{re} et à la 2^e pers. du sg. Les suffixes **-d* (conservé sous cette forme entre voyelles, devenu *-t* en fin de mot), masc. *-k* (de **-g*, devenu souvent *y* entre voyelles), fém. *-n* ne rappellent rien d'autre en basque et sont sans doute des restes de systèmes disparus. On n'observe pas en basque la dualité de racines qui existe en lak et en dargwa dans la déclinaison du pronom personnel de 1^{re} pers. du sg. : lak. nom. *na*, racine des autres formes *tu-* (de **du-*); darg. *nu* et *di-*. Aucune de ces deux langues n'a utilisé les thèmes des pronoms personnels dans sa conjugaison.

B 1 : formes du 2^e groupe à patient de 1^{re} et de 2^e pers.,
tirées de la racine

Préfixes de patient de 1s, 2s, 1p, 2r et p : les préfixes de sujet du 2^e groupe de formes.

Suffixes d'agent de toutes les personnes : les mêmes que dans A.

B 2 : formes à patient de 3^e pers. et agent de 1^{re} ou de 2^e,
tirées du radical verbal

Patient non-marqué au sg. ; pluriel du patient exprimé par des suffixes, plus rarement par des préfixes, sans caractère personnel.

Agent marqué par des préfixes. Toutefois on ajoute les suffixes de pl. *-te*, *-e* aux formes à agent de 2^e resp. du sg. pour exprimer le pluriel de l'agent.

	préfixes d'agent
1s	<i>n-</i>
2s	zéro
1p	<i>g-</i> , le plus souvent <i>gen-</i> , <i>gin-</i>
2p	<i>z-</i> , le plus souvent <i>zen-</i> , <i>zin-</i>
2p	les mêmes préfixes, plus suffixes <i>-te</i> , <i>-e</i>

B 3 : formes à patient et agent de 3^e pers.

Formes du même type que les formes intransitives à 3^e pers. du sujet du 2^e groupe, tirées du radical :

A l'indicatif (prétérit), préfixe zéro en biscayen, *z-* dans les autres dialectes ; à l'éventuel, préf. *l-* ; à l'impératif, préf. *b-*. Les formes comme bisc. *egian* « il le fit » (*man gaak'eta is*) ne contiennent que le radical et le suffixe du passé, sans aucune marque de personne. Elles sont exactement superposables aux formes intransitives correspondantes comme bisc. *etorren* « il vint » (*is movida*). Les préfixes *z-*, *l-*, *b-*, ont ici une valeur ambiguë ; mais en fait ils semblent exprimer plutôt le patient.

Le pluriel du patient est marqué par des suffixes de pluriel, rarement par des préfixes.

Le pluriel de l'agent est exprimé par les suffixes *-te*, *-e*.

Indices à valeur de datif

Ce sont tous des suffixes, et ils s'emploient indistinctement avec les formes du 1^{er} et du 2^e groupes. Ceux de 1^{re} et de 2^e pers. sont identiques aux suffixes d'agent correspondants, à ceci près que l'on a parfois *-ku* et *-tu* au lieu de *-gu* et de *-zu*. Ceux de 3^e pers. sont caractérisés par les voyelles *o* et *a*, qui sont sans doute en relation avec des thèmes de démonstratifs : *au* (1^{re} pers. : géorg. *es*), *a* (3^e pers. : gé. *igi*, *is*). Les indices à valeur de datif sont souvent précédés de *i*, de *k* ou de *ki* (parfois changé en *ts*). On a, par exemple, pour la 1^{re} pers. du pl. (« à nous »), des formes en *-gu*, en *-ku*, en *-kigu* (mais jamais en *-ki* plus *-ku*), en *-sku* (de *-ki-gu*), pour la 3^e du sg., des formes en *-o*, en *-io*, en *-ko*, en *-kio*, en *-tso*. On obtient les indices de 3^e pers. du pl. en ajoutant à ceux du sg. les suffixes de pl. *-te* ou *-e*. L'addition du suffixe *-e* à *-o* et à *-a* donne lieu à des modifications phonétiques variées, parfois simples, parfois complexes. Ainsi, « il lui est » se dit en labourdinois et en souletin *zayo*, en bas-navarrais oriental *zako* ; « il leur est », en lab. *zayote*, en soul. *zaye* (de **zayoe*), en b.-nav. or. *zee* (de **zakoe*, puis **zakee*).

En basque, l'indice à valeur de datif de 3^e pers. n'est jamais zéro. Par contre, il n'en est pas toujours de même en adyghé et en géorgien. En géor-

gien moderne, le préfixe d'objet indirect *h-* disparaît devant toutes les voyelles et devant certaines consonnes. En adyghé, la marque de la version objective est le préfixe *fe-*, et les indices de 1^{re} et de 2^e pers. se placent devant lui (Grammaire de G. Rogava et Z. Kérachéva, p. 140 et 261) : *sə-p-fe-* « je ... pour ou à toi », *wə-s-fe-* « tu ... à moi ». Mais « je ... à lui, » se dit *sə-fe-* : « à lui » est non-marqué : *sə-fe-k'oe* « je vais à lui, pour lui ». En basque, « à lui » est nécessairement marqué : *n-oa-ko* « je vais à lui, par rapport à lui » ; la racine basque *oa-* « aller » peut correspondre phonétiquement à ad. *k'oe* « aller ».

Exemples de formes personnelles basques

Abréviations : R, racine ; R', radical ; S, sujet ; A, agent ; P, patient ; D, indice à valeur de datif.

On a l'habitude de citer les verbes basques sous la forme du participe passé.

1^o Verbes intransitifs

Egon « rester » ; rac. *go-* ; rad. *e-go-*.

Un indice personnel (S) : S R : *n-a-go* « je reste » (*vrčebi*), *d-a-go* « il reste » (*vrčeba*). S R' : *nen-go-en* « je restais » (*vrčebodi*) ; bisc. *ego-an*, ailleurs *z-ego-en* « il restait » (*vrčeboda*).

Deux indices personnels (S D) : S R D : *n-a-go-k* « je te (masc.) reste », p. ex. dans *nagok aldean* « je reste à côté de toi », litt. « je te reste au côté » (*grčebi gverdit*) ; *d-a-go-ka* « il lui appartient » (*is ek'utvnis mas*).

2^o Verbes transitifs

Ekusi, ikusi « voir » ; rac. *kus-* ; rad. *ekus, ikus*.

Deux indices personnels (P, A) : P R A : *d-a-kus-a-t* « je le vois » (*vzedav*), *d-a-kus-a* « il le voit » (A zéro) (*xedavs*) ; *a-kus-a* « il te voit » (*is gxedavs šen*) (P et A : zéro) ; *akusan begi* « œil qui te voit » (*tvali romelic gxedavs šen*), avec le suffixe relatif *-n*, qui tient lieu en basque de pronom relatif.

A R' (P zéro) et plus tard A R (P zéro) *nekusen, nakusan* « je le voyais » (*vzedavdi mas*).

Causatif de *ikusi* ; préfixe de causatif *ra-* avant la racine, d'où radical *e-ra-kus* « faire voir » (*čvneba*). Forme du 2^e groupe, à trois personnes ; mais P (3^e pers. du sg.) est non-marqué : A R' (P) D : *nerakutson* « pour que je le lui fasse voir » (forme équivalant à un subjonctif imparfait du français), de **n-erakus-ki-o-n* : *n-*, agent de 1^{re} pers. du sg. ; *-o-*, indice de datif de 3^e pers. du sg., précédé de l'élément non-personnel *-ki-* ; *-n* est le suffixe relatif, qui

a ici valeur finale», « pour que » : *imisatwis rom vacveno mas is*. Comme le suffixe du passé a la même forme que le suffixe relatif, *nerakutson* pourrait signifier dans un autre contexte « je le lui faisais voir » (*vacvenebdi mas mas*).

Egin « faire »; rac. *gi-*; rad. *e-gi-*.

Badagizue, forme du 1^{er} groupe à préfixe *ba-* « si », peut signifier « si vous le (d-) faites » (*tu tkven ak'etebt mas*) ou « s'il vous le fait » (*tu is gak'etebt tkven mas*). Car *-zue* peut désigner l'agent ou l'objet de référence, et l'agent de 3^e pers. du sg., dans les formes du 1^{er} groupe, est non-marqué. *Badagizue* peut être considéré comme une forme à P R A ou comme une forme à P R D (A zéro).

Formes du 2^e groupe (prétérit, suffixe *-n*, *-an*, *-en*) : *nen-gi-an* « il me fit », dans la phrase *oparinak nengian beargin* « la nécessité me fit ouvrier » (*sač'i-roebam gamxada muša*) : P R (A zéro). Dans bisc. *egian* « il le fit » (*man gaak'eta is*), l'agent et le patient, tous deux de 3^e pers. du sg., sont tous deux non-marqués; ces formes ne contiennent que le radical et le suffixe du passé. Ailleurs qu'en biscayen on emploie *zegian*, avec un préfixe ambigu, mais qui doit exprimer plutôt le patient, *z-*; cf. *zegoen* « il restait » en regard de bisc. *egoan*. Bisc. *egion*, ailleurs *zegion*, « il le lui fit » (*man gauk'eta mas is*), contiennent les mêmes éléments plus l'indice de 3^e pers. du sg., *o*, « à lui » (*mas*).

Les spécialistes verront aisément que les règles qui fixent la place des indices de personne dans les formes verbales par rapport à la racine et par rapport les uns aux autres selon leur fonction ne sont pas les mêmes en basque, dans les langues caucasiennes du Nord-Ouest et dans les langues kartvéles. Toutes ces langues ne s'accordent que dans un cas : celui des formes des verbes intransitifs qui ne contiennent qu'un seul indice, celui de sujet. Le basque, avec ses indices de patient et d'agent de part et d'autre de la racine, occupe une place originale, différente de l'adyghé, qui aligne tous ses indices avant la racine, et des langues kartvéles, qui suppriment un préfixe personnel sur les deux, celui de l'agent, quand il s'agit de ceux de 1^{re} et de 2^e pers. La comparaison serait fort intéressante au point de vue typologique. Elle devrait porter, en particulier, sur l'expression de la non-personne et sur le rôle de l'indice zéro.

René LAFON,
Université de Bordeaux.

(A suivre).

L'IDÉOLOGIE RELIGIEUSE DU MURIDISME CAUCASIEN

(Résumé)

Étude du mouvement insurrectionnel qui se produisit dans le Caucase Septentrional et qui est connu sous le nom de Muridisme. Ce mouvement a été une manifestation du mécontentement populaire, sous le couvert et au nom de la religion. Sur le plan politique, il a été une réaction contre la domination russe sur le Caucase Septentrional; sur le plan sociologique, c'était le résultat des mauvaises conditions économiques et de l'inégalité sociale. Le Muridisme est inextricablement lié au nom de son chef, l'Imām Šāmil, qui réussit, par l'ascendant qu'il exerçait sur son entourage, à tenir tête, pendant trente ans, jusqu'à sa reddition finale, en 1859, aux innombrables armées envoyées contre lui. Le présent article a pour but d'étudier la formation de l'idéologie religieuse qui a donné naissance au Muridisme. Bien qu'ayant pour base l'Ordre Nakšbendi, fondé au XIV^e siècle, à Boukhara, et très répandu au Daghestan où il apparait depuis le XV^e siècle, le Muridisme se présente sous la forme d'un mouvement indépendant qui s'est développé grâce aux conditions historiques du Caucase au XIX^e siècle.

C'est un fait bien attesté dans l'histoire qu'à un degré déterminé de développement culturel, la manifestation du mécontentement des masses populaires et les revendications sociales se font sous le couvert et au nom de la religion. C'est un phénomène propre à tous les peuples, à un moment identique de civilisation. On pourrait en multiplier les exemples. Je me bornerai à citer un pays à l'influence culturelle duquel le Caucase fut toujours soumis et où des mouvements de ce genre furent particulièrement nombreux : le monde iranien.

En effet, dans les siècles qui suivirent la conquête arabe, la lutte du peuple persan pour son indépendance politique et nationale se traduisit par une longue suite d'insurrections à caractère religieux : ce sont celles de Sunbād le Mage, d'Ishāk le Turc, d'Ostād-Sīs, de Muḩanna', surnommé le « Prophète voilé du Khorassan », de Bābek le Hurrāmī, en Azerbaydjan¹.

* Cette étude a fait l'objet d'une communication à la Société Ernest Renan, le 26 novembre 1966.

¹ Cf. G. H. SADIQHI, *Les mouvements religieux iraniens aux II^e et III^e siècles de l'Hégire*, Paris 1938; M. AZIZI, *La domination arabe et l'épanouissement du sentiment national en Iran*, Paris 1938; I. MĒLIKOFF, *Abū Muslim, le « Porte-Hache » du Khorassan dans la tradition épique turco-iraniennne*, Paris 1962, 55-59; *Ibid.*, *Notes turco-caucasiennes : Bābek le Hurrāmī et Seyyid Baḩḩū, Bēdi Kartlisa*, *Revue de Kartvélogie*, vol. XIII-XIV, Paris 1962, 72-81.

Un de ces mouvements put parvenir à la victoire : celui des Safavides qui réussirent à fonder une dynastie en prêchant dans des buts politico-religieux ³.

Dans l'islam, comme dans les autres religions, les revendications sociales se sont exprimées à l'intérieur des sectes mystiques dans l'enseignement desquelles les buts religieux étaient souvent confondus avec les buts politiques.

Les sectes les plus récentes favorisaient l'introduction des idées modernes : nous en avons un exemple, toujours en Perse, avec le Babisme ³, un mouvement à caractère social, contemporain de celui dont je vais parler et qui lui a été, pour cette raison, comparé ⁴.

Je me propose d'étudier ici un phénomène analogue : un mouvement insurrectionnel qui se produisit dans le nord du Caucase et qui est connu sous le nom de Muridisme, d'après l'idéologie religieuse qu'il défendait. Le nom de *Muridisme* provient du terme arabe *Mūrīd* qui désigne le « disciple », celui qui aspire à la Divinité.

Les sectes caucasiennes avaient, en effet, la particularité de ne pas reconnaître les ordres de derviches réunis dans un *tekye*. Les Mūrīd se groupaient autour de leur maître appelé *Mūršīd*, le « guide », ou *Šeyḥ* (cf. P. Pīr « le vieillard », « le sage »). Chaque Cheykh ou Mūršīd agissait dans une région déterminée soumise à son influence, où il formait ses mūrīd avec l'aide de quelques *nā'ib* ou *ma'zūn*.

Voici brièvement les faits historiques qui donnèrent naissance au Muridisme : au début du XIX^e siècle, la Géorgie, les Khanats de l'Azerbaydjan et une partie de l'Arménie furent incorporées dans l'Empire Russe. Ceci provoqua des guerres avec l'Empire Ottoman et le Chah de Perse qui firent appel à la France et à l'Angleterre pour essayer d'entraver l'avance russe au Caucase. Ainsi, par exemple, un traité de paix et d'entraide mutuelle fut signé entre Fath 'Alī Chah et l'Empereur Napoléon, dans lequel l'Empereur s'engageait à protéger contre la conquête russe les provinces caucasiennes de la Perse et reconnaissait à cette dernière la possession de la Géorgie. Ce traité fut signé à Finkenstein, en avril 1807, mais aussitôt annulé par le traité de Tilsitt conclu entre Napoléon et l'Empereur Alexandre I. Le Chah

³ Voir en dernier lieu, Hanna SOHRWEIDE, *Der Sieg der Safaviden in Persien und seine Rückwirkungen auf die Schiiten Anatoliens im 16. Jahrhundert*, *Der Islam*, 41, Berlin 1965, 65-223. Le Safavisme a été comparé au Muridisme par K. I. Prušanovskij : cf. N. A. SMIRNOV, *Mjurdizm na Kavkaze* (Izd. Akad. Nauk SSSR), Moscou 1963, 21, 148.

³ Cf. A. BATSANI, EI², 856-858 ; Jan RYPKA, *Iranische Literaturgeschichte*, Leipzig 1950, 309, 311 ; Henri LAOUST, *Les Schismes dans l'Islam*, Paris 1965, 364-367.

⁴ Cf. pp. 15-16 et note 37.

de Perse fut donc sacrifié à l'alliance franco-russe et rechercha l'appui de l'Angleterre ⁵.

Ceci, et d'autres faits analogues, obligèrent la Russie, pour affermir sa position au Caucase, à étendre sa domination sur les montagnards du Caucase Septentrional.

Déjà en 1802, le protectorat russe avait été imposé dans le Daghestan, au Khan avar 'Umar Khan, puis, l'année suivante, à son fils Sultan Aḥmad Khan. Ce dernier se révolta en 1821 et le pays des Avars dont la capitale était Khunzak, fut occupé par les troupes russes. Les Russes se servirent désormais du plateau de Khunzak comme point de départ pour la conquête du Haut Daghestan.

Mais si l'occupation des plaines et des plateaux avait été relativement facile, il n'en fut pas de même pour les montagnes où vivait un peuple farouche, courageux, avide de liberté, et qui était en outre protégé par des monts escarpés, des défilés et des cimes inaccessibles. La conquête russe allait durer plus de trente ans et l'opposition allait avoir à sa tête un homme doué d'un rayonnement et d'une personnalité exceptionnelle : l'Imām Šāmil.

Il allait devenir l'âme même de la résistance des montagnards du Caucase contre l'envahisseur et cette résistance, dans l'histoire, est indissolublement liée à son nom.

Pendant trente ans, jusqu'à sa reddition finale en 1859, Šāmil réussit à tenir tête aux innombrables armées russes envoyées contre lui, grâce aux remparts naturels de ses montagnes natales, mais surtout grâce à son ascendant et par la force de l'influence magnétique qu'il exerçait sur son entourage.

En Russie, beaucoup d'études ont été consacrées à ce mouvement. Du point de vue des faits historiques, la guerre russo-caucasienne est connue dans tous ses détails. Il existe des rapports militaires relatant, jour par jour, la progression des combats ⁶. Mon but n'est pas de retracer l'histoire de cette guerre.

Cependant, si beaucoup d'études ont été consacrées à l'histoire politique des faits, aucune n'a encore envisagé le problème de la formation de l'idéologie religieuse du phénomène connu sous le nom de Muridisme, ni le rôle de

⁵ Cf. N. A. SMIRNOV, *Politika Rossii na Kavkaze v XVI-XIX vekaz*, Moscou 1958, 171-189; I. MÉLIKOFF, *Documents d'histoire ottomane : la correspondance de Thomas-Xavier Bianchi et d'Amable Jourdain*, *Byzantinische Forschungen, Internationale Zeitschrift für Byzantinistik*, Band I, 1966, 218-229.

⁶ On trouvera une bibliographie critique exhaustive dans N. A. SMIRNOV, *Muridizm na Kavkaze*, 6-40.

cette idéologie dans la vie sociale et politique, et en particulier dans le mouvement lié au nom de Šāmil.

Avant la Révolution Russe, ce mouvement était en général considéré comme le résultat du fanatisme musulman des peuples caucasiens : la Guerre Sainte contre les Infidèles. Dernièrement, l'historiographie soviétique a repris la question en mettant en lumière un aspect qui avait été totalement passé sous silence : le côté social, anti-féodal et anti-colonialiste du mouvement⁷. Un excellent ouvrage a paru il y a trois ans, dans les publications de l'Académie des Sciences de l'URSS. Il s'agit de l'ouvrage de N. A. Smirnov : « Le Muridisme au Caucase »⁸. L'auteur met l'accent sur les causes sociologiques qui ont favorisé l'insurrection des montagnards : mauvaises conditions économiques, système de gouvernement féodal basé sur les usages et traditions patriarcales ; tout cela était la cause d'un développement culturel retardé.

Il est certain que les causes sociologiques ont été le facteur important de ce mouvement, mais il est néanmoins évident que cette lutte contre la domination russe a été menée au nom d'une idéologie religieuse dont Šāmil s'était proclamé le champion. L'Imām Šāmil n'était pas un ambitieux, c'était un illuminé qui avait la ferme conviction d'être l'envoyé d'Allah, d'obéir à un ordre divin et d'accomplir une mission qui lui avait été prescrite par l'Au-delà. C'est au nom de cette idéologie et grâce à un pouvoir magnétique indéniable qu'il a pu enflammer et alimenter le fanatisme religieux des montagnards qui l'ont suivi en masse et qui ont mené à ses côtés une lutte désespérée, et cela pendant trente ans.

Je me suis précisément intéressée au phénomène religieux du Muridisme, et c'est principalement de lui que je me propose de traiter aujourd'hui : quels furent les éléments qui ont déterminé la formation du Muridisme, à quels ordres mystiques musulmans peut-il se rattacher, et en quoi diffère-t-il des ordres ou de l'ordre qui lui a donné naissance ?

Les adeptes du Muridisme avaient conscience de se rattacher au Ṭarīkat des Naqšbendi, fondé au XIV^e siècle, à Boukhara, par le Cheykh Bahā-ed-dīn Muḥammed el-Buḥārī dit Naqšbend. Ce fut un des deux ordres les plus importants d'Asie-Centrale et il fut très répandu au Caucase, en particulier au Daghestan où il apparaît depuis le XV^e siècle⁹.

⁷ Voir note précédente.

⁸ N. A. SMIRNOV, *Mjuridizm na Kavkaze*, Moscou 1963.

⁹ Cf. Tahsin YAZICI, *İslâm Ansiklopedisi*, s.v. *Naqšbend* ; JAN RYPA, *Iranische Literaturgeschichte*, Leipzig 1959, 404 ; V. V. BAETHOLD, EI¹, s.v. *Daghestan* ; N. XANYKOV, *O mjuridizme i mjuridaz*, *Sbornik gazety « Kavkaz »*, 1847, Tiflis, 136-166 (cité d'après N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 18-20, 25) ; H. J. KISSLING, *Einiges über den Zejnische-Orden im Osmanischen Reiche*, *Der Islam*, vol. 39, 1964, 147-148, 150.

Le Cheykh Yemâl-ed-din qui fut le maître spirituel de Sâmil, a écrit dans son ouvrage consacré au Muridisme, *Adab-ul-Merziya* ¹⁰ : « Au Daghestan, on ne connaît qu'un seul Tariqat, celui des Nakşbendi. Il remonte au Calife Abū Bekr qui l'a reçu du Prophète à qui il a été révélé par Dieu. Le premier Cheykh de ce Tariqat fut Muḥammed lui-même. C'est le plus important de tous les Tariqat ».

L'Ordre des Nakşbendi se rattache strictement au Sunnisme. Contrairement à la plupart des ordres d'Asie-Centrale dont la filiation spirituelle traditionnelle (*silsilê*) remontait au Calife 'Alī, celle des Nakşbendi se rattachait à Abū Bekr ¹¹.

Une des principales caractéristiques de l'ordre des Nakşbendi, c'est la particularité de la cérémonie du *zīkr* ¹². La cérémonie du *zīkr*, c'est le moyen d'obtenir la mise en extase qui est le but de tous les ordres mystiques musulmans. Ceux-ci se différencient par les moyens utilisés pour cette mise en extase. Le *zīkr* est tout d'abord une interminable et monotone psalmodie des 99 noms de Dieu : *al-asmā' al-husnā*. La plus connue de ces cérémonies du *zīkr* est celle des Derviches Rifā'i, dits « Derviches Hurleurs », parce qu'ils répètent indéfiniment le mot « Hū », c'est-à-dire « Lui » (Allah). Parfois, le *zīkr*-parole s'accompagne du *zīkr*-mouvement, mouvement rythmé du corps pouvant aller jusqu'aux danses mystiques, comme c'est le cas chez les Mevlevi, dits pour cela « Derviches Tourneurs » ¹³. Dans ce deuxième *zīkr*, la musique joue un rôle important : la cérémonie s'accompagne du *semā'* (audition musicale) où la flûte (*ney*) est le principal instrument de mise en extase ¹⁴. Chez les Nakşbendi, la musique est prohibée et le *zīkr* s'accomplit en silence, c'est-à-dire que l'extase est obtenue par la prière intérieure ¹⁵.

Les exercices spirituels du *zīkr* ont été empruntés par Bahā-ed-din Naḥşbend à 'Abd-el-Ḥālīk al-Guĵdūvāni ¹⁶ († 1179 ou 1189) qui fut lui-même un

¹⁰ Cet ouvrage fut publié en Turquie en 1869 : voir p. 12, note 31 ; cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 152-153.

¹¹ Voir, ci-dessous, note 15.

¹² Cf. H. J. KISSLING, *Die Wunder der Dervische*, ZDMG, vol. 107, 1957, 348-361 ; *Ibid.*, *Islamisches Mystikertum in parapsychologischer Sicht*, *Neue Wissenschaft*, 1960, 1-14 ; M. MOLÉ, *La danse extatique en Islam, Les Danses Sacrées*, Paris 1963, 149-150, 178, 277, note 30.

¹³ C'est également le cas pour l'ordre Halvetiyye : cf. H. J. KISSLING, *Islamisches Mystikertum in parapsychologischer Sicht*, 8 ; M. MOLÉ, *La danse extatique en Islam, Les Danses Sacrées*, 147-230.

¹⁴ Cf. H. J. KISSLING, *op. cit.*, 9.

¹⁵ Selon la tradition ḡūfi, Abū Bekr aurait été le dépositaire du *zīkr* secret, alors que la danse extatique remonterait à 'Alī ; cf. M. MOLÉ, *op. cit.*, 149-150, 158, 277 note 30.

¹⁶ Cf. K. KUFRALI, *İslâm Ansiklopedisi*, s.v. Gücdüvāni ; M. MOLÉ, *op. cit.*, 178.

disciple du célèbre *sūfi* Hāje Yūsuf al-Hamadānī († 1140). Le *zīkr* enseigné par Guĵdīvānī est un système d'invocation muette accompagnée d'exercices respiratoires. Sa doctrine est basée sur huit principes qui sont devenues les dogmes fondamentaux des Naḳšbendī :

1) *Hūš der dem* : le disciple doit savoir se concentrer sur chaque mouvement respiratoire et ne pas se laisser distraire.

2) *Safar der vaṭan* : le disciple doit savoir sortir de sa forme humaine et parcourir le monde de la vérité.

3) *Naẓar ber kaḏem* : en marchant, le disciple ne doit pas lever les yeux de ses pieds et se concentrer sur chaque pas qu'il fait.

4) *Halvat der enḡumen* : partout et toujours, il doit être en rapport avec le monde invisible.

5) *Yād-kerd* : il doit savoir faire coïncider le *zīkr* de la parole avec celui du cœur et invoquer Dieu d'une façon continue, aussi bien avec son cœur qu'avec sa langue.

6) *Bāz-gašt* : il doit savoir dire du fond de son cœur la formule de l'Unité Divine, tandis qu'il prononce avec la langue la formule : *Hudāvandā maḳšūd-i man to'i va riẓā-i to* (« O mon Dieu, Tu es mon but et mon désir »).

7) *Nigāh-dāšt* : le disciple doit savoir repousser les pensées qui le préoccupent par la simple invocation muette de la formule de l'Unité de Dieu.

8) *Yād-dāšt* : il doit avoir le pouvoir de contempler au fond de son cœur la Splendeur Divine chaque fois qu'il le désire ¹⁷.

A ces dogmes, viennent s'ajouter, chez les Naḳšbendī, celui du lien spirituel qui unit le Mürid et son Cheykh, ce lien existant également entre le Mürid et les Cheykh qui ont vécu antérieurement. Ce dogme deviendra une des bases du Muridisme et un des fondements de l'état théocratique de l'Inamat.

Une place importante est donnée, aussi bien chez les Naḳšbendī que dans le Muridisme, au culte de la pauvreté qui repose sur une assertion attribuée au Prophète : *al-faḳuru — faḳri* (« la pauvreté — c'est ma fierté »). Les deux ordres préconisaient également l'hospitalité et l'amour des bêtes.

Cependant, si le Muridisme a pour bases les dogmes de l'ordre des Naḳšbendī avec le culte de la pauvreté et surtout la règle de la soumission absolue du Mürid à son Cheykh, il se présente néanmoins sous la forme d'un mouvement indépendant qui s'est développé grâce aux conditions historiques du Caucase au XIX^e siècle. Le *Ṭarīḳat* caucasien se distingue des autres *Ṭarīḳat* musulmans par sa tendance pratique et politique : alors que le but des ordres mystiques musulmans, c'est la recherche de la Voie (*Ṭarīḳ*) qui

¹⁷ Cf. K. KUPRALI, I. A., s.v. *Guĵdīvānī*; Tahsin YAZICI, I. A., s.v. *Naḳšbend*.

mène au Salut et à l'Union avec la Divinité, le Muridisme plaçait au premier plan l'idée de la Guerre Sainte. Ceci était dû au climat politique dans lequel le mouvement s'est développé et sur lequel nous allons être obligé de nous arrêter quelque peu.

Le Daghestan était divisé en Khanats indépendants, séparés par des barrières naturelles. Ces Khanats qui se différenciaient par la langue et les usages, étaient administrés non pas selon les lois religieuses de la Šari'at, mais selon les traditions patriarcales locales, les 'adāt; ces 'adāt étaient différents dans chaque Khanat. Le niveau de vie était très bas, l'absence de routes étant la cause d'un développement culturel retardé. Le système de gouvernement était encore au stade féodal. Dans les montagnes, il y avait une influence prépondérante de la religion et des Mollas.

La domination russe n'apporta aucun changement à la situation misérable du peuple : les Russes se contentèrent d'adjoindre aux Khans locaux des conseillers militaires et de maintenir les institutions locales. Les Khans, trop heureux de sauvegarder leur autorité, ne tardèrent pas à coopérer avec l'occupant qui fermait les yeux sur leurs abus vis-à-vis de la population.

La situation déjà précaire des montagnards s'aggrava encore davantage, car aux abus des féodaux venaient s'ajouter les taxes et impôts payés aux Russes, l'obligation de ravitailler les armées russes cantonnées dans les montagnes, d'entretenir les routes et les fortifications souvent construites sur des terres leur appartenant.

Les premiers signes de mécontentement populaire ne tardèrent pas à apparaître. Ils se manifestèrent par l'apparition de prophètes.

La première apparition eut lieu chez les Tchétchènes en 1824 : un prophète se manifesta dans le but de délivrer les montagnards de la domination russe. Il avait le pouvoir d'accomplir des miracles et les Mollas incitèrent les montagnards à le suivre. Mais c'était un simple d'esprit dans l'idiotie duquel on voyait des signes de sainteté. Aussi les Russes n'eurent-ils pas de peine à en venir à bout.

En 1825, il y eut un autre soulèvement chez les Tchétchènes, les Ingouches et les Karaboulak, ayant à sa tête un nouveau prophète, Beyboulat Taymazoff, connu pour ses activités anti-russes depuis 1818. Son ami, Jamboulat Dzegoev, qui menait une propagande en sa faveur parmi les Karaboulak, fut pris par les Russes et exécuté avec la plus grande cruauté, dans le but de servir d'exemple. Mais cette mesure ne fit qu'exciter le fanatisme religieux et accroître la résistance.

En 1830, un instituteur du village de Išaltī, nommé 'Abdullah, se prétendit Cheykh et appela les Tchétchènes contre les Russes au nom de la Šari'at. Dans la même année, un autre cheykh nommé Šabān essaya de

s'emparer de Bielokani, puis de Zakatali qu'il occupa momentanément. Par mesure répressive, le général russe Strekalov fit raser Zakatali, ainsi que deux autres villages, avec les vergers qui faisaient la richesse des habitants. La population qui avait échappé au massacre fut déportée.

Mais les mouvements religieux se multipliaient et dans les montagnes les Mollas profitaient des tremblements de terre et des épidémies de choléra pour intensifier la propagande et y voir des signes de mécontentement divin. Ils invitaient les vrais musulmans à se rallier et à porter un voile sur leur *pa-pakh* (bonnet de fourrure), en signe de reconnaissance ¹⁸.

Un des initiateurs du *Ṭarīkat* caucasien qui allait donner naissance au Muridisme, fut Molla Muḥammed de Yaraga (au nord du Daghestan) qui commença sa propagande en 1823, en expliquant au peuple les dogmes de l'Islam : les vrais musulmans ne pouvaient être les esclaves des Infidèles et ne devaient payer d'impôts à personne ; ils devaient être des hommes libres et égaux. Le premier devoir du Musulman était de faire la Guerre Sainte et d'obéir aux lois de la *Šari'at*. Les prières et les rites observés dans les pays musulmans occupés par les Russes, sont sans valeur ; leurs *namâz*, leurs jeûnes et même leurs pèlerinages et leurs mariages sont considérés comme illégaux. Et il se référait à une parole attribuée au Prophète : « Mon musulman est celui qui n'épargne ni sa vie, ni son avoir, ni sa famille ; qui accomplit les prescriptions du Koran, qui répand à travers le monde ma *Šari'at* ; celui qui agit ainsi, je lui promets que dans l'autre monde, il sera placé plus haut que tous les saints qui ont vécu avant moi » ¹⁹.

C'est vers 1828 qu'apparait son continuateur, *Gāzi Muḥammed* qui allait devenir le premier *Imām* du Daghestan. *Gāzi Muḥammed* allait donner au mouvement son aspect caractéristique en associant à l'enseignement théorique du *Ṭarīkat* l'idée pratique de la Guerre Sainte. C'était un jeune Molla, *mūrīd* de *Cheykh Jemāl-ed-din* de *Kumukh* qui l'initia au *Ṭarīkat* et l'envoya, avec un autre *mūrīd*, *Šāmil*, dans le nord du Daghestan, à *Yaraga*, chez le *Cheykh Kurali Magoma* dont ils devinrent les *ma'zūn*. Malgré son zèle religieux, *Gāzi Muḥmed* ne put pas parvenir au degré supérieur de l'enseignement mystique, le *Karāmat* (le don des miracles), et son maître lui reprochait de négliger l'enseignement mystique du *Ṭarīkat* pour l'idée de la *Gazā*. Mais *Gāzi Muḥammed* demeurait persuadé que par la prière et les miracles seuls, il était difficile d'obtenir le salut. Il gagna à sa cause son compagnon, *Šāmil*, à qui il répétait sans cesse : « Sans la Guerre Sainte, nous n'entrerons jamais au Paradis. *Šāmil*, faisons la *Gazā* » ²⁰.

¹⁸ Cf. N. A. SMIRNOV, *Mjuridizm na Kavkaze*, 52 sq.

¹⁹ Cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 175.

²⁰ Cf. *Ibid.*, *op. cit.*, 172.

Malgré l'opposition de Cheykh Jemāl-ed-dīn et de Kurali Magoma, Ġāzi Muḥammed fut le premier à tenter l'union des montagnards en vue de la Ġazā. Cette Guerre Sainte, il la proclamait à la fois contre les Russes et leurs collaborateurs, les Khans et les montagnards soumis aux Russes. Ainsi, sous le couvert de la religion, le Caucase se soulevait contre les Russes et leurs alliés.

Sur le plan politique, le Muridisme a été une réaction contre les expéditions punitives russes au Caucase et en particulier contre les mesures tyranniques prises par le Général Ermolov, chef de l'armée russe au Caucase de 1816 à 1826²¹. Ces mesures furent souvent contraires aux instructions du gouvernement central dont la consigne était de ménager le plus possible les indigènes, mais généralement la théorie et la pratique étaient incompatibles.

Malgré l'opposition des Cheykh au mouvement déclenché par Ġāzi Muḥammed, l'idée de la Guerre Sainte l'emportait dans la faveur populaire. Kurali Magoma fut le premier à se rallier à ce point de vue, en décidant que la Ġazāvat affaiblirait la tyrannie des Khans et raffermirait le Ṭarīkat. Il donna sa bénédiction de Mürsīd à Ġāzi Muḥammed et fit savoir à Jemāl-ed-dīn qu'il ne fallait plus le retenir : « On peut trouver beaucoup de Mürsīd, écrivait-il au Cheykh, mais les bons chefs d'armée et les Imāms sont trop rares ! »²².

Mais ce fut surtout le Khan avar de Kazikumukh, Arslan Khan, fidèle allié des Russes, qui fut la cause décisive de l'agitation. Se sentant lui-même menacé par le mouvement, il attaqua les Cheykh par les armes. Jemāl-ed-dīn fut obligé de prendre la fuite et fit savoir à Kurali Magoma qu'il ne s'opposait plus au nouvel Imām dont Šāmil devint le bras droit. Les victimes de l'aggression de Arslan Khan furent proclamées martyrs et le Muridisme, désormais consacré par le sang, prit la forme de la Guerre Sainte. Les Cheykh mirent le Ṭarīkat au service de la Ġazāvat²³.

Le 17 (29) octobre 1832, Ġāzi Muḥammed fut cerné et tué par un détachement de Russes, dans le village de Gumri. Ḥamza Beg (appelé Gamzat Bek par les Russes) devint le deuxième Imām du Daghestan²⁴. Le nouvel Imām appartenait à la maison des Khans Avars, mais n'avait pas de droit à la

²¹ Cf. M. N. POKROVSKIĬ, *Diplomatija i vojny carskoj Rossii v XIX stoletii*, Moscou 1924, 179-229.

²² Cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 172.

²³ Cf. *Ibid.*, *op. cit.*, 59, 172-175.

²⁴ Cf. I. MÉLIKOFF, EI⁹, s.v. *Ḥamza Beg* (Imām).

succession, étant « Čanka », c'est-à-dire le fils d'un Khan ou d'un Beg et d'une femme de basse condition ou d'une prisonnière. Il ambitionnait cependant le trône du Khan et utilisa le mouvement dans des buts personnels. Le 13 août 1834, il renversa et massacra les Khans Avars, sur la rivière Tobor, près de Khunzak, leur capitale, qu'il occupa après en avoir chassé les Russes. Ce geste lui coûta la vie : il fut assassiné le 19 septembre 1834, dans la mosquée principale de cette localité, par le frère du célèbre Hāji Murād, nā'ib de Šāmil, d'après le 'ādāt de la vengeance du sang.

Ce fut Šāmil qui succéda à Ḥamza Beg et qui devint le troisième Imām du Daghestan. Avec lui, le Muridisme prit ses formes définitives et reçut ses dogmes : caractère sacré de l'Imān, caractère populaire du mouvement qui était dirigé contre l'exploitation féodale.

Mais avant d'aborder la question de l'organisation juridique et religieuse du Muridisme et la création de l'état théocratique de l'Imamat dont il fut la base, il conviendrait d'examiner la personnalité de Šāmil : d'abord l'aspect physique de l'homme, puis les signes surnaturels qui faisaient croire à sa mission divine.

Pour la description de son aspect physique, je me servirai d'un récit de voyage contemporain des événements : il s'agit des « Impressions de voyage au Caucase » d'Alexandre Dumas qui traversa le pays au moment de la guerre russo-caucasienne. Il rencontra chez le commandant russe de Shoumakha un officier qui avait été, pendant cinq mois, prisonnier de Šāmil et qui a fait de lui le portrait suivant :

« Schamyl peut avoir aujourd'hui de cinquante-six à cinquante-huit ans... ²⁵, mais il paraît avoir quarante ans à peine.

C'est un homme d'une taille élevée, d'une physionomie douce, calme, imposante, et dont le caractère principal est la mélancolie. Cependant on comprend que les muscles de ce visage, en se raidissant, peuvent atteindre à l'expression de la plus vigoureuse énergie. Son teint est pâle et fait ressortir des sourcils bien marqués et des yeux d'un gris presque noir, qu'à la mode des Orientaux ou du lion qui repose, il tient à demi fermés ; sa barbe est rousse, lissée avec soin, et laisse entrevoir, sous des lèvres vermeilles, des dents bien rangées, petites, blanches et pointues comme celles d'un chacal ; sa main, dont il semble avoir grand soin, est petite et blanche ; sa marche lente et grave. Au premier aspect, on devine l'homme supérieur, on sent le chef fait pour commander.

Son costume ordinaire est une tcherkesse de drap lesghien verte ou blanche.

²⁵ Alexandre Dumas a visité le Caucase en 1857, c'est-à-dire peu de temps avant la reddition de Šāmil.

Il porte sur sa tête un papak de poil de mouton blanc comme la neige. Sur ce papak est enroulé un turban de mousseline blanche dont le bout retombe par derrière. Le haut du papak est en drap rouge avec un gland noir. Il porte à ses jambes des *serre-pieds* ; nous sommes obligés de nous servir de ce mot russe, celui de *guêtre* rendant très imparfaitement notre pensée ; le reste de sa chaussure est en maroquin rouge ou jaune. Lorsqu'il fait par trop froid, il passe sur ce costume une pelisse de drap cramoisi, doublée de mouton noir.

Les vendredis, jours où il se rend solennellement à la mosquée, il revêt une longue robe blanche ou verte ; le reste de son costume demeure le même.

Il monte à cheval avec une rare élégance et passe à travers les chemins les plus difficiles avec une insouciance à donner le vertige aux plus résolus. Si l'on est en guerre, il est armé du kandjar et de la shashka, de deux pistolets chargés et armés, d'un fusil chargé et armé.

Deux de ses mürid marchent à ses côtés, portant chacun deux pistolets et un fusil chargés et armés ; si l'un de ces hommes est tué, un autre le remplace.

Schamyl est d'une extrême pureté de mœurs, et ne tolère autour de lui aucune faiblesse...

La sobriété de Schamyl dépasse toute croyance. Du pain fait de farine de froment, du lait, des fruits, du riz, du miel et du thé, forment toute sa nourriture. Il est extrêmement rare qu'il mange de la viande »⁶⁶.

Šāmil était doué des signes surnaturels qui permettaient de reconnaître un Mürsid. Pendant sa captivité, il a raconté lui-même à Runovskij, un officier russe attaché à sa personne et qu'il avait pris en affection, quels étaient les signes surnaturels par lesquels on reconnaissait celui qui avait été « désigné par Allah »⁶⁷.

Au premier stade, celui qui était marqué par Dieu devenait atteint de *Gīškulla* ou *fazbe*, « tremblement, tréssaillement » dûs au déséquilibre nerveux.

Le *Gīškulla* se transformait en *zulmet*, « évanouissement, syncope », après quoi venait le stade de *karāmet* « vision, double vue ».

Šāmil était atteint de tous ces symptômes. Il racontait que ses évanouissements avaient commencé en 1832. Il ne se rappelait plus de rien après l'évanouissement et ne sentait aucune douleur. Cela se produisait chaque fois qu'il attendait « quelque prédiction ». Pendant ses évanouissements qui étaient en général provoqués par une lecture prolongée des livres sacrés, il

⁶⁶ Cf. Alexandre DUMAS, *Impressions de voyage — Le Caucase*, II, Paris 1865, 104-106.

⁶⁷ Cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 148-150.

avait des visions dues aux dons de prédiction, de pressentiments, de prophétie, réservés aux élus et aux saints. Šāmil se reconnaissait lui-même le don de prophétie qui apparaissait après ses évanouissements. Son maître, le Cheykh Ĵemāl-ed-dīn, était doué des mêmes symptômes.

Tous ces signes permettaient de reconnaître que le Müršīd avait atteint le troisième degré de l'enseignement mystique, l'étape appelée *Ḥaḳīkat*, « la vraie connaissance ». Cela signifiait que l'homme était devenu pur comme un miroir et pouvait lire, comme dans un miroir, les pensées des hommes, même des absents et des étrangers.

Le Müršīd ayant atteint le degré de *Ḥaḳīkat*, est doué du pouvoir des miracles qui, d'après le Koran, est uniquement l'apanage des prophètes et des saints.

Le Müršīd devait soigneusement garder le secret de son pouvoir et ne le révéler qu'en cas d'urgente nécessité. Mais ce don, chez Šāmil, était divulgué par ses Mürīd et lui amenait beaucoup d'adeptes.

Après sa mort, le Müršīd ou le Cheykh ayant atteint le degré de *Ḥaḳīkat*, devenait un saint et son tombeau devenait un lieu de pèlerinage. Šāmil citait comme exemple la tombe de Kuralī Magoma à Sogratle.

Par conséquent, un illettré pouvait devenir Müršīd s'il était « désigné par Allah », c'est-à-dire doué du *Zulmat* et du *Karāmat*.

Au moment crucial de la lutte contre les Russes, l'Imām Šāmil proclama un état théocratique qui s'appelait l'Imāmat. Cet état englobait la Tchétchénie du Sud et le nord du Daghestan. L'Imāmat fut proclamé dans le but d'appliquer la Šari'at. L'Imāmat était divisé en 17 districts ou na'bis, administrés par des *nā'ib*. Ces districts se groupaient en quatre régions gouvernées chacune par un *mūdīr*. L'Imām Šāmil détenait le pouvoir religieux et temporel illimité. Il gouvernait grâce à un *divān* composé de *mūdīr* et de *nā'ib*. Toute l'administration se réclamait de la Šari'at.

Les institutions juridico-religieuses de la Šari'at étaient indispensables pour asseoir l'autorité de Šāmil en tant qu'Imām et pour permettre de fonder le gouvernement théocratique de l'Imamat. Ces institutions devaient attester de la mission de Šāmil.

Une des premières mesures de l'Imām fut de supprimer le tribunal des 'Ādāt, traditions patriarcales, sur lequel s'appuyait le régime féodal des Khans et des Begs. Ces 'Ādāt existaient déjà avant l'Islam dans le Caucase septentrional et leur influence persistait au XIX^e siècle, bien que parallèlement à la Šari'at. Cependant, le tribunal des 'Ādāt ne s'entendait pas toujours avec celui de la Šari'at qui était entre les mains du clergé. Aussi le clergé fut-il le premier à mener la lutte contre les 'Ādāt et en faveur de la Šari'at qui était basée sur les principes sociaux de l'Islam.

Les adeptes du Muridisme combattirent les 'ādāt comme étant un instrument de la puissance féodale. L'usage des 'ādāt fut prohibé sous peine de mort. Le Muridisme s'attaquait d'abord aux régions du Daghestan qui étaient gouvernées par les 'ādāt et où la Šari'at n'avait pas cours.

Cependant, la Šari'at était souvent insuffisante. Pour combler les lacunes et remplacer les 'ādāt, Šāmil établit des *Nizām*; ces *nizām*, d'après lui, ne contredisaient pas la Šari'at, comme le faisaient les 'ādāt.

Voici un exemple : d'après la Šari'at, le vol était puni par la section de la main droite, puis de la gauche, puis des pieds. Šāmil ne voulant pas estropier les guerriers dont il avait besoin, remplaça cette loi par un *nizām* : au premier vol, le voleur serait mis pour trois mois dans un trou (c'est-à-dire un cachot en forme de puits), et devrait payer 20 kopek pour chaque nuit passée dans ce trou. Mais si le vol était considérable, il pouvait être mis à mort²⁸.

La peine capitale était plus largement appliquée par les *nizām* que par la Šari'at. Les Nā'ib avaient également le droit de l'appliquer; ceci favorisait les abus et la tyrannie dans des buts personnels. La justice était expéditive.

Le but du Muridisme était de rendre tous les montagnards strictement obéissants aux lois de la Šari'at et à l'idée de la Guerre Sainte, dans le but de sauver leur âme et de faire triompher la religion. Il fallait donc enrôler le plus d'hommes possible, fût-ce par la violence et dans des conditions contraires à la Šari'at.

Ainsi, par exemple, dans ses discours des années 1840, Šāmil proclamait la supériorité de l'Islam qui était la religion de Dieu. Il invitait tous les montagnards à sacrifier leur vie pour défendre la religion, en échange de quoi, ils obtiendraient la félicité éternelle. Quand viendra le moment de la mort, disait-il, les anges demanderont au mourant : « Où étiez-vous pendant la guerre ? » Le salut sera pour ceux qui auront abandonné leur maison pour combattre²⁹.

Dans ses discours des années 1830, Šāmil disait que le croyant ne doit pas avoir d'autre volonté que celle de Dieu, du Prophète et de l'Imām³⁰.

En effet, le premier dogme enseigné par le Muridisme était celui de la connaissance du droit de l'Imām. L'Imām détenait un pouvoir illimité, aussi bien religieux que temporel. Il était l'applicateur zélé des règles de la Šari'at et du *Ṭarīkat*. Il agissait en tant que *vekīl* (représentant) du Prophète. Il

²⁸ Cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 115.

²⁹ Cf. *Ibid.*, *op. cit.*, 176.

³⁰ Cf. *Ibid.*, *op. cit.*, 177-178.

devait non seulement être très pieux, mais également très actif, dans le but de faire triompher l'Islam.

Pour l'étude de l'idéologie du Muridisme, nous pouvons nous référer au témoignage de contemporains ayant pris part au mouvement :

Nous avons d'abord l'ouvrage du maître de Šāmil, Cheykh Ĵemāl-ed-din, *Adab-ul-Merziya*, publié par son fils 'Abdurrahmān qui fut le gendre de Šāmil ³¹.

Nous avons ensuite l'ouvrage de Muggeddin Magometchanov, *Les vrais et les faux adeptes du Ṭarīkat* ³².

Il y a ensuite la relation de Ḥāĵi 'Alī dit Kātib, *Relations d'un témoin, concernant Šāmil* ³³.

Voilà ce qu'écrit Cheykh Ĵemāl-ed-dīn au sujet du dogme fondamental concernant la soumission du Mūrīd au Cheykh ou à l'Imām :

« Tout Mūrīd entrant dans ce Ṭarīkat, doit obéir aux règles concernant la vénération du Cheykh, parce que les Cheykh sont les interlocuteurs de Dieu, et s'entretenir avec eux, cela équivaut à s'entretenir avec Dieu.

La principale base du Ṭarīkat, c'est l'amour de Dieu. Le dogme principal, c'est de prêcher la soumission à la volonté divine, le sacrifice de soi et l'humilité; l'amour unit le Mūrīd à son Cheykh et le Mūrīd ne peut avoir aucun désir, aucune pensée, sans la volonté du Cheykh. Cet amour, c'est un don de Dieu, il récompense par là celui de Ses esclaves qu'Il veut distinguer.

C'est pourquoi certains théologiens ont dit : « Fais entrer ton Cheykh dans ton cœur, installe-le là-bas et ne le laisse pas en repartir avant que tu n'ais atteint toi-même, par son intermédiaire, la science de Dieu.

Car les Cheykh sont la source de l'inspiration divine et celui qui place cette source dans son cœur arrivera jusqu'au degré de l'inspiration divine ».

Ce témoignage est corroboré par celui de Muggeddin Magometchanov dans son ouvrage, *Les vrais et les faux adeptes du Ṭarīkat* :

« Le Mūrīd doit attacher son cœur à l'un des vrais cheykh, car sur la voie choisie par le Mūrīd inexpérimenté, il y a de nombreux dangers qu'il faut éviter.

Celui qui n'a pas de cheykh, a pour cheykh le diable, et celui qui n'a pas de guide, est guidé par les désirs de sa chair ».

³¹ Cet ouvrage, écrit en arabe, a été traduit en russe par 'Abdullah OMAROV (*Sbornik svedenii o kavkazskix gorčar*, vyp. II, Tiflis 1869) : voir p. 4 et note 10; cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 152-153.

³² *Istinnye i ložnye posledovateli tarikata*, également écrit en arabe et traduit en russe par 'Abdullah OMAROV (*ibid.*, IV, Tiflis 1871); cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 153-154.

³³ *Skazanie odeviāta o Šamile* (trad. de l'arabe; *ibid.*, VII, 1873); cf. N. A. SMIRNOV, *op. cit.*, 128.

« Être Mürîd, écrit Hâjî 'Alî, cela signifie croire en Dieu et se soumettre à Sa volonté ; faire également le bien à tous ; ne pas désobéir à l'Imâm, ne pas lui mentir, ne jamais le trahir en quoi que ce soit ; ne pas pressurer le peuple ; ne pas voler, mais s'il a besoin de quelque chose, le demander ; et surtout, accomplir sans délai tous les ordres de l'Imâm, quels que difficiles qu'ils ne soient.

La soumission totale du Mürîd à son Cheykh, jouait un grand rôle dans l'instruction du Mürîd qui devenait ainsi le fanatique instrument de la volonté de l'Imâm et de ses nâ'îbs qui croyaient fermement que leur premier devoir était la conversion en masse à l'Islam des Infidèles et l'application aveugle des dogmes de la Šari'at à la vie quotidienne.

Aussi le Muridisme prévoyait-il la création d'un grand nombre de Mürîd dans le but de faire triompher les idées de la Guerre Sainte et d'obéissance à la loi coranique.

L'appareil de la guerre et de l'administration de l'Imamat, était constitué par les Mürîd qui n'étaient pas rétribués, mais qui étaient nourris par la population.

Il est, en effet, dit dans le Koran, disait Šâmil, que Dieu fournit la subsistance du Croyant ; par conséquent, le Mürîd ne devait pas s'en occuper ; seul l'homme ordinaire cherche lui-même sa subsistance. Mais le Mürîd attend que Dieu la lui envoie et que s'ouvre pour lui la porte des bienfaits divins.

Les Mürîd appartenaient à une classe privilégiée. Ils avaient fait le serment de suivre l'Imâm et ils lui étaient tout dévoués. Ils se vouaient à la religion. Chacun avait son Mürşîd ou Cheykh qui l'initiait aux mystères du Târîkat.

Pour devenir Mürîd, il fallait avoir 15 ans révolus, et être matériellement indépendant.

Il y avait deux espèces de Mürîd :

a) Les Mürîd du Târîkat qui menaient une vie sequestrée. Ils vivaient dans l'entourage du Mürşîd de qui ils dépendaient entièrement. Ils se vouaient à l'étude des vérités du Târîkat et n'étaient pas astreints à la Guerre Sainte.

b) Les Mürîd des Nâ'îbs dont l'enseignement se limitait à l'étude du Koran et aux dogmes concernant la Guerre Sainte.

Pour être Mürîd de Nâ'îb, il fallait n'avoir aucune malformation physique lui défendant l'emploi des armes. Ces Mürîd devaient obéissance et entière soumission aux nâ'îbs ; ce dernier leur fournissait tout ce dont ils pouvaient avoir besoin : cheval, armes, vêtements, nourriture. Parfois, le nâ'îb entretenait également la famille de ses Mürîd. Ainsi, Šâmil avait 132 Mürîd constituant sa garde personnelle, qui étaient entièrement entretenus par lui.

D'après Šāmil, le nombre des Mūrīd n'avait jamais excédé 400, mais en fait, il y en eut beaucoup plus.

Les Mūrīd des Nā'ib devaient être courageux, dévoués jusqu'au sacrifice de leur vie et prêts à tous les meurtres requis par le Nā'ib. Ils n'étaient pas aimés de la population, car ils semaient la terreur³⁴.

Le plus haut degré de sainteté du Mūrīd, c'était de s'annihiler en Dieu et de faire partie de la divinité. Le Mūrīd devait accomplir les sept principales obligations du Soufisme : humilité, soumission à Dieu, piété, crainte de Dieu, renoncement, solitude et prières pour le pardon des péchés. Une grande importance était accordée à la fidélité et à la soumission.

Ainsi, le Mūrīd devait savoir que :

la loi de Dieu — c'est la parole de Muḥammed,
 le Soufisme — ce sont ses actions et ses traditions,
 la Vérité — c'est l'existence des prophètes,
 la Connaissance de Dieu — c'est son capital.

Il devait également savoir que :

le guide vers la Loi Divine — c'est le Koran,
 le guide vers le Soufisme — c'est le Cheykh,
 le guide vers la Vérité — c'est le Prophète,
 le guide vers la Connaissance de Dieu — c'est Dieu Lui-même.

Le Mūrīd devait vivre dans la crainte continue de Dieu, se conformer à la Šarī'at, manger peu, boire peu et dormir peu. Il devait passer son temps en prières, en méditations, dans le renoncement de soi et freiner toujours les élans de son cœur. Il devait se réveiller dès l'aube pour lire le Koran. Il devait obéir aveuglement à son Cheykh et également vénérer tous les Cheykh de son Ṭarīkat. Les règles du Ṭarīkat étaient : la générosité, l'obéissance aveugle aux ordres de Dieu, la patience, la prière, la pauvreté vestimentaire et la pauvreté en général.

Ces règles étaient formulées sous forme de questions et de réponses contenues dans le diplôme qui donnait le droit de devenir Cheykh ou Mūrīd.

Les questions et les réponses étaient, par exemple, celles-ci :

Qui est ton père ?	C'est l'amitié.
Qui est ta mère ?	C'est la pureté du cœur.
Qui est ton frère ?	C'est la vérité.

Le Cheykh devait connaître par cœur ses questions et leurs réponses, ainsi que toutes les prières dites pour le Prophète, les quatre premiers Califes,

³⁴ Cf. *Ibid.*, *op. cit.*, 113-115.

le fondateur de l'ordre des Naḳṣbendī, Bahā-ed-dīn Naḳṣbend, les principaux Cheyḳhs et les Veli du Ṭarīḳat.

Il devait également connaître les prières destinées à guérir les maladies et savoir les donner aux malades ³⁵.

Comme on peut s'en douter, les lois sévères de la Šari'at ne prévoyant pas de récompense dans l'au-Delà, ne pouvaient pas contenter les masses. Pour le Muridisme, la vie d'après le Koran, c'était de vivre dans la crainte perpétuelle de manquer à la volonté de Dieu, délit qui était puni de mort.

Le Ṭarīḳat caucasien se caractérisait par un fanatisme et une intolérance extrêmes. Son rôle étant de sauver la religion musulmane du danger d'être anéantie par la domination russe, le mouvement ne prévoyait aucune réforme de l'ancien statut social. Les conditions économiques et sociales étaient les mêmes que celles instituées par Abū Maslama, lors de la conquête du Caucase par les Arabes, au VIII^e siècle.

Ainsi, par exemple, dans l'Imamat, la Šari'at fut rétablie dans sa forme première. Comme dans les premiers temps de l'Islam, le Muridisme partageait les gens en quatre catégories :

- a) les Musulmans — ayant tous les droits politiques et sociaux.
- b) les Zimnī — non-musulmans, mais vivants en pays musulman et jouissant de droits limités (n'ayant, en particulier, pas le droit de porter les armes).
- c) les Mustamīn — étrangers se trouvant en pays musulman sur le droit de l'*āmān*.
- d) les ḥarbī (kāfir) — tous les non-musulmans vivant en pays non-musulman et contre lesquels il convenait de mener la Guerre Sainte ³⁶.

Šāmil croyait fermement à l'aide d'Allah et à sa mission surnaturelle. Il était persuadé que la foi et l'observance de la Šari'at le conduiraient au salut et à la victoire. Il essaya de faire entrer le mouvement politico-religieux des montagnards dans les cadres étroits de la Šari'at. Dans sa conception, les raisons sociales de la lutte des classes et les aspirations nationales étaient effacées par l'idéologie de la Guerre Sainte.

On a souvent comparé le Muridisme au Babisme : bien que les deux mouvements aient été contemporains, il y a entre eux des différences essentielles.

Tout d'abord, le Babisme était un mouvement d'origine Chiite, alors que le Muridisme se réclamait du Sunnisme. Ensuite, l'idéologie du Babisme

³⁵ Cf. *Ibid.*, op. cit., 137-160.

³⁶ Cf. *Ibid.*, op. cit., 160.

n'admettait pas la signification religieuse de la Jihād et la rejetait comme moyen de combat. Puis, le Babisme se désolidarisait de la Šari'at et mettait les réformes sociales au deus des revendications religieuses. Tout en poursuivant le but de la mystique musulmane qui était de révéler aux hommes la vérité divine, il défendait les principes sociaux tels que l'égalité et la fraternité des hommes, l'égalité de la femme, la monogamie ; il s'intéressait à l'éducation, au commerce, à la limitation des droits du clergé. Par ses idées, le Babisme fut un mouvement d'avant-garde dans l'Iran du XIX^e siècle : c'était un élément de progrès, alors que le Muridisme était, au contraire, un obstacle au progrès ²⁷.

Il a été supposé que le Muridisme a été propagé et encouragé par la Perse — notamment sous l'impulsion du prince 'Abbās Mīrzā, fils aîné et héritier de Fath 'Āli Chah, et gouverneur de l'Azerbaydjan — et par l'Empire Ottoman, dans le but d'entraver et d'enrayer l'action de la Russie au Caucase ²⁸. Ces hypothèses sont sans fondement. En ce qui concerne la Perse, le Muridisme — comme je l'ai déjà dit — a été essentiellement un mouvement sunnite, c'est-à-dire contraire à l'idéologie religieuse officielle du gouvernement persan ; quant à l'Empire Ottoman sur l'aide duquel Šāmil avait effectivement compté, il n'a manifesté envers le mouvement aucun intérêt, sauf pendant la Guerre de Crimée où il a pensé qu'il pouvait utiliser les forces de l'opposition. Invité à se mettre au service du Sultan, alors qu'il espérait être traité en égal, Šāmil refusa de le faire. L'attitude indifférente du gouvernement ottoman a été pour Šāmil une de ses plus amères déceptions ²⁹. Le Muridisme a été un phénomène spontané qui s'est développé grâce aux conditions historiques du Caucase au XIX^e siècle.

Ce qui eut surtout raison de la résistance de Šāmil, ce n'est pas tellement la force armée, mais la lassitude de ses partisans eux-mêmes, qui finirent par trouver que la domination russe était, somme toute, moins pénible que l'intransigeance de leur chef et la tyrannie du régime théocratique institué par lui et qui était contraire aux intérêts sociaux des montagnards. Peu à peu, le vide se fit autour de lui : ses plus fidèles compagnons le trahissaient pour passer chez les Russes. Déçu, meurtri dans ses espoirs, Šāmil dut se rendre.

Mais c'est paradoxalement grâce à ses adversaires que son nom est entré dans la légende. Ce sont, en effet, les Russes qui ont contribué à la plus

²⁷ Cf. *Ibid.*, op. cit., 178-179.

²⁸ C'était l'opinion de M. B. Lobanov-Rostovskij, dans son article *Načalo Mjurdizma no Kavkaze* (Les origines du Muridisme au Caucase), *Russkij Arziv* 1865, p. 1379, cité par N. A. SMIRNOV, op. cit., 23.

²⁹ Cf. N. A. SMIRNOV, op. cit., 64-73.

grande gloire de Šāmil. La résistance héroïque qu'il leur opposa pendant trente ans, a alimenté toute une littérature. Des auteurs tels que Pouchkine, Lermontov, Tolstoï — pour ne citer que les plus grands — l'ont rendu immortel. Les deux premiers, dans leurs poèmes, chantent l'héroïsme des montagnards; le troisième a fait de Šāmil le héros de sa célèbre nouvelle « Ĥāġi Murād ».

Ces œuvres ont, à leur tour, inspiré des compositions musicales et également des œuvres chorégraphiques qui contribuent à perpétuer jusqu'à nos jours le souvenir de la lutte héroïque des montagnards du Caucase pour leur liberté.

I. MÉLIKOFF,
Centre National
de la Recherche Scientifique.

AKAKI CHANIDZÉ, MAÎTRE DE LA KARTVÉLOLOGIE

(à l'occasion de son 80^e anniversaire)

Le 12 mai 1967, l'Académie des Sciences de Géorgie et l'Université de Tiflis (T'bilisi) ont célébré avec éclat le 80^e anniversaire de l'illustre maître de la linguistique géorgienne, M. Akaki Šanidze, professeur à l'Université de Tiflis et membre de l'Académie des Sciences de Géorgie.

Akaki Šanidze est né le 26 février 1887 à Noġa (Gouria), en Géorgie. De 1897 à 1909, il fréquenta le séminaire, puis le gymnase classique de K'ut'ais. Il s'inscrivit ensuite (en 1909) à la Faculté des langues orientales de l'Université de Saint-Pétersbourg, où il eut comme maîtres notamment N. Marr (pour la philologie arméno-géorgienne), V. Žukovski (pour le perse). V. Barthold (pour l'histoire de l'Orient), I. Baudouin de Courtenay (pour la linguistique générale), I. Džavašivili (pour l'histoire de la Géorgie), N. Adontz (pour l'arménien), et I. Kračkovski (pour l'arabe) ; il passa les vacances d'été de sa première année universitaire à Königsberg pour y apprendre l'allemand.

Dès 1913, à sa sortie de l'Université, il est envoyé par l'Académie de Saint-Pétersbourg en mission d'exploration dialectologique dans la région montagneuse de la Géorgie. En 1914, il se rend à Ėjmiacin pour y faire des recherches dans les manuscrits arméniens. Pendant l'été de 1916, il étudie sur place les dialectes de Mingrélie et de Rača.

Il se trouvait à Saint-Pétersbourg lors de la révolution de février 1917 ; il retourne alors à Tiflis, où il prend une part active à la fondation de l'Université géorgienne, dont il dirige la bibliothèque de 1919 à 1922. Dès les débuts de l'Université, il y enseigne l'arménien et l'arabe ; de 1919 à 1945, il est titulaire de la chaire de langue géorgienne, puis à partir de 1945, de la chaire de géorgien classique ; il est chargé notamment des cours de morphologie et de syntaxe du géorgien moderne, de géorgien classique, de dialectologie géorgienne, de grammaire comparée des langues kartvéliennes, de philologie roustavélienne et de svane.

En 1920, il publie et défend à Tiflis sa dissertation doctorale, dont il avait entrepris l'impression à Saint-Pétersbourg dès 1915 et qui est intitulée : « Le préfixe subjectif de la deuxième personne et le préfixe objectif de la troisième personne dans les verbes géorgiens » ; ce fut le premier doctorat présenté à l'Université de Tiflis.

En 1920, il est envoyé en mission par l'Université en Svanétie et en 1924 en Arménie. En 1923, il est nommé vice-président de la « Société géorgienne de linguistique », nouvellement fondée. En 1928, il participe, à Oxford, au 17^e Congrès international des Orientalistes.

De 1933 à 1936, il dirige la section de langue géorgienne de l'Institut Rustaveli de l'Université; en 1941, la section des langues kartvéliennes de l'« Institut Marr de langue, d'histoire et de culture matérielle »; et en 1946-1948, la chaire de langue géorgienne de l'Institut Pédagogique Puškin à Tiflis.

En 1937, il est élu membre correspondant de l'Institut Orientaliste de Prague; en 1938, membre du Conseil scientifique d'histoire et de littérature d'Érévan (Arménie); en 1939, membre correspondant de l'Académie des Sciences d'URSS; en 1941, membre de l'Académie des Sciences de Géorgie; en 1946, président de la section des sciences sociales de cette Académie, et pour les années 1948-1950, vice-président de l'Académie elle-même.

Au cours d'une carrière scientifique de plus d'un demi-siècle, le Professeur Šanidze s'est signalé brillamment dans tous les domaines de la linguistique et de la philologie géorgiennes. Sa bibliographie, publiée l'an dernier dans *Le Muséon* (t. 80, 1967), p. 431-474, témoigne de l'abondance et de la variété de ses travaux. Linguistique du géorgien moderne, étude et éditions de textes anciens, paléographie et épigraphie, étymologie et histoire de la langue, dialectologie géorgienne et kartvélienne (lazo-mingrélien et svane), lexicographie, normalisation du géorgien littéraire, « roustavélogie », « albanologie », littérature populaire et folklore, pédagogie de la langue et de la littérature géorgiennes : dans tous ces domaines, A. Šanidze a fait œuvre de pionnier, et on peut dire sans exagération que rien de la linguistique et de la philologie géorgiennes ne lui est étranger.

Il est le fondateur de la grammaire scientifique du géorgien moderne. Sa « Grammaire de la langue géorgienne » et ses « Fondements de la grammaire géorgienne » sont et seront longtemps la base indispensable de toute étude scientifique de la langue. Nombre de ses monographies de linguistique contiennent des mises au point originales et définitives dont l'intérêt déborde largement le domaine ibère pour s'étendre à la linguistique générale; aussi l'une d'elles a-t-elle eu les honneurs d'une traduction française dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (t. 58, 1963, p. 1-27). A. Šanidze s'est intéressé de façon toute particulière à l'étude du verbe géorgien, dont chacun sait la proverbiale complication; dans ce domaine, spécialement au sujet des catégories verbales, il a élaboré des théories originales et une

terminologie nouvelle, qui se sont rapidement imposées en linguistique géorgienne.

Dans l'analyse linguistique, l'auteur joint à une observation minutieuse des faits, tant de la langue vivante et de ses dialectes que de la langue ancienne, une pénétration et une intuition étonnantes, grâce auxquelles il a entièrement renouvelé plusieurs des domaines qu'il a explorés. Un exemple mémorable de son intuition linguistique, qui dans ce cas était presque de la divination, est fourni par les recherches d'A. Šanidze sur les préfixes personnels du verbe; dès 1920, dans sa dissertation doctorale, il avait pressenti (tel Leverrier devinant l'existence de la planète Neptune) l'existence d'un emploi général du préfixe *h-*, qui n'était alors attesté en géorgien, tant ancien que moderne, que pour les verbes « être » (*h-ar* « tu es ») et « aller » (*h-val* « tu vas »); quelques années plus tard, la découverte des textes dits *hanmeti*, qui emploient régulièrement le son *h* (lettre nommée *han*) comme préfixe subjectif de la deuxième personne et comme préfixe objectif de la troisième (et subsidiairement devant le comparatif), venait apporter une confirmation aussi éclatante que rapide à l'intuition du jeune chercheur (voir *T'hzulebani*, I, p. 282-283); la dénomination *hanmeti* elle-même fut repérée par A. Šanidze dans un texte de Georges l'Hagiorite resté jusque là incompris.

L'histoire de la langue doit s'appuyer sur une philologie rigoureuse; la grammaire et la lexicographie des états de langue anciens ne peuvent se bâtir sans le fondement d'éditions critiques sûres. « Pour les langues anciennes, disait Antoine Meillet, le linguiste doit recourir à une philologie de précision: on s'est parfois imaginé que le linguiste peut se contenter d'à peu près philologiques; il a besoin tout au contraire de tout ce que les méthodes philologiques les plus exactes permettent de précision et de rigueur »¹. A. Šanidze a toujours professé ces principes et il a entrepris de les mettre systématiquement en pratique, inaugurant ainsi dans la philologie géorgienne, comme Krumbacher dans la philologie byzantine, l'ère des éditions scientifiquement établies et dès lors scientifiquement utilisables. Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de signaler aux lecteurs de *Bedi Kartlisa* et d'autres revues des éditions de textes anciens publiées par A. Šanidze².

¹ A. MEILLET, *La méthode comparative en linguistique historique* (Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, A, II), Oslo, 1925, p. 110.

² Voir par exemple *Le Muston*, 64 (1951), p. 268; 72 (1959), p. 357 et p. 443-461; *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 51 (1956), p. 513-520; *Bedi Kartlisa*, VI-VII, n° 32-33 (1959), p. 20-23; XI-XII, n° 36-37 (1961), p. 12-20; cfr notre *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinat* (CSCO 165, Subs. 9), Louvain, 1956, p. XI, 7.

Les philologues et les patrologues lui doivent beaucoup; combien de textes inconnus, mal connus ou dont ils devaient se résigner à ne connaître que l'existence n'a-t-il pas mis à leur disposition en des éditions qui répondent aux exigences les plus sévères de l'écodotique moderne! Deux collections qu'il a lui-même créées ont accueilli la plupart de ses éditions de textes bibliques et patristiques: les « Monuments de l'ancienne langue géorgienne » (fondée en 1944, 11 vol.) et les « Travaux de la Chaire d'ancien géorgien » (fondée en 1955, 10 vol.). Parmi les documents qu'il a lui-même publiés, nous citerons ici les fragments palimpsestes *haemeti* et *hanmeti*, le lectionnaire *hanmeti* du Sinai (aujourd'hui à Gratz), les deux anciennes recensions du tétraévangile géorgien, plusieurs livres de l'Ancien Testament, le grand homiliaire du Sinai daté de 864 (283 p. in-4° de textes patristiques) et les textes publiés dans sa « Chrestomathie du géorgien ancien ». À quoi il faut ajouter les nombreuses éditions élaborées et publiées par ses collaborateurs et ses disciples, à son initiative et sous sa direction; ainsi, les éditions du Psautier, des Actes des Apôtres, des Épîtres Catholiques, de l'Apocalypse, des Vies des « Pères syriens », de la Vie des saints Jean et Euthyme, des « Enseignements des Pères » (textes ascétiques), du commentaire de l'Apocalypse par André de Césarée et quatre volumes de chrestomathie (dus à M. I. Innaïšvili) contenant de nombreux textes inédits.

Cette ample collection d'éditions critiques a fourni déjà les matériaux de plusieurs études linguistiques (comme l'imposant ouvrage de M. I. Innaïšvili sur la déclinaison du géorgien ancien) et d'importants travaux de lexicographie. Parmi, ces derniers, il faut mettre au tout premier rang la monumentale « Concordance du tétraévangile géorgien », due au même I. Innaïšvili; c'est un dictionnaire où sont enregistrés tous les mots figurant dans les deux anciennes recensions des quatre évangiles géorgiens, d'après l'édition d'A. Šanidze; il donne les références à tous les passages, en citant chaque fois le contexte et éventuellement les variantes; cette « Concordance » est la plus ample contribution qui ait été apportée jusqu'ici à l'étude scientifique du vocabulaire classique. Dans son article d'*Orioni* (p. 25-26), M. I. Innaïšvili annonce la publication prochaine de deux autres concordances bibliques, élaborées suivant les mêmes règles (fixées par A. Šanidze): une du Psautier (par Mzek'ala Šanidze) et une des livres du Nouveau Testament autres que les Évangiles. Il signale également (p. 25) que la « Chaire d'ancien géorgien » travaille à un grand « Dictionnaire du géorgien classique », en trois volumes, dont la publication est prévue pour les prochaines années; le dépouillement des textes est terminé; la rédaction proprement dite du dictionnaire est en cours; la publication de ce thesaurus, que tous les spécialistes du géorgien

classique attendent avec impatience, sera sans nul doute un des plus beaux couronnements des travaux philologiques d'A. Šanidze et de son école.

L'activité scientifique d'A. Šanidze ne s'est pas limitée à la linguistique géorgienne et à la philologie du géorgien ancien; elle s'est exercée en de nombreux autres domaines, sur lesquels nous ne pouvons nous étendre ici. On trouvera une analyse détaillée de l'ensemble de l'œuvre d'A. Šanidze dans le petit livre que M. Šot'a Dzidziguri lui a consacré en 1963 (en géorgien)³, ou dans l'article de tête du volume jubilaire *Orioni*, dû à I. Imnašvili et au même Š. Dzidziguri⁴.

Bedi Kartlisa, dont la plupart des collaborateurs reconnaissent comme leur maître l'illustre savant géorgien, est heureux de présenter à Akaki Šanidze ses vœux les plus cordiaux pour une longue continuation de sa féconde activité scientifique, et de lui exprimer sa sincère reconnaissance pour la générosité et l'authentique esprit de collaboration scientifique avec lesquels il encourage les travaux de tous ceux qui se consacrent à l'étude de la langue et de la littérature géorgiennes.

Gérard GARITTE.

³ Š. DZIDZIGURI, *Akaki Šanidze* (coll. *Čveni sahelovani t'anamedroveni* [Nos contemporains illustres]), Tiflis, 1963, 94 p., 1 portrait. Cet ouvrage (en géorgien) comprend les chapitres suivants: I, Données biographiques (p. 3-16); II, Structure et histoire de la langue géorgienne (p. 16-44); III, Éditions de textes (p. 45-55); IV, Dialectologie géorgienne (p. 55-60); V, Lexicographie (p. 60-65); VI, Épigraphie (p. 65-66); VII, Lazo-mingrélien et svane (p. 66-70); VIII, Questions pratiques relatives au géorgien littéraire (p. 70-74); IX, La langue littéraire (Rust'aveli etc.); X, La langue et l'écriture des Albans (du Caucase) (p. 77-80); XI, Littérature et folklore (p. 80-83); XII, Manuels (p. 83-84); XIII, Divers (p. 84-87).

⁴ I. IMNAŠVILI et Š. DZIDZIGURI, *Akaki Šanidze*, dans *Orioni*, Tiflis, 1967, p. 7-37. Voici la liste des autres articles d'*Orioni* consacrés à l'œuvre d'A. Šanidze: G. AŇVLEDIANI, *Me'ire mogoneba did k'art'velologe* [Un petit souvenir sur le grand kharthvélogue], p. 38-39; K. GAMSARURDIA, *Akademikosi Akaki Šanidze* [L'académicien Akaki Šanidze], p. 40-43; A. GAORÉLIA, *Akaki Šanidze*, p. 44-46; † K. KERELIDZE, *Akaki Šanidze*, p. 47-49; G. MAŠAVARIANI, *A. Šanidzis gramatikuli konc'ep'c'isic zogiert'i sak'i'hi strukturuli lingvistikis t'valozrisit'* [La conception grammaticale d'A. Šanidze du point de vue de la linguistique structurale], p. 60-64; K'. SIŠARULIDZE, *Akaki Šanidzis p'okkloristikuli jiebani* [Les recherches d'Akaki Šanidze sur le folklore], p. 65-76; Š. DZIDZIGURI, *Akaki Šanidze da k'art'uli dialektologia* [Akaki Šanidze et la dialectologie géorgienne], p. 77-82. — Citons encore l'art. *Šanidze, Akakij Gavrilovič*, dans *Bolsaja Sovetskaja Enciklopedija*, 2^e éd., 47 (1957), p. 513b; M. TŠERETELI, *Akaki Šanidze (dabadebis 70 dist'avis gamo)* [Akaki Šanidze (pour le 70^e anniversaire de sa naissance)], dans *Bedi Kartlisa*, n^o 28-29 (1958), p. 1-2; S. DŽIK'LA, *Akaki Šanidzis c'hovreba da moğvaccoba* [La vie et l'œuvre d'Akaki Šanidze], dans TŪŠ, 118 (1967), p. 11-25.

NOTES D'UN NOUVEAU VOYAGE EN GÉORGIE TURQUE

Résumé

Les auteurs relatent un voyage archéologique entrepris en Géorgie turque durant l'été 1967, complétant celui qu'ils firent en 1959. Ils donnent l'état actuel des monuments suivants : Yeni Rabat (Çamlı köy), Dolis hana (Hammanlı köy), Porta (Pırnalı köy), Tbeti (Cevizli Köy), Parhali (Alti parmak köyü), Othkhta eklesia (Dört kilise), Kiaglis alti, Salomon kale et l'église rupestre de Kala (Evbakan köy).

Ils précisent le programme iconographique, le style des peintures de Dolis hana, Tbeti, Othkhta eklesia et de l'église rupestre de Kala ; ils apportent quelques éléments de datation.

Ils suggèrent, en se référant à la Vie de saint Grégoire de Khantztha, les identifications de Şatberdi à Yeni Rabat et de Khantztha à Porta.

Ils insistent enfin sur la disparition prochaine de ces précieux monuments si aucune mesure conservatoire n'est entreprise à bref délai.

Un court voyage en Géorgie turque, entrepris en 1959, nous avait convaincu de l'importance primordiale des monuments de Tao-Clardjéti¹. Connus par les descriptions de Paulinov², de N. Marr³, de Taqaişvili⁴, ils n'ont été encore, en dehors du travail de J. Baltrusaitis⁵, que trop peu utilisés dans les études sur l'art chrétien oriental.

¹ N. et M. THIERRY, « Notes d'un Voyage en Géorgie turque », dans *Bedi Karthlia*, Paris, 1960, tome VIII-IX, n° 34-35, pp. 10-29. On se reportera à la carte annexée à cet article pour situer les monuments dont il va être question.

² A. M. PAULINOV, *Matériaux pour l'Archéologie du Caucase*, tome III, Moscou, 1893 (en russe).

³ N. MARR, « Journal d'un Voyage en Chavchetie et en Clardjéti », dans *Textes et Recherches sur la Philologie Arméno-Géorgienne*, St Petersburg, 1911 (en russe).

⁴ E. TAQAIŞVILI, *Matériaux pour l'Archéologie du Caucase*, tome XII, Moscou, 1909 (en russe) et *Expédition Archéologique dans les Provinces méridionales de la Géorgie en 1917*, Tbilisi, 1952 (en russe). Nous remercions ici très vivement M. D. Babok qui a bien voulu se charger pour nous de la traduction des textes en langue russe.

⁵ J. BALTRUSAITIS, *Études sur l'Art Médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929. Un intéressant article de A. KHATCHATRIAN, « Les églises cruciformes du Tayq », *Cahiers Archéologiques*, Paris, 1967, tome XVII, pp. 203-208, a paru trop tard pour que nous puissions en faire état.

Nous avons fait dans cette région un bref séjour en 1964 et y sommes retournés en juillet 1967. On trouvera ci-dessous les notes recueillies au cours de ce dernier voyage.

Nous sommes partis de Kars en empruntant la bonne route qui franchit au Nord-Ouest la chaîne de montagne séparant l'Arménie de la Géorgie⁶ et atteint la vallée de la Kura (Mtkvari), un peu en aval d'Ardahan. Pas plus que les années précédentes nous n'avons pu visiter le château, domaine militaire rigoureusement interdit.

La montée au col de Yalnızcım est facile. Le château que nous avons signalé en contre bas du col, porte, de nos jours, le nom de Rumkale et peut être identifié au Bedchis tzhikhé de Wakhoucht⁷. Sur l'autre versant la route serpente au travers de vastes pâturages puis pénètre dans une forêt de conifères assez dense, infestée d'ours, nous dit-on. A la sortie d'un des premiers lacets, marquée par une maison forestière, nous avons laissé la voiture pour emprunter un sentier descendant abruptement de quelques cinq cents mètres pour atteindre le village de Çamlıköy, où se trouve l'église de Yeni Rabat. Précisons que ce dernier nom est maintenant ignoré des villageois.

YENI RABAT

L'église a relativement peu souffert depuis la visite des premiers voyageurs qui la décrivent⁸. Il s'agit d'une église en croix libre avec deux chapelles orientales dans les angles⁹. Le haut tambour repose sur le carré central par l'intermédiaire de trompes sculptées, en faible relief, de motifs variés, feuillages ou imbrications. L'intérieur du tambour est renforcé de piliers en très légère saillie et non de colonnes comme le donnerait à penser un dessin de Paulinov¹⁰ et ne saurait donc être comparé, comme nous le supposions, au tambour de Çengelli kilise¹¹.

N. Marr a minutieusement décrit les nombreuses irrégularités de la construction¹². Elles nous paraissent devoir être rapportées à une réparation maladroite et hâtive de tout l'angle Sud-Ouest du monument, réparation

⁶ La distinction doit être prise ici au sens purement géographique.

⁷ WAKHOUCHT, BATONISVILI, *Description géographique de la Géorgie*, trad. M. Brosset, St Petersbourg, 1842, p. 107.

⁸ N. MARR, *op. cit.*, pp. 99-103; PAULINOV, A. M., *op. cit.*, pp. 69-70, pl. XXIV, XXXIX, XL.

⁹ *Ibid.*, pl. XXIV.

¹⁰ *Ibid.*, pl. XXXIX.

¹¹ M. THIERRY, « A propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie) », dans *Revue des Études Arméniennes*, 11^e série, tome III, Paris, 1966, p. 85.

¹² N. MARR, *op. cit.*, pp. 100-101.

qui apparait avec évidence sur le mur occidental. Elle pourrait avoir été effectuée lorsque des Arméniens prirent, il y a une centaine d'années, possession de l'église ¹³.

Aucune inscription ne permet de dater le monument ¹⁴. Son nom ancien ne nous est pas parvenu. I. Zdanévitch pense y voir le site de Šatberdi ¹⁵. La datation n'est donc guère possible que par une analyse comparative des éléments décoratifs : Le tambour est creusé de quatre fenêtres aux points cardinaux ; entre chaque fenêtre se trouvent deux arcatures aveugles et chacun de ces éléments, fenêtre et arcatures sont encore séparés l'un de l'autre par une profonde niche. On retrouve de telles niches sur la façade orientale de l'église. D'après Ch. Amiranachvili, ces niches seraient l'indice d'une époque relativement basse, le début du XI^e siècle ¹⁶. D'autre part, les fenêtres Sud et Ouest sont entourées d'une large bordure méplate sculptée d'un décor de vannerie dont la richesse est également en faveur du XI^e siècle. Enfin la fenêtre occidentale est cernée en haut par un arc orné d'un motif que nous avons nommé « palmette à nervures concentriques » ¹⁷ et qui semble particulier à l'art de Tao-Clardjéti du XI^e siècle ; il apparait à Işhan en 1032 ¹⁸.

Quant aux peintures qui ornaient l'intérieur, elles sont dans un tel état de délabrement qu'elles ne peuvent aider à la datation du monument.

En se fondant sur les données de la décoration sculptée, il est plausible d'attribuer la construction de l'église de Yeni Rabat au milieu du XI^e siècle. De sorte que, si c'était bien là le site de Šatberdi ¹⁹, l'église ne pourrait être celle fondée à l'instigation de saint Grégoire de Khantztha.

Nous avons ensuite parcouru la vallée de l'Imerhevi qu'une route étroite et vertigineuse remonte jusqu'au col dominant Ardahan. Notre première visite fut consacrée à Dolishana. Près du confluent de l'Imerhevi et du Çoruh, un sentier escarpé mène en une heure et demie au village de Hammamli köy (nom actuel de Dolis hana).

¹³ *Ibid.*, p. 103.

¹⁴ Il existe quelques inscriptions fragmentaires, géorgiennes et arméniennes sur des pierres déplacées ; elles n'offrent aucun intérêt pour la datation.

¹⁵ I. ZDANEVITCH, *L'Itinéraire géorgien de Ray Gonzalez de Clavijo et les Églises aux confins de l'Atabegat*, Paris, 1966, p. 12.

¹⁶ Ch. AMIRANACHVILI, *Histoire de l'Art Géorgien*, Moscou, 1963, pp. 144-145 (en russe).

¹⁷ M. THIEBRY, *op. cit.*, p. 85, pl. XLII.

¹⁸ E. TAQAÏSVILI, *Exp. Provinces*, *op. cit.*, pl. IX.

¹⁹ Cf. plus loin la discussion à propos de Porta.

DOLIS HANA

L'église, ainsi qu'en témoignent les inscriptions déchiffrées par N. Marr ²⁰ a été fondée, entre 954 et 958, par le curopalate Sembat I^{er}, qui en avait confié la construction à l'architecte Gabriel ²¹. Sembat était fils du roi de Tao-Clardjéti, Adarnasé II; il eût un règne fort obscur car, en dehors des inscriptions de Dolis hana, les seules traces de son existence sont de simples citations qu'on trouve dans un évangélaire du couvent de Djrouchi, en Imérétie, daté de 936 ²² et chez l'historien arabe Maçoudi ²³.

L'architecture en a été étudiée par Paulinov ²⁴ et par N. Marr ²⁵. C'est un édifice en croix libre avec chapelles orientales et adjonction ultérieure de deux annexes le long du bras Ouest, lequel a été, probablement en même temps, cloisonné et profondément remanié.

La décoration sculptée est assez pauvre et ce fait milite contre une restauration tardive importante, comme le supposait N. Marr. L'ornementation est presque inexistante: les arcatures du tambour reposent sur des doubles colonnettes par l'intermédiaire d'un chapiteau sculpté d'une palmette stylisée; la fenêtre Sud est surmontée d'un arc orné d'un motif de cœurs.

On remarque, par contre, quelques figurations en bas relief: la fenêtre Sud est encadrée des images des archanges Michel et Gabriel. N. Marr, se fondant sur le fait que cette fenêtre est d'un matériau différent du reste du mur, la croyait d'époque plus récente, mais la figuration méplate est de facture ancienne. De même la représentation du donateur sur le tambour ne peut être postérieure au X^e siècle, par les plis raides du vêtement, la grosse tête du personnage aux oreilles décollées. Le style est en tous points comparable à celui du donateur d'Opiza, actuellement au musée de Tbilisi ²⁶. Le sujet est, à Dolis hana, certainement incomplet car la pierre située à droite du donateur est une réinsertion récente; il devait y avoir là une image du Christ.

Sur la paroi Ouest du bras Sud, on remarque quelques grossières pierres sculptées: dans le fond de l'absidiole, un ange; à droite, le buste du Christ au dessus d'une rosace.

²⁰ N. MARR, *op. cit.*, p. 184.

²¹ Ch. AMIBANACHEVILI, *Histoire, op. cit.*, p. 144.

²² M. BROSSET, *Histoire de la Géorgie ...*, tome I, St Petersburg, 1849, p. 281.

²³ D. BAERADZE, *Nouvelles de la Société d'Histoire et d'Archéologie Caucasiennes*, Tiflis, 1882, tome I, n° 1, p. 79 (en russe).

²⁴ A. M. PAULINOV, *op. cit.*, p. 68, pl. XXVI, XXXVIII.

²⁵ N. MARR, *op. cit.*, pp. 183-189.

²⁶ Le curopalate Ašot I^{er} (786-826).

Les peintures qui ornaient jadis l'intérieur de l'église ont considérablement souffert. On ne reconnaît le programme décoratif que dans l'abside et la coupole.

Le Christ en majesté trônait dans la conque absidale; la Vierge et saint Jean figuraient sans doute latéralement suivant l'image byzantine bien connue de la Deisis; plus bas, sur les parois, se tenaient les figures en pied des douze apôtres et, au-dessous d'eux, celle des saints évêques, docteurs et pères de l'Église; ces derniers étaient encadrés par deux grands cierges posés sur de hauts chandeliers.

Dans la coupole, était représentée une Ascension surmontant des prophètes situés, deux par deux, dans les arcatures du tambour. Actuellement, il reste peu de morceaux intacts: quelques fragments de figures d'apôtres, d'évêques et de prophètes, l'extrémité inférieure du Christ-Juge, quelques éléments d'une décoration florale qui soulignait l'architecture du tambour et trois visages seulement: ceux d'un prophète, de saint Pierre et d'un ange de l'Ascension. Le buste de Pierre est le mieux conservé; le saint est très reconnaissable car il correspond au type byzantin: visage assez rond, barbe large et courte, cheveux bouclés. La technique est bonne, associant le procédé du modelé par plages de couleurs et la stylisation linéaire; ainsi le nez est dessiné d'un seul trait solidaire du sourcil. L'analyse du visage de l'ange comme celle du prophète permet les mêmes constatations. Sur ce dernier visage, on apprécie mieux le modelé par larges touches dont on retrouvera de plus brillants exemples dans la peinture géorgienne du XII^e siècle à Bethanie et à Chio-Migvimé²⁷. Le décor de rinceaux et de fleurons qui orne l'écoinçon est semblable à celui qui enrichit de nombreuses pièces d'orfèvrerie au XI^e siècle. Ainsi, iconographie, style, ornements, concourent à placer cet ensemble pictural au XI^e siècle.

Enfin, sur le tympan de la porte s'ouvrant dans le mur Sud du bras Ouest, on voit quelques traces d'une peinture dont il ne reste plus guère que l'esquisse. À gauche se trouve le Christ trônant accosté d'un personnage debout. À ses pieds six petits personnages debout sont répartis en deux groupes. Il s'agit probablement d'une figuration du jugement dernier d'un type qu'on observe au narthex de l'église Saint Grégoire de Tigrane Honents à Ani (début du XIII^e siècle) et plus nettement encore à Nabahtevi (XIV^e siècle)²⁸. Autant qu'on en puisse juger, ces peintures sont postérieures à l'ensemble décrit plus haut.

²⁷ Ch. AMIRANACHVILI, « Quelques remarques sur l'origine des procédés dans les fresques de Neredicy », dans *Mélanges Uspenskiy*, II, 1^e partie, Paris, 1932, p. 118.

²⁸ Ch. AMIRANACHVILI, *Histoire*, *op. cit.*, p. 172.

L'édifice a été transformé en mosquée d'une façon assez insolite; en effet, le sanctuaire a été limité en tambour dont la base fut planchéiée. On y accède par le fenêtre Nord à l'aide d'une échelle fixée au toit. Mais les paysans, qui utilisaient le creux de l'église comme grenier, viennent maintenant la consacrer entièrement au culte. Cela ne va pas sans déprédations importantes: percement de fenêtres, clayage au béton. Ces travaux grossiers risquent de défigurer définitivement ce beau monument.

À 11 km. en amont du confluent, un sentier s'élève vers Haghdar köy (souvent nom d'Opaza) et 4 km. plus loin, un autre mène à Pirnall köy (nom actuel de Porta). En moins d'une heure d'une rude escalade nous avons atteint à pied le village dont les maisons de bois, accrochées à la pente, entourent l'église et ses annexes. Quand nous l'avons visité, il était déserté de ses habitants partis vers les yaylas.

PORTA ²⁰

On ne rend compte d'emblée de l'importance de cet ensemble monastique. Déjà, à la montée, on est frappé par l'existence de vastes celliers ou silos, en gros appareil, dont la construction est certainement fort ancienne. À l'entrée du village on trouve un bâtiment massif édifié avec d'énormes blocs. Il s'agit d'une chapelle à arcs nef dont le mur oriental est creusé d'une profonde arcade à la base de laquelle jaillit une source abondante; au dessus était sculptée une croix aujourd'hui martelée ²¹.

Un peu plus loin, à droite, on trouve le clocher, élégant monument reposant sur une salle quadrangulaire voûtée. Le tambour n'est pas circulaire comme le décrit M. MARR ²² et le dessine Paulinov ²³; il est à 16 faces et couvert par des dalles de pierre en parfait état. Les inscriptions extérieures et intérieures sont de simples invocations du maître d'œuvre et des tâcherons. Ses caractères architecturaux permettent de le dater de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e.

L'église est en ruine. Elle repose sur une terrasse artificielle destinée à compenser la pente extrême de la montagne. Ce socle est fait de blocs massifs, bien appareillés et délimités par une corniche supérieure. Le plan de l'église est en croix inscrite; les bras Est, Nord et Sud sont d'égaux longueurs; le bras

²⁰ M. MARR, op. cit., pp. 120-121; A. H. Paulinov, op. cit., pp. 62-67, pl. XXIV, XXVI, XXXIV-XXXVII; Cf. Annales de la Mission, op. cit., pp. 142-143.

²¹ Cette chapelle-maison est très proche de l'église de soussous nom du village; la forme générale se lie de près avec celle du clocher.

²² M. MARR, op. cit., p. 121.

²³ A. H. Paulinov, op. cit., pl. XXXIV.



Pavia (Alessandrina 7). Chiesa Sant' Giorgio (X-XIII secolo).
Facciata Est, riprendi sul basamento del campanile.



Tbeti, vue générale.

Ouest, d'une étendue double est renforcée par un doubleau appuyé sur deux consoles. L'abside demi-circulaire est éclairée par une fenêtre à forte ébrasure inférieure. Les chambres orientales sont de simples pièces éclairées par de petites fenêtres. Les chambres occidentales, voûtées en berceau, s'ouvrent sur les bras latéraux par une porte large et basse et, sur les bras Ouest par deux arcatures séparées par des piliers. Cette disposition avait conduit N. Marr à penser que l'église primitive était une basilique secondairement transformée³³. Il n'y a pas de porte occidentale mais deux accès Nord et Sud ouvrant les chambres occidentales sur des salles annexes d'époque plus tardive.

Le tambour repose, par l'intermédiaire de trompes, sur le carré central. Il est octogonal et creusé de quatre fenêtres aux points cardinaux. Les angles sont marqués par des doubles colonnettes engagées réunies par des arcs sobrement sculptés. La corniche supérieure est denticulée comme à Opiza et certains monuments du Chirak en Arménie. D'après N. Marr, l'église primitivement basilique du IX^e siècle aurait été restaurée et remaniée au XII^e ou au XIII^e siècle, par adjonction d'une coupole. Cependant G. Milet pensait que Porta, comme Opiza, par la simplicité de sa décoration était sans doute antérieur au XI^e siècle³⁴.

Au Sud de l'église deux terrasses successives portent des bâtiments très ruinés. La première terrasse est occupée par des pans de murs indistincts et par une petite chapelle en croix libre. La seconde terrasse porte les restes d'un vaste réfectoire formé par deux voûtes en berceau allongées d'Est en Ouest et séparées par une rangée de colonnes.

Porta est, avec Opiza, le plus vaste ensemble conventuel de la région. Or les chroniques médiévales n'en parlent pas. Il est bien évident qu'il devait porter un autre nom³⁵. Pour N. Marr, Porta est l'ancienne Šatberdi, monastère affermé à celui de Khantztha, reconstruit et enrichi, à l'instigation de saint Grégoire par le curopalate Bagrat I^{er} (826-876) probablement au début de son principat, soit vers 830³⁶. Or, cette localisation convient aussi mal que possible parce que les ressources vivrières y sont quasiment nulles³⁷. Par contre, par sa situation au flanc d'une montagne, par son importance, Porta

³³ N. MARR, *op. cit.*, p. 147.

³⁴ G. MILLET, *L'École grecque dans l'Architecture byzantine*, Paris, 1916, p. 82, n. 8.

³⁵ Porta est une abréviation de Portaitissa, célèbre image athonite de la Vierge. Le nom lui a été probablement donné à l'occasion de l'acquisition par le couvent d'une copie de cette icône.

³⁶ P. PEETERS, « Vie de Saint Grégoire de Khantztha », dans *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1917-1919, tome XXXVI-XXXVII, p. 248.

³⁷ De ce point de vue l'identification de Šatberd à Yeni Rabat, proposée par I. Zdanévitch, est beaucoup plus vraisemblable.

pourrait parfaitement avoir été Khantztha que N. Marr identifiait à la petite église de Nuka kilise, identification qui avait été déjà fortement critiquée par le Père Peeters³⁸. A Porta, en effet, on trouve le socle artificiel décrit avec précision dans la « Vie de saint Grégoire de Khantztha », et sur lequel fût bâti l'église³⁹; d'autre part dans l'itinéraire des princes, narré dans la même œuvre, la situation de Khantztha correspond bien à Porta⁴⁰. En définitive l'église de Porta pourrait être le sanctuaire construit à Khantztha, en remplacement d'une église primitive, sous le prince Ašot (mort en 918), eristav des eristavs, fils de Gourgen, curopalate.

Au delà de Porta, la route continue de suivre à distance la rive droite de l'Imerhevi. Au confluent du Şavşat çay, la vallée s'élargit, les pentes se couvrent de forêts de conifères. Nous parvenons à Satli (42 km. de Porta) dominé par un château géorgien qui a conservé sa longue et fine tour de guet. C'est maintenant un quartier du centre administratif de Şavşat, au Nord duquel la population géorgienne est encore bilingue de nos jours.

De Satli, nous empruntons la piste de Mirya qui franchit la profonde vallée du Şavşat çay et parvient à Vel, actuellement Kirik uzun köy⁴¹. De là une piste boueuse nous mène au village de Cevzli köy qui est le nom moderne de Tbeti (10 km. depuis Satli). La situation topographique de Tbeti est très mal précisée. Sur la carte Deutsches Heereskarte Turkey, le village n'est pas mentionné mais seulement la yayla.

TBETI⁴²

L'église située sur un replat herbeux à 1200 m. d'altitude a beaucoup souffert. Tout le bras Ouest, une partie du bras Nord, la coupole et les toits se sont effondrés en 1961, soit spontanément, soit, ce qui est plus probable, à cause du prélèvement de pierres de construction par les paysans : les maisons abondent en fragments sculptés.

Il est devenu impossible d'analyser correctement l'architecture d'ensemble du monument. Par contre, certains détails de la construction apparaissent actuellement plus clairement qu'aux premiers explorateurs. Ainsi, nous

³⁸ P. PEETERS, *op. cit.*, p. 215.

³⁹ *Ibid.*, p. 223.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 250-253. Cette identification a été également proposée par INGOROKVA, *Georges Merkulé*, Tbilisi, 1954 pp. 123-126, 131-134 (en géorgien).

⁴¹ Nous transcrivons ce nom sous toutes réserves, n'ayant pu le faire écrire par le paysan illettré qui nous l'a donné.

⁴² A. M. PAULINOV, *op. cit.*, pp. 71-75, pl. XLI-XLVII; N. MARR, *op. cit.*, pp. 11-27; WAKHOUCET... *op. cit.*, p. 113.

avons trouvé dans les décombres une grande quantité de tubes creux en ciment, d'une vingtaine de cm. de longueur, qui aux dires des paysans, étaient engagés dans la maçonnerie de la base de la coupole. De fait on voit leurs traces, en creux, dans l'épaisseur de la conque asidale. Ce matériau moderne n'a pu être utilisé, si l'information est exacte, que lors d'une restauration exécutée dans les années qui ont immédiatement précédé la première guerre mondiale. D'autre part, le mur Ouest du bras Sud, partiellement effondré, montre sa structure : il est formé de deux parois maçonnées séparées par un espace creux à deux étages. Enfin l'effondrement de la chapelle Nord, que N. Marr nomme « portique de Tamar »⁴³ laisse voir maintenant la partie gauche du bras Nord avec une fenêtre et une niche. Ainsi l'hypothèse d'un allongement des bras Sud et Nord soutenue par N. Marr se trouve-t-elle vérifiée.

L'église, on le sait, a été fondée par Ašot Koukhi ou Koutchi. Ce prince, petit-fils d'Ašot le Grand et fils de Gourgen, reçut le titre d'eristav des eristavs. Il fonda Tbeti probablement au tout début du X^e siècle, y installa le bienheureux Etienne Mtbevari comme premier évêque ; il mourut en 918⁴⁴.

Il doit rester assez peu de chose du monument primitif car la décoration sculptée et peinte plaide en faveur d'une époque plus basse que le X^e siècle. Il semble d'ailleurs qu'il y ait eu plusieurs campagnes de restaurations, l'une au milieu du XI^e siècle l'autre au début du XIII^e. C'est tout au moins ce qu'il ressort de l'analyse comparative des sculptures et des peintures.

Les éléments sculptés les plus anciens et qui peuvent peut-être rapportés à la construction primitive (début du X^e siècle) sont les arcs surmontant les fenêtres du bras Nord sur sa façade Est et sur sa façade Nord ; ils sont ornés d'entrelacs très simples. La disposition cruciforme du plan est donc probablement primitive.

Au XI^e siècle, on peut rattacher la décoration de la façade Est, en particulier les bas reliefs entourant la fenêtre centrale où des entrelacs sont surmontés d'un arc orné de rinceaux. Sur le mur Est du bras Nord une fenêtre est cernée d'un arc décoré de palmettes à nervures concentriques tout à fait caractéristiques du milieu du XI^e siècle⁴⁵.

D'importantes restaurations furent exécutées à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècle. C'est sans doute à cette époque que les bras latéraux furent prolongés. La façade du bras Sud porte une riche décoration qui l'apparente à certains monuments géorgiens du XIII^e siècle. Les deux fenêtres centrales

⁴³ N. MARR, *op. cit.*, pp. 12, 14.

⁴⁴ WAKHOUCHT..., *op. cit.*, p. 112 ; BROSSER M., *Histoire de la Géorgie, op. cit.*, I, p. 284.

⁴⁵ Cf. note 11.

sont entourées d'un cadre finement ouvragé et constitué par une large demi-colonne sculptée d'entrelacs, encadrée de fines colonnettes dont les extrémités sont renflées en boule. Aux quatre angles, des carrés sculptés d'entrelacs offrent des motifs variés, étoiles, rosaces, vanneries. On retrouve une disposition semblable, mais non identique, dans la décoration des fenêtres d'Ahtala ⁴⁶, monument daté du XII^e ou du XIII^e siècle, et d'Ertatsminda ⁴⁷ daté du XIII^e siècle. Les arcatures reposent sur des stylobates, aux aussi décorés d'entrelacs et palmettes formant des croix et des rosaces.

C'est sans doute à la même époque que fut exécuté le décor peint dont il ne reste plus maintenant que quelques fragments dans l'abside.

On y reconnaît la composition : un Christ en majesté trônant au centre portait le Livre des Évangiles ouvert sur un texte de Jean et bénissait de la dextre. Autour de lui se tenaient la cohorte angélique, les séraphins aux six ailes, les tétramorphes aux quatre visages, les roues ailées représentant les dominations et, plus en dehors, les quatre archanges en costume impérial tenant d'une main le rouleau ou le labarum et de l'autre le globe, miroir du monde. Plus haut, derrière le trône et l'auréole lumineuse figuraient des prophètes déroulant les rouleaux où se lisait la promesse de la Venue du Sauveur. Au dessous de la conque, sur la paroi absidale, étaient figurés les douze apôtres debout, encadrant la Vierge. Quelques uns des disciples sont encore reconnaissables. Paul au front dégarni ; Matthieu, au beau visage de vieillard ; tous sont vêtus à l'antique de tuniques noblement drapées. La Vierge lève la main vers le ciel où trône le Christ ; elle est plus semblable à une Vierge d'intercession comme dans la composition de la Deisis qu'à une orante ; son visage au modelé lisse est assez bien conservé ; le nez fin, légèrement recourbé, surmonte la bouche petite et charnue ; les yeux, sous les sourcils froncés indiquent la concentration d'esprit.

Plus bas étaient représentés les Docteurs et Pères de l'Église, ce registre est actuellement détruit. De cette ample et riche composition encore visible au début de ce siècle, il ne reste plus qu'une partie de la moitié Nord, la haute et élégante silhouette d'un archange au beau visage grave, la figure intacte du séraphin apparaissant au centre des ailes, ses pieds finement dessinés au dessus du tétramorphe dont les quatre figures, de l'aigle, du taureau, du lion et de l'homme sont bien conservées. Du Christ, il ne reste plus que la partie inférieure du corps enveloppé des plis de la tunique rose et la main au noble geste de bénédiction. Ce type de composition absidale

⁴⁶ BALTRUSAITIS, *op. cit.*, pl. VIII.

⁴⁷ *Ibid.*, pl. VII.



Tbeti. Église de la Vierge (?) (X^e-XII^e siècle). Bras Sud.



Parhal. Église Saint-Jean-Baptiste (3^e quart du X^e siècle). Façade Est.

centrée par le Christ de la Seconde Venue, image archaïque, connu une longue survie en Géorgie, alors que les Byzantins lui préférèrent la figuration de la Théotokos, symbole de l'Incarnation.

De ces quelque fragments de peinture se dégage une grande impression de beauté et de préciosité. Les montants du trône simulent de fines sculptures, les étoffes semblent des voiles légers aux mille plis, les tuniques sont brodées aux manchettes et au bords inférieurs ; le loros, grande étole impériale portée par les archanges, est constellée de pierres précieuses et de perles. Enfin la pureté et l'harmonie des visages conservés, la finesse de leur modelé, l'élégance générale des formes s'allient au raffinement des couleurs où s'opposent en particulier un rose clair et un vert turquoise. Cet ensemble constituait jadis un bel exemple d'art aristocratique rappelant les créations inspirées à Byzance par la brillante cour des Comnènes. C'est à l'art précieux de la fin du XII^e que font en effet penser ces peintures ⁴⁶.

De retour à Artvin, nous avons remonté le cours du Çoruh jusqu'à Yusufeli, nouveau centre administratif situé au confluent de ce fleuve avec le Parhal çay. On remarque dans le lit même du fleuve Çoruh une petite chapelle à une nef juchée sur un gros rocher.

Nous avons suivi la nouvelle route forestière qui longe le Parhal çay ⁴⁷ jusqu'au village d'Alti parmak köyü (nom moderne de Parhal). L'église est située parmi les arbres à 1400 m. d'altitude. On l'atteint en 20 mn. à pied depuis la fin de la piste.

PARHAL ⁴⁸

L'église, actuellement transformée en mosquée, était dédiée à Saint Jean-Baptiste et fut édifée sous Bagrat II, Regwen (958-994) par le magistros David de Tao avant 973, d'après un manuscrit copié à Šatberdi ⁴⁹. Un porche fut adjoint au Sud sous le roi Alexandre le Grand (1412-1442), mais a disparu aujourd'hui. Un grossier narthex occidental fut édifé, probablement au XVI^e siècle, d'après un acte par lequel l'atabeg de Samtzhé Kvarkvaré IV, dit, en 1518, avoir restauré l'église ⁵⁰.

⁴⁶ Marr, en se fondant sur l'épigraphie des peintures, aujourd'hui disparues, qui retraçaient le cycle de saint Georges, pensait qu'elles ne pouvaient être antérieures au XII^e siècle (N. MARR, *op. cit.*, p. 19).

⁴⁷ La prononciation locale est Parkal.

⁴⁸ E. TAQAÏSVILI, *Expédition*, *op. cit.*, pp. 90-101 ; D. HILLS, *My Travels in Turkey*, London, 1964, pp. 114-115.

⁴⁹ E. TAQAÏSVILI, *Matériaux*, *op. cit.*, pp. 145-147.

⁵⁰ D. PORTSELDZÉ, *Actes ecclésiastiques géorgiens*, Tiflis, 1881, p. 10 (en russe).

Le monument est une vaste et haute église à trois nefs séparées par de puissants piliers; la dernière travée centrale est surmontée d'une tribune. L'appareillage est soigné mais comporte de nombreuses (et pas toujours heureuses) restaurations modernes. La toiture de dalles de pierres légères est très fortement inclinée pour éviter les amas de neige.

La décoration sculptée est pauvre et se limite à l'ornementation extérieure des fenêtres : tresses, croix, rinceaux sont assez grossièrement exécutés. Tout aussi malhabiles sont les figurations d'oiseaux (probablement des paons affrontés) et un lion passant ⁵³.

À l'intérieur deux niches creusées dans les piliers orientaux sont encadrées de sculptures; celle du Sud présente des chapiteaux ornés à gauche d'anges et non d'hexaptéryges comme le supposait Taqaišvili ⁵⁴, à droite d'un personnage encapuchonné, saint Syméon d'après le même auteur.

Les peintures sont totalement recouvertes par un badigeon récent ⁵⁵.

Revenus à Yusufeli nous avons suivi la mauvaise route de terre qui suit la rive gauche du Çoruh et passe au pied d'un dyke supportant un fortin, Tekkale et une chapelle à une nef que nous n'avons pas visitée ⁵⁶. 1500 m. plus loin se trouve le hameau de Dört kilise, à partir duquel nous remontâmes à pied la vallée du même nom pendant environ deux heures sous le couvert d'arbres fruitiers. A un détour du torrent le paysage devient franchement alpestre. L'église se trouve là, dans un bassin herbeux entouré de sapins à 1350 m. d'altitude.

DÖRT KILISE OU OTHKHTA EKLESIA ⁵⁷

La première mention historique de la « Laure des Quatre églises » se trouve dans la « Vie des Saints Jean et Euthyme » ⁵⁸. Le monument daterait du IX^e siècle et son modèle aurait été la basilique d'Urbnisi ⁵⁹. L'église aurait subi, sous David de Tao, dans la seconde moitié du X^e siècle, un remaniement important : mise en place d'un parement et adjonction d'une tribune occidentale, comme à Parhal.

⁵³ Voir la reproduction des détails dans TAQAIŠVILI, *Expédition*, op. cit., pp. 132-148.

⁵⁴ E. TAQAIŠVILI, *Expédition*, op. cit., pp. 93-94.

⁵⁵ Signalons qu'il est très difficile de visiter ce monument car le hoca, qui en détient la clef, réside durant l'été dans les yaylas.

⁵⁶ Elle renferme encore des peintures du XV^e siècle en assez bon état.

⁵⁷ E. TAQAIŠVILI, *Expédition*, op. cit., pp. 82-86; D. HILLS, op. cit., pp. 222-224.

⁵⁸ P. PEETERS, « Vie des SS Jean et Euthyme », dans *Analecta Bollandiana*, op. cit., pp. 16-17.

⁵⁹ E. TAQAIŠVILI, *Expédition*, op. cit., p. 84; Ch. AMIBANACHVILI, *Histoire*, op. cit., pp. 96-97.

L'église n'a jamais été transformée en mosquée, mais doit son assez bon état de conservation à une légende qui voulait que celui qui utilisait l'édifice à des fins laïques mourut rapidement.

Il s'agit, ici encore, d'une basilique à 3 nefs qui sert probablement de modèle à Parhal. Les nefs sont séparées par deux rangs de piliers.

La construction alterne briques et pierres de taille que recouvre un parement de plaques de pierres légères extérieurement et intérieurement.

La décoration sculptée se limite, au dehors, à quelques rinceaux et entre-lacs au-dessus des fenêtres. Au dedans, on remarque sur la face Ouest des piliers orientaux de profondes niches (peut-être destinées à des icônes) encadrées d'un boudin torsadé et, sur un écoinçon de la tribune, deux têtes de bélier.

Il semble bien qu'il n'y ai jamais eu de peintures que dans l'abside. Leur programme est fort intéressant à la fois symbolique et narratif.

Dans la conque de l'abside figurait jadis le Christ trônant dans la mandorle lumineuse, encadré des anges, archanges tétramorphes et séraphins ; il ne reste pratiquement plus trace de cette partie. Au-dessous se superposent sur la paroi trois registres de décors. En haut, sous le Christ Juge, on devine la Vierge en majesté encadrée par les apôtres ; au registre moyen, de part et d'autre de la fenêtre, se tiennent, au centre, quelques prophètes déployant leurs rouleaux et, sur les cotés, quelques saints docteurs en costume d'évêque. Ainsi se trouvaient représentées les composantes de l'Église. Plus bas, au registre inférieur, figuraient quelques scènes narratives de l'Enfance : Annonciation, Visitation, Nativité et deux scènes de la vie du Christ : le Baptême et, dans une même composition, l'Apparition aux Saintes Femmes et les Femmes au Tombeau. Le décor de la fenêtre absidale n'est pas moins intéressant : à hauteur des prophètes qui l'encadrent, on reconnaît sur le coté droit une scène de la Vie de Moïse, son Ascension au Sinaï où Dieu lui remet les Tables de la Loi. Cette image de l'ancien testament, fréquente au VI^e siècle, est rare au Moyen-Age et traduit ici la vitalité de sa valeur préfigurative. Enfin, dans la douelle de la fenêtre, dans un médaillon entouré d'une couronne de feuillages, on voit une figure féminine (?) en buste qui tient sur son bras gauche le modèle de l'église (on reconnaît parfaitement le long bâtiment à trois nefs avec son toit en bâtière). Cette figure est coiffée d'une couronne architecturée à haut panneau central ; elle est nimbée et la question se pose de savoir s'il s'agit d'une princesse géorgienne fondatrice ou d'une sainte protectrice de l'église, Hélène ou Catherine, si l'on en juge par la coiffure.

Ces peintures très fragmentaires et pâlies se prêtent mal à une analyse détaillée ; d'après le programme décoratif où figurent en même temps des

éléments symboliques et des éléments narratifs, d'après le style des draperies élégantes mais d'une schématisation un peu archaïque, on peut les attribuer à la seconde moitié du X^e siècle, c'est-à-dire quelles sont vraisemblablement contemporaines des restaurations attestées sous David de Tao.

Les bâtiments annexes sont en assez bon état : le portail occidental est précédé d'un narthex voûté unissant l'église à un bâtiment transversal, également voûté dont l'extrémité Nord donne sur un vaste réfectoire. Ce dernier monument est constitué par deux voûtes contigues séparées par une rangée de piliers. Sa façade orientale est encore presque intacte.

Au Sud-Est de la basilique se trouve une seconde église, chapelle à une nef, voûtée en berceau reposant sur une salle voûtée. Son mode de construction est remarquable : assises de briques alternant avec des rangées de pierres de taille.

Les deux autres églises, petites chapelles à une nef, sont encore distinctes quoiqu'en mauvais état.

Nous sommes ensuite revenus au confluent du Çoruh et de l'Oltu çay, pour remonter le cours tumultueux du Tortum çay jusqu'au centre administratif de Tortum. Une petite route très difficile mène (5 km.) de là à Tortum kale où nous avons rapidement visité le château et la petite chapelle située un peu en contre-bas au Sud.

De Tortum nous sommes ensuite passés à Oltu, puis à Bana que nous avons dépassé pour voir les restes de l'église de Kiaglis alti ⁶⁰. Ce monument, que nous avons nommé ⁶¹, par erreur Kadjistzih porterait en réalité le nom de Kamhis alti ⁶². C'était une rotonde hexagonale, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un pan de mur. Elle pourrait dater, d'après Taqaišvili, du X^e siècle.

Parvenus en voiture, par une effroyable piste, au village de Yanikkaval köy (anciennement Salomon kale), nous sommes ensuite montés à pied en trois quarts d'heure au château dont les murailles sont encore bien conservées. Par contre l'église n'est plus qu'un monceau de ruines.

Continuant au Nord notre marche à flanc de montagne nous avons atteint le village d'Evbakan köy qui est surplombé par des rochers ruiniformes où fut creusé un petit ermitage. En 20 mn. d'une difficile escalade nous avons atteint l'église rupestre que les villageois appellent Kala ⁶³. C'est une coupole

⁶⁰ E. TAQAIŠVILI, *Matériaux*, op. cit., pp. 85-88.

⁶¹ N. et M. THIERRY, *Notes*, op. cit., p. 14.

⁶² I. ZDANEVITCH, op. cit., p. 12. Kamhis serait une déformation turque de Kalmakhi, importante citadelle géorgienne qui se trouverait ainsi localisée à Salomon kale.

⁶³ E. TAQAIŠVILI, *Matériaux*, op. cit., pp. 82-84.

sur carré à profonde abside, précédée d'un court narthex funéraire et qui donne au Nord dans une chambre carrée, probablement une cellule. Les peintures, très enfumées, sont en outre partiellement détruites par les enfants du village. D'après une inscription cette église dédiée à saint Nicolas avait été peinte après 1482, sous l'atabeg Kvarkvaré III (1487-1498) par un membre de sa famille entré en religion.

Étant donné leur état, il est difficile de reconnaître les sujets des peintures. Dans l'abside se trouvait une Deisis. Au centre de la vaste coupole aplatie on voit le Christ d'une Ascension et autour des scènes narratives : Annonciation, Nativité, Présentation au Temple (?) et un Jugement Dernier limité semble-t-il à la seule représentation du Paradis. Sur les pendentifs étaient représentés les évangélistes. Sur le mur Nord, l'Entrée à Jérusalem et la Transfiguration ; sur le mur Sud, la Décrucifixion et la Mise au Tombeau. Dans une niche funéraire de ce mur Sud, la Dormition. En dehors de ce cycle narratif on remarque de nombreuses figures de saints : médaillons au Nord sous la coupole dont les noms sont donnés en géorgien et en grec ; on reconnaît un saint Mercure. Au bas des parois se devinent encore les traces de figurations de saints debout ; au Nord sainte Hélène et Constantin. Sur les piliers les saintes Irène, Catherine, Thècle, Barbe.

Il est pratiquement impossible de juger du style de ces peintures. L'exécution en est grossière et le peintre semble s'être inspiré de modèles archaïques.

Notre voyage en Géorgie turque se terminait là. Nous revînmes à Tortum pour retrouver la chaussée qui franchit les derniers épaulements des Alpes pontiques avant de parvenir à Erzerum⁶⁴.

N. et M. THIERRY

⁶⁴ Cet article avait été primitivement écrit comme un commentaire d'une abondante documentation comportant photographies et plans récents et inédits. Pour des raisons techniques, cette documentation n'a pu être publiée, ce qui réduit l'intérêt de notre publication.

LA VERSION GÉORGIENNE DE LA VIE DE SAINTE MARTHE

La Vie de sainte Marthe, mère de Syméon le Jeune, le célèbre stylite du Mont Admirable près d'Antioche († 592), a été composée en grec peu après le début du VII^e siècle¹. Une version géorgienne de cette Vie grecque est conservée dans trois manuscrits : le codex géorgien 84 du monastère d'Iviron au Mont Athos, le codex A 142 de l'Institut des Manuscrits de Tiflis et le codex géorgien 156 du Patriarcat grec de Jérusalem. Seul le premier de ces trois manuscrits contient la Vie complète; dans les deux autres, le texte est mutilé en tête, par suite de la perte de plusieurs feuillets. Le manuscrit d'Iviron et celui de Tiflis sont connus depuis le début de ce siècle comme contenant la Vie de sainte Marthe²; dans celui de Jérusalem, le texte n'avait pas été identifié jusqu'ici.

Un heureux concours de circonstances et de dévouements nous a mis en possession de photographies de ces trois manuscrits, conservés dans des fonds très distants l'un de l'autre et d'un accès d'ordinaire fort malaisé : notre Bibliothèque universitaire de Louvain possédait un microfilm du manuscrit de Jérusalem, réalisé pour la « Library of Congress » en 1949; M. M. Richard, directeur de la section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes de Paris, a bien voulu photographier le manuscrit 84 d'Iviron lors d'une expédition au Mont Athos en 1963³ et mettre cette photographie à notre disposition; enfin, M. le Professeur Ilia Abuladze, directeur de l'Institut des Manuscrits de Tiflis, a eu la grande obligeance de nous procurer un microfilm du texte du codex A 142.

¹ Sur la Vie grecque de sainte Marthe, on lira avec intérêt la pénétrante étude critique que lui a consacrée M. P. VAN DEN VEN dans sa récente édition de la Vie de saint Syméon le Jeune : *La Vie ancienne de S. Syméon stylite le Jeune (521-592)* (*Subsidia Hagiographica*, 32), Bruxelles, 1962, p. 67-92.

² Voir K. KEKELIDZE, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, V, Tiflis, 1957, p. 132, n° 156; M. TARCHNISHVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Studi e Testi*, 185), Vatican, 1955, p. 485, n° 113.

³ Voir M. RICHARD, *Rapport sur une mission d'étude en Grèce et à Chypre (29 juillet-13 septembre 1963)*, dans *Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Bulletin* n° 13 (1964-1965), p. 29-56 (sur le cod. géorgien 84 d'Iviron, p. 54).

Nous avons eu ainsi la possibilité d'établir une édition critique de la Vie géorgienne de sainte Marthe d'après les trois copies qui en sont conservées; cette édition vient de paraître, accompagnée d'une traduction latine, dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* de Louvain-Washington ⁴.

Le manuscrit de l'Athos (Ivroun 84 = A) est un codex en parchemin, du XI^e siècle, comptant 130 feuillets de 162 × 118 mm, écrits en une colonne (120 × 95 mm) de 16 à 19 lignes. Il contient la Vie de sainte Marthe, la Vie de saint Barlaam du Mont Casius et l'office du même saint Barlaam ⁵.

La Vie de sainte Marthe y est suivie d'un long colophon (fol. 91v-93v) dont voici la traduction ⁶ :

Sainte mère et grande amie de Dieu Marthe, mère selon la chair du grand illuminateur Syméon, serviteur et ami de Dieu, selon le crédit que vous avez devant Dieu, vous et votre saint fils, souvenez-vous de l'âme du maître Georges, de ses parents et de ses frères, spirituels et corporels.

Saints pères théophores, moi, le pauvre moine Georges le Reclus, j'ai entendu dire que cette Vie de la sainte et glorieuse Marthe la bienheureuse et celle de saint Barlaam ne se trouvaient pas à la Sainte Montagne (de l'Athos); c'est pourquoi j'ai voulu que cette (Vie) fût copiée et offerte à cette église sainte. Au reste, nous savons tous que le Dieu bon et philanthrope a fait resplendir tout l'Orient par les livres divins provenant de ce saint lieu-là, et qu'il en a orné de nouveau les saintes églises de Géorgie par l'action de notre saint père Euthyme.

Le Dieu doux et très miséricordieux n'a pas négligé non plus ma misère; par votre grâce et votre aide à vous tous, il ne m'a pas laissé privé de ces divins écrits, mais par l'intercession de la sainte mère de Dieu et par les prières du bienheureux père Euthyme, Dieu a ouvert la bouche aussi à notre frère Georges le *dekanos*, pour la gloire de ce saint lieu-là (Ivroun). Que le seigneur Dieu le bénisse dans le ciel et sur la terre, lui et ses parents, pour son obéissance envers nous.

De même, (mes) saints pères, pour l'édification et la consolation de notre

⁴ G. GARITTE, *Version géorgienne de la Vie de sainte Marthe*, texte (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, vol. 285/Iber. 17), Louvain, 1968; trad. (*ibid.*, vol. 286/Iber. 18), Louvain, 1968.

⁵ Voir A. A. TSAGABELI, *Svjedjenija o pamjatnikah gruzinskoj pie'mennosti*, I, Saint-Pétersbourg, 1886, p. 84, n° 55; N. MARR, *Agiografičeskie materialy po gruzinskim rukopisjam Ivera*, p. 36-47, dans *Zapiski Vostočnago Otdjelenija Imperat. Russk. Archeolog. Obščestva*, 13 (1900), Saint-Pétersbourg, 1901, fasc. 2-3, p. 1-144 (reproduction du fol. 86r, p. 37); R. P. BLAKE, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque de la Laure d'Ivroun au Mont Athos*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, 28 (1931-1932), p. 289-361; 29 (1933-1934), p. 114-159, 225-271 (sur le cod. 84 : t. 29, p. 287-268).

⁶ Ce colophon est publié dans l'introduction de notre édition (voir note 4), p. II-III et dans MARR, ouvrage cité à la note précédente, p. 45-46 (trad. russe, p. 103).

pauvreté, à vous qui fûtes nos collaborateurs dans l'élaboration de ces livres divins, pour toute action ou parole dont chacun s'est chargé, que le Dieu bon et philanthrope par sa miséricorde paie à tous et à chacun une digne récompense. Que la bouche de Dieu bénisse Arsène, ci-devant P'arsman, dans l'une et l'autre vie, et que Dieu écrive son nom dans le livre des vivants, et que Dieu efface ses fautes et ses péchés et ceux de ses parents et de ses frères; amen. Et que Dieu bénisse (notre) père Euthyme, et que Dieu lui pardonne toutes ses fautes et ses péchés et ceux de ses parents; amen. Que Dieu bénisse Jean l'économiste et lui pardonne toutes ses fautes et ses péchés; amen. Que Dieu bénisse Isaac et que Dieu lui pardonne toutes ses fautes et ses péchés. Et que la bouche de Dieu bénisse tous et chacun et que Dieu leur pardonne leurs fautes et leurs péchés; amen.

Suivant un usage ordinaire (mais non encore clairement reconnu) des colophons géorgiens, le copiste parle d'abord en son nom propre (premier alinéa), puis (à la première personne) au nom du personnage qui lui a commandé le manuscrit⁷, en l'occurrence « Georges le Reclus ».

C'est le même Georges que le copiste fait parler dans le colophon qui suit la Vie de saint Barlaam (fol. 124v-125r)⁸ :

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, par l'intercession de la de la sainte mère de Dieu et toujours vierge Marie, par la puissance de la Croix vivifiante et vénérable, par l'intercession de saint Jean-Baptiste et de saint Syméon le thaumaturge et de sainte Marthe et de saint Sabas, et par l'intercession de tous les saints qui depuis toujours ont été agréables à Dieu, moi le pécheur et le pauvre moine Georges le prêtre, qui habitais près du monastère de saint Syméon le thaumaturge, j'ai fait copier ce saint livre salutaire aux âmes et je l'ai offert à la Sainte Montagne (de l'Athos), au monastère de la sainte mère de Dieu, pour que soit glorifié Dieu et que l'on prie pour mon âme et pour celle de mes parents, de mes frères et de mes fils spirituels. Maintenant, je vous demande, (mes)

⁷ C'est le cas dans de nombreux colophons géorgiens, comme nous espérons pouvoir le montrer prochainement. Faute d'avoir reconnu cet usage, on a considéré maints des géorgiens comme des autographes de personnages qui n'en sont en réalité que les *scribes*, comme disaient les Byzantins. Pour le cod. 84 d'Iviron, il est clair que « Georges le Reclus » n'est pas le copiste, mais le « maître » (fol. 91v, l. 15-16) pour le compte duquel le copiste a travaillé; l'invocation inscrite, fol. 83v, à la suite du titre de la Lettre du skevophylax (§ 66) (*Christe, glorifica magistrum Georgium*) indique bien que le « maître Georges » n'est pas le scribe lui-même. Tous les critiques ont attribué jusqu'ici le cod. 84 d'Iviron à la main de Georges le Reclus; voir N. MARR, *Agiograficheskie materialy*, p. 36, 104; P. PRETERS, *Histoires monastiques géorgiennes*, Bruxelles, 1923, p. 70-71; IDEM, *Recherches d'histoire et de philologie*, I, p. 16-17; II, p. 169; K. KEKELIDZE, *K'ari'uli literaturis istoria*, I, Tiflis, 1900, p. 215, note 1; M. TARCHNIVILI, *Geschichte*, p. 187, note 1.

⁸ Nous traduisons ce colophon d'après l'édition qu'en a donnée N. MARR, *Agiograficheskie materialy*, p. 46.

saints pères, de me mentionner dans vos saintes prières, pour que Dieu nous sauve des supplices éternels et qu'ensemble nous obtenions le royaume des cieux, par le Christ Jésus notre seigneur, à qui convient la gloire, l'honneur et l'adoration, avec le Père et son Esprit tout à fait saint et vivifiant, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles; amen.

Le manuscrit a donc été copié à la demande de Georges le Reclus, moine et prêtre qui vivait « près du monastère de saint Syméon le Thaumaturge », c'est-à-dire de saint Syméon stylite le Jeune, au Mont Admirable près d'Antioche⁹. Georges, ayant appris qu'à la Sainte Montagne (de l'Athos) on ne possédait point la Vie de sainte Marthe ni celle de saint Barlaam, avait résolu d'offrir ces deux textes au monastère athonite de la Sainte Vierge (Ivion). Il exalte l'œuvre littéraire du « saint père Euthyme », qui du Mont Athos « a fait resplendir tout l'Orient et a rendu de l'éclat aux églises d'Ibérie par des livres divins »; il s'agit évidemment de saint Euthyme le Traducteur († 1028), qui fut higoumène du monastère athonite des Ibères (Ivion), fondé par son père Jean, et qui enrichit la littérature géorgienne d'innombrables versions de textes grecs¹⁰. Georges le Reclus signale qu'obéissant à ses conseils, « son frère Georges le *dekanos* » a pu, par la grâce de Dieu, collaborer à la même œuvre littéraire « pour la gloire du Mont Athos »; ce *dekanos* Georges ne peut être que saint Georges l'Hagiorite († 1065), qui fut *dekanos*, puis higoumène d'Ivion et qui poursuivit l'entreprise littéraire de saint Euthyme, dont il écrivit la biographie¹¹; Georges l'Athonite était *dekanos* d'Ivion en 1042¹²; il ne l'était plus en 1045, car en septembre de cette année, il signe un document « Georges, moine, higoumène du monastère d'Ivion »¹³.

⁹ Sur les monastères du Mont Admirable, voir VAN DER VEN, *La Vie ancienne de S. Symon*, p. 191-221.

¹⁰ Voir K. KERELIDZE, *K'art'uli literaturis istoria*, I, Tiflis, 1960, p. 164-213; TARCHNÉVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, p. 128-154.

¹¹ Voir KERELIDZE, *ibid.*, p. 213-234; TARCHNÉVILI, *ibid.*, p. 164-174; MARE, *Agiografitseskie materialy*, p. 103, note 2.

¹² Le colophon d'un ms. contenant la traduction, par Georges l'Athonite, de Catéchèses de saint Théodore Studite, atteste que Georges était *dekanos* en 1042: « Orationem facite, sancti patres, pro Georgio decano hagiorita ...; translatum est (hoc) in-Michaelis [Michel V le Calfat, 1041-1042] regno et transcriptum est in-morte eius, in-chronico 262 » (= a. D. 1042); texte cité par KERELIDZE, *ibid.*, p. 219. Cfr Vie de saint Georges l'Hagiorite, éd. S. QUBANÉVILI, *Jveli K'art'uli literaturis K'restomat'ia*, I, Tiflis, 1946, p. 195, l. 28: *quia, sicut diximus, decanus constitutus erat*; p. 198, l. 3 du bas: *libros quos interpretatus est in decanatu*; cfr trad. P. PRETERS, *Histoires monastiques géorgiennes*, Bruxelles, 1923, p. 95, l. 24-25; p. 107, l. 7.

¹³ Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig, 1898, p. 154,

Georges, le reclus du Mont Admirable, qui nous parle dans les colophons du manuscrit 84 d'Ivion, est connu par la Vie du même saint Georges l'Hagiorite, qui lui est dédiée et qui fut écrite à sa demande ¹⁴; le biographe raconte que saint Georges prit comme maître, au Mont Admirable, Georges le Reclus, qui l'incita constamment à poursuivre l'œuvre littéraire de saint Euthyme :

Et orné de tels labeurs et combats, il parvint à la Montagne Noire et ensuite monta au Mont Admirable, (où) il adora et embrassa le tombeau du saint thaumaturge Syméon et de sa digne mère la bienheureuse Marthe; il visita en priant tous les monastères, salua les saints pères et reçut d'eux tous leur prière. Avant tout il se mit à la recherche d'un précepteur et maître spirituel, car il savait que sans maître il n'est pas de salut pour l'âme ni de progrès pour la vie monastique. Et il trouva au Mont Admirable, dans une fente de rocher, un saint moine reclus, semblable à une tourterelle immaculée et à une colombe innocente, homme céleste et ange terrestre, tout-à fait étranger et éloigné du corps et des soucis corporels et transporté vers Dieu en esprit, je veux dire Georges le Reclus ¹⁵, le grand luminaire de notre nation, homme aimé de tous, qui nous a forcé, nous incapable, à écrire cette (Vie) ... ¹⁶.

Comme ce saint (Georges) était dans cette grande Laure (d'Ivion) menant une telle vie et un tel combat, comme nous l'avons mentionné, il fut rapporté au bienheureux moine, son maître Georges, qu'il n'avait pas encore reçu l'honneur du sacerdoce ni commencé la traduction des livres; (Georges le Reclus) en fut très attristé et il envoya de la Montagne Noire son disciple Jean, homme digne et bon, pour lui signifier sa grande indignation parce qu'il n'avait pas accompli sa volonté ¹⁷.

Arsène-Pharsman, que Georges le Reclus cite parmi ses « collaborateurs »,

162; cfr KEKELIDZE, *Lit. istoria*, I, p. 218-219; IDEM, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, II, Tiflis, 1945, p. 228.

¹⁴ Voir l'épître dédicatoire conservée en tête de la Vie; en voici le titre et l'incipit d'après le cod. S 353 de Tiflis (XI^e siècle) (décrit par T. BREGADZE etc., *K'art'ul helnacet'a aceriloba. S kolek'e'issa t. I*, Tiflis, 1959, p. 409-411) : *Epistula scripta ad Georgium magnum reclusum, qui habitans erat in Monte Admirabili, in monasterio sancti Symeonis, (epistula) senis illius a quo peliverat ut describeret vitam et decessum sancti patris nostri Georgii hagioritae*. Incipit : *Divine beato, in virtutibus celebrato magistro magistrorum et spiritali praeceptorum nostro Georgio recluso, per Dominum salve : a Monte sancto ad Montem Admirabilem per Christum Deum nostrum te saluto*. Cfr trad. P. PEETERS, *Hist. mon.*, p. 74.

¹⁵ Le même mot (*Jegezebuli*) dont Georges le Reclus se qualifie lui-même dans le colophon du cod. 84 d'Ivion (fol. 92r, l. 2-3).

¹⁶ Éd. S. QUBANEÏSVILI, *Jveli k'art'uli literaturis k'restomat'ia*, I, Tiflis, 1946, p. 103, l. 26-38; cfr trad. P. PEETERS, *Hist. mon.*, p. 89-90, § 17.

¹⁷ Éd. QUBANEÏSVILI, p. 104-105; cfr trad. PEETERS, *Hist. mon.*, p. 94, § 23.

paraît également dans la Vie de saint Georges l'Hagiorite comme bienfaiteur du monastère des Ibères ¹⁸.

Les renseignements que fournit la Vie de saint Georges l'Hagiorite sur Georges le Reclus du Mont Admirable, maître de saint Georges, concordent parfaitement avec ce que Georges le Reclus fait connaître de sa personne et de ses relations dans les colophons du manuscrit 84 d'Iviron.

Ainsi, l'origine du manuscrit est exactement déterminée; il a été copié au Mont Admirable, près du monastère de saint Syméon stylite le Jeune, par un copiste qui ne se nomme pas ¹⁹, pour le compte de Georges le Reclus, maître de saint Georges l'Hagiorite, à l'intention du monastère des Ibères au Mont Athos. La copie a été faite quand Georges l'Hagiorite était *dekanos* d'Iviron, c'est-à-dire vers les années 1042-1045.

Le manuscrit géorgien 156 du Patriarcat grec de Jérusalem (J) a été décrit en 1926 par Blake ²⁰; la Vie de sainte Marthe y étant acéphale, et partant dépourvue de titre, Blake ne l'a pas reconnue et l'a prise pour la Vie de saint Syméon stylite (p. 151, n° 1). C'est un codex en parchemin, daté de l'an 1040, comprenant 206 feuillets de 132 × 99 mm, écrits en une colonne (111 × 68 mm) de 16 (rarement 17) lignes. Il contient la Vie de sainte Marthe, la Passion de saint Procope et la Passion des dix martyrs de Crète. La Vie de sainte Marthe est mutilée en tête; le texte commence au § 14, fol. 17v, ligne 6 du codex A; le fol. 1 est le premier du cahier 4; il manque donc trois quaternions en tête du manuscrit.

La Vie de sainte Marthe est suivie du colophon suivant ²¹ :

¹⁸ Éd. QUBANEÏSVILI, p. 197, l. 8-6 du bas; trad. PEETERS, *Hist. mon.*, p. 101-102, § 32. Cfr Vie des SS. Jean et Euthyme, éd. QUBANEÏSVILI, *K'restoma'ia*, I, p. 188, l. 15; trad. PEETERS, *Hist. mon.*, p. 65, § 85.

¹⁹ Il est probable que le copiste est cet Isaac que Georges le Reclus cite en dernier lieu et sans spécification dans la liste de ses « collaborateurs » (fol. 93, l. 1-3).

²⁰ R.P. BLAKE, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la Bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, 23 (1922-1923), p. 345-413; 24 (1924), p. 190-210; 387-429; 25 (1925-1926), p. 132-155; la description du cod. 156 au t. 25, p. 151-152. — Le ms. est absent du catalogue d'A. TSAGARELI, *Katalog gruzinskih rukopisej monastyra sv. Kresta, bliz Ierusalima*, appendice I (p. 143-192) à l'ouvrage du même *Pamjatniki gruzinskoj stariny v Svatoj Zemlje i na Sinaje (Pravosl. Palest. Sbornik, IV, 1)*, Saint-Petersbourg, 1888; le catalogue est reproduit dans les *Svjedjenija o pamjatnikah gruzinskoj pis'mennosti* du même auteur, II, Saint-Petersbourg, 1889, p. 1-50; cfr la traduction anglaise (abrégée) d'O. WARDROP, *Catalogue of the Georgian Manuscripts of the Holy Cross at Jerusalem, translated from the Russian*, dans *Journal of Biblical Literature*, 12 (1893), I, p. 168-179. — Le cod. 156 n'est pas décrit non plus dans le catalogue de N. MARR, *Kratkoe opisanie gruzinskih rukopisej biblioteki grečeskogo patriarhata v Ierusalime*, publié par E. METREVELI, Tiflis, 1955.

²¹ Le texte géorgien de ce colophon est publié dans l'introduction de notre édition de la Vie de sainte Marthe, p. IX.

Sainte mère et grande amie de Dieu Marthe, mère selon la chair du grand illuminateur Syméon, serviteur et ami de Dieu, intercède avec ton fils devant le Fils de Dieu pour moi, misérable et triste pécheur, qui ai osé transcrire ta Vie sainte et pleine de miracles; car ton fils et toi avez un grand crédit devant le Christ Jésus, Fils de Dieu et notre sauveur; intercédez auprès de lui pour qu'il me sauve de mes péchés, charge lourde et mauvaise; car lui le seul doux et bon veut précisément que lui soit donnée l'occasion d'avoir pitié des pécheurs; celui qui a enlevé les péchés du monde entier, qu'il ait pitié de moi aussi gratuitement grâce à votre intercession, ô saints; car à lui appartient le royaume, la puissance et la gloire avec le Père et l'Esprit-Saint; amen.

Seigneur Jésus-Christ, maître de tous les siècles, glorifie en esprit dans l'une et l'autre vie mon père et maître Michel; amen, ainsi soit-il.

Faites une prière, (ô mes) pères aimant le Christ, pour moi, le pécheur et l'indigne Georges, qui ai transcrit ce (livre) comme un ignorant, pour l'utilité des lecteurs et des auditeurs; souvenez-vous de moi dans vos prières pour l'amour de Dieu, à qui est la gloire dans les siècles des siècles; amen. Chronicon 260, indiction 8 [= 1040].

Moi, pauvre en esprit et misérable, indigne par ma vie. Georges l'Abchaze, j'ai offert ce livre, la Vie de sainte Marthe, mère du grand Syméon, au monastère du saint bois de vie fondé par notre bienheureux père et maître Georges Prokhoré; que leur âme resplesdisse devant la sainte Trinité.

Que quiconque enlèvera ce livre de ce monastère, pour quelque raison que ce soit, soit anathématisé et maudit éternellement avec Origène et Nestorius, ces chiens d'hérétiques; et que celui qui le confirmera dans le monastère auquel je l'ai offert soit béni par le Dieu des armées; amen, ainsi soit-il. Chronicon (*le chiffre manque*).

Le manuscrit a donc été copié en l'an 1040 par un scribe nommé Georges, disciple de Michel; il a été offert par Georges l'Abchaze au monastère de Sainte-Croix fondé par Georges Prokhoré (près de Jérusalem vers 1038)²².

Un second colophon est inscrit à la fin du volume, après la Passion des dix martyrs de Crète (fol. 205v-206v)²³:

Au nom de Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte mère de Dieu et de tous les saints et les justes qui depuis toujours et à jamais ont été agréables à notre seigneur Jésus-Christ, cette Vie de sainte Marthe a été apportée d'Antioche à Jérusalem par Georges Micicivaysdze l'Abchaze pour le monastère de la Croix que fonda

²² Sur Georges Prokhoré, fondateur du monastère de Sainte-Croix, voir P. PEETERS, dans *Analecta Bollandiana*, 31 (1912), p. 303-304; KEKELIDZE, *Lit. istoria*, I, p. 103; IDEM, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, VII, Tiflis, 1961, p. 108-109; TARCHNIŠVILI, *Geschichte*, p. 75-76; G. GARITTE, dans *Le Muséon*, 77 (1964), p. 33.

²³ Texte géorgien dans notre édition de la Vie de sainte Marthe, p. x-xi.

notre maître théophore Georges Prokhoré (que Dieu le glorifie d'une gloire spirituelle); et nous, Georges et Arsène, y avons ajouté cette (Passion) de saint Procope et celle des dix saints martyrs, et avons déposé (le manuscrit) au monastère de la Croix. Que Dieu vous exauce.

Vous qui emploierez (ce livre), faites une prière pour nous tous les trois. Et celui qui pour quelque raison que ce soit enlèvera (ce manuscrit) de ce saint lieu, qu'il soit jugé devant Dieu au grand jour du jugement par les saints dont la Vie est écrite ici et par tous les saints; amen, ainsi soit-il. (Ce livre) a été relié par la main du même misérable Georges; que Dieu vous exauce. Faites une prière.

Ce second colophon nous apprend que le texte de la Vie de sainte Marthe (c'est-à-dire le modèle qui a été copié par le scribe Georges) a été apporté d'Antioche (il faut comprendre, sans doute, du Mont Admirable) à Jérusalem par Georges l'Abchase (appelé ici Micicivaysdze, « fils de Miciciva »). Ainsi, le texte de Jérusalem, qui est contemporain, à quelques années près, de celui d'Iviron, provient en outre du même endroit que ce dernier.

Le colophon final établit aussi que le copiste Georges n'est pas la même personne que Georges l'Abchase; car l'auteur du colophon, après avoir mentionné Georges l'Abchase et Arsène, écrit : « Priez pour nous trois ».

Le troisième manuscrit de la Vie de sainte Marthe est conservé à Tiflis; c'est le cod. A 142 de l'Institut des Manuscrits (T); il a été décrit sommairement en 1903 par Žordania²⁴. C'est un codex en parchemin, du XI^e siècle, mutilé en tête et en queue, comprenant (d'après Žordania) 501 pages de 200 × 130 mm.

Il contient, outre la Vie de sainte Marthe, divers écrits de Grégoire de Nysse, de Maxime le Confesseur et de Grégoire de Nazianze.

La Vie de sainte Marthe figure en tête du manuscrit (fol. 1r-53r); elle est acéphale; le texte commence au § 9, fol. 13r, ligne 3 du manuscrit d'Iviron.

La Vie est immédiatement suivie (fol. 53r-v) du colophon suivant, écrit de la même main que le texte²⁵ :

Faites une prière pour le saint père David, qui a traduit cette (Vie) du grec en géorgien.

Que Dieu (nous) donne l'aide de sainte Marthe. Sainte Marthe, ô grande mère, intercède devant Dieu selon ton crédit pour nous pécheurs, pour Théodore le pécheur et nos frères Ézéchiél et Éphrem. Inter-

²⁴ Th. D. ŽORDANIA, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago Muzeja*, I (Izdanie Cerkovnago Muzeja, n° 12), Tiflis, 1903, p. 149. — Les manuscrits du fonds A sont ceux de l'ancien Musée ecclésiastique; voir G. GARITTE, dans *Le Muséon*, 74 (1961), p. 388 et 408.

²⁵ Texte géorgien du colophon dans l'introduction de notre édition de la Vie de sainte Marthe, p. XII.

cède devant le Christ pour l'âme de nos parents. Faites une prière pour Théodore le grand pécheur; avec grand soin je me suis appliqué à copier la Vie de la bienheureuse Marthe au monastère de saint Syméon, dans l'exil des Églises d'Ibérie; ... j'étais peu digne de transcrire ce texte de mes mains pécheresses, mais la grâce de la bienheureuse Marthe accomplit toute demande de ceux qui la prient avec foi.

Vous qui lirez cette sainte Vie de la bienheureuse, prêtres et diacres, saints pères, souvenez-vous de nous dans vos saintes prières, par la grâce et l'intercession de la trois fois bienheureuse sainte Marthe et de son fils le thaumaturge Syméon; que vous et nous (soyons réunis) tous dans la vie éternelle; amen.

Le copiste est sans doute ce Théodore qui se qualifie de « grand pécheur »; toutefois, comme la souscription tout entière (tant l'invocation en faveur du traducteur David que le colophon proprement dit) est transcrite tout d'une venue, sans marque de séparation, comme si elle faisait corps avec le texte de la Vie de sainte Marthe, on peut se demander si cette souscription est bien l'œuvre du copiste du manuscrit T lui-même et si elle ne provient pas, comme la Vie à laquelle elle est attachée, du modèle reproduit par le scribe.

Le colophon ne contient pas de date, mais il fournit une indication précise sur l'origine du texte; la Vie de sainte Marthe a été écrite — qu'il s'agisse du texte du manuscrit T lui-même ou de son modèle — « au monastère de saint Syméon », c'est-à-dire au Mont Admirable.

Ainsi donc, les trois copies conservées de la Vie géorgienne de sainte Marthe, celle d'Ivion, celle de Jérusalem et celle de Tiflis, proviennent toutes trois du monastère de saint Syméon.

Comme on peut s'y attendre dans le cas de trois textes à peu près contemporains et provenant du même endroit, nos trois manuscrits ne présentent guère de divergences importantes. La plupart des différences sont de nature purement orthographiques; chacune des trois copies présentent dans ce domaine plusieurs particularités, que nous avons analysées dans l'introduction de notre édition (p. XIV-XVIII).

Éliminées les nombreuses différences de graphie, on ne relève entre les trois manuscrits que des variantes relativement peu importantes.

En particulier, les textes des manuscrits A et J sont quasiment identiques; ils ne diffèrent que par un très petit nombre de vraies variantes, de portée d'ailleurs minime. Dans la plupart des cas où J diffère de A, il s'agit (comme on peut le voir par la comparaison avec l'original grec) de fautes ou de distractions du copiste de A; J s'accorde alors généralement avec T contre A. Rarement, le manuscrit J s'écarte à la fois de A et de T; dans l'un ou l'autre de ces cas seulement, c'est J qui a conservé la leçon conforme au grec.

Le manuscrit T (hormis les divergences orthographiques) diffère du texte AJ sur de nombreux points de détail, d'ordinaire sans grande importance pour le sens ; quand l'original grec permet la vérification, on constate généralement que ces variantes résultent d'innovations de T. Le manuscrit de Tiflis omet de nombreux éléments accessoires ; il a notamment la manie de laisser tomber la conjonction *da* « et » ; il omet souvent aussi des articles, des pronoms sujets ou compléments, des vocatifs, des épithètes, voire des membres de phrase. Le texte de T comporte, par contre, bon nombre d'éléments accessoires qui sont absents tant d'AJ que du grec. En outre, T emploie de ci de là des mots ou des tours différents de ceux d'AJ et du grec, ou range les mots dans un ordre différent de celui que l'on trouve dans A et J. Enfin dans la partie finale du texte (§ 73), avant la doxologie, le manuscrit T intercale une longue apostrophe aux lecteurs (33 lignes dans le manuscrit), qui est absente des manuscrits A et J et aussi du texte grec.

En bref, d'après la nature de leur texte, les trois manuscrits géorgiens de la Vie de sainte Marthe se répartissent en deux branches : l'une est constituée par le codex d'Ivroun (A, seul témoin complet) et celui de Jérusalem (J), qui reproduisent un texte identique à très peu de chose près ; l'autre est représentée par le manuscrit de Tiflis (T), qui diffère des deux premiers par de menus variantes relativement nombreuses, qui sont généralement des fautes ou des modifications arbitraires.

Il en résulte, pour l'établissement du texte géorgien, que, sauf dans les cas où l'original grec fournit une indication en sens contraire, il faut préférer les leçons d'AJ à celles de T.

On ne peut dire avec certitude de quand date la traduction géorgienne de la Vie de sainte Marthe. Elle est évidemment antérieure au milieu du XI^e siècle, puisqu'un des manuscrits qui nous l'ont conservée (J) est daté de l'an 1040 ; d'autre part la Vie grecque doit avoir été composée peu après le début du VII^e siècle²⁸.

La manière dont les colophons de nos manuscrits A et J parlent de la Vie indique que la version géorgienne existait déjà au moment où ces manuscrits ont été copiés. Dans le colophon du manuscrit A, Georges le Reclus déclare : « J'ai entendu dire que cette Vie de sainte Marthe et celle de saint Barlaam ne se trouvaient pas à la Sainte Montagne (de l'Athos) ; c'est pourquoi j'ai voulu que cette (Vie) fût copiée et offerte à cette église sainte » ; c'est bien de la Vie géorgienne que Georges le Reclus parle ici : il a appris que ses compatriotes de l'Athos ne la possédaient pas et il l'a fait copier

²⁸ Voir VAN DEN VER, *La Vie ancienne de S. Syméon*, p. 77-78.

à leur intention ; c'est donc qu'au Mont Admirable on possédait cette Vie géorgienne ; et Georges dit bien qu'il l'a fait copier, et non qu'il l'a fait traduire.

De même, le colophon du manuscrit J explique que « cette Vie de sainte Marthe a été apportée par Georges l'Abchase d'Antioche à Jérusalem pour le monastère de la Croix » ; ici, comme dans le codex A, il n'est pas question de traduction ; c'est donc bien la Vie déjà traduite en géorgien que Georges l'Abchase a trouvée « à Antioche ».

On a vu plus haut que le colophon du manuscrit T commence par l'invocation suivante : « Faites une prière pour le saint père David, qui a traduit cette (Vie) du grec en géorgien ». Dans l'édition qu'a donnée Marr du premier colophon du manuscrit d'Iviron (A), se lit une note semblable, immédiatement à la suite du texte traduit plus haut : « Faites une prière, peuples aimant le Christ, pour le pauvre David qui a traduit cette (Vie) du grec en géorgien »⁸⁷. De cette invocation, qui, d'après l'édition de Marr, devrait se trouver au fol. 93v, il n'y a aucune trace à cette page du manuscrit, ni ailleurs dans les fol. 1r-94r, qui portent le texte de la Vie de sainte Marthe et son colophon. Nous ne savons d'où Marr a pu tirer ce texte.

Les deux invocations nous apprennent que le traducteur qui a mis en géorgien la Vie grecque de sainte Marthe se nommait David, mais elles ne nous fournissent aucun autre renseignement sur lui. Kekelidze identifiait le traducteur de la Vie de sainte Marthe avec ce « David Tbeli » (de Tbet', c'est-à-dire évêque de Tbet'), dont Éphrem Mc'ire († fin du x^e siècle) affirme qu'il a traduit quelques textes hagiographiques de Syméon le Méta-phraste⁸⁸ et qui par conséquent doit avoir vécu vers la fin du x^e siècle. Mais cette identification, qui ne repose sur rien d'autre que sur l'homonymie, est loin de s'imposer⁸⁹. Il est plus vraisemblable que le David qui a traduit

⁸⁷ MARR, *Apograpficeskie materialy*, p. 46 ; trad. russe p. 103. Dans le même ms. A, devant l'office de saint Barlaam du Mont Casius (fol. 125v), se trouve une autre mention du traducteur David : *Hoc hymnos etiam David interpretatus est ; orationem facite* (MARR, *ibid.*, p. 46, n^o 5).

⁸⁸ K. KEKELIDZE, *K'art'uli literaturis istoria*, I, Tiflis, 1900, p. 178-182 ; *idem*, *Monumenta Hagiographica Georganica*, Koimena, I, Tiflis, 1918, p. XII-XV, XVIII ; cf. TARCHNISVILI, *Geschichte*, p. 123-126 ; voir le texte d'Éphrem Mc'ire (d'après les mss A 90 de Tiflis et 4 de Gélat'i) dans K. KEKELIDZE, *Studebi jorbi k'art'uli literaturis istoriidan*, V, Tiflis, 1957, p. 225, l. 17-20 : *Apud nos autem Iberos antiqua martyrum (Acta) erant, quae eadem usque adhuc sunt. Et rursus ex hoc novo menologio (sc. Symeonis Metaphraetae) translata sunt pauca, sicut sancti Artemii et Craterisii et Eleutherii, quae interpretatus est sanctus pater noster David Tbeli etc.*

⁸⁹ Il faudrait pouvoir comparer aux notes qui dans nos mss A et T citent le traducteur David, celles d'autres mss qui attribuent à David Tbeli d'autres traductions. Dans les mss S 382 (XII^e-XIII^e siècle) et S 384 (X^e-XII^e siècle) de Tiflis, la traduction de la Vie de saint Grégoire d'Agripante

la Vie de sainte Marthe et les hymnes en l'honneur de saint Barlaam du Mont Casius était un Géorgien du Mont Admirable. Le fait que les trois copies géorgiennes de la Vie proviennent du monastère de saint Syméon est de nature à confirmer cette hypothèse.

Gérard GARITTE.

(BHG 707; KKKELIDZE, *Lit. istoria*, I, p. 181, note 3) est attribuée non à « David Tbell », mais à « David Tbellidze » (fils de Tbell); voir T. BREGADZE etc., *K'art'ul h'inacert'a agceriloba* S I, Tiflis, 1950, p. 453, n° 8; p. 468, n° 51.

MUSIQUE DE TRADITION ORALE

Particularités de la musique de tradition orale ; son orientation ; ce qu'elle nous enseigne ; son utilité dans notre société ; ses développements possibles ; ses liens ; la tradition orale géorgienne.

L'homogénéité, l'affinité de pensée de « vastes territoires », de contrées et « d'époques infiniment éloignées les unes des autres », furent maintes fois remarquées.

Ce *réseau*, qui « s'étend par-dessus races et frontières », révèle l'existence d'un « système » musical cohérent « basé sur des lois physiques », à l'intérieur duquel des structures « typiques » et « tournures mélodiques caractéristiques demeurent apparentes »¹ — nuancées par l'évolution des formes temporelles, elles-mêmes « adaptées à l'infinité des tempéraments individuels », à l'intérieur d'ethnies diverses et suivant le développement des époques.

« En vertu d'une sorte de connaturalité aux flux et aux reflux de la vie intérieure » qui lui est inhérente, toute musique émanant de ce réseau « adhère immédiatement au réel, alors que l'œuvre d'art — telle nous la comprenons — n'exprime généralement « la nature profonde des choses qu'en se détachant d'elles »².

Dans la mesure de son appartenance au réel — chaque fois que ceux qui la transmettent « obéissent au rythme de lois simples »³, la musique est empreinte d'une rigueur, ou *ordre* auquel elle doit sa transmutation vive. Ainsi, la seule valeur structurelle ne saurait nous retenir si elle n'était *reliée à ces « états de la pensée préexistant à notre art écrit »*⁴ — « états » infini-

¹ Cf. notamment les ouvrages de H. Riemann, R. Lachmann, B. Bartok, C. Sachs, A. Schaeffner, C. Brailofu. De ce dernier auteur : *Sur une mélodie russe*, in *Musique russe*, II, Paris, P.U.F., 1953 ; Y. GRIMAUD, Commentaire sur les *Chants berbères de Kabylie* recueillis par M. Taos AMROUCHE, Paris, B.A.M., 1966 — Grand Prix de l'Académie du disque français.

² J. AMROUCHE, *Chants berbères de Kabylie* — tradition orale des Aïth-Abbas et des Aïth-Aydel, Makula-Radès Tunis, Monomotaps, 1939.

³ M. Taos AMROUCHE, *Rencontre avec l'Espagne*, in *Dialogues*, n° 4, Paris, 1963 ; cf. également M. SCHNEIDER, *Les fondements intellectuels et psychologiques du chant magique*, in *Colloque international de Wégimont*, Bruxelles, 1958.

⁴ P. COLLAER, *Polyphonies de tradition orale en Europe méditerranéenne*, in *Acta Musicologica*, II-III, 1960 ; Y. GRIMAUD, *Trois chants de Géorgie occidentale*, in *Bedi Kartlisa* (Études géorgiennes et caucasiennes). Édit. avec le concours du C.N.R.S., Paris, 1964.

ment nuancés, qui révèlent, à chaque instant, une « imprévisible et parfaite création »⁶, où « il n'y a pas de hasard, pas de spontanéité, où tout est influence et harmonie »⁷.

Si ténues soient, pour nous, les traces de cette *harmonie*, nous découvrons en elles *un sens musical précis et différent de celui qui nous est accoutumé*⁷. Alors, les formes les plus concises « ont le mérite d'enfermer une grande richesse ». Elles « atteignent souvent à la densité du trait final, celui qui, résumant tout », « ouvre d'immenses perspectives » — « La fonction du silence » en « prolonge l'écho »⁸; encore apparentée aux formes amples et de structure complexe qui prennent appui sur une *concentration* et se développent en *séries de cycles distincts*, intégrées à des séries plus vastes.

En celles-ci coexistent des *unités temporelles indépendantes* — temps *psychologiques*, en hétérophonie et systèmes, dont il est clair que *le sens aigu de leur réalité pourrait, seul, permettre de les codifier et de les lire*⁹.

En toute musique de transmission traditionnelle, une *concentration* — ou *gravité* — soutient l'ensemble. Si cette *gravité* vient à s'estomper ou à disparaître, la structure musicale est comme détachée de la *nature profonde des choses*; il ne reste qu'une trame où la vie a, pour ainsi dire, cessé de circuler¹⁰.

Relié à ces « états », le champ d'investigation des musiques transmises oralement est vaste, quasi illimité — jusqu'au seuil d'assimilation qui nous est accessible.

L'écoute attentive et l'essai de compréhension des musiques de tradition orale nous conduisent à une *reconnaissance* de leurs éléments et, poursuivis avec une inlassable patience, de leur *ordre* — pour nous entrevu; reconnaissance dont l'exercice développe, en profondeur, les possibilités inhérentes

⁶ J. AMROUCHE, *Chants berbères...*

⁶ *Tong-Tschung-Chu* (II^e siècle avant J.-Christ). *Li-K'i*, traduit du Chinois par le P. S. LACOUVREUR, *Li ou Ki ou Mémoires sur les bienéances*, 2 vol., Ho Kien Fou, 1906; cf. les ouvrages de M. G. GHYKA et d'A. DANÉLOU. De ce dernier auteur : *Traité de Musicologie comparée*, Paris, Hermann, 1959; *La Sémantique musicale*, Paris, Hermann, 1967.

⁷ Y. GRIMAUD, *Les polysystèmes des musiques de tradition orale peuvent-ils être intégrés à la résonance ?*, in *La résonance dans les échelles musicales*, Paris, Édit. C.N.R.S., 1963; *Notes in some aesthetic problems of our time*, in *Music East and West*, Conference Reports on 1961, Tokyo. Edit. and publ. by Executive Committee, 1961.

⁸ J. AMROUCHE, *Chants berbères...*

⁹ Y. GRIMAUD, *Note sur la musique des Bochiman Kung et des Pygmées Babinga*, in *Colloque international de Wégimont*, 1956. Édit. Université de Liège, 1960; *Étude de la danse 'Choma' des Bochiman Kung — polyrythmie*, in *Colloque international de Wégimont*, 1960. Édit. Université de Liège, 1964; *Les polysystèmes des musiques de tradition orale...*

¹⁰ Y. GRIMAUD, *Trois chants de Géorgie occidentale...*

à chacun, et continue de correspondre aux exigences réelles d'un monde en évolution ¹¹.

Cette reconnaissance — communément éprouvée — subsiste par-dessus races et frontières, en des contrées fort éloignées les unes des autres. Nous l'avons maintes fois observée, nuancée selon un chacun — personnes et groupes —, notamment lors d'une Mission d'études musicales au Japon ¹²; où nous fûmes reçue dans une famille traditionnelle à Nara; lors d'un séjour en Corse — également en milieu traditionnel; au cours de notre étude des musiques de transmission orale de l'Iran et de l'Inde du Nord ¹³; plus

¹¹ L'étude générale de la musique en Europe occidentale n'est, depuis longtemps, enliée à un ensemble; elle a influé sur la musique d'autres peuples, qui eurent tendance à estomper leurs valeurs traditionnelles (cf. TRAN-VAN-KHÀ, *Responsabilité des Organisations pour la Culture et l'Éducation dans la préservation des traditions musicales des pays extrême-orientaux*, in *Artistic values in Traditional Music*, Conference held in Berlin, 1965. Edit. by the International Institute for Comparative Music Studies and Documentation, Berlin, 1966, et autres exposés de ce Congrès; A. SHILOAH, *Proche Orient. Aperçu sur le rôle et les fonctions de la musique d'hier et d'aujourd'hui*, in *La Musique dans la vie*, t. I, 1967).

Malgré cela, des épreuves nous sont parvenues. Nous souhaiterions que leur étude infuse vio à l'enseignement de la musique, notamment en France.

De nombreuses personnalités — milieux officiels — ont accueilli favorablement ce projet : MM. M. Dupré, E. Souriau, G. Auric, E. Bondeville, O. Messiaen, Membres de l'Institut; MM. M. Landowski, R. Siohan, J. Charpentier, Directeur général, Inspecteur général honoraire, Inspecteur principal des Arts et des Lettres, Ministère des Affaires Culturelles; M. R. Gallois-Montbrun, Directeur du Conservatoire National Supérieur de Musique; MM. M. Beaufils, J. Calvet, Mmes Y. Lefébure, R. Fulcinelli, G. Joy, et d'autres Professeurs de ce même Conservatoire; MM. Pincherle, Président honoraire de la Société française de Musicologie; A. Schaeffner, Président de cette Société, Directeur honoraire du Département de la Musique au Musée de l'Homme, Maître de Recherche au Centre National de la Recherche Scientifique; M. F. Lesure, Conservateur du Département de la Musique à la Bibliothèque Nationale, Paris, Professeur de Musicologie à l'Université Libre, Bruxelles; M. E. Leipp, Chef du Laboratoire d'Acoustique de la Faculté des Sciences, Chargé de cours au Conservatoire National Supérieur de Musique, Paris; MM. A. Daniélou, Directeur du Centre d'Études de Musique orientale (Institut de Musicologie de l'Université de Paris), Directeur de l'Institut International d'Études Comparatives de la Musique, Berlin, P. Collaer, Directeur de ce dernier Institut, Bruxelles, etc...

Les mêmes raisons nous incitèrent à fonder un Centre d'Études de Musique orientale — Institut de Musicologie de l'Université de Paris —, en collaboration avec Mme N. Caron. Ce C.E.M.O., qu'acceptèrent de présider MM. Y. Menuhin et J. Chailley, Directeur de cet Institut, et que dirige M. A. Daniélou, fut créé aux fins d'enseignement théorique et de connaissance pratique des musiques de culture et tradition antérieures à celles de l'Europe occidentale.

¹² Dans le cadre des « Échanges Orient-Occident », MM. A. Daniélou, F. Goldbeq et V. Thomson, Membres du Conseil international de la Musique auprès l'Unesco, Paris, nous demandèrent de participer au Congrès Est-Ouest de Tokio, en 1961, et d'y exposer certains problèmes d'Esthétique musicale de notre temps.

¹³ Nous avons étudié la tradition musicale de l'Iran et le *Setar* (instrument à cordes pincées) avec M. D. Safvate, Professeur au Conservatoire Supérieur de Musique Nationale de Téhéran;

récemment, durant notre Mission d'études et de recherches sur les musiques et les formes d'Art traditionnelles de Géorgie (Europe orientale).

De temps immémorial, l'on sait que *l'étude de ces instants communément éprouvés* — ou reconnus —, s'étend à des époques, elles aussi « infiniment éloignées les unes des autres » — ce, parfois sans lien apparent —, et révèle, pour nous, *un ordre de faits dont notre univers contemporain n'a conservé que des traces*. Elle s'étend également à toute forme d'Art non détachée du réel — empreinte d'une *continuelle présence* — et qui participe d'un ensemble où, « depuis les atomes jusqu'aux univers », chaque mouvement « possède un tempo, un rythme, une période » dont les relations substantielles ne cessent de nous imprégner; jusqu'à « l'in audible »¹⁴ — peut-être perceptible pour qui apprend à « entendre avec l'oreille interne du cœur »¹⁵.

Nous avons rencontré ces « très précieux témoignages »¹⁶ au cours de notre Mission d'études et de recherches en Géorgie¹⁷, après que l'écoute et l'observation de documents musicaux — de continents divers et transmission orale, nous aient conduite à envisager l'étude de la musique géorgienne dans une perspective de rapports avec les *échelles de référence* du substrat oriental ancien¹⁸.

Les influences antérieures — révélées par l'histoire — entre la Géorgie, la Grèce, la Perse, les Pays Turco-Arabes, et les origines asianiques, dont la tradition orale aborigène de Géorgie est empreinte, nous y orientent encore.

De ces sociétés *hautement évoluées*¹⁹, le peuple géorgien sut assimiler la substance — et la traduire. En lui, « tous les courants particuliers de la poésie, du chant » — de l'Art —, « se sont harmonieusement fondus »²⁰; il en assume la transmission et connaît encore le chemin de ces « oasis de

puis la tradition vocale du *Dhrupad* (Inde du Nord) avec MM. M. et A. Dagar, Directeurs d'une *École de Dhrupad* à Bombay en Mission d'enseignement au C.E.M.O., Paris.

¹⁴ A. DANIELOU, *Traité de Musicologie Comparée*...

¹⁵ « გულსყურით » (goulisqourit'), expression géorgienne.

¹⁶ V. BELAIEV, *The Folk Music of Georgia*, in *The Musical Quarterly*, XIX, 1933.

¹⁷ Nous exprimons notre vive gratitude à M. J. Basdevant, Directeur général des *Affaires Étrangères et Culturelles*, et à Mme Lanchon, Chef du Service d'Échanges culturels avec l'U.R.S.S., qui nous accordèrent une Mission de trois mois (juillet, août, septembre 1967) en R.S.S. de Géorgie.

¹⁸ Nous devons à Mme K. Wilkowska Chominska, Professeur de Musicologie à l'Université de Varsovie, et à M. F. Lesure, de connaître MM. les Professeurs Ch. Aslanichvili, G. Tchikhvadze, Docteurs-ès-Arts, Professeurs au Conservatoire de Musique, Tbilisi et M. V. Akhobadze, Musicologue, grâce auxquels nous fûmes informées des travaux scientifiques et musicaux relatifs à la tradition orale géorgienne.

¹⁹ V. BELAIEV, *The Folk Music of Georgia*...

²⁰ J. AMROUCHE, *Chants berbères*...

beauté et de paix que les civilisations, à de rares moments de l'histoire, sont capables de faire surgir du désert »²¹. En lui, subsiste une *réalité sans âge*.

Aussi, sommes-nous extrêmement reconnaissante envers ceux qui nous ont, à la fois, permis d'entendre les musiques traditionnelles de Géorgie — tant à l'Orient qu'à l'Occident — ; permis de recevoir une impression vive, directe, de la société qui les détient et des lieux où vit celle-ci — lieux dont la grandeur échappe à toute description — ; permis d'être imprégnée d'un substrat où, lors d'une transmission pure, toutes les formes d'Art sont liées, renouvelées, et gardent leurs racines spécifiques, leur sens profond²².

Yvette GRIMAUD.

²¹ J. SOUSSELLE, *Les Quatre Soleils*. Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique, Paris, Plon, 1967.

²² Nous sommes infiniment touchée de la compréhension et de l'aide qui nous furent prodiguées, non seulement au cours de nos expéditions en Géorgie occidentale et orientale, mais encore à Tbilisi où nous avons rencontré diverses personnalités : M. I. Abouladze, Directeur de l'*Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie*, Mme E. Métrévéli, Vice-directeur de ce même Institut ; M. W. Bérizze, Vice-directeur de l'*Institut d'Histoire de l'Art géorgien*, Professeur à l'*École des Beaux-Arts* ; MM. N. Tcherkezichvili, W. Djaparidze, A. Djavakhchvili, Directeur, Vice-directeur, Chef de la Section d'Archéologie du *Musée de Géorgie* ; M. Djavakhchvili, Vice-directeur du *Musée National des Beaux-Arts* ; MM. P. Koutchoua, G. Lordkipanidze, Directeur et Pro-recteur du *Conservatoire de Musique Saradjichvili* ; le Docteur S. Tsouladze ; M. Tabaghous, Directeur des *Relations Culturelles avec l'Étranger*...

Nous souhaiterions pouvoir nommer toutes les personnes qui ont soutenu notre travail. Elles restent, à jamais, pour nous, l'emblème d'une indéfectible société.

NOTE DE LA RÉDACTION

Nous publions ici les extraits des attestations que notre éminente collaboratrice a reçus en Géorgie.

1. *Ministre de la Culture O. Taktachivili* :

Madame Yvette Grimaud, musicologue française venue en R.S.S. de Géorgie pour recueillir et étudier les chants populaires polyphoniques géorgiens, a pris part à des expéditions scientifiques en compagnies du Docteur-ès-Arts, le Professeur Grigol Tchkhikvadze, sous la conduite duquel elle a recueilli et enregistré du 7 juillet au 5 août, en Géorgie occidentale (Imérétie, Gourie, Mingrélie, Ratja, Letjkhoumi, Svanétie, Atjarie) et du 2 au 20 septembre, en Géorgie orientale (Khevsourétie, Pchavie, Kartlie, Kakhétie).

Au cours de ces expéditions, quelque 300 chants polyphoniques caractéristiques furent recueillis et enregistrés. La documentation comprend également des chants monodiques et des chants à deux voix, ainsi que des exemples intéressants de musique vocale et instrumentale.

Les travaux et les danses correspondant à certains chants ont été filmés.

Madame Yvette Grimaud a parallèlement pris connaissance des manuscrits, de l'art géorgien ancien, et a photographié maints documents (monuments et témoignages culturels) . .

2. *Le Professeur Ch. Alanichvili, Docteur-es-Arts, Professeur au Conservatoire de Musique Saradjichvili, Tbilisi :*

... Madame Yvette Grimaud a eu pour but fondamental de faire plus ample connaissance avec les chefs-d'œuvre populaires de Géorgie. Elle est la première chercheuse d'Europe occidentale qui ait étudié de manière si approfondie et si diverse la tradition musicale géorgienne. Madame Yvette Grimaud s'est proposé l'étude des œuvres populaires de Géorgie, non pas à travers les travaux scientifiques sur les différents aspects de la culture géorgienne, mais en écoutant les chanteurs populaires (bardes) eux-mêmes et, en particulier, les dépositaires des traditions orales de multiples dialectes musicaux de Géorgie. Madame Yvette Grimaud s'est donné pour tâche d'étudier le chant populaire géorgien, non seulement en tant que manifestation particulière de la vie du peuple géorgien, mais en tant que partie organique de sa vie spirituelle et culturelle. De plus, Madame Yvette Grimaud s'est intéressée aux différents aspects de l'ethnographie du peuple géorgien et aux caractères spécifiques de la psychologie des chanteurs populaires (bardes). Elle s'est vivement attachée à saisir les multiples nuances du substrat spirituel géorgien, qui se trouve en relation directe avec l'essence même de l'œuvre musicale populaire géorgienne.

Yvette Grimaud a réuni un matériel très riche (dense) permettant de mettre en lumière les particularités de la musique traditionnelle de Géorgie.

Sur le plan scientifique, ce très précieux matériel, ainsi réuni, permettra indiscutablement à la recherche d'élargir ses connaissances. Le matériel recueilli comprend :

- 1°) des travaux sur l'histoire de la Géorgie;
- 2°) des enregistrements sur magnétophone des chants populaires géorgiens, exécutés directement par des chanteurs populaires appartenant à presque toutes les Provinces et Régions de Géorgie et des copies d'enregistrements appartenant aux Instituts Scientifiques de Géorgie;
- 3°) une documentation destinée à l'étude de la tradition musicale géorgienne;
- 4°) une documentation sur différents domaines de l'art figuratif populaire et de l'art professionnel de Géorgie, sous forme d'ouvrages scientifiques et de reproductions photographiques-Musées de Géorgie;
- 5°) une documentation sur l'architecture antique géorgienne;
- 6°) une bibliographie pour l'étude des Hymnes du X^e siècle (manuscrits géorgiens).

Au cours de mes entretiens avec Yvette Grimaud sur des problèmes musicaux et scientifiques, j'ai pu apprécier l'étendue de ses connaissances en ces domaines, ainsi que la justesse de ses convictions quant au rôle décisif des sources populaires dans le domaine de l'art et de la vie spirituelle de l'homme en général. . .

3. *Le Professeur G. Tchkhikvadze, Docteur-es-Arts, Professeur au Conservatoire de Musique Saradjichvili, de Tbilisi, Directeur des Expéditions scientifiques musicales :*

... Madame Yvette Grimaud, grâce à sa puissance de travail, à sa ferveur pour son métier grâce au vif sentiment de sa responsabilité et, en même temps, grâce à sa résistance physique, peu commune, est parvenue à visiter plus de soixante villes et villages de la montagne et de la plaine géorgienne, à l'occident comme à l'orient, et à réunir plus de trois-cent documents caractéristiques de la musique de tradition orale populaire.

Madame Yvette Grimaud est manifestement rompue au travail prudent, progressif et attentif qui caractérise la recherche scientifique authentique. Elle s'efforce d'étudier chaque question à fond et n'a garde de négliger le moindre détail. Pour cela, outre le talent musical et la compréhension théorique, elle est servie par de très vifs dons d'intuition. Cela lui est une grande aide pour étudier scientifiquement les problèmes qui se posent. En outre, en liaison avec le thème de sa Thèse — « Recherches sur la polyphonie vocale populaire des provinces géorgiennes de Kartlie et de Kakhétie », Madame Yvette Grimaud, loin de se limiter à l'étude des œuvres proprement musicales, a tenu à se familiariser avec la civilisation géorgienne dans son ensemble, prêtant attention à la situation des villages — aux tours-forteresses séculaires, aux églises, aux villes creusées dans les rochers, aux œuvres sculpturales et picturales, aux fresques, etc... Elle a travaillé également dans les Instituts Scientifiques et les Musées, prenant connaissance des manuscrits anciens, des miniatures, des richesses folkloriques et ethnographiques..

LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE *

V

NIKO LORDKIPANIDZÉ (1880-1944), LÉO KIATCHÉLI (1884-1952),

MIKHÉÏL DJAVAKHICHVILI (1880-1937)

ET CONSTANTINÉ GAMSAKHOURDIA (NÉ EN 1891)

Ainsi que nous l'avons déjà noté, la littérature géorgienne a réalisé des œuvres remarquables au cours du siècle dernier. Les célèbres écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle : Ilia Tchavtchavadzé, Akaki Tsérééli, Vaja-Pchavéla et Alexandre Kazbéghi ont créé des chefs-d'œuvre qui bénéficient à juste titre d'une popularité croissante.

A la fin du siècle dernier, une nouvelle pléiade d'éminents écrivains, parmi lesquels on peut citer David Kldiachvili, Vassili Barnovi et Chio Aragvispiréli, firent leur apparition dans la littérature géorgienne.

Les prosateurs géorgiens du début du XX^e siècle maintinrent et enrichirent les traditions de la littérature géorgienne classique. Ils créèrent de nombreux romans, des nouvelles et des récits.

NIKO LORDKIPANIDZÉ

Une des premières places parmi ces écrivains revient à Niko Lordkipanidzé. A la sombre époque de la réaction tsariste, quand les influences décadentes alors à la mode submergeaient la littérature, il reprit et développa les meilleures traditions de la prose géorgienne et mit avec abnégation sa plume au service des intérêts du peuple.

Niko Lordkipanidzé naquit en 1880 en Géorgie occidentale. Dès son plus jeune âge il manifesta un grand intérêt pour la littérature de son pays. Les écrivains et les hommes politiques en vue de l'époque, Akaki Tsérééli, Alexandre Kazbéghi, etc., étaient souvent les hôtes de ses parents.

Pour parfaire ses études, N. Lordkipanidzé entra à la faculté de droit de l'Université de Kharkov, dont il fut bientôt exclu pour avoir participé à des manifestations révolutionnaires. À son retour en Géorgie, il fut arrêté. Sorti de prison, Lordkipanidzé partit en Autriche et entra à l'École des mines de Leoben. En 1907, ses études terminées, il revint en Géorgie. Depuis lors et jusqu'à la fin de sa vie, il se consacra à des activités littéraires, pédagogiques et sociales. Il mourut en 1944.

* Voir *Bedi Kartlia*, vol. XVII-XVIII, XIX-XX, XXI-XXII, XXIII-XXIV.

On l'appelle ordinairement le peintre « des nids détruits » et « des temps révolus ». Toute une série de ses œuvres les meilleures décrit en effet la destruction des « nids de gentilshommes ». Mais l'envergure de ses thèmes et de ses idées ne se limite nullement à cela.

Au cours des années de la réaction de Stolypine, c'est avec peine et dégoût que l'écrivain considère la réalité. Il écrit :

« Le sommeil est doux, plus douce encore est la pétrification de l'esprit dans les jours de honte et d'impuissance. Ne rien voir, ne rien sentir, quelle jouissance ! Ne me réveille donc pas. Parle plus bas. J'ai honte. »

Lors du nouvel essor de la lutte révolutionnaire, il s'élançait de toutes ses forces vers cet avenir dont il se nourrit.

« Je suis depuis longtemps convaincu que je me trouve au seuil de l'inconnu... » dit l'un de ses héros. « Déjà le rideau palpite sur ce seuil et, quand il se soulèvera de nouveau, nous atteindrons au bonheur tant désiré, ou nous sombrerons dans les ténèbres éternelles. »

Quand les conditions d'existence devinrent extrêmement pénibles l'écrivain réconforta le peuple, le conviant à penser à la patrie et à supporter en son nom tous les sacrifices.

Dans une de ses œuvres de jeunesse, on trouve ces phrases :

« De la fenêtre de ma chambre, je contemple souvent le Kazbek couvert de neige, étincelant aux rayons du soleil, et j'entends sa voix comme un appel : Veillez sur la Géorgie. »

« Les ruines du temple de Bagrate, figées dans le deuil et la désolation au-dessus de Koutaïsi, murmurent par les nuits de lune : Veillez sur la Géorgie. »

Il entendait cet appel dans le grondement des fleuves de son pays et dans le bruit de la pluie. L'ombre de Rustavéli et le portrait de la bien-aimée le lui rappelaient...

N. Lordkipanidzé a écrit un petit récit, « Le Cœur ». Son héros, un adolescent géorgien, meurt solitaire loin de sa patrie, privé des soins et de la tendresse de ses parents. Quand on fait l'autopsie de son corps, on découvre une chose extraordinaire : à la place du cœur, il y a de la cendre.

« Où se trouve donc ton noble cœur, que j'ai forgé dans l'angoisse ? » sanglotait douloureusement la mère.

« — C'est moi qui suis la coupable », chuchote une petite carte murale.

« — C'est moi qui l'ai réduit en cendre », murmure un portrait encadré posé sur la table.

« Mais personne n'entend ces paroles ».

La petite carte murale, c'était la carte de la Géorgie. Le portrait dans son cadre, était celui de la bien-aimée.

Les thèmes de la patrie et de l'amour occupent une grande place dans les premières œuvres de l'écrivain. Il y décrit son époque triste et cruelle, où « la chanson même est interdite, où l'on souffre en silence, où les chagrins sont profondément enfouis dans le cœur, où l'homme est privé du droit de clamer sa douleur ».

Lordkipanidzé est proche par son esprit des écrivains du XIX^e siècle, maître du réalisme critique géorgien, dont l'œuvre ouvrit de vastes perspectives à la prose des temps nouveaux.

Mais c'est cependant un écrivain profondément original. Grand maître du récit, Lordkipanidzé écrit avec laconisme, précision et retenue, il connaît l'art de la litote. Mais que ce genre mineur devient vaste chez lui, qu'il est chargé de sens !

En montrant le déclin des « nids de gentilshommes », l'écrivain fait rarement appel à des faits et à des personnages concrets. Il s'attache à l'esprit général d'une époque, à ses traits, à son caractère.

Après s'en être pénétré, il dispose librement de ses matériaux, il crée lui-même les situations adéquates et peuple son roman des personnages dont il a besoin. C'est pour cela qu'il appela sa nouvelle historique « Le Maître terrible », — une nouvelle « non-historique ». Si Aragvispiréli renforce délibérément les couleurs et complique les situations pour que leur teneur ressorte plus d'intensité, Lordkipanidzé s'efforce au contraire de ne pas dépasser les limites du naturel et laisse sous-entendues bien des choses.

Il ne nous a pas laissés de grands toiles artistiques. Il a écrit surtout des récits. Mais comme il est « vaste », chez lui, ce petit genre prosaïque ! Combien riche en est la substance !

Prenons par exemple « La Femme au châle » ; le récit n'a que sept pages, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un chef-d'œuvre de la prose géorgienne.

Une vie de femme, profondément tragique, se déroule sous nos yeux. Cette vie commence au jour heureux où des marieuses montrent de loin à une jeune paysanne son futur mari. Puis viennent les scènes, magistralement décrites, de la demande en mariage et de la noce. L'écrivain, avec une étonnante netteté plastique, dépeint la vie harmonieuse du jeune couple. Puis viennent la maladie et la mort du mari.

C'est alors que se dessine la figure, d'une force extraordinaire, d'une femme, d'une mère géorgienne qui, restée seule avec de petits orphelins, se voit imposer le fardeau trop lourd d'une vie de veuve.

« La Géorgienne est en robe de veuve, tout en noir. Châle noir, chaussures noires, les bas sont noirs. Un front blanc. Des yeux noirs comme des mûres. Des joues bronzées par le soleil. Un nez fin. Des lèvres vermeilles. Les orphelins ont de plus en plus d'ennemis, le cercle des amis se rétrécit, et elle va :

à la police, au tribunal, à l'école, chez les voisins, chez le maire, humble, avec des plaintes, avec des supplications.

Elle marchera, elle volera, elle ira à la nage, mais elle obtiendra son dû.

Elle emportera un jugement équitable, elle recevra un secours pour les orphelins.

Jamais elle n'abandonnera sa famille, le feu de son foyer ne s'éteindra pas.

Beaucoup ont des vues sur elle. Ils envoient les marieuses.

— « Moi, je trahirais mes orphelins ? »

Que d'ardeur et de courage dans cette femme ! Quel cœur bat dans sa poitrine ! Sans épargner ses forces, elle a élevé ses enfants, elle leur a ouvert le chemin de la vie et la voilà même grand-mère. Mais une de ses brus l'offense un jour, et « la femme au châle » décide : « Personne n'a plus besoin de moi, personne... je suis inutile... il est temps de rejoindre mon époux ».

A cet ultime instant, quittant la vie, elle songe à la réputation de ses enfants. Elle ne pense pas à elle-même, mais à eux. Pour la première fois de sa vie, elle ment : « Mes chers enfants, ne soyez pas fâchés, je m'en vais en pèlerinage. Ne me cherchez pas. Embrassez mes petits-enfants, ne vous faites pas de souci pour moi. Adieu ! » Tel est le contenu de sa dernière lettre.

Ce n'est pas le hasard qui nous a fait nous arrêter sur ce récit. Il est caractéristique de l'œuvre de l'écrivain. Les récits de Niko Lordkipanidzé sont toujours consacrés à la défense de l'être humain, ils sont pénétrés d'amour, de compassion pour ses souffrances.

Ces sentiments sont également présents dans les romans historiques de l'écrivain.

Dans son récit « Pour le foyer » il a brossé un tableau éloquent d'un village d'avant la révolution. Ce récit est étoffé dans toutes ses parties : dans celles qui décrivent les relations humaines, le genre de vie, la conduite des hommes, dans la description même du petit village d'Imérétié.

« Des collines désertiques, rougeâtres, argileuses... Des taillis abattus... Des mûriers creux... Un chêne rachitique aux branches dénudées... Un cochon fouille cette terre stérile... Un âne aux flancs creux laisse tristement pendre ses oreilles... Une vache pelée, squelettique, cherche vainement de l'herbe... Un enfant sale, couvert de boutons, à demi-nu, pleure en s'efforçant d'arracher une épine enfoncée dans son pied... Un chien galeux fixe avidement un relief dissimulé dans le bas du tablier de l'enfant. En haut du versant, on aperçoit une méchante chaumière, vétuste, inclinée dans une prière muette : qu'on lui accorde enfin le repos ! Une mince fumée s'échappe en fines spirales de la cheminée, telle une volute d'encens qui s'élève vers le ciel en une ardente supplication : nous avons faim, donnez-nous à manger ! »

L'action du récit débute par une scène habituelle de la vie rurale : des frères se partagent un maigre patrimoine paysan. Après ce partage, chacun d'eux se retrouve plus pauvre encore.

Le récit concernant ce foyer détruit s'apparente au cycle des récits « Nids détruits », mais ceux-ci ne sont pas consacrés aux paysans miséreux, mais aux nobles ruinés. Leur destin est analogue à celui des oiselets décrits dans la préface aux récits : petits oiseaux qui se sont détachés de la volée des hirondelles, lors de leur envol saisonnier.

« Les oiselets s'accrochaient au nid détruit sans pouvoir s'y maintenir. Ils se perchèrent sur la corde tendue le long du balcon et, tout tremblants de froid, se laissèrent choir sur le sol, se pressant l'un contre l'autre, ne sachant que faire.

J'ouvris la fenêtre de ma chambre pour leur permettre d'entrer, de se réchauffer, mais ce fut en vain... Ils pépiaient plaintivement et je percevais dans leurs piailllements des gémisséments et des reproches. »

Un sens aigu de l'humour est caractéristique du talent de l'écrivain. Certains de ses récits, comme par exemple « Le Galant du Village », « l'Évêque à la Chasse », « Le Héros », « Le Géant » et la nouvelle « Les Féodaux » en sont tout pénétrés. Dans son œuvre, le comique côtoie le tragique. L'écrivain possède des moyens divers d'expression artistique. Il raconte avec une égale maîtrise la mesquine et ridicule dispute, l'hostilité de deux nobles ruinés et le sort tragique de la femme qui vient à la prison, avec ses enfants en bas âge, pour dire adieu à son mari envoyé en exil.

Mais la maîtrise de l'écrivain consiste avant tout dans son habileté à créer des caractères profondément individuels, des portraits frappants. Ses récits en sont riches.

« Les Années Noires » et « Le Maître Terrible » sont les œuvres les plus remarquables de Niko Lordkipanidzé dans le genre historique.

« Les Années Noires » font revivre la période trouble de l'histoire de la Géorgie, quand le pays, épuisé par des guerres inégales, était morcelé en petits royaumes et principautés, en proie au chaos du particularisme féodal.

En évoquant les années noires, l'auteur, par la bouche d'Otia, vieux rêveur fanatique, exprime sa conception optimiste de l'histoire.

« Les commerçants phéniciens nous surpassaient par leur habileté, mais ils ont disparu, et nous, nous existons. Les Romains étaient forts, c'étaient des soldats magnifiques, ils nous ont vaincus, mais nous existons tout de même. Les Grecs, grands serviteurs de la beauté, ont dégénéré, mais nous sommes là, platanes au milieu d'autres arbres. Nous sommes en même temps des marchands, des guerriers et des prêtres du beau, mais nous con-

naissons la mesure en toutes choses : notre heure viendra un jour, cela ne fait pas de doute... »

« Le Maître Terrible » est étroitement lié aux « Années Noires » par le thème commun, par les conceptions historiques, par le caractère des moyens littéraires mis en œuvre.

Comme écrivain, N. Lordkipanidzé se forma bien avant la Révolution, mais beaucoup de ses œuvres furent écrites après, en particulier « La Femme au châle », « Les Féodaux », « L'Évêque à la chasse ». Le récit « Le Sculpteur » est consacré à la naissance et à la formation de l'homme nouveau. Dans ce roman, comme dans toutes ses œuvres historiques, Niko Lordkipanidzé n'évoque pas une personnalité historique concrète. Il crée des représentants typiques de diverses forces sociales en présence et prend pour sujet le conflit qui les oppose.

Dans la dernière période de sa vie. N. Lordkipanidzé écrivit un récit, « Les Tenaces », qui exalte la grandeur d'âme d'un homme prêt à se sacrifier au nom de la patrie.

À la base de ce récit se trouve la vieille légende géorgienne d'un héros qui se fit emmurer dans la muraille d'une forteresse pour cimenter les pierres de ses os, renforcer le mur et rendre la forteresse imprenable.

Le peuple immortalisa le nom de ce héros.

Peu de temps avant sa mort, Niko Lordkipanidzé écrivit une nouvelle « Le Retour du Prisonnier ».

La dernière œuvre à laquelle a travaillé l'écrivain est son grand roman historique « David le Constructeur ». D'après les fragments publiés de cette œuvre inachevée on peut juger de l'inspiration qui le guidait dans son travail.

LÉO KIATCHÉLI (1884-1952)

De son vrai nom Léo Chenguélaïa, il naquit le 19 février 1884, dans le village d'Oboudji, de l'ancien district de Zougdid. Après avoir terminé ses études au lycée de Koutaïsi, il entra à la Faculté de droit de Kharkov. En 1905 les autorités, effrayées par la participation massive des étudiants au mouvement révolutionnaire, fermèrent, en même temps que d'autres établissements d'instruction supérieure, l'Université de Kharkov. Le jeune homme revint dans son pays.

La Géorgie avait été, à cette époque, gagnée par la flambée de la lutte révolutionnaire et L. Kiatchéli participa activement au mouvement en Mingrélie. Il fut arrêté en 1906 et emprisonné à Koutaïsi. L'évasion d'un

groupe de prisonniers politiques fut organisée, et lui permit de recouvrer la liberté.

Il se rendit bientôt à Moscou où il vécut clandestinement jusqu'en 1912. Il émigra ensuite en Suisse où il entra à l'Université de Genève. Il revint dans sa patrie en 1917, après la révolution de février. Il s'y adonna à des activités sociales et littéraires.

Le début de son activité créatrice se situe dans la période de son séjour clandestin à Moscou, et remonte même plus loin, à ses années d'école, où il écrivit de courts récits pour des revues manuscrites d'écoliers. Ses premières œuvres parurent dans la presse géorgienne en 1909-1910, et furent caractérisées dès l'abord par les traits essentiels de sa personnalité créatrice : l'habileté à camper un sujet, à brosser de façon pittoresque et colorée des tableaux de mœurs, à créer des caractères humains bien frappés.

Léo Kiatchéli s'est rendu célèbre par son roman « Tariel Goloua », consacré aux événements révolutionnaires de 1905.

Un vieux paysan mingrélien, Tariel Goloua, se trouve au centre du récit. Cet homme grisonnant, mais d'esprit vigoureux et de corps robuste, rendu sage par l'expérience de la vie, inébranlable et intrépide dans la lutte pour la liberté, est l'incarnation du peuple.

Le père de Tariel avait péri dans les milices du forgeron Outou Mikava, qui luttait contre l'oppression tsariste. Le fils de Tariel, Lévan Goloua, un jeune cantonnier, ayant entendu parler du mouvement révolutionnaire des ouvriers citadins, se mit à la tête de ses concitoyens. Tariel ne fut pas long à comprendre que son fils avait raison et il se joignit immédiatement à lui.

La nouvelle débute par la description de l'élan révolutionnaire au village, où le mot mystérieux « ertoba » (union) circule de bouche à oreille.

— Eh bien, Guio, quelles nouvelles ?, demande Tariel à son neveu, âgé de douze ans. Que dit-on ? L'union est-elle encore loin ? Et les « prophètes », est-ce qu'ils se montrent déjà ?

L'enfant fait semblant de ne pas comprendre la question, il ne veut pas que son oncle sache qu'il est initié à un secret qu'il s'est engagé à garder. Tout décontenancé, il ne sait que répondre.

— Pourquoi te tais-tu, Guio ? Il n'est pas convenable de se taire lorsqu'on est interrogé. Raconte au moins ce que dit votre instituteur. Y a-t-il quelque chose de bon à attendre de cette « ertoba », ou non ? Tu dois quand même en avoir une idée, mon petit ami !

Alors l'enfant ne sut que faire ; il lui fallait répondre.

— On dit que chez nous, au village, on a aussi commencé... murmura Guio, qui se tut à nouveau.

Tariel n'écoula pas jusqu'au bout.

— Tiens ! Et alors ? Raconte-moi tout cela comme il faut.

— « L'ertoba » est venue jusqu'à notre village, répéta Guio, à peine plus fort, en regardant Tariel du coin de l'œil.

— De quoi a-t-elle l'air, cette « ertoba » ? Combien a-t-elle de pattes ? Combien d'yeux ? Elle marche, ou elle vole ? Tu dis qu'elle est venue, mais d'où vient-elle et par quelle route ?

Le ton badin de son oncle à l'égard de choses aussi sérieuses parut étrange à Guio, bien qu'il sût que Tariel n'était pas au courant des événements qui s'étaient passés au village la nuit précédente.

Guio jeta un nouveau coup d'œil à Tariel, soupira involontairement et sursauta aussitôt, effrayé. Qu'allait imaginer son oncle s'il entendait ce soupir ? Car Guio n'avait pas l'habitude de soupirer.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tariel fit face à son neveu. De quoi as-tu peur, poltron ? Est-il possible que tu sois effrayé par « l'ertoba » ? demanda Tariel en examinant Guio d'un œil attentif.

— Hier ils sont venus chez David... on dit qu'ils ont tiré... laissa échapper l'enfant qui s'arrêta, interdit. Une lueur d'effroi passa dans ses yeux grands ouverts.

« Qu'est-ce qu'il chante ? » pensa Tariel ; mais observant le visage pâle et inquiet de Guio il appuya sa hache à la palissade, reboucha rapidement la brèche qu'il avait faite et s'en prit de nouveau à son neveu.

— Toi, tu sais quelque chose, mon petit, et tu me le caches. Allons, raconte-moi tout.

Guio tenta vainement de faire la sourde oreille, mais Tariel attendait obstinément une réponse et l'enfant, sous le regard inquisiteur de son oncle, trahit son secret. Toutefois, il ne raconta pas tout ce qu'il savait, loin de là, il réussit tout de même à cacher certaines choses.

— La nuit dernière, tout de suite après le souper, une dizaine d'hommes armés ont frappé à la porte du presbytère et exigé, au nom de « l'ertoba », les clefs de l'église. Le prêtre commença par refuser de les donner, mais finalement, effrayé par leurs menaces, il suivit les inconnus et ouvrit lui-même l'église.

Il s'avéra que ces hommes étaient venus simplement pour chercher l'icône de l'archange Gabriel. Ils la décrochèrent et, sans accorder la moindre attention aux supplications du prêtre, ils se dirigèrent avec elle vers la partie du village occupée par les nobles. Et là, allant d'une maison à l'autre, ils obligèrent hommes et femmes à jurer fidélité à « l'ertoba ». Ils n'entrèrent pas dans les demeures des paysans ; on devait, paraît-il, leur faire prêter serment tous ensemble.

— Ils sont allés aussi chez le riche propriétaire David, et l'ont également obligé à prêter serment... Et ensuite... ensuite ils ont enlevé sa fille Tina et ils ont disparu... David se lança à leur poursuite avec des gens armés, et une fusillade éclata.

— Balivernes! Cela n'est pas possible! Et si même il est arrivé quelque chose de ce genre, il s'agit sûrement de brigands venus de quelque part, et non de membres de « l'ertoba ».

Tariel, animé d'une brusque fureur, interrompt l'enfant. La nouvelle de l'enlèvement de la fille de David inquiétait sérieusement le vieillard. Un pressentiment terrible lui causa une brûlure au cœur, semblable à celle d'une balle.

— Non! Tout cela est un mensonge!

— C'est pourtant ce qu'on dit, murmura Guio. Ses yeux se remplirent de larmes et il se mit à pleurer.

— Et même si ce que tu racontes était vrai, de quoi as-tu peur? En voilà un grand garçon, qui pleure comme un bébé! Rentre à la maison. Tiens, prends la hache, ramasse les bouts de bois déplacés et remets-les en place, dit Tariel sévèrement.

Naturellement, il embrouille tout, cet enfant... Et pourtant... Il n'y a pas de fumée sans feu... Que s'est-il passé au juste? pensait le vieillard.

Guio était tout triste, parce qu'il avait caché l'essentiel à son oncle... L'enfant n'arrivait pas à se décider : devait-il dire tout ce qu'il savait des événements de la nuit? Il n'ignorait pas que tout cela avait été accompli par Lévan, le fils unique de Tariel, l'espoir de la famille!

Ici, il n'y a pas que Guio et Tariel, le prêtre et le propriétaire, il n'y a pas que les gens qui agissent sous nos yeux, mais il y a encore le chef de « l'ertoba », Lévan Goloua, qui aime Tina et qui l'a enlevée, et Tina elle-même, qui aime sans nul doute Lévan.

Tariel Goloua avait raison d'être inquiet. Il aida Lévan à comprendre sa faute et l'écarta de la direction de « l'ertoba ».

Et voilà que nous voyons les événements s'amplifier, l'esprit révolutionnaire du peuple se renforcer.

Le chef du district en personne se dirige vers le village « turbulent », accompagné d'un détachement de cosaques. Ils vont arrêter Lévan.

Les paysans ne manifestent cependant ni timidité, ni crainte. Le moral du peuple s'élève d'heure en heure. Tout le monde a constaté que les autorités, si promptes d'ordinaire à intervenir, ont cette fois-ci tendance à atermoyer, et semblent ne pas savoir qu'entreprendre. Le chef du district osera-t-il se montrer au village et mener l'enquête en personne?

Lévan Goloua et ses amis en armes vont et viennent sans se gêner dans le village, et appellent ouvertement le peuple à la résistance.

Personne ne savait au juste ce qui se passait aux alentours, personne ne comprenait exactement les raisons de changements si imprévus, mais la conscience de sa force rendait le peuple hardi ; tous, jeunes et vieux, participèrent à l'élan général.

Tariel Goloua comprenait mieux que bien d'autres la signification de ces événements : l'agitation générale exigeait impérieusement des mesures décisives.

— Regarde, Lévan, comme notre récolte a mûri rapidement ! Le moissonneur avisé sait mettre le moment à profit, disait Tariel à son fils.

Les autorités s'efforcent en vain de sévir contre Tariel Goloua, mais la révolte des paysans triomphe.

Un détachement punitif arrive cependant bientôt au village, et par le feu et par le sabre il règle leur compte aux paysans. C'est le règne de l'arbitraire le plus sauvage.

Tariel se cache dans les montagnes. Les autorités s'efforcent de décapiter le mouvement et font appel dans ce but au brigand Gaïoz Gadalendia, qui nourrit une haine personnelle contre Lévan Goloua. Le perfide Gadalendia tue Lévan. Tariel découvre dans la forêt le cadavre de son fils unique. Le vieillard tombe lui-même entre les mains de ses ennemis.

Béjane et Guio vengeront la mort de leur ami en tuant Gaïoz.

Dans l'épilogue du récit apparaît de nouveau le personnage de Tariel Goloua. On l'a laissé sortir de prison. Il n'a pas perdu courage, il n'a pas perdu foi dans la voie qu'il s'est tracée et, dès qu'arrive au village un jeune homme inconnu vêtu de l'uniforme des étudiants qui incite de nouveau les paysans à la lutte, il trouve en Tariel un ardent partisan. Et le peuple suit Tariel.

« Tariel se dressait au milieu de ses jeunes compagnons d'armes, tel un chêne centenaire dont quelques branches ont été brisées par les orages, mais qui reste cependant fort et puissant, avec des racines profondément enfoncées dans le sol. »

Ce tableau final exprime l'idée fondamentale du récit : la notion de la pérennité du peuple. On n'a pas réussi à tuer en lui la volonté de lutter pour sa libération.

Le roman *Gvadi-Bigva*¹, deuxième grand ouvrage de Kiatchéli, écrit vers le milieu des années trente, confirma son titre de maître de la prose

¹ Traduit en français aux Éditions Français Réunis, Paris, 1956.

artistique. Le roman nous montre le système kolkhozien dans un village de Géorgie.

Les quatre premiers chapitres de cette œuvre constituent l'exposé qui permet au lecteur de faire connaissance avec les principaux héros. Gvadi Bigva est le personnage central de cette œuvre. Il nous apparaît, au début du roman, comme un paresseux, un fripon, un menteur. Cependant, il était difficile de choisir une illustration plus convaincante de la renaissance spirituelle d'un homme dans les conditions d'une société nouvelle. Si même un Gvadi-Bigva peut être « redressé » et retrouver sa dignité d'homme à jamais perdue, semblait-il, quelle ne doit pas être la force des structures sociales capables de contribuer à un pareil miracle psychologique.

Léo Kiatchéli ne trahit ni le sens de la mesure artistique ni les lois de la psychologie humaine. Gvadi est pitoyable et risible, mais il n'est pas repoussant; quelque chose d'humain est resté en lui, une étincelle divine, qui, peut-être, pourra — et c'est là ce que sent constamment le lecteur! — se transformer en une flamme vive. Cette étincelle divine, ou plus exactement humaine, est l'amour tendre et touchant, plein d'abnégation que Gvadi éprouve pour ses enfants (Bigva est veuf, père de cinq petits enfants!). Il est aussi un autre trait, un autre « point d'appui » capable d'aider l'écrivain, sans détruire la logique du développement psychologique, à métamorphoser la mentalité de son héros. Gvadi Bigva sait ce qu'il vaut, il se juge sévèrement et rêve d'épargner à ses enfants son propre destin — non seulement sa triste situation matérielle, mais son néant spirituel et moral. Un homme pareil peut être sauvé! Bigva trouve en soi la force d'échapper à l'emprise humiliante de son ancien maître, et, à une minute décisive, lui, le plus brave homme que la terre ait porté, l'ayant surpris en flagrant délit, essayant de mettre le feu à la soierie du kolkhoze, se décide à lever la main sur lui.

Comment s'est produit le miracle? Comment expliquer la victoire de l'esprit sur une vilaine âme, de l'homme sur l'esclave? Cette arme s'appelle la *confiance*. La confiance éveille dans un homme le sentiment de sa propre dignité, et par conséquent le désir de devenir meilleur. « L'homme est véritablement créé pour le meilleur — pour la joie et la fierté, l'amitié, le bonheur, le travail créateur! »²

Gvadi Bigva est un roman typique sur « le réalisme socialiste »³.

¹ Giorghi MAROVELACHVILI. *Œuvres et Opinions*, p. 147-148, Moscou, 7-1966.

² « Le réalisme socialiste (...) exige de l'artiste une représentation véridique historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire. En outre il doit contribuer à la transformation idéologique et à l'éducation des travailleurs dans l'esprit du socialisme. »

(Statuts de l'Union des écrivains adoptés au congrès de 1934.)

« La force de la littérature soviétique, qui est la littérature la plus avancée du monde, consiste

L'une des œuvres les plus remarquables qu'ait données la prose géorgienne sur le thème de la dernière guerre mondiale est le roman de Kiatchéli « L'homme des montagnes ».

Ce roman évoque l'un des épisodes de la défense du Caucase, à l'automne de 1942. Dans le prologue de son roman l'auteur écrit :

« Dans le sauvage défilé montagneux coule la rivière Bzyb. On trouverait difficilement en Géorgie une gorge aussi sauvage, aussi infranchissable.

A l'extrémité lointaine de ce défilé, là où il s'appuie sur le versant occidental abrupt de la chaîne du Caucase, près de la montée vers le col de Santcharo, le petit village de Soou s'est accroché à la pente couverte de forêts.

Il est probable qu'avant la guerre personne, hors des limites du défilé de Bzyb, n'a entendu parler de ce petit village perdu dans les montagnes.

Mais voilà que la guerre éclate.

En 1942, les Hitlériens se sont approchés des chaînes montagneuses du Caucase occidental, se sont emparés de la crête d'Ourdjoumi et par le col de Santcharo descendus dans le défilé de Bzyb. Ils occupent le village de Soou et il devient clair alors pour tout le monde que la présence de l'ennemi dans ce petit village de montagne inconnu présente un immense danger.

L'ennemi s'est emparé d'un nœud de communications d'une importance exceptionnelle. C'est là que se croisent les frontières naturelles assurant la défense de toute la partie occidentale de la chaîne du Caucase.

Les Allemands voyaient s'ouvrir devant eux le chemin vers le littoral géorgien de la mer Noire, ainsi que celui menant à toutes les régions occidentales, jusqu'au col de Sourami.

Une riposte rapide s'imposait.

Des unités de l'armée soviétique fondirent sur l'ennemi, et après de durs combats, le rejetèrent hors du village de Soou. L'ennemi recula au-delà du col.

La nouvelle de la bataille de Soou fit le tour du pays à la vitesse de l'éclair.

Le nom de ce petit village de montagne, tapi dans les épaisses forêts

en ce qu'elle est une littérature qui n'a et ne peut avoir d'autres intérêts que les intérêts du peuple, les intérêts de l'État. La fonction de la littérature soviétique est d'aider l'État à éduquer correctement la jeunesse, à répondre à ses besoins, à apprendre à la nouvelle génération à être forte. C'est pourquoi tout ce qui tend à propager l'absence d'idéologie, l'apolitisme, « l'art pour l'art », est étranger à la littérature soviétique et nuit aux intérêts du peuple et de l'État soviétique. »

(*Circulaire du 14 août 1946 du Comité central du P.C.U.S.*)

« Le devoir des écrivains soviétiques est de montrer de façon vraie et vivante la beauté des exploits du peuple au travail (...), d'être les propagandistes passionnés du plan septennal et d'insuffler le courage et l'énergie au cœur des Soviétiques. »

(*Adresse du Comité central au III^e congrès des écrivains soviétiques, 1959.*)

du Caucase, acquit subitement une grande renommée. Le village de Sou se trouva parmi les villes et les villages qui s'étaient couverts de gloire au cours de la grande guerre.

« Sou ! » clamait la radio, jusqu'aux confins les plus éloignés de l'Union Soviétique.

« Sou ! » répétaient les journaux.

« Sou ! » clamaient les gens à travers les rues des villages.

Les héros de cet ouvrage subirent de cruelles épreuves. Nombreux furent ceux qui périrent, et parmi eux, Batou-Kordoua, l'homme des montagnes, périt de la mort des braves.

Le dernier chapitre du roman, en particulier, dans lequel est décrite la mort de Batou-Kordoua, produit une profonde impression.

« Il gisait au milieu d'énormes pins arrachés du sol avec leurs racines, hachés par les obus et noircis par le feu, et il semblait aussi puissant et aussi brûlé qu'eux.

Le soleil le frappait directement dans les yeux. Ses rayons brillaient sur les cheveux gris ondulés, parsemés d'aiguilles de pin, jouaient sur les rides de son front et faisaient ressortir les fils d'argent de sa petite barbe ronde et frisée.

Toute la nature, aux alentours, semblait retenir son souffle pour observer la lutte muette de ce grand corps puissant contre la mort. »

Selon les critiques, l'auteur n'a dans aucun de ses précédents ouvrages tracé de tableaux aussi empreints de spiritualité de la nature. On peut dire que depuis les œuvres immortelles d'Alexandre Kazbéghi, ce peintre inégalé de la nature dans la prose artistique géorgienne, il n'y a pas eu de chantre des montagnes semblable à l'auteur de « L'homme des montagnes ».

L. Kiatchéli n'est pas seulement un écrivain célèbre pour adultes : il a aussi écrit pour les enfants.

Ses traductions en langue géorgienne des œuvres de Gorki, de Stendhal, d'Anatole France et d'autres écrivains classiques de la littérature mondiale sont remarquables. Il est également l'auteur de nombreux articles de critique littéraire relatifs aux auteurs classiques russes et de l'Europe occidentale, ainsi qu'aux plus importants problèmes de la littérature classique et contemporaine.

MIKHEIL DJAVAKHICHVILI (1880-1937)

Mikheïl Djavakhichvili est l'un des fondateurs du roman géorgien d'après la révolution.

Il naquit en 1880 dans le village de Tserakvi, qui se trouve actuellement dans le district de Bortchalo (Géorgie orientale). Après qu'il eut terminé ses études primaires, son père le fit entrer, à l'âge de treize ans, à l'école d'agriculture de Tsinamzgvriantkar, alors dirigée par le grand patriote M. Tsinamzgvrichvili. Cette école, fondée sur l'initiative d'Ilia Tchavtchavadzé, avait pour but de répandre parmi les paysans des connaissances agronomiques.

De 1897 à 1901, M. Djavakhichvili étudia à l'école de viticulture et d'horticulture de Yalta. Le père du futur écrivain rêvait de faire de son fils un agronome. Le jeune homme ne termina cependant pas ses études : la mort de ses parents aggrava brusquement la situation matérielle de sa famille. Il dut revenir dans son pays et se mettre à travailler. Au cours de ces années, M. Djavakhichvili se sentit attiré par les arts ; il rêvait d'être peintre et écrivain en même temps. En 1903 il s'installa à Tbilisi et c'est alors qu'il débuta dans la littérature.

L'écrivain représenta dans ses premières œuvres des hommes accablés de malheurs et brossa avec une profonde sympathie des tableaux de la vie pénible des travailleurs, en faisant ressortir leur grandeur d'âme. Il se fit le défenseur des « petites gens » rejetées au dernier échelon de l'échelle sociale. Ses récits furent publiés sous le pseudonyme d'Adamachvili (Adam était le nom du grand-père de l'écrivain). La critique littéraire de cette époque fit mention du talent hors du commun et de la riche fantaisie du jeune auteur ; certains le considérèrent comme l'homme de lettres le plus intéressant de son temps.

En 1906, il était rédacteur du journal « Glekhi » (Le paysan). A la suite d'articles dirigés contre le pouvoir absolu russe, le gouvernement interdit la parution du journal et déféra son rédacteur devant le tribunal.

M. Djavakhichvili s'enfuit à l'étranger. Pendant son émigration, il suivit des cours à la Sorbonne, voyagea en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Suisse et en divers autres pays de l'Europe occidentale.

Muni d'un faux passeport, il revint en 1909 dans son pays, mais fut bientôt arrêté pour ses idées patriotiques. On le garda environ un an dans la prison de Metekhi, puis il fut banni de Géorgie pour cinq ans.

A son retour d'exil, il abandonna l'activité littéraire et travailla dans divers établissements. Il ne s'occupa de nouveau de littérature qu'à partir de 1920. Il publia en 1923 le récit « Le génie des forêts » et l'année suivante « Kvatchi-Kvatchantiradzé » qui est un récit d'aventures. On y décrit les

actions criminelles d'un habile aventurier, issu de la noblesse. Dans ce premier important ouvrage l'auteur révéla sa maîtrise de la narration, sachant créer des situations piquantes, maintenir l'intensité de l'intérêt en développant son sujet et dessiner les caractères.

Cette même année parut le second roman de M. Djavakhchvili, « Le Khizani de Djako ». Le seul fait de publier au cours de la même année deux romans importants témoigne de la grande énergie créatrice de l'auteur.

Le héros du roman, l'avocat Teimouraz Khévistavi, est le descendant d'une famille princière autrefois riche et puissante. Son père, en mourant, lui laissa un gros héritage, mais la vie fastueuse qu'il menait avec son épouse Margo dilapida rapidement sa fortune et la propriété tomba dans l'abandon. Khévistavi s'enthousiasma pour toutes sortes d'activités « sociales » : il faisait partie de sociétés culturelles et philanthropiques, éditait un journal et créa même des bourses d'études en son nom. Il aimait, en se donnant un air important, discourir de politique, d'économie, de philosophie, de sociologie et de tout ce qu'on voulait, en somme, n'ayant d'ailleurs de connaissances sérieuses dans aucune de ces disciplines. Emballé pour ces « nobles matières », il négligeait les « détails de l'existence ».

Djako, entré dès son jeune âge au service de Khévistavi en tant que berger, sut profiter astucieusement de ces circonstances. Rusé, habile et hypocrite, il ne tarda pas à acquérir la confiance de son maître et devint gérant du domaine. Il lui fut facile de tromper son patron, de lui cacher les récoltes et de se les approprier, de dérober les objets précieux de la maison seigneuriale. La révolution de Février effraya cependant cet aigrefin enrichi, mais il se rendit compte rapidement que le nouveau régime ne le menaçait nullement. Il parvint au début à donner le change à certaines personnes et se déclara même propriétaire du domaine de Khévistavi et de toute la maison princière.

Teimouraz Khévistavi descendait rapidement la pente. Ce libéral issu de la noblesse embourgeoisée, qui se gargarisait récemment de phrases sur la liberté, la révolution, l'égalité et la justice, perdit rapidement son lustre et se trouva rejeté par-dessus bord. Ayant liquidé ses derniers biens, ses ustensiles de ménage et même les robes de sa femme, il s'occupa de « marché noir » et devint agent de change. Comme si cela avait pu lui éviter la catastrophe ! C'est à ce moment qu'apparut Djako, qui l'invita, ainsi que Margo, à lui rendre visite dans son ancienne propriété.

Physiquement fort, malin et retors, Djako enleva la femme de son ancien seigneur et fit de Teimouraz le commis de son propre magasin, le transformant ainsi en son khizani. (On appelait khizans, pendant l'époque du

servage, les paysans qui s'étaient enfuis de chez leur propriétaire et qui avaient trouvé un « abri » chez un autre maître.)

Mais la vie n'arrêtait pas son cours. De profonds changements s'opéraient dans le village et la fin de Djako n'était pas loin. On lui prit son jardin et son vignoble, qui appartenaient à Khévistavi et qu'il s'était illégalement appropriés. On le chassa de la maison de Khévistavi, dans laquelle s'installèrent des services publics.

Il est probable qu'aucun ouvrage de la littérature soviétique géorgienne ne suscita autant de polémiques, de discussions, de réprobation que « Le Khizani de Djako ». On accusa l'auteur, d'ailleurs avec juste raison, d'avoir quelque peu exagéré les personnages de Teimouraz et de Margo Khévistavi. Mais il faut reconnaître que c'est dans ce roman qu'apparurent avec le plus d'éclat les traits caractéristiques de la personnalité artistique de M. Djavakhchvili. Il convient d'en noter particulièrement la langue savoureuse et expressive, enrichi par le tour vivant du langage populaire ⁴.

Les deux œuvres suivantes de M. Djavakhchvili, « Ghivi Chadouri » et « Le col blanc », se rattachent au roman « Le Khizani de Djako ».

L'écrivain raconte dans « Le col blanc » l'histoire d'Elizbar, membre de la classe cultivée, qui se perd dans les péripéties complexes de l'époque révolutionnaire. Rongé par l'individualisme et le scepticisme, cherchant un refuge pour « soigner » son âme empoisonnée, il abandonne sa famille, gagne la ville et ensuite se réfugie en Khevsourétie.

Il lui semble, au début, que loin de la civilisation urbaine, dans le sein de la majestueuse nature montagnarde, dans des conditions de vie primitive où subsistent encore des vestiges du mode de vie tribal, il a enfin atteint le repos et le bonheur tant attendus. Il cesse même de se raser, de se peigner, il se marie avec une paysanne khevsour... Mais le « bonheur » se révèle éphémère. Tout cela l'ennuye bientôt. Il se sent de nouveau attiré vers la ville, vers « le col blanc », l'habit, les escarpins. Et il s'enfuit de Khevsourétie.

Dans ses œuvres des années vingt l'écrivain peint principalement des personnages frappés par le malheur, mis au ban de la société, condamnés. Ce sont tous des gens « superflus ». On chercherait en vain dans ses œuvres des artisans de la vie nouvelle, des héros contemporains. Dans la plupart des cas, ils ne sont que sous-entendus.

Au commencement des années trente parut le remarquable roman historique de M. Djavakhchvili, « Arsène de Marabda », qui est véritablement le chef-d'œuvre de l'écrivain.

⁴ Al. BARAMIDZÉ, Ch. RADIANI, B. JOURNTI, *Histoire de la littérature géorgienne*, Tbilisi, 1959.

« Arsène de Marabda » est le meilleur roman historique géorgien dépeignant le peuple, ses destinées historiques, ses héros, qui ne courbèrent pas leur fière tête devant la pauvreté ni devant la tyrannie, mais qui luttèrent avec courage et abnégation pour un avenir radieux.

Cette œuvre artistique monumentale relate la lutte de la paysannerie géorgienne contre l'autocratie et la tyrannie tsariste russe, dans les années 1820-1840. Un héros populaire, le paysan Arsène Odzélachvili, chanté dans la célèbre épopée populaire « Le dit d'Arsène », se trouve à la tête de cette lutte. Arsène, est un rebelle solitaire qui « prenait aux riches pour donner aux pauvres » et qui, comme le dit la chanson populaire, « ne versa jamais le sang humain ».

Comme on le sait, il se produisit en Géorgie, dans la première moitié du siècle dernier, des levées en masse de paysans armés. Elles laissèrent une trace ineffaçable dans la mémoire du peuple et donnèrent le jour à de nombreux héros. Le héros du roman « Arsène de Marabda » est l'incarnation typique de ces courageux paysans patriotes et révolutionnaires. Ce roman retrace la vie du peuple géorgien à l'un des plus difficiles moments de son histoire. Il évoque des événements aussi importants que l'annexion de la Géorgie à la Russie, la guerre russo-turque, le complot, découvert en 1832, contre les occupants russes, etc... Djavakhichvili y dépeint les différentes forces sociales de la société d'alors. On y trouve toute une galerie de portraits des représentants de l'administration tsariste et de la noblesse féodale géorgienne. A leurs côtés vivent et agissent les intellectuels géorgiens, préoccupés par les destinées futures de leur patrie. Mais c'est la paysannerie qui se trouve au cœur du roman. C'est elle le véritable héros de cette épopée.

A côté des paysans, on voit dans ce roman des paysannes qui ne le cèdent en rien aux hommes pour ce qui est de l'héroïsme.

L'accumulation des événements historiques, le grand nombre de personnages et la complexité du sujet n'ont pas empêché l'écrivain d'ordonner le tout en une harmonieuse composition.

Le personnage le plus réussi est celui d'Arsène. Le hardi défenseur de la paysannerie serve a plus d'une fois été évoqué dans la littérature géorgienne classique et moderne. Mais jamais cette figure n'avait pris autant de résonance que chez Djavakhichvili. Arsène est représenté dans le roman comme le guide reconnu de la révolte paysanne et comme un homme aux plus hautes qualités morales. Dès son apparition, dans les épisodes du début, lorsqu'il remporte une victoire sur l'orgueilleux Koutchatnéli et qu'il triomphe aux courses du commandant Orlov, il subjugué le lecteur par ses étonnantes qualités humaines. Et à partir de ce moment la personnalité d'Arsène s'élève sous nos yeux, se développe, ses vues intellectuelles s'élargissent, ses liens

avec le peuple deviennent plus profonds. Il devient la vivante incarnation des meilleures qualités du caractère populaire géorgien.

...Et voilà qu'Arsène périt. Ce même scélérat de Koutchanéli, auquel il s'était heurté dès le début du roman, le tue perfidement. C'est ainsi que s'achève le roman. Il est cependant plein d'optimisme et d'une foi inébranlable dans la force du peuple et son avenir meilleur. Ces traits se révèlent particulièrement dans la scène finale du roman, où les descendants de ceux qui ont péri au combat se réunissent pour rendre hommage à la mémoire d'Arsène. Son fils Datoun réclame l'honneur de conserver le drapeau de son père, actuellement gardé par Soulkhan.

« ...Ce dernier sourit. — On voit bien que le fils ressemble au père. Le lait n'a pas encore séché sur ses lèvres que le sang d'Arsène bouillonne dans ses veines. Sache, jeune homme, que moi non plus je ne suis pas encore vieux. Ton grand-père Khvtisavar allait sur ses soixante ans, mais il était considéré comme le chef incontesté dans toute la vallée de l'Alguet. Va dormir. Et un bon conseil : attends un peu pour prendre le drapeau.

— C'est bien, j'attendrai, si ce n'est pas trop long, consentit le jeune homme après une certaine hésitation, puis il s'allongea à côté de la porte.

La vieille maison était encore dominé par l'esprit de Khvtisavar, indompté malgré de cruelles épreuves, et par celui de son fils, l'audacieux Arsène de Marabda.

Le vieux gisait dans la terre glaciale quelque part dans la lointaine Sibérie, le fils avait trouvé le repos à Mtsketa, sur les bords du Mtkvari. Leurs nombreux descendants remplissaient de leurs fraîches haleines la terre antique de Marabda. »

Dans son dernier roman « Le Fardeau d'une femme » (1934), l'écrivain fait revivre les journées de la révolution de 1905 à Tbilisi. Mais l'auteur ne put mettre la dernière main à son roman et l'achever. Il mourut tragiquement en 1937 (fusillé pendant les grandes purges).

Une édition académique de ses œuvres, en douze volumes, a paru. Ses œuvres viennent d'être rééditées en russe.

CONSTANTINÉ GAMSAKHOURDIA

Constantiné Gamsakhourdia est le plus grand prosateur contemporain géorgien. Ses œuvres sont bien connues, non seulement en Géorgie, mais également au-delà de ses frontières.

L'écrivain naquit en 1891 en Géorgie occidentale. Il termina en 1911

le lycée de Koutaïsi et partit pour l'Allemagne, où il suivit successivement les cours des universités de Leipzig, de Munich et de Berlin. Après avoir terminé ses études à l'université de Berlin avec le grade de docteur ès-sciences philosophiques, il revint en 1919 dans son pays, où il déploya une grande activité sociale et littéraire.

Aux premières étapes de la formation de la littérature soviétique géorgienne, il soutint la conception de « l'art pour l'art », faisant siens les principes esthétiques de l'impressionisme allemand. Dans ses œuvres de cette époque : « Tabou », « Djamou », « Kossa Gakhou », « Le lait de femme », et dans son roman « Le sourire de Dionisos », l'auteur marque de la sympathie pour les hommes du monde révolu et poétise le passé. Dans la controverse littéraire des années vingt il fut l'un des chefs de l'association des écrivains appelée « Union académique des écrivains », qualifiée de « conservatrice » par le pouvoir soviétique, et dirigea certaines revues de cette association à laquelle appartenaient d'illustres écrivains géorgiens, notamment P. Ingorokva, A. Abachéli, I. Grichachvili, K. Makachvili, I. Mtchédlichvili, etc...

Sa première œuvre importante consacrée à la « réalité soviétique » fut un roman en trois volumes, « L'Enlèvement de la lune », écrit au début des années trente. Il reflète la lutte des classes dans un village au moment de la collectivisation de l'agriculture.

L'action se déroule tantôt à Tbilisi, tantôt en Abkhazie, ou en Mingrétie, ou en Svanétie. Deux héros principaux s'opposent : Tarach Emkhvari et Ardzikan Dzvambaya. Emkhvari, rejeton de la noblesse géorgienne, a longtemps vécu en Europe occidentale et a reçu une éducation bourgeoise. Arrivé clandestinement en Géorgie soviétique, il essaie d'échapper au mode de vie soviétique qu'il déteste en se réfugiant dans la lointaine Svanétie montagnaise. Mais là il n'arrive pas à se faire une place et finalement il se noie dans les eaux turbulentes du torrent Engouri. Ardzikan Dzvambaya, à l'opposé d'Emkhvari, est un jeune paysan communiste qui, vers la fin du roman, va entreprendre des études à Tbilisi.

Ardzikan est le fils de la nourrice de Tarach, ce qui est une parenté sacrée selon les vieilles coutumes d'Abkhazie. Dans leur enfance, Tarach et Ardzikan furent élevés ensemble et vécurent comme des frères. La réalité nouvelle rompt les liens anciens qui existaient entre eux et les rejette dans des camps opposés. Ce ne sont pas seulement des questions sociales qui les divisent : ils sont tous les deux amoureux de Tamar Chervachidzé, fille du vicaire diocésain Tariel, homme qui a gardé les mœurs et les points de vue anciens. Cette circonstance renforce l'antagonisme qui existe entre les jeunes gens et oriente leurs destinées dans des sens différents.

Tout en dépeignant la vie de ses héros, l'écrivain montre les forces sociales qui se heurtaient dans les villages géorgiens. Parmi les nombreux personnages du roman les représentants du monde ancien : Tarach Emkhvari, Kats Dzvambaya, Taniel Chervachidzé, Gvandji Apakidzé qui sont dépeints de façon vivante, contrastent avec des hommes du monde nouveau — ceux d'Arzikan et les dirigeants soviétiques du parti, Litchéli et Tchalmaz.

La critique soviétique reprocha à l'écrivain d'avoir, dans « L'Enlèvement de la lune », représenté le monde révolu avec une certaine sympathie et une certaine nostalgie.

Après « L'Enlèvement de la lune », C. Gamsakhourdia consacra plusieurs années surtout aux romans historiques. Sa « Dextre du Grand Maître » et la tétralogie « David le Constructeur » sont des œuvres capitales du roman historique géorgien soviétique.

Dans « La Dextre du Grand Maître »⁵ se reflète la vie de la Géorgie à la frontière du X^e et du XI^e siècles, alors que le pays, morcelé en petites possessions féodales, subissait les invasions dévastatrices de conquérants étrangers. La lutte pour l'unification de l'état et son indépendance, dirigée par le roi Georges I^{er}, forme la base du roman. L'un des principaux héros de « La Dextre du Grand Maître » est le jeune architecte Arsakidzé, issu des couches inférieures du peuple.

L'aspect de l'époque, sa civilisation matérielle, ses mœurs et ses habitudes y sont rendus avec une très grande force artistique.

Les principales péripéties du roman sont déterminées par les relations mutuelles entre les principaux héros : Georges I^{er}, Constantin Arsakidzé, la belle Choréna et Farsman le Persan.

Choréna plaît au roi, bien qu'elle soit la fille de l'un de ses adversaires, le seigneur féodal Kolonkélidzé. Ayant appris que le jeune prince Tchiaber, fils d'un autre de ses puissants adversaires, aime aussi Choréna, le roi confie au Catholicos Melkisédek la mission d'empoisonner Tchiaber. Georges I^{er} voue également à la mort son parent Girchel, qu'il soupçonne d'aimer Choréna. Ayant brisé la résistance de Kolonkélidzé et détruit son donjon seigneurial, le roi fait prisonnières Choréna et sa mère qu'il installe à Mtskheta. C'est là que Choréna fait la connaissance du jeune architecte Arsakidzé, qui dirigeait alors la construction de la cathédrale de Svétitskhovéli. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. Mais voilà qu'apparaît Farsman le Persan, aven-

⁵ Traduit en français aux Éditions Français Réunis, Paris, 1957; en anglais, Foreign Languages Publishing House, Moscow, 1955.

turier sans attaches familiales connues, qui a parcouru de nombreux pays. Il devient jaloux des succès obtenus par Arsakidzé, auquel est confiée la construction de la cathédrale de Svétitskhovéli, mission qu'il brigait lui-même. Il dénonce au roi l'amour d'Arsakidzé et de Choréna. Furieux, le roi fait enfermer Choréna dans un monastère et donne l'ordre de trancher la main du jeune architecte (sa dextre). Arsakidzé meurt dans d'affreuses souffrances et Choréna, apprenant la mort de l'homme qu'elle aimait, se jette du haut d'un rocher dans un précipice.

Le tableau des combats contre les troupes de l'empereur de Byzance, qui attaquaient la Géorgie, ceux de la lutte sans merci entre le roi et les seigneurs féodaux, qui s'opposaient au renforcement de l'autorité monarchique centrale, sont brossés avec une puissance artistique extraordinaire.

L'écrivain termine son roman par la description de l'agonie de l'architecte Arsakidzé :

« L'aurore tardait à s'allumer, la chaleur de l'aôût ne tombait même pas pendant les heures des ténèbres. Autour de l'unique chandelier dansaient des papillons noirs aux ailes brodées.

Le maître malade s'agitait et ne voyait ni les papillons, ni les chauves-souris qui tournaient au-dessus du plafond. Les papillons se brûlaient à la flamme et tombaient. Mais la nuit envoyait toujours à la mort de nouvelles victimes ailées. Les papillons dansaient autour du feu. Leurs ombres voltigeaient sur les murs de la pièce.

Seul, le faisant luttait courageusement contre l'obscurité dans la plaine de Tsitsamouri.

Étourdi par la fièvre, Arsakidzé leva la tête. Par la fenêtre, on apercevait la voûte céleste aussi bleue que la mer Noire à ses heures de calme. De leurs cils d'or, les étoiles battaient dans le noir.

Nona cuisait des plantes dans son réduit. Les larmes lui emplissaient sans cesse les yeux et elle les essayait avec le pan de sa robe. Elle s'affligeait de l'absence de la mère du malade à son chevet. Un jeune hibou piaillait dans l'obscurité.

...De l'eau ! supplia Arsakidzé d'une voix faible, et il se mit à pleurer comme un enfant.

Soudain, pris par la crainte qu'on pût voir ses larmes, il souleva avec peine sa main gauche et en couvrit ses yeux.

Il fit ses adieux aux montagnes, à la mer, à la chère enfance, à son amère adolescence.

...Il lui sembla que quelque chose bruissait dans un coin au-dessus de lui, que quelque chose tombait sur sa joue humide ; il sentit une morsure... Un scarabée ? Il frémit. Des frissons le saisirent...

Une autre vision apparut devant lui : des yeux de loup étincelèrent et exigèrent son âme.

Non, l'artiste ne la cédera pas au vieillard aux yeux de loup. Alors le Père à longue barbe engagea avec le maître une lutte dans l'obscurité. Il le saisit par sa hanche blessée et le paralysa.

Longtemps le maître lutta contre le dieu de la mort.

Le faisant dans la plaine de Tsitsamouri luttait lui aussi contre les ténèbres...

Enfin survint l'aube. A l'est s'éleva un tumulte de lumière. Le ciel parsema les montagnes de coquelicots rouges; les rayons violets ruisselaient comme des torrents du haut des montagnes pkhoviennes.

Choréna descendit du tableau; elle était vêtue d'une robe en soie de Chine, ses nattes dorées tombaient sur ses épaules; elle marchait sur le champ couvert de coquelicots et jetait à Constantiné des épis de blé... Des coquelicots et des épis!

Trois fois, la bien-aimée tomba à genoux pour demander l'âme du grand maître.

Les larmes coulaient des yeux de Constantiné, mais il ne pouvait pas lui donner son âme qui appartenait déjà à Svetitskhoveli...

La mère d'Arsakidzé arriva de Pkhovi : elle vit son fils tout couvert de piqûres de scorpion et resta pétrifiée... »

« Mille ans ont passé depuis ce jour.

Depuis ce jour, les pluies sont tombées, les orages ont tonné, le soleil s'est levé sur la Géorgie.

Voici mille ans que se conserve la légende de la mère pétrifiée. Lorsque j'étais enfant, j'ai vu à Mtskhéta cette pierre de la taille d'une femme, cette pierre dont on disait :

— C'est la mère de Constantiné Arsakidzé.

Et en vérité, cette pierre ressemblait à une femme dans sa robe pkhovienne.

Les années ont passé...

J'ai dû travailler beaucoup pour traduire en paroles vivantes les mystères scellés sous les pierres. »

Après son roman « La Dextre du Grand Maître » C. Gamsakhourdia écrivit une tétralogie, « David le Constructeur ». Le roi David IV, héros de ce roman, était un homme d'état émérite et un stratège hors pair. Le peuple l'avait surnommé « Le Constructeur ». L'histoire de la libération de la Géorgie, aux XI^e et XII^e siècles — de ses conquérants étrangers, celle de l'unification du pays et de sa transformation en une grande monarchie féodale, sont liés à son nom.

David le Constructeur devint chef de l'état à un moment excessivement pénible. La Géorgie était ravagée et ruinée. Les conquérants étrangers spoliaient le peuple sans pitié. Le pays était morcelé en petites principautés dont les souverains, qui défendaient chacun ses intérêts particuliers, minaient la force du pouvoir central et activaient des querelles intestines. A tout cela s'ajouta un cataclysme — de violents tremblements de terre.

Le chroniqueur rapporte que dans de nombreux districts de la Géorgie il n'y avait plus ni population, ni constructions. La capitale de la Géorgie, Tbilisi, se trouvait entre les mains des émirs seldjoucides.

David IV n'avait que seize ans quand il devint chef de l'État. A la fin de ses trente-cinq années de règne, les villages et les villes dévastés étaient tous reconstruits. Il créa une puissante armée régulière en transférant à cet effet 45.000 Polovtziens du Caucase du Nord en Géorgie. Il renforça l'autorité de l'état. C'est au cours de son règne que furent chassés de Géorgie les conquérants étrangers et que Tbilisi fut libérée. Il effectua des réformes capitales dans diverses branches du gouvernement de l'État et de l'Église, de la législation et du système judiciaire.

Possédant lui-même une vaste culture, il se préoccupait inlassablement du développement culturel du pays. Il est caractéristique qu'il ait édifié, pour les poètes et philosophes persans et arabes eux-mêmes, un palais spécial à Tbilisi. Vers la fin du règne de David le Constructeur, la Géorgie était devenue l'un des états les plus puissants du monde médiéval.

Ce ne sont pas seulement les chroniqueurs géorgiens qui vantent les mérites de David le Constructeur, mais aussi les historiens arméniens et arabes. Les anciens poètes géorgiens, les versificateurs populaires inconnus, de même que les écrivains classiques de la littérature géorgienne entourent son nom d'une auréole de gloire. Mais la première fresque monumentale consacrée à la vie et à l'activité de David le Constructeur est constituée par le roman de C. Gamsakhourdia.

Le premier livre de cette tétralogie fut écrit et publié pendant la deuxième guerre mondiale.

L'auteur raconte, avec un grand amour pour son héros, les événements d'un passé lointain qu'il a étudiés à fond. Il peint le tableau des mœurs de l'époque, il brosse des paysages, des scènes de bataille, d'une profonde et éclatante sensibilité. Parmi les nombreux héros de la tétralogie, outre David lui-même, quelques-uns sont représentés d'une façon particulièrement nette et frappante; ce sont Makhar, le frère illégitime du père de David, le roi Georges II, sa sœur Mariam, ancienne épouse de deux empereurs byzantins, la fille de Liparit Orbéliani, Dédismédi, bien-aimée de David

et certains personnages de second ordre comme par exemple Karaman Sétiéli et le moine Kozma.

Il faut noter que dans le roman la vie de la Géorgie n'est pas représentée comme isolée des événements internationaux, mais se trouve en étroite liaison avec eux. L'action du roman se déroule tantôt en Géorgie, tantôt à Byzance, ou dans l'État des Turcs Seldjoucides, ou encore au pays des Polovtziens. L'écrivain raconte en détail la lutte entre les divers prétendants au trône impérial de Byzance, les altercations continues entre les héritiers de Mélik-Shah, ainsi que les événements du Kalifat de Bagdad. La moitié environ du deuxième tome est consacrée à l'épopée des Croisades. Des chapitres entiers décrivent le voyage de la reine Roussoudan à Jérusalem, et le long et pénible chemin parcouru par les émissaires que David envoya chez les Polovtziens.

L'auteur fait preuve dans ce roman, de même que dans ses autres œuvres, d'une grande connaissance de l'époque décrite et d'une parfaite maîtrise dans la description des divers détails du mode de vie, des cérémonies, du costume, des rites. Tout cela, exposé avec un art consommé, permet de se représenter d'une façon très vive l'époque et les événements racontés par l'écrivain.

Le roman de Gamsakhourdia « La vigne en fleurs » est un hymne au travail créateur qui ennoblit l'homme. Le développement des événements qui se déroulent dans le roman amène à la conclusion que le travail est la source du véritable bonheur de l'homme.

« Au début il y avait le travail » — tel est le titre d'un des chapitres du roman. Le savant Vakhtang Korintéli, qui manifeste à l'égard des travailleurs un grand respect et beaucoup d'amour, dit :

« Ces travailleurs ont vraisemblablement une vie tranquille et heureuse. Il est vrai que leur vie est remplie de soucis quotidiens, mais le travail est le facteur le plus important non seulement du bien-être matériel de l'homme, mais aussi de sa croissance spirituelle et morale...

Celui qui ne voit dans le travail que les difficultés ne pourra jamais comprendre ce grand mystère de la vie. »

...Sous le chêne centenaire qui se dresse fièrement sur les rives de la Bermoukha, le peuple s'est rassemblé pour fêter le retour du front...

Le vieux chêne, fort et inébranlable, bruissait suivant son habitude. Il restera éternellement dans ma mémoire comme le symbole de l'âme immortelle et irréductible du peuple géorgien. »

C'est par ces paroles que se termine le roman « La Vigne en fleurs ».

Deux grandes figures de la littérature géorgienne contemporaine



Constantin Gamsakhouria



Irakli Abachidze

C. Gamsakhourdia est également un maître de la traduction. Il a traduit en géorgien « Les souffrances du jeune Werther » de Goethe, « La divine comédie » de Dante (en collaboration avec le poète K. Tchitchinadzé). Il est l'auteur de nombreux articles se rapportant à la littérature nationale et mondiale, classique et contemporaine.

Membre de l'Académie des Sciences de Géorgie, C. Gamsakhourdia est très populaire dans son pays, aimé par le peuple pour le talent et pour son esprit patriotique.

Niko Lordkipanidzé, Léo Kiatchéli, Mikheil Djavakhichvili et Constantiné Gamsakhourdia, ces quatre romanciers d'avant la Révolution de 1917 que nous avons choisis, sont devenus depuis de grands noms de la littérature géorgienne soviétique. Leur œuvre a exercé une influence considérable sur le développement ultérieur de cette littérature, qui compte aujourd'hui toute une pléiade de jeunes romanciers et de poètes qui, s'appuyant sur les solides traditions nationales, s'efforce de préserver dans leur œuvre la présence de l'esprit de la littérature géorgienne de tous les temps.

C'est la poésie surtout qui occupe une place de premier plan dans la vie spirituelle de la Géorgie actuelle. Elle fera l'objet de notre prochain et dernier article sur la littérature géorgienne.

K. SALIA.

RELATIONS ENTRE LA HONGRIE ET LA GÉORGIE

AUX XIII^e-XVIII^e SIÈCLES *

La Hongrie se trouve au cœur de l'Europe, la Géorgie est un État situé aux confins de l'Europe et de l'Asie. Si, vu la distance, l'on ne peut parler que dans une mesure restreinte de rapports interétatiques dans le sens traditionnel, il apparaît néanmoins déjà, comme entrée en matière, une similitude très importante entre les deux pays : tous deux ont mené pendant de longs siècles, dans des circonstances presque semblables, un combat sans merci pour leur existence, une lutte contre l'Islam, qui menaçait de les anéantir. La Hongrie fut arrêtée dans son évolution par la conquête turque; elle fut presque anéantie par ces luttes inégales; de même la Géorgie, terriblement amoindrie, a lutté seule contre l'ennemi commun. La situation géographique des deux pays, les vertus militaires des peuples qui les habitent, impliquent le rôle glorieux, mais bien ingrat, d'arrêter comme un mur vivant la pression terrible des armées islamiques afin que les puissances chrétiennes puissent bâtir plus ou moins en paix leur culture, garder et enrichir leur force de défense. C'est grâce à cette circonstance que dans les chroniques des nations chrétiennes civilisées, dans les œuvres des auteurs humanistes, il est passé en proverbe que les deux nations (et on peut dire que seules ces deux nations) représentent « le mur de défense de la chrétienté », « antemurale christianitatis » (quelquefois « propugnaculum », « praesidium », « arx », « obex », « vallum », « murum », etc.). Dans les prophéties d'Ezéchiel (38, 11) nous lisons que Gog, le prince du pays Magog, attaque avec son peuple « le pays ouvert », « les hommes tranquilles, en sécurité dans leurs demeures », « tous dans des habitations sans murailles, n'ayant ni verrous ni portes ». C'est cette image qui s'anime très souvent dans les sources anciennes, selon lesquelles les Hongrois et Géorgiens luttent sans merci pour que d'autres nations puissent rester « tranquilles, en sécurité dans leurs demeures », « ... Porro David, rex Georgianorum, qui cum suis predecessoribus Portae Caspiae tenuit et custodivit, ubi sunt inclusi Gog et Magog, quod est filius ejus adhuc facit, cujus terra et regnum contra Medos et Persas est

* En traitant mon sujet, je me suis aussi étendu sur les territoires voisins de nos jours de celui de la République Socialiste Soviétique de Géorgie, territoires ayant constitué au cours de l'histoire un État avec la Géorgie pour un temps plus ou moins long.

nobis quasi antemurale »¹ Murus vero Ungaria est et *antemurale* fortissimum, sive clipeus nostrae religionis, sub quo longe iam protecti sumus »². Hieronymus Balbi — qui appelle la Hongrie « totius Christianitatis munimentum » — se sert également, en encourageant la Hongrie à la guerre contre les Turcs, de la parole de la Bible sur Gog et Magog³.

Dans le rappel historique qui suit — ne menant que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle — nous n'avons pas l'intention de nous occuper des rencontres qui se perdent dans les ténèbres préhistoriques : l'histoire des tribus sabires-hongroises devenues sédentaires au Caucase, dont Constantin Porphyrogénète traite amplement aussi, la question de la patrie hongroise d'origine du Caucase⁴, etc. restent hors du cadre de notre étude ainsi que les événements antérieurs à la conquête de la Hongrie par les Hongrois. Nous les mentionnons uniquement parce que c'est justement le souvenir de ces traditions qui, revenant à la surface même après de longs siècles, a mis — à partir de la fin du XVIII^e siècle la Géorgie et en général le Caucase — si souvent en vedette de l'opinion publique hongroise, des imaginations scientifiques de la Hongrie.

Sous l'influence de l'appel du pape Honorius III, le roi Giorgi IV Lasha de Géorgie s'est aussi rallié à la cinquième Croisade conduite par le roi André II de Hongrie⁵, mais il n'a pas pu réaliser son intention parce que les ennemis qui plus tard frapperont les deux nations — la géorgienne et la hongroise — les Mongols, autrement appelés Tartares (contre lesquels la reine Rousoudane, succédant à Giorgi, demandera l'aide du successeur de Honorius III, le pape Grégoire IX), faisaient déjà leur apparition aux frontières de la Géorgie⁶.

En 1235 Julien, un Dominicain hongrois, entreprend de rechercher les

¹ Z. AVALISHVILI, « The cross from overseas », in *Georgica. A Journal of Georgian and Caucasian Studies*, vol. I, nos 2-3, 1936, p. 11; G. ROBARIDSE, « La Géorgie à l'époque des Croisades », voir *Bedi Kartliisa*, vol. XVII-XVIII, Paris, 1964, p. 100.

² Le discours d'Aeneas Sylvius Piccolomini au pape Callixtus pour représenter l'empereur (voir *Aeneae Sylvii Opera*, lib. I, p. 926). Cf. L. TERBE, *La biographie d'un dicton européen*, Budapest, 1937, p. 5 (en hongrois).

³ H. BALBI, *Opera poetica, oratorica, ac politico-moralia*, Vindobonae, 1791, t. I, pp. 573, 637-638.

⁴ Gy. MORAVCSIK, *Byzantino-turcica. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Budapest, 1942, etc. Cf. D. KOSÁBY, *Introduction dans les sources et la littérature de l'histoire de Hongrie*, vol. I, Budapest, 1951, pp. 24-27, 32 (en hongrois).

⁵ B. HOMAN · Gy. SZÉKFI, *Histoire de la Hongrie*, vol. I, Budapest, 1941, pp. 440-441 (en hongrois); C. DEKANASHELA, *Istoria Grouzii*, t. I, Tbilisi, 1946, p. 225.

⁶ M. TAMABATI, *L'Église géorgienne*, Rome, 1910, p. 79.

Hongrois restés en Asie et de trouver la Magna Hungaria, d'où un autre Dominicain nommé Otto avait apporté une nouvelle pendant les dernières années du règne du roi André II. Au cours de son voyage — décrit par le Dominicain Riccardus — ils sont arrivés jusqu'à la terre appelée Sychia ⁷. Pendant leur randonnée au Caucase ils ont parcouru les immenses territoires de la Géorgie, encore très étendue à cette époque; ils ont débarqué dans la ville qui s'appelle aujourd'hui Taman et sont arrivés par la terre des Circassiens en Alanie — c'est-à-dire à la terre des Ossètes — et le rapport contient beaucoup de données précieuses sur la population de cette terre, sur ses us et coutumes.

Rubruquis, qui a visité le Caucase quelques années après l'invasion de la Hongrie par les Mongols, y a rencontré plusieurs moines hongrois. Ainsi, par exemple, a-t-il fait la connaissance d'un missionnaire nommé Bernardus Catalanus, qui était accompagné entre autres par « quidam frater de Hungaria » donc un frère de Hongrie. Sur le conseil de Rubruquis, Bernardus interrompit pour un temps son voyage et le moine hongrois fut renvoyé, accompagné par un serviteur, à Tbilisi ⁸. Selon l'historien hongrois Ladislas Bendefy ⁹ l'ambassade envoyée par le khan Hulagu — fils cadet de Gengis Khan — en 1261 au pape Alexandre IV a été conduite, par Tbilisi, par un Hongrois nommé Johannes Ungarus, fait prisonnier par les Mongols lors de l'invasion des années 1241-1242 ¹⁰.

Johannes Schiltberger, né en Bavière, a pris part à l'âge de 15 ans, comme page écuyer du roi de Hongrie Sigismond, à la bataille désastreuse de Nicopolis en 1396, où il est tombé entre les mains des Turcs. Le sultan Bajazid I l'a gardé à sa cour et, après la bataille d'Angora, quand le sultan fut fait prisonnier par Timur, Schiltberger a partagé la mauvaise fortune de son maître. Après la mort de Timur il est resté encore longtemps prisonnier et n'a réussi à s'enfuir qu'en 1417. Accompagnant ses seigneurs il a fait le tour de bien des pays d'Europe, d'Afrique et d'Asie, entre autres de la Géorgie, où il est resté un certain temps. Après sa libération il a fait des récits de ces choses vécues, très intéressants, mais d'une valeur très discutée en tant que

⁷ Gy. GYÖRFFY, *La découverte du Levant*, Budapest, 1965, p. 40-41 (en hongrois). Pour le nom « Sychia » cf. note 45. — Selon l'historien hongrois L. BENDEFY, *Magna Hungaria et le liber cenarum*, Budapest, 1943, p. 232 (en hongrois), Julianus et ses compagnons ont visité Tbilisi aussi, mais cette supposition n'est pas suffisamment prouvée.

⁸ Gy. GYÖRFFY, *op. cit.*, p. 216. Cf. L. BENDEFY, *La patrie d'origine des Hongrois dans le Caucase*, Budapest, 1942, pp. 48-50 (en hongrois).

⁹ L. BENDEFY, « Johannes Ungarus, globe-trotter hongrois au XIII^e siècle », voir *Földrajzi Közlemények*, 1942, n° 4 (en hongrois).

¹⁰ Cf. L. BENDEFY, *op. cit.*, p. 212. (Avec la cote des matériaux y relatives des Archives du Vatican).

source historique, surtout à cause de la préparation insuffisante et de la naïveté de l'auteur ¹¹.

Oswald von Wolkenstein, poète de cour et diplomate du roi Sigismond de Hongrie, qui était d'origine tyrolienne et connaissait aussi le hongrois, est arrivé lors de ses randonnées de jeunesse (dans les dernières années du XIV^e siècle) jusqu'au Caucase et a visité également la Géorgie. Il n'a pas laissé de notes de ses voyages, mais les lieux visités sont mentionnés dans ses poèmes ¹².

En 1419 Nicolas Szerecsen a mené, comme ambassadeur du roi de Hongrie, des pourparlers tout d'abord avec le prince de Mésopotamie, ensuite avec les Tartares Karatchai ¹³.

C'est après 1458 que l'Anonyme de Szászsebes a fait son travail sur les us et coutumes des Turcs, mais l'œuvre de cet auteur de Transylvanie n'a circulé assez longtemps que sous forme de manuscrit et n'a été imprimée qu'environ en 1481 ¹⁴, pour paraître ensuite — dans plusieurs variantes — dans de nouvelles éditions. Dans la préface l'auteur raconte que quand les Turcs ont occupé en 1348, pour peu de temps, Szászsebes, lui aussi — qui visitait l'école — est tombé en captivité et n'a été libéré qu'en 1458. Dans la première édition allemande ¹⁵ parue en 1530 à Nuremberg — avec une préface de Martin Luther — le chapitre XXX ¹⁶ traite relativement en détail des voisins des Turcs, et parmi eux d'une manière très positive des Géorgiens : « La nation des Géorgiens a reçu son nom de saint Georges, qui était dans la guerre leur saint protecteur et patron. C'est un peuple très sage ; vis-à-vis de leurs voisins perses, mèdes et syriens, ils sont cruels et effrayants. Dans leur liturgie ils se servent de la langue grecque et administrent les sacrements aussi selon le rite grec. Leurs prêtres portent une tonsure ronde, les laïcs

¹¹ M. A. POLIEVKTOV, *Europeiskye poutechestvinniki po kaukazou*, Tbilisi, 1935, p. 172-173.

¹² T. KARDOS, *Culture du moyen âge, poésie du moyen âge. Origine de la littérature hongroise. Livres de la Société Hongroise d'histoire*, vol. VIII, pp. 173-174 (en hongrois) ; A. WOLKENSTEIN-RODENEGG, *Oswald v. Wolkenstein*, Innsbruck, 1930, p. 6 ; A. MOTZ, *Vie et poésie d'Oswald von Wolkenstein*, Budapest, 1915, p. 15 (en hongrois).

¹³ *Moyen âge hongrois*. Budapest, s.a., p. 262 (en hongrois) ; Cf. F. AGARDI, *Globe-trotters hongrois anciens*, vol. I, Budapest, 1955, p. 6 (en hongrois).

¹⁴ *Tractatus de moribus, condicionibus et nequitia Turcorum*. S. 1, et a. Cf. *Ancienne bibliothèque hongroise*, vol. III, Budapest, 1896, partie I, pos. 81-86 ; comte S. ARONYI, *Hungarica*, Budapest, 1900, vol. I, pos. 58.

¹⁵ *Chronica vñnd beschreibung der Türckey mit yhrem begriff, ynnhalt, prouincien, völkern, ankunfft, kriegē, reysen, glauben, religionen, gesatzen, sytten, geperdē, weis regimentē, frümkeyt vñnd bosheiten, vom ein Sibenbürger XXIJ. jar darinn gefangen gelegen yn Latein beschriben, verteütcht. Mit einer vorrhed. D. Martini Lutheri — Anno M.D.XXX.* (Colophon : Gedruckt zu Nürnberg durch Fridericum Peypus).

¹⁶ Das XXX. Cap. Zehen oder Eylff Nation unterscheyd vñd Secten allein der Christen vñd des Christontlichen glauben.

une tonsure carrée. Quand ils visitent la Terre Sainte, tout ce qu'ils ont est exempt de douane et ils ne payent pas d'impôt aux Sarrasins. Ils entrent dans la ville de Jérusalem bannières déployées et portant des drapeaux, parce que les Sarrasins ont grande peur d'eux et les ont en horreur. Leurs femmes vont au champ de bataille comme les hommes et prennent part aux guerres. Ils portent un bonnet haut. Quand ils s'adressent par écrit au sultan, celui-ci donne immédiatement suite à toutes leurs demandes et ils occupent partout une place de dignitaire grâce à leurs mœurs sévères »¹⁷.

Des diplomates géorgiens apparaissent en Hongrie en 1459-1460. La chute de l'Empire byzantin est une catastrophe pour la Géorgie, tant du point de vue militaire qu'économique et politique. Lorsque le pape Pie II adresse un appel à toute l'Europe pour la lutte contre les Turcs, Lodovico da Bologna, nonce apostolique¹⁸ (qui avait déjà, sur mandat du pape Callixtus III, mené des pourparlers avec Giorgi VIII, roi de Géorgie) vient en Géorgie. Giorgi VIII est absolument d'accord avec les projets du Saint-Siège, mais se trouve lui-même dans une situation très difficile, parce que ses princes vassaux s'étaient émancipés ou en avaient l'intention. Mais le danger commun et les arguments convaincants de Lodovico da Bologna les portent finalement dans le même camp et en 1459 ils concluent une alliance avec les grandes puissances d'Europe pour entrer en guerre contre les Ottomans¹⁹. Les alliés de l'Orient — Gorgora, Duc de Samtshké, Georges, roi de Géorgie orientale, David, empereur de Trébizonde, Bendian, roi de Mengrétie, Rabia, duc d'Abasie, Bedebeth, seigneur de l'Arménie Mineure et Ousoun Hassan, empereur d'Iran — envoient une ambassade de cinq membres en Europe, dont le chef est Niccfor, métropolite de Tbilisi. En passant par la Mingrétie leur première étape, après un long voyage, est la Hongrie²⁰, d'où ils partent pour l'Allemagne, ensuite pour Venise, Rome²¹ et la France. Nous ne savons rien

¹⁷ Au sujet de l'origine de cette description cf. D. M. LANG, *The Georgians*, London, 1966 p. 112 et DSHANASHIA, *op. cit.*, p. 310.

¹⁸ TAMARATI, *op. cit.*, pp. 453-459.

¹⁹ K. S. KEKELIDZE, *Etudiî po istorii drevnegrouzinskoï literaturi*, t. III, Tbilisi, 1955, pp. 87-95; Cf. A. BRYER, « Ludovico da Bologna and the Georgian and Anatolian Embassy of 1460-1461 », voir *Bedi Kartlisa*, vol. XIX-XX, Paris, 1965, pp. 178-195.

²⁰ KEKELIDZE, *op. cit.*, p. 90; DSHANASHIA, *op. cit.*, p. 306; G. VOIGT, *Enea Silvio Piccolomini als Papst Pius II. und sein Zeitalter*, Berlin, Bd. III, 1803, p. 645.

²¹ DSHANASHIA, *op. cit.*, p. 300; Pie II des Géorgiens et de leur ambassade : « Iberas hodie Georgianos appellant, quorum legatio ad nos venit, cum ex Mantua Romam rediissemus; colunt et hi hodie Christum, quis procul ab apostolica sede veritatis magistra, et barbaris circumfusi gentibus, non omnem Evangelii puritatem servant » (Pii II Pon. M. Asiae Europaeque elegantias. descriptio etc. S. I, 1531, p. 53).

des conditions et des résultats de leurs négociations en Hongrie, mais il n'y a pas de doute qu'elles ont eu lieu. En tête des opérations en Europe de la lutte contre la puissance mondiale turque, qui se développe irrésistiblement, se trouve la Hongrie; les grands triomphes des années 1450 — la victoire de Belgrade, qui paraît arrêter définitivement la pénétration en Europe des Turcs — sont inséparables du nom de Jean de Hunyadi, le grand capitaine hongrois. Pour la victoire de Belgrade de 1456, saint Jean de Capistran appelle Jean de Hunyadi « fortissimus christianorum propugnator »²² et Ranzanus lui applique l'épithète « pulcherrimus christianae fidei defensor »²³, tandis que le pape Callixte III parle de ce grand personnage de l'histoire hongroise comme « Athleta Christi »²⁴. On ne peut guère s'imaginer que les ambassadeurs des souverains de Géorgie et de leurs alliés perses et autres n'avaient fait que passer par la Hongrie, théâtre de ces formidables victoires sur les Turcs, sans avoir eu des pourparlers avec le fils, devenu roi, du grand vainqueur des Turcs, Hunyadi, et qu'ils n'avaient cherché l'aide que de souverains occidentaux n'ayant guère brillé dans cette lutte. Nous vérifierons la justesse de cette supposition.

Il est vrai que l'envie de devenir empereur d'Allemagne et les intrigues des souverains des pays chrétiens voisins ont beaucoup distrait le roi Matthias (connu en Occident sous le nom de Rex Matthias Corvinus) de son but le plus important, qui était de chasser définitivement les Turcs. Mais quand les ambassadeurs de Géorgie, d'Arménie et de Perse sont apparus en Hongrie, les yeux de ce grand souverain de la Renaissance, Matthias Corvin, se sont tournés de plus en plus vers la frontière du Sud, occupée par les Turcs, où son père, auréolé d'une magnifique victoire, venait de disparaître comme un dieu de la guerre. Son trône n'était pas encore consolidé, mais il voulait rester fidèle aux traditions de son père, vainqueur des Turcs. Le pape a salué ainsi l'avènement de Matthias au trône : « Non seulement la Hongrie, mais le monde entier t'a reçu comme un envoyé de Dieu, comme un don des cieux »²⁵.

Lors des négociations avec les ambassadeurs de Géorgie et de Perse, et dans les années qui suivirent, le roi Matthias n'était pas encore dans la situation de rejoindre la conception de grande envergure du roi Georges VIII de Géorgie et du souverain perse Ousoun Hassan (souverains que Voigt, évidemment faute de connaissances de l'Orient, a absolument minimisés et a repré-

²² G. PRAY, *Annales regum Hungariae*, Vindobonae, Pars III, p. 181.

²³ *Epitome Rerum Hungaricarum*, Vindobonae, 1558, lib. XXVII.

²⁴ A. THEINER, *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*, t. II, Roma, 1860, pp. 280, 311, 317. On connaît d'ailleurs cette épithète en Géorgie aussi.

²⁵ HOMAN - SZERFÜ, *op. cit.*, vol. II, p. 471.

sentés de façon presque ridicule) ²⁶ bien que cette conception fût devenue pour très longtemps la base de la politique antiturque de Venise ²⁷. C'est une autre question de savoir comment, après le retour des ambassadeurs de Perse et de Géorgie, l'alliance de circonstance, qui avait débuté avec des chances de succès, s'est assez rapidement dissoute ; déjà en 1462 l'atabag Kvarkvare de Samtzké, se déclarant contre Georges VIII, a obtenu des succès avec l'aide de Ousoun Hassan, devenu nettement la force principale de l'alliance affaiblie ; cependant dans la lutte contre les Turcs demeurent encore les princes de Géorgie. Le travail des ambassadeurs de Géorgie et de Perse, qui ont visité l'Europe en 1459-1460, a porté ses fruits : Venise a joué la carte de ses projets antiturcs et a envoyé ses ambassadeurs, Caterino Zeno, Iosafa Barbaro et Ambrosio Contarini, en premier lieu aux Perses, mais aussi aux différentes principautés de Géorgie. L'ambassade du roi Matthias de Hongrie était également présente à la cour d'Ousoun Hassan pour prendre part à l'action coordonnée des forces antiturques — Perses, Géorgiens, Arméniens. Caterino Zeno, dans sa lettre du 8 août 1473 d'Erzingan, relatant la bataille de Terdshan (qui se termina par un désastre pour les Perses) écrit : « Le 7 juillet sont arrivés ici deux ambassadeurs de l'auguste roi de Hongrie et j'étais avec eux à l'audience (chez Ousoun Hassan) ... Sa Majesté veut que je me mette en route moi aussi avec les ambassadeurs de l'auguste roi de Hongrie — et je suis parti avec ces ambassadeurs ²⁸ ».

²⁶ G. VOÏOT, *Enea Sylvio Piccolomini als Papst Pius und sein Zeitalter*, vol. III, Berlin, pp. 643-649.

²⁷ L'envoyé de la République de Venise devait voir, en vertu des instructions reçues de la Signoria, non seulement Ousoun Hassan, monarque de la Perse, mais aussi le roi de Géorgie et lui remettre ses lettres de créance. Cf. G. BERCHET, *La repubblica di Venezia e la Persia*, Torino, 1865, p. 114. (« Preterea sel tempo et camin te servirà, visiterai el serenissimo re de Zorania, sotto nostre lettere de credentia, quale te havemo fato dar e dapoï le convenienti et debite salutation per parte nostra facte, lo exhorterai et inflamerai con quelle parole convenienti et idonee che a la prudentia tua aparerà a questa impresa ». 1471, die 10 Septembris). L'année suivante on appréhende et conduit à Stamboul devant le sultan de Turquie les envoyés d'Ousoun Hassan au roi Matthias, lesquels — après avoir été assurés qu'on les laissera en vie — donnent des détails sur l'alliance orientale-occidentale contre les Turcs. (*Documents diplomatiques hongrois de l'époque du roi Matthias*, Budapest, 1877, vol. II, p. 242) (en hongrois).

²⁸ « A di VII de questo, vene in campo do ambassadori del serenissimo signor re de Hungaria, con i qual sui a la presentia de questo ill^{mo} signore ... Sua serenità me disse non mandar el tuo hono, ma voglio tu vadi da la to ill^{ma} signoria insieme con questi ambassadori del serenissimo re de Hungaria ... et in nome di Dio, con questi mag. ambassadori del re de Hungaria torò el mio chamain. ... Data nel campo de Ussun Cassan zornada quattro lonzi d'Erzingan die XVIII, Augusti MCCCCLXXIII. Catharinus Geno Orator ». BERCHET, *op. cit.*, pp. 136-137 ; Cf. *Documents diplomatiques hongrois de l'époque du roi Matthias*, vol. II, p. 246 : « ... ha sempre tenuto uno ambassatore ... ad Uson Cassan ».

Ce voyage de l'ambassadeur de Hongrie était — au moins en partie — l'aboutissement, quelque quinze années plus tard, des négociations en Hongrie de l'ambassade conduite par Nicefor, métropolitaine de Tbilisi et il était naturel qu'il aboutît en premier lieu à Ousoun Hassan, au lieu de la Géorgie entre temps affaiblie. Mais l'idée de l'action commune contre les Turcs a cependant bien pris forme de façon continue pendant ces quinze années dans les lettres personnelles de Matthias Corvin, aussi bien que dans la correspondance diplomatique à ce sujet. Le nom d'Ousoun Hassan apparaît déjà en 1461, quand le Conseil d'État de Venise invite son envoyé en Hongrie à informer Matthias Corvin que Ousoun Hassan a subi une défaite de la part des Turcs ²⁹. Le 6 octobre 1463, le Conseil d'État de Venise écrit entre autres à son envoyé en Hongrie : « Praeterea vos advisamus diversis modis nobis nuntiatum esse Magnum Caramanum et Usunum Cassanum, qui sunt potentes domini in partibus Asie, bellum gerere statuisse contra statum Turci in partibus illis » ³⁰. L'action antiturque d'Ousoun Hassan et de ses alliés est également bien exprimée par le rapport de l'envoyé à Venise du prince de Milan, Bernardus de Collis ³¹. Le rapport de Venise du 9 août 1465 de Nicolaus Bononensis parle surtout du conflit entre la Hongrie et la Bohême, mais dans sa partie finale il écrit que les ambassadeurs du roi Constantin de Géorgie ³² sont arrivés à Venise et ont apporté de bonnes nouvelles de l'alliance conclue entre les Géorgiens et Ousoun Hassan ³³ : « Se edunche questo exercito fosse cosi forte in Ungaria, et le gente de la Signoria molestassino el Turco per la via de Albania cum la potentia, quale hanno li, similmente in la Morea per mare et per terra et Usum Casan et il Carimano del altro canto se revoltasseno al Turco, credo che in breve tempo questa cosa haveria cum la gratia de Dio fine » ³⁴. Naturellement, il faut comprendre ici, avec Ousoun Hassan, ses alliés géorgiens et arméniens également.

Dans les Archives d'État de Milan se trouve une lettre du 27 octobre 1472, qui traite d'une manière très intéressante d'une part des relations d'Ousoun Hassan avec la Géorgie, d'autre part de la coalition antiturque d'Ousoun

²⁹ *Documents diplomatiques hongrois de l'époque du roi Matthias*, vol. I, pp. 92-93 (en hongrois).

³⁰ *Ibid.*, p. 242. Cf. *ibid.*, p. 296.

³¹ *Ibid.*, pp. 349-350, vol. II, pp. 93-95.

³² A cette époque il n'était que prince héritier, puisqu'il n'a accédé au trône qu'en 1479.

³³ « Sono etiam venuti Ambascadori del re Costanzo de Zorzama ala Signoria, hanno exposto el detto Re per haver bona confederatione de Uso Cassan parentato, sara a questo novo tempo in campo contro el Turco con cavalli 30.000 ». (*Documents diplomatiques hongrois de l'époque du roi Matthias*, vol. I, p. 212 (en hongrois).

³⁴ *Ibid.*, p. 235.

Hassan, avec le roi de Hongrie et avec Venise et du sort de l'ambassade envoyée par Ousoun Hassan au roi de Hongrie ³⁵.

Nous ne possédons que peu de lettres du roi Matthias Corvin des années comprises entre 1458 et 1463. La première, dans laquelle il mentionne l'alliance avec Ousoun Hassan, est datée du 14 mars 1474 ³⁶. Le 8 juin 1474 il informe Casimir, roi de Pologne, qu'il a reçu le message d'Ousoun Hassan ³⁷, ce qui corrobore parfaitement les lignes mentionnées plus haut, écrites de Perse par Caterino Zeno la 8 août 1473. Dans sa lettre écrite en 1476 au pape Sixte IV le roi exprime son espoir — évidemment sur la base des rapports reçus des ambassadeurs — que les relations avec Ousoun Hassan deviendront encore plus étroites, puisque ce souverain se convertira au christianisme ³⁸.

D'ailleurs un des plus anciens imprimés ayant trait à la Hongrie, un petit ouvrage de Ladislas Vetési, diplomate du roi Matthias Corvin, paru en 1475 à Rome ³⁹ expose que non seulement la situation de la Hongrie — mais celle de l'Italie aussi — devient toujours plus dangereuse et qu'il faut agir sans délai, sinon il ne sera guère possible de compter sur l'aide des alliés d'Asie, parmi lesquels il mentionne Ousoun Hassan.

Au XVI^e siècle c'est à la capitale de l'empire turc que s'offre une occasion de contacts personnels entre Hongrois et Géorgiens. La Transylvanie et la part non occupée de la Hongrie, aussi bien que la Géorgie (déjà à cette époque bien morcelée) et ses voisins, envoient continuellement des ambassadeurs, des courriers à la Sublime Porte et les rapports dont nous avons connaissance nous apprennent que les diplomates hongrois se sont beaucoup occupés de la situation des pays du Caucase et des intrigues autour de ces pays à Stamboul.

Ainsi, par exemple, un seigneur hongrois se trouvant à Stamboul — nous ne connaissons pas son nom ; c'était évidemment un membre d'une ambassade venue de Transylvanie ou de Vienne — rend compte dans sa lettre, écrite en hongrois, de la guerre en Perse et en Russie. Dans cette lettre il parle de la stratégie commune des Adigés (sous un autre nom Circassiens) et

³⁵ *Ibid.*, pp. 239, 242.

³⁶ *Lettres du roi Matthias*. Réd. : V. FRANKÓI, vol. I, Budapest, 1893, p. 296 (en hongrois).

³⁷ *Ibid.*, p. 300.

³⁸ *Ibid.*, p. 326.

³⁹ *Ladislai Vetesii Pannonii Cubicularii apostolici oratio ad summum Sanctissimum Pontificem Sixtum quartum, pro prestanda obedientia nomine Iunctissimi principis divi Mathie serenissimi Hungarorum etc. Regis. MCCCCLXXV (s.l.)*; Cf. E. VERESS, *Matricula et acta Hungarorum in Universitatibus Italiae studentium*. Budapest, 1941, pp. 368-369.

des Mingréliens et des Russes contre les Turcs et les Tartares : « Je peux encore vous écrire que maintenant le prince moscovite et les seigneurs russes qui sont voisins et parents ont envoyé une grande armée contre les Tartares, qu'avaient fait partir des Mingréliens⁴⁰ et Circassiens, voisins des Russes et Moscovites. C'est une armée de plus de deux cent mille hommes, dont les lieutenants, chefs et guides sont des seigneurs mingréliens et circassiens ; ces seigneurs ont parié leurs têtes qu'ils occuperont toute la Tartarie, non la Tartarie extérieure, mais le pays du grand khan tartare. Ils en sont déjà au point qu'ils en ont déjà brûlé et saccagé la majeure partie et brûlent et saccagent maintenant jour et nuit. Et ils ne veulent pas rentrer chez eux avant d'avoir achevé leur besogne. Ils disent que l'avant-garde de l'armée n'est pas loin de la mer Caspienne, qui appartient à l'empereur turc ; et le sandjakat n'est pas loin, où le Danube se jette dans la mer ; ils ont déjà conquis toute la région riveraine de Thanais ; les pauvres chrétiens de ce pays les aident, tous de religion grecque, comme les Russes, les Circassiens et les Mingréliens. Et s'ils peuvent en finir avec les Tartares, ils pourraient tout de suite venir en Moldavie et en Valachie, et — traversant le Danube — ici en Turquie. J'apprends que c'est leur intention, si Dieu les aide, eux et le reste de la chrétienté »⁴¹.

Le rêve de la libération de la Hongrie avec l'aide mingrélienne et circassienne⁴² n'est naturellement pas réalisé, d'autant moins que les deux grandes puissances mahométanes ont fait la paix en 1555 et ont ainsi les mains libres pour assujettir à leur loi les peuples du Caucase. Par conséquent les fils des peuples caucasiens se voient contraints de lutter en Hongrie comme troupes de réserve des Turcs. Le général François Rhédey a conclu en 1605 avec la ville de Nagyszombat un contrat dans lequel il s'oblige au nom d'Étienne Bocskay, prince de Transylvanie, à défendre la ville et promet « de ne faire entrer aucune nation, ni Turcs, ni Tartares, ni Circassiens ni autre peuple dans cette ville, ni maintenant ni plus tard »⁴³. Mais d'autres forces témoignent aussi que la Hongrie et la Transylvanie ont beaucoup souffert non seulement des Turcs et des Tartares, mais aussi des Circassiens. Les Circassiens sont devenus si connus en Hongrie qu'ils figurent dans le *Vocabu-*

⁴⁰ Par suite de mauvaise lecture ici « Mongorly ».

⁴¹ « Történelmi Tár » (Collection d'histoire), année 1878, pp. 188-189.

⁴² L'indication « Circassien » — cf. par exemple F. BODENSTEDT, *Die Völker des Kaukasus*, Frankfurt a/M., 1849, p. 239. — était aussi en ce temps le nom collectif de tout un groupe de nations caucasiennes, d'usage général en Europe.

⁴³ « Történelmi Tár » (Collection d'histoire), année 1878, p. 193.

laire latin-hongrois ⁴⁴ de Blaise Fabricius de Szikszo, paru en 1597 à Debrecen, au chapitre « *Gentium nomina* » à la dix-septième place dans l'énumération des nations.

Les rapports de l'ambassade de Verancsics - Zay contiennent aussi beaucoup de données intéressantes. Antoine Verancsics, plus tard archevêque d'Esztergom et François Zay, devenu après son retour capitaine suprême de la Haute Hongrie, étaient allés à Stamboul comme ambassadeurs de Ferdinand I, empereur germano-romain et roi de Hongrie ⁴⁵. Ils regardèrent avec les yeux de la cour de Vienne les petites nations qui livraient une guerre désespérée aux confins de l'Empire turc et manifestèrent peu de compréhension pour leurs problèmes; leurs constatations reflètent une certaine manière de voir de grande puissance, allant souvent jusqu'au mépris et ne considérant presque pas comme roi un monarque qui ne vit pas dans l'atmosphère « d'encens » de cette époque. Cependant, ils s'informèrent malgré tout à fond de la situation, des problèmes des peuples caucasiens.

Dans leur rapport du 1^{er} juillet 1556, de Constantinople, ils informent leur mandataire — entre autres — de ce que les Circassiens se sont également joints à l'alliance des Russes et des Cosaques — « ce sont ces peuples qui habitent le Thanais et les anciens les appelaient des Zich »; et cette alliance menace toujours plus fort les Tartares, vassaux des Turcs, ce qui est naturellement une bonne nouvelle du point de vue du camp chrétien. Ils relatent que le chah de Perse a épousé la fille d'un prince géorgien et que le sultan aussi a été invité aux noces ⁴⁶. Dans un autre rapport ils écrivent « qu'en plus des Géorgiens, Kurdes et Babyloniens, le prince de Mingrélie de la dynastie Dadiani arrivera aussi bientôt avec un cortège d'environ trois cents personnes pour se plaindre à la Porte des Circassiens harcelant sans cesse son pays » ⁴⁷.

Dans leur rapport suivant ils donnent déjà des détails de l'arrivée du

⁴⁴ Journal, correspondance et documents d'Albert Szenzi Molnár. Publiée par L. Dézsi, Budapest, 1898, p. 254. (La lettre d'André Asztalos à Albert Szenzi Molnár, le grand traducteur de psaumes, philologue et écrivain hongrois) (en hongrois).

⁴⁵ « Nam Moscovitarum ac Russorum conspiratio aucta iam Circassorum societate, qui populi accolunt Tanaïm et veteribus appellantur Zichj, in dies magis et magis dicitur Tartartis imminere ». (Archives Nationales de Hongrie, Papiers de Zsóly de la famille Zichy, fasc. 16, n. 17).

⁴⁶ Œuvres complètes d'Antal Verancsics. Publiées par Szalay, L. Monumenta Hungariae Historica. II. oszt., vol. 5, Pest, 1859, p. 102.

⁴⁷ « ... Quum praetor Georgianos, Curthos et Babylonios, regulus etiam quidam primarius Mangrellorum (qui olim erant Colchi) cum trecentorum ferme hominum comitatu dicatur adventurus, questum et ipse, quod a Circassis sibi finitimis et cum Muztapha conjuratis, infestaretur » (VERANCICS, *op. cit.*, p. 244).

prince de Mingrélie. Le « roi de tous les Mingréliens » est arrivé, accompagné par le bey de sandjak de Trébizonde. Ils appellent ennemi ce roi, parce qu'il recherche l'aide des Turcs contre les Circassiens alliés des Russes. « Quoi qu'il soit à la tête d'une grande terre et d'un peuple nombreux, il n'a pas trop de force ; sa richesse est bien petite et le roi ne se conduit pas autrement que n'importe quel autre fils de sa nation ⁴⁸, il n'a pas de véritable maison, il ne veille pas à son autorité, il se conduit avec désinvolture vis-à-vis de tout le monde » — c'est ce qu'écrivent avec une nuance de blâme les deux ambassadeurs accoutumés à la pompe et la rigidité des Habsbourg. Ils poursuivent : « ... lorsque nous avons fait le nécessaire pour qu'on conduise un de ses hommes chez nous, pour recevoir plus d'informations de ce pays, le roi l'a appris et a donné l'ordre de nous faire savoir que : il est chrétien, lui aussi, et prêt non seulement à envoyer n'importe lequel de ses hommes chez nous, mais à venir lui-même avec plaisir à nos quartiers si le commandant de la ville le lui permet, car il est gardé par un piquet aussi sévère que nous-mêmes » ⁴⁹.

Le roi de Mingrélie veut déclarer la guerre aux Circassiens — alliés des Russes — et demande l'aide du sultan parce que « contre les Circassiens plus forts que lui, qui ont tué son père, il n'obtiendra de succès que s'il a aussi une force maritime. Il est venu ici pour demander une galère du grand seigneur ; il lui a donc également apporté un cadeau — une coupe faite d'une pierre précieuse, dont nous ne connaissons même pas le nom et qu'on a fermé aussitôt après la remise sous le seing du sultan. Si l'on peut croire ce qui est dans toutes les bouches, elle fait refluer de sa lumière brillante même les ténèbres de la nuit » ⁵⁰.

⁴⁸ « Hic enim tametsi satis latae terrae et magno populi praesit, nullis tamen opibus, nullis memorandis viribus pollet, ut nec non aliter gerit, quam quiespiam unus e populo » (VERANCICIS, *op. cit.*, p. 249).

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Dahanaahia mentionne aussi dans son œuvre (pp. 330-334) que Levan Dadiani, prince de Mingrélie, était à cette époque à Stamboul, où il gagna l'aide du sultan contre le roi d'Imérétie (mais non contre les Circassiens — que les ambassadeurs confondent comme d'habitude avec les Imérétiens). C'est aussi indiqué par le fait que Levan Dadiani a paru à la Porte justement en compagnie du bey du sandjak de Trébizonde. — En outre, la dynastie Dadiani a beaucoup d'autres relations hongroises. Wanda, la petite fille du Comte Étienne Széchenyi, un des plus grands hommes d'état hongrois, a été mariée le 13 juin 1887 au prince Vahram Dadiani, occupant un haut poste à Stamboul. La famille Dadányi — florissante aujourd'hui encore — est venue en Hongrie comme une famille grecque liée strictement à l'aristocratie hongroise. Ayant été anoblie en 1784 elle se considère descendante directe de la dynastie Dadiani. D'après les documents de l'archive des princes Ypsilanti, Georges Dadányi, qui s'est établi en Hongrie en 1691 et qui a été chassé de Mingrélie et s'est réfugié en Turquie, était le descendant directe du prince Levan IV. Il vivait en 1798 à Minkole [Hongrie Septentrionale] un certain Dadányi se nommant Levan,

C'est ainsi qu'informèrent leurs mandataires Verancsics et Zay, et aussi les ambassadeurs de Hongrie et de Transylvanie envoyés plus tard à la Sublime Porte — même Janos Papai ⁸¹, également envoyé du prince Ferenc Rákóczi II — mêlés aux événements à Stamboul et aux développements politiques, diplomatiques et militaires concernant les nations du Caucase.

Simon I, roi de Kartli, fils de Luarsab I qui accéda au trône en 1558, — et qui était déjà, comme prince héritier, le continuateur de la vaillance et de la perspicacité politique de son père — passa toute sa vie dans la lutte contre la suprématie des forces perses et turques, lutte qui paraissait sans espoir et qui se révéla cependant si efficace. Quand — au faite des succès — il devint de plus en plus certain que son pays, à lui seul, était incapable de résister à longue échéance aux grandes puissances mahométanes, il commença une action très énergique de politique étrangère. Dans sa lettre du 26 août 1596 ⁸² adressée à Philippe II, roi d'Espagne, il écrit avoir lutté déjà pendant quinze années contre les Turcs et il propose, dans l'intérêt commun, une alliance avec Rodolphe II et le prince de Transylvanie ⁸³, qui est « parent de l'imperator d'Allemagne ». Il écrit aussi au pape Clément VIII, ainsi qu'au prince de Transylvanie, qui lui répond aussi. Mais il devait être très bien informé du caractère changeant, manquant d'esprit de suite et de l'inconstance de l'empereur Rodolphe et de Sigismond Bathory, prince de Transylvanie, quand il demanda à Philippe II, roi d'Espagne, de prendre des mesures « pour que l'empereur et le prince de Transylvanie ne commencent pas des négociations avec le Turc. Nous avons juré tous les trois de nous protéger mutuellement ... et le prince de Transylvanie a promis son assistance » ⁸⁴.

Mais le roi Simon — qui projetait de grandes opérations contre les Turcs et remporta un grand succès quelques années plus tard en s'emparant de Gori — n'a reçu ni de la part de l'empereur Rodolphe, et encore moins de la part du prince Sigismond Bathory, l'aide espérée. Il est vrai que le prince, écoutant son conseiller, le jésuite Alfonso Carillo — a mis fin à la paix en Transylvanie, qui jusque là s'était développée paisiblement, et, en 1594, tendu

nom qui n'a jamais été porté par les Grecs de la Hongrie. Les généalogistes acceptent en général l'origine Dadiani de la famille Dadányi. « Gothaisches Taschenbuch der gräflichen Häuser » [1930] joint aux dates de la Comtesse Jean Kinsky, née Iphygénie Dadányi : « Aus dem Hause Mingrelien ». J'aimerais bien, à l'occasion, revenir sur cette intéressante question.

⁸¹ *Journaux de János Papai*. Publié par Benda, K., Budapest, 1963, p. 243 (en hongrois).

⁸² I. ENIKOLOPASHVILI, « Simon mephis, etc. », voir *Dread*, année 1959, février, p. 10.

⁸³ Sigismond Bathory a régné entre 1586 et 1608, ensuite en 1601-1602; son épouse était l'archiduchesse Maria Christiern, nièce de l'empereur et roi Rodolphe.

⁸⁴ ENIKOLOPASHVILI, *op. cit.*, p. 19.

« la main aux peuples subjugués par le Turc »⁵⁵. En 1595 il remporte encore une grande victoire sur Mahomet III, libère tout le territoire de la Roumanie actuelle de la domination du Croissant ; mais en 1596 — quand Simon, roi de Kartli, veut le retenir de faire la paix avec le Turc — il subit une défaite décisive près du village de Keresztes (Transylvanie) et, en 1598, il a déjà abdiqué. Cependant l'ambassade de Géorgie était déjà en route, comme l'écrit la chronique de Hongrie et Transylvanie, parue en 1615 : « Anno 1597. Der König ausz Persia und 2 Georgianer Fürsten schicken zween Legaten an die Röm. Keys. Maj. umb continuirung desz Kriegs wider den Türcken. Den 10 disz Monats Julij Abends sein zween Armenier Vatter und Sohn der alt Don Jacomo von Giulfar ausz der Hauptstatt in Armenia welcher vor 14 Jahren auch herausz im Teutschland gewesen nach Türkischer art bekleidt auff der Post von Venedig auff Grätz und von dannen zu Wien ankommen. Desz andern Tags hernach bey ihrer Fürstl. Durchl. Erzherzog Matthias Audienz gehabt furter nach Prag zu ihrer Keyserlichen Majestät verruckt und den 17. daselbst ankommen seine beyhabende Credenzschreiben vom König ausz Persia auch beyder Simon und Alexander Chan gebrüdern und Georgianer Fürsten der Römischen Keyserlichen Majestät überantwortet beynebend ihrer Majestät in krafft seines von beyden Fürsten habenden (so zum Krieg wider den Türcken hoch begierig) Mündlichen Befelchs fürgetragen und vermahnet dasz ihr Majestät die erwünschte gelegenheit wol in achtnehe unnd nicht fürüber gehen lasse sondern den angefangenen Krieg wider den Türcken Continuire mit der Vertröstung wo fern der Türkische Keyser persönlichen in *Ungern* ziehen würde dasz entzwischen die Persianer, *Georgianer* unnd Armenier weil noch kein endlicher Frieden zwischen den Persianer und Türcken geschlossen seinen Landen bisz auff Constantinopel starck zusetzen und auff das eusserst zuverfolgen gesinnet unnd entschlossen sein »⁵⁶.

D'ailleurs l'influence qu'on pouvait espérer de l'alliance perse-géorgienne-russe contre les Turcs sur l'arsenal de la guerre en Hongrie, ainsi que l'effet de cette alliance, affaiblissant le potentiel de guerre des Turcs en Hongrie, fut très vite mesurée en Europe Centrale aussi. C'est ainsi que « Ungerischer

⁵⁵ L. KÖVARI, *Histoire de Transylvanie*, Pest, 1803, vol. IV, p. 65.

⁵⁶ Chronologia oder Historische Beschreibung aller Kriegsempörungen unnd Belagerungen der Statt un Vesteungen auch Scharmützel und Schlachten so in ober und Under Ungern auch Sibenbürgen ... durch Hieronymum Ortelium. Nürnberg, 1615, p. 358. — Le khan Alexandre mentionné avec le roi Simon = Alexandre II roi de Kahétie, dont Tectander mentionne aussi les rapports avec l'empereur Rodolphe. Cf. encore *Hungarische Sibenbürgische etc. Chronica*, Frankfurt a/M., 1665, pp. 242-243.

und Siebenbürgischer Kriegshaendel»²⁷ paru en 1596, rendant compte des événements de guerre en Hongrie entre 1592 et 1596, écrit de façon curieuse qu'aux côtés des Espagnols, les Géorgiens aidaient aussi les Perses avec leur artillerie : « anno 1596. Der Persianer, *Georgianer* unnd Moscovitter verbinden sich miteinander wider den Türcken. ... Demnach aber unlangst der alte König in Persia mit Todt abgegangen, haben so wol die Persianische Râth als der Moscovitter und *Georgianer* den jungen König in Persia ... dahin ermahnet, dasz er bey jetziger Gelegenheit da der Türck in Ungern und Siebenbürgern häfftig angefochten wird ... die Länder, so desz jetzigen Türckischen Keyzers Vatter seinem Vatter mit Gewalt abgetrungen, widerumb an sich zubringen trachten solle. Und ob wol der Persianer sich zubringen trachten solle. Und ob wol der Persianer sich anfänglich entschuldigt, dasz der Türck in seinem Landt viel starcker Vestungen erbawet, zu welchen er keine Macht noch Geschütz solehe zu erobern, so haben ihm doch der *Georgianer* unnd König aus Spania Geschütz, wie auch der Moscovitter Volck zugesagt Deszgleichen haben der *Georgianer* und Moscovitter biszhero auch noch nicht gefreyt, den Türcken nach Ihrer Gelegenheit anzugreifen und Schaden zuzufügen. Daher siehs ansehen lässt, dasz die Türcken sich mehr derselben Orthen dann vor dem Krieg in Ungern und Siebenbürgen beförchten. ... Darausz erfolgt, dasz die Macht und Hülfen so aus Cayro, Damasco, Alepo unnd andern Orthen auff diesen Fröling herausz gegen Ungern geschickt an jetzt wider Persia gebraucht werden solle ».

C'est le 27 août 1602 qu'est partie de Prague vers la Perse sous la direction de István Kakas de Zalánkenény, précédemment ambassadeur à Londres de l'empereur Rodolphe, la mission dont la tâche était de gagner, sur l'ordre de Sigismund, prince de Transylvanie, le chah Abbas I de Perse à l'idée d'une nouvelle alliance contre les Turcs. Les membres de l'expédition — peu nombreuse — sont arrivés par la route de Cracovie-Vilna-Moscou-Kazan-Tsaritsine à Astrakhan, où ils se sont embarqués et, traversant la mer Caspienne, ils ont débarqué à Lenkoran. Le noble hongrois, âgé, n'a pas pu supporter les fatigues du voyage, il est tombé malade et est mort en Perse à Lahidchan.

Istvan Kakas a chargé, avant sa mort, son secrétaire, Georg Tectander, d'exécuter sa mission ; après de grandes difficultés Tectander a fait face à sa tâche et a remis au chah le message de l'empereur. A son retour il est resté longtemps au Caucase et a réussi à rencontrer Alexandre II, roi de Kahétie, qui était entré en guerre avec son armée aux côtés de chah Abbas. Tectander dit dans son journal de voyage — qui contient beaucoup de données inté-

²⁷ Frankfurt a/M., 1596, pp. 322-323.

ressantes sur la Géorgie — qu'Alexandre II a aussi exprimé son désir d'entrer en rapports diplomatiques réguliers avec l'empereur et roi Rodolphe ⁵⁸.

En 1627-1628 c'est le savant Nicephor Irbachi-Tcholokashvili qui fait le tour d'Europe sur mandat de Tejmuraz, roi de Géorgie. Irbachi — dont l'activité à Rome représente une étape tant dans l'histoire de la culture géorgienne que dans le développement des rapports culturels entre la Géorgie et l'Europe — a visité la Hongrie aussi ⁵⁹, mais jusqu'ici nous n'avons pas réussi à en trouver des traces, en Hongrie ou en Transylvanie. Des négociations notables n'ont pu être menées à bien, car la paix de Szöny, conclue en 1627, a fait régner un certain temps le calme entre Vienne et Stamboul, tandis que le prince Gabor Bethlen de Transylvanie basait sa politique étrangère sur l'amitié des Turcs.

Une autre mission diplomatique est bien plus riche en ce qui concerne les rapports Hongrie-Géorgie. Peter Bedik, d'origine arménienne, connaissant très bien les langues orientales, a fait ses études à Rome au collège Urbain, fondé en 1621. Dans sa carrière il a suivi les traces de Pietro della Valle — qui était d'ailleurs son parent ⁶⁰ — et il a pris part, aux côtés du moine dominicain Mathieu Iovhanesian, sur mandat du pape Clément IX, à l'ambassade envoyée au chah Soliman. Ce voyage l'a mené, par la Turquie, à Ispahan, où il a très bien affirmé sa valeur et a réussi à gagner lors de cette délicate mission la bienveillance du chah, ce qui est apparu dans l'amélioration de la sécurité de la situation des nombreux chrétiens vivant en Perse et dans les pays soumis.

Selon la coutume de cette époque, les monarques orientaux ont souvent chargé les ambassadeurs d'Europe qui les visitaient de mandats de revanche. C'est le cas de Bedik, que le chah a chargé de préparer la grande coalition contre les Turcs à la cour de Vienne. Bedik a accepté le mandat et, après un voyage aventureux, de la Perse, à travers les pays du Caucase à la Russie et la Pologne, il est arrivé en 1675 à Vienne. Ici aussi, on a découvert ses capacités diplomatiques exceptionnelles et on l'a chargé de tâches diplomatiques importantes dans la recherche des alliances contre les Turcs; pour prix de ses offices, il a reçu des lettres de provision pour Gyöngyöspata, situé au comitat

⁵⁸ POLIEVTOV, *op. cit.*, pp. 183-184. — Cf. E. VERESS, *Kakas István*, Budapest, 1905 (en hongrois).

⁵⁹ A. TCHIKOBAVA, *Istoria izoutchenia iberisko-kavkazskikh jazikov*, Tbilisi, 1966, pp. 23-24; Cf. TAMARATI, *op. cit.*, pp. 507-508; N. K. OBLOUSKAYA, *Grouzia v literatouraz zapadnoi Evropii*, XVIII-XIX v.v. Tbilisi, 1966, pp. 7, 9, 165-166, 191-195, 256.

⁶⁰ L. KALLOS - J. KERKESHAZY, *La vie du comte Abedik*, Budapest, 1939 (en hongrois). Publié aussi en langue arménienne dans les années 1946 à 1954 de la Revue Pazmareb.

Heves en Hongrie centrale et a été élevé en même temps au rang de comte hongrois à particule « de Patha ».

Il décrit son premier voyage, qui dura plusieurs années, dans un très intéressant et volumineux livre en latin ⁶¹. Son œuvre traite en détail des Géorgiens et de leurs voisins, de leur condition sociale et politique. Il écrit que l'élite de l'armée perse est constituée exclusivement de Géorgiens, y compris les officiers, même le commandant en chef, appelé spassalar. En parlant des Circassiens il indique que « ce peuple est très intelligent; pour le visage et le physique, ils sont plus beaux que les autres, et tant les Perses que les Turcs les apprécient beaucoup pour leur beauté physique, leur perfection mentale et leur fidélité innée » ⁶².

Ensuite l'auteur parle des Géorgiens : « Du côté de la mer Noire vivent les Ibères orientaux, de leur nom populaire les Géorgiens. Plusieurs princes règnent sur eux, dont deux sont les plus puissants. L'un d'eux est tributaire des Ottomans, quoique chrétien, avec tous ses sujets. L'autre siège à Tbilisi, la capitale d'Ibérie; il est tributaire du chah de Perse et suit avec quelques-uns de ses pairs la religion des Perses, quoique tous ses sujets soient chrétiens. ... Dans ce pays la religion du Christ a commencé de fleurir aux temps de Constantin le Grand, comme le disent Nicephorus Callistus et d'autres écrivains, grecs, latins et arméniens. Ce peuple est plus beau et plus belliqueux que tout autre peuple de l'Orient; ils ont déjà frappé plus d'un grand coup contre les Perses, mais ont finalement dû se soumettre à leur joug. Ils jouissent d'ailleurs maintenant de bien des privilèges et de franchises, tant en religion qu'en politique, excepté que leur prince — quoique Géorgien — doit toujours être mahométan. Le monarque de la Perse peut en temps de guerre recruter dans ce pays seul soixante mille guerriers, qui sont — comme nous l'avons déjà dit — l'élément de choix de son armée ».

Les ambassadeurs ont aussi eu l'occasion de faire la connaissance du beau-fils de Tejmuraz, le grand roi de Géorgie, qui devient plus tard roi lui-même sous le nom de Heraclius I. Ils l'ont rencontré à la table du chah de Perse. Le comte Pierre Bedik décrit cette rencontre comme suit : « Tejmuraz a engagé les combats les plus furieux contre Abbas, chah de Perse, mais il a enfin été obligé, par suite des dissensions internes créées par Abbas, de reconnaître la maîtrise du chah. Son petit-fils Heraclius s'est enfui avec sa mère, après la mort de son père David, en Russie, où il est resté pendant quelques années. On lui a fait de grands honneurs et le tsar a eu beaucoup d'amitié

⁶¹ Cehil Sutun seu explicatio utriusque celeberrimi, ac pretiosissimi theatri quadraginta columnarum etc. Viennae, 1678.

⁶² *Ibid.*, p. 339.

pour lui. Malgré cela — après avoir appris la mort de son oncle — il a confié à l'ambassadeur du chah de Perse qu'il aimerait retourner en Géorgie, si on lui permet d'exercer librement sa religion chrétienne. Immédiatement après avoir reçu une réponse favorable du chah il est parti, bien que le tsar Michel et sa propre mère, demeurée en Russie, aient tenté de le dissuader ⁶³.

Bedik écrit encore que le chah Suleiman a reçu le prince héritier de Géorgie avec apparemment beaucoup de grâce, mais que dès le lendemain le prince était plutôt prisonnier qu'hôte. « Le dîner était d'ailleurs vraiment royal et excellent. Le chah a bu avec Heraclius, selon la coutume géorgienne, dans des cornes; les ambassadeurs, selon la manière européenne, se sont servi de verres ». Après avoir décrit le dîner et les coutumes des repas, le comte Bedik raconte aussi que « le bon Heraclius vit dans la crainte à la cour du chah, ne sachant pas ce que l'avenir lui réserve. En passant par la Russie j'ai remis à sa mère les lettres que lui avait envoyées son fils. Bien que femme de cœur ferme, elle a pleuré amèrement pendant presque une heure. Je lui ai raconté tout ce que j'avais appris de manière digne de foi » ⁶⁴.

Le comte Pierre Bedik de Patha est parti, en 1684, de nouveau vers la Perse, mais nous n'avons pas de relation de ce voyage et ce grand ami des Géorgiens disparaît à nos yeux. Mais quelques années après seulement, un nouveau lien intéressant est créé entre la Hongrie et la Géorgie, lien dont nous parlerons prochainement.

Louis TARDY,
Conservateur de la Bibliothèque
Nationale de Hongrie, Budapest.

⁶³ *Ibid.*, p. 436.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 439 (« ... Coeterum bonus ille Heraclius anceps moratur in Persarum Aula nesciens quid se ultra futurum sit. Ejus vero mater, dum per Moscoviam iter facerem, mihi plurimum de eo colloca est, cui et consignavi litteras quasdam, quae erant in manu mea ab ipso unico filio suo; quae quamvis esset Heroïna animo, nihilofecius tamen per integram ferme horam amarissime flevit, diversissimae sciscitata de statu filii sui, et praecipue de fide ejus. Cui porro retuleram quae mihi fideliter de eo relata erant »).

L'ARCHITECTURE GÉORGIENNE (*)

Dans l'incalculable héritage de la culture géorgienne l'architecture occupe une place toute particulière. Dans ce domaine le peuple géorgien a atteint un haut niveau de maturité artistique. Notre pays est extraordinairement riche en monuments : il n'y a pas de ville ou de village, de vallée ou de mont où l'on ne puisse admirer des ruines : forteresse ou palais, église ou clocher, caravansérail ou tour...

On trouve en Géorgie des constructions mégalithiques : enceintes, dolmens. Les fouilles archéologiques de ce dernier quart de siècle ont mis au jour dans les régions de Tsalka-Trialeti (au sud de Tbilisi) des tumulus datant des III^e-II^e millénaires avant notre ère, riches en objets (céramiques, armes de bronze, bijoux en or et en argent, vaisselle...) qui témoignent d'un niveau culturel élevé et d'une tradition formée. Dans un grand tumulus à Samgori (fin du III^e millénaire) sous une couche de terre de 10 mètres, on a découvert une chambre funéraire à poutres de chêne. Les fouilles effectuées dans différentes régions de la Géorgie ont montré la richesse du pays en monuments artistiques datant du premier millénaire avant notre ère.

Dans la deuxième moitié du I^{er} millénaire, deux états se constituèrent en Géorgie : le royaume de Colchide, dans la partie occidentale, et le royaume d'Ibérie (plus tard Kartli) dans la partie orientale ; c'étaient des états esclavagistes avec des survivances de la communauté primitive. L'agriculture, l'élevage et certaines formes de l'artisanat avaient atteint un niveau de développement appréciable, ainsi que le commerce, dont l'activité était favorisée par l'existence de colonies grecques sur le littoral de la mer Noire. Des villes apparurent et l'on peut suivre leur croissance. La capitale de l'Ibérie, Mtskéta, devint un important centre commercial et artisanal.

C'est précisément à Mtskéta que les fouilles archéologiques ont mis au jour de remarquables objets : des bijoux, de la vaisselle, des armes des premiers siècles de notre ère. Ce précieux trésor met en relief les particularités de l'art géorgien et témoigne des liens étroits de notre pays avec le monde hellénistique, occidental et avec le Proche-Orient.

* L'auteur de cette étude sur l'architecture géorgienne (des temps les plus anciens jusqu'à la fin du XIX^e siècle), le professeur Wakhtang Beridzé, est un éminent historien de l'art géorgien. Son ouvrage est muni d'excellentes illustrations (102 planches) qui donnent au lecteur une idée précise des chefs-d'œuvre de l'art géorgien. Edition : Littérature et Art, Tbilisi, 1967.

Les auteurs anciens grecs et romains (Xénophon, Strabon, Vitruve) nous ont laissé d'intéressantes observations sur les édifices antiques de la Géorgie ; ils décrivent les villes bien aménagées, les maisons à toits de tuile, un type original de l'habitation paysanne qui s'est conservée jusqu'à nous sous le nom de darbasi. Des fouilles archéologiques systématiques ont dégagé des monuments importants allant du milieu du 1^{er} millénaire avant notre ère aux premiers siècles de notre ère : c'est la grandiose acropole de l'ancienne capitale Mtsakéta, Baguinéti, avec ses murs épais en pierre de taille, des vestiges d'un palais et un tombeau (1^{er} a. de notre ère) en pierre de taille avec une voûte en demi-cintre couverte de tuiles. Au nord de Mtsakéta, à Arinazi, là où se trouvaient jadis les somptueuses tombes des « pitiakches » (gouverneurs) de Kartli, on a découvert des vestiges de constructions, qui devaient former un complexe architectural : l'habitation des pitiakches et des ruines d'un établissement de bains des II^e-III^e siècles.

Quand nous parlons d'architecture préféodale, nous ne devons pas oublier de mentionner les constructions rupestres, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés et qui rappellent les monuments analogues de l'Asie Mineure ; la ville d'Ouplia-tsikhé (près de Gori) sur la rive gauche du Mtkvari (Koura) dont une partie des salles a été taillée aux premiers siècles de notre ère. La voûte en berceau de la grande salle a un intrados orné de caissons octogonaux qui rappellent les ornements des constructions romaines de l'époque. Certaines salles datent du Moyen Âge, époque à laquelle Ouplia-tsikhé était un centre important.

Le IV^e et le V^e siècles est l'époque de la formation du féodalisme. Le christianisme a été reconnu religion d'état dans la première moitié du IV^e siècle. Ce fait a une importance capitale dans l'histoire de la culture médiévale géorgienne. Dès lors se consolident les rapports culturels avec les centres chrétiens de la Méditerranée. Des monastères géorgiens apparaissent en Palestine. L'Évangile est traduit en géorgien. À cette époque remontent les plus anciennes œuvres littéraires qui nous soient parvenues. Au cours des siècles, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, la culture géorgienne maintenait des relations continues avec l'Occident et particulièrement avec Byzance. Du IV^e au XIX^e siècle nous pouvons suivre les étapes du développement de l'architecture géorgienne et en dégager les périodes essentielles :

1. du IV^e siècle à la moitié du VII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion arabe : c'est l'époque de la formation du féodalisme, des transformations sociales complexes, de lutte pour la consolidation du royaume et du premier épanouissement de l'architecture géorgienne du Moyen Âge ;

2. de la fin du VII^e siècle à la seconde moitié du X^e — période de transition

qui est marquée par : la domination arabe, puis, au X^e siècle, la lutte acharnée contre l'opresseur, pour l'unification du royaume morcelé, lutte dictée non seulement par une communauté culturelle et historique, mais également par les nécessités économiques. L'économie, détruite par l'invasion, se relève, les régions dévastées se repeuplent, les villes rennaissent, les monastères redevennent de véritables foyers de culture. L'architecture subit une transformation complète et complexe : de nouvelles tendances de style apparaissent ;

3. des dernières années du X^e siècle au début du XIV^e : période du plein développement de la féodalité, de l'épanouissement politique et culturel, de l'unité puissante du royaume qui joue un rôle notoire dans la vie politique du Proche-Orient. C'est l'époque des grands poètes : Roustavéli, Tchakhroutkhadzé, Chavtéli, époques de grandes créations artistiques, de chefs-d'œuvre de la peinture, de l'orfèvrerie. L'architecture de cette époque se caractérise par l'application définitive des nouvelles tendances. Mais l'invasion mongole au XIII^e siècle met fin à cet épanouissement ;

4. du XIV^e s. au début du XIX^e siècle — dernière époque de la féodalité : c'est une période remplie d'événements tragiques. La Géorgie a dû, plus d'une fois, lutter pour retrouver une indépendance politique complète et rétablir sa vie culturelle. L'invasion de Tamerlan à la fin du XIV^e siècle, les incessantes agressions de l'Iran et de la Turquie, au cours des XVI^e-XVIII^e siècles, le morcellement du royaume, la désorganisation intérieure ont laissé des stigmates profonds dans le pays. A la fin du XVIII^e siècle le royaume de Kartli et de Kakhétie a signé un pacte de protection avec sa corréligionnaire, la Russie. En 1801 la Géorgie a été annexée à l'Empire russe. Dès lors, sa vie, son développement économique sont gérés par la Russie.

L'architecture de cette dernière période n'atteint pas le niveau des périodes précédentes. Cependant elle éveille l'intérêt par la diversité de sa teneur et certaines particularités nouvelles.

On a relevé plusieurs milliers d'édifices anciens sur le territoire de la Géorgie : naturellement, ce n'est qu'une partie de l'immense œuvre conçue, au cours des siècles, par le peuple. De nombreux monuments ont été anéantis par les invasions, les guerres meurtrières, d'autres sont tombés en ruines. Les édifices religieux se sont le mieux conservés, les églises étant bâties plus solidement ; l'ennemi s'acharnait sur les palais, les habitations et les fortresses. Au Moyen Âge, la religion jouant un rôle primordial dans la vie sociale, un architecte se devait d'incarner dans un édifice religieux l'expression essentielle de sa conception cathédrique. Il ne reste en Géorgie presque aucune habitation urbaine du Moyen Âge. Les traditionnelles demeures paysannes qui nous sont parvenues datent, en grande partie, du XIX^e s.

Dans son ensemble, l'ancienne architecture monumentale est en pierre.

La Géorgie est particulièrement riche en pierres (tufs, grès, calcaires, basalte, granit). Les édifices les plus anciens montrent une haute culture de la taille de la pierre, qui se maintient et se développe au Moyen Age. Les premières constructions médiévales donnent une image nette et précise des procédés de construction et d'utilisation des matériaux.

Pour les constructions monumentales (églises, forteresses, palais) on utilisait la pierre et le mortier. Les murs des églises sont en pierres de taille. A l'intérieur ils sont maçonnés avec autant de minutie que du côté de la façade. Les dalles sont soigneusement disposées en rangées régulières. En général on préférerait la pierre claire : grise, jaune-rosé, émeraude, verte. Grâce à ces couleurs, à l'harmonie des proportions et à la netteté des formes l'aspect « moyenâgeux », « sombre » et morne est complètement étranger aux édifices anciens de Géorgie. Les églises géorgiennes, sans exception, sont à voûtes ; on connaît des voûtes en berceau, des voûtes d'arêtes, des coupoles, des conques, c'est-à-dire les procédés techniques qui apparaissent en Occident médiéval beaucoup plus tard — à l'époque romane. Les coupoles des églises surmontaient un tambour polyèdre dans lequel étaient aménagées des ouvertures pour donner de la lumière. Les voûtes ont des toitures à double pente, celle du dôme est pyramidale. Les espaces calmes et puissants des murs en pierre parfaitement taillée, presque entièrement dépourvus d'ornements dans les périodes primitives, plus tard parés de riches entrelacs, les toitures d'ardoise s'élançant en gradins et le tout couronné d'une majestueuse coupole, voilà les éléments de l'harmonie sévère et sobre des vieilles églises géorgiennes. Nous devons souligner l'art avec lequel les architectes savaient situer un édifice, l'incorporer au paysage. Nous en avons maints exemples dans différentes régions.

La ville fortifiée d'Oudjarna (à 40 km. à l'est de Tbilisi) est particulièrement représentative de l'architecture civile des IV^e-VII^e s. Malgré les restaurations postérieures, on a pu établir le contour de la ville qui date de l'époque de Wakhtang Gorgassal et de ses successeurs (V^e-VI^e s.). A cette époque Oudjarna était un centre important. La citadelle se dressait sur la crête de la montagne, sur la rive droite de l'Iori ; des tours carrées de deux et trois étages étaient encadrées dans l'enceinte qui dévalait les flancs abrupts ; les murs sont de pierres relativement minces disposées en rangées horizontales. Seuls certains éléments isolés de l'église et quelques traces de bâtiments ruraux ont subsisté.

En Géorgie occidentale, également, des ruines de forteresses et de villes fortifiées témoignent du haut niveau de l'art, mais leur aspect actuel ne nous permet pas de rétablir d'une manière précise l'état primitif de ces monuments. Par contre, de nombreux bâtiments du culte nous donnent l'image précise et

complexe du développement et des particularités du style architectural. Les IV^e-VII^e siècles sont des siècles d'architecture « pure », de la tectonique « pure ». La structure équilibrée, claire, la simplicité des formes et la concision des lignes, les proportions massives dépourvues de lourdeur, la sobriété de l'ornementation qui ne fait que souligner certains aspects de l'architecture, la belle aisance de la construction, tels sont les traits caractéristiques des édifices de cette époque.

La basilique est la forme typique de l'architecture religieuse géorgienne à ses débuts, c'est-à-dire une église sans coupole, allongée de l'Est à l'Ouest, partagée en trois nefs par des rangées de piliers. Ce type d'édifice était répandu dans toute la chrétienté, mais il était inconnu en Géorgie. L'église officielle l'a adopté, prenant exemple sur les basiliques du monde chrétien, par exemple celles de la Palestine. Les premières basiliques géorgiennes étaient, en quelque sorte, des croisements : basilique par son extérieur, l'intérieur, par contre, ne présentant aucun de ses traits caractéristiques. La tradition locale se maintint, celle d'un plan central caractéristique également des habitations les plus anciennes. L'église du monastère de Nekressi est une des plus anciennes basiliques de Géorgie (premier quart du IV^e s.).

Les authentiques grandes basiliques à trois nefs apparaissent en Géorgie à la fin du V^e siècle et au début du VI^e. Les basiliques géorgiennes, ainsi que les basiliques de Syrie, de l'Arménie, de l'Asie Mineure et de Mésopotamie constituent un groupe à part qui se distingue du point de vue artistique, ainsi que par ses procédés de construction. Le type de la basilique s'est maintenu en Géorgie jusqu'à la fin du X^e siècle.

La Sion de Bolnissi (478-493) en est l'exemple le plus significatif — cette basilique est située à 70 km. au sud-ouest de Tbilisi. L'extérieur de la basilique, dont les murs sont recouverts d'un magnifique tuf émeraude, est d'une grande simplicité. L'architecture géorgienne à ce stade de développement premier ne s'intéresse pas encore au problème de solution artistique de la façade. L'architecte se proposait de résoudre le problème de l'espace intérieur. Certaines particularités sont caractéristiques : le baptistère avec deux absides opposées, des lunettes au-dessus des accès, des arcs et des voûtes en fer à cheval. Il faut mentionner les belles décorations des bases et des chapiteaux, et les bas-reliefs à l'intérieur de l'église. Les murs de la Sion de Bolnissi ont conservé les plus anciennes inscriptions géorgiennes.

Dans cet ouvrage on peut trouver deux autres basiliques : l'église d'Ourbnissi du VI^e s. et la plus ancienne église de Tbilissi, Antchiskhati, également du VI^e s., dégagée des annexes postérieures en 1958, lors du 1500^e anniversaire de la capitale.

Dès la moitié du VI^e siècle, les églises à coupole se font de plus en plus

nombreuses et occupent une place importante dans l'architecture religieuse des siècles suivants. La petite église de la Croix (Djvari), la vieille église du monastère de Chiomgvimé et l'église épiscopale de Ninotsminda témoignent du développement complexe et de la recherche créatrice obstinée du VI^e s. Mais ce ne sont que des étapes préparatoires dans la voie vers les sommets qu'atteindra l'architecture géorgienne aux confins des VI^e et VII^e siècles. On bâtit alors plusieurs églises à coupole qui, par leur maturité et leur perfection artistique, comptent parmi les œuvres les plus remarquables du Moyen Age.

La célèbre église de la Croix de Mtskéta-Djvari — qui se dresse sur la montagne, au confluent du Mtkvari (Koura) et de l'Aragvi, face à la vieille capitale, a été construite de 586 à 604 par l'érismtavar (prince) de Kartli, Stéphanos. Dans cet édifice ainsi que dans d'autres édifices postérieurs, l'architecte se proposait, tout d'abord, de résoudre le problème d'un espace surmonté d'une coupole, capable de contenir le plus grand nombre possible de fidèles, d'harmoniser l'intérieur à l'aspect extérieur de l'édifice; il se proposait enfin de résoudre le problème de la réalisation artistique de la façade. Au cours des siècles, cela sera une des particularités principales de l'architecture géorgienne.

Le plan de l'église constitue un tétraconque avec une pièce à chaque angle de l'édifice (ce sont le diakonikon et la prothesis de deux côtés du sanctuaire, une chambre destinée aux femmes et une quatrième sans doute pour les donateurs). Ces pièces sont liées à l'espace central par des niches disposées sur les diagonales du carré central. Entre ce dernier et chaque abside se trouvent des bras rectangulaires (bema), tantôt plus courts (axe NS), tantôt plus longs (axe EO). La coupole octaèdre qui surmonte l'espace central est soutenue par les trompes et quatre absides, en d'autres termes la coupole s'appuie directement sur les murs. Le spectateur est frappé non seulement par l'intérieur, mais aussi par l'allure dépouillée, grandiose, de l'extérieur, ses proportions harmonieuses, les sobres ornements sculptés et l'accord étudié des formes architecturales. L'église semble jaillir du paysage. Sur le fond des montagnes, face aux monuments de la vieille capitale, elle compose un tableau insolite et émouvant.

Ce type d'édifice n'est connu qu'en Géorgie, et, certaines particularités mises à part, en Arménie. En Géorgie il est représenté par plusieurs églises de la première moitié du VII^e siècle : la cathédrale de Martvili en Mingrétie (Géorgie Occidentale), l'église d'Aténi près de Gori, la grande église de Dzvéli Chouamta, en Kakhétie près de Télavi.

D'autres édifices de ce style sont la cathédrale de Tzromi (début du VII^e siècle) sur la rive droite du Mtkvari (Koura), la cathédrale de Banu

(VII^e siècle) dans le sud-ouest de la Géorgie (actuellement en territoire turc,) la petite église de Samtsevrissi près de Karéli, etc...

Tzromi a été la première église dont la coupole s'appuie sur quatre piliers isolés et non sur les murs. Ce type d'église s'est surtout répandu au X^e siècle. L'axe est-ouest prédomine. Pour la première fois on a eu recours à deux niches triangulaires, situées de part et d'autre de la fenêtre centrale de la façade est, qui de l'extérieur délimitent le sanctuaire et libèrent les murs d'une masse inutile; l'abside du sanctuaire est enclose dans le rectangle des murs extérieurs. Ces niches par la suite sont couramment utilisées.

Bana est un tétraconque avec collatéral circulaire, qui enveloppe entièrement le tétraconque. Quatre piliers massifs — plus exactement quatre tours, qui contiennent plusieurs pièces superposées — soutiennent la coupole. Entre ces points d'appui s'ouvrent quatre absides; trois de ces hémicycles contiennent chacun quatre colonnes, le quatrième, à six colonnes, forme le sanctuaire. L'ornementation des chapiteaux rappelle les volutes antiques. Une autre église du même type — la cathédrale d'Ichkani (VII^e siècle) — fut reconstruite, seul le sanctuaire reste intact.

Le type est bien connu en Arménie (l'église de Zouartnots, VII^e siècle). On trouve, enfin, quelque parenté avec le plan de l'église de Bosra en Syrie, mais le collatéral et surtout l'élévation de l'église sont tout à fait différents.

La petite église de Samtsevrissi a un plan à croix libre; elle séduit par la perfection et la concision de ses proportions. Bien d'autres édifices de l'époque témoignent du développement, de la diversité et du haut niveau artistique et technique.

Il faut mentionner un type d'église qui s'est élaboré en Géorgie et qui est inconnu hors de ses frontières — la basilique à trois églises: de l'extérieur elle a l'aspect d'une simple basilique à trois nefs, mais à l'intérieur la nef centrale et les bas côtés sont séparés non par des piliers, mais par des parois. Aux VI^e et VII^e siècles des spécimens de ce type sont assez nombreux: églises de Kvémo-Bolnissi, VI^e siècle, de Dmanissi, VI^e siècle, église du monastère de Nékressi, VII^e s.; on trouve aussi des exemples dans les siècles suivants.

Il est intéressant de noter la sculpture en relief qui fait partie intégrante de l'architecture (chapiteaux de Bolnissi, bas-reliefs des façades est et sud de Djvari, bas-reliefs de la Sion d'Aténi, de la cathédrale de Martvili, etc.), les fragments de mosaïque de la voûte du sanctuaire de Tzromi et celles ornant le sol de l'église de Bitchvinta (Pitsounda), sur le littoral de la mer Noire (ces fragments se trouvent au Musée d'État de l'Art à Tbilisi).

De la deuxième moitié du VII^e siècle à la fin du X^e, époque de grandes perturbations politiques (l'instauration définitive du féodalisme, la lutte pour

l'indépendance et l'unité territoriale et politique) le processus d'élaboration, marqué par des contradictions internes, par lesquelles passe l'architecture géorgienne dans sa recherche d'un style nouveau, est riche en acquisitions : une grande diversité dans la forme et dans les motifs architecturaux, certains hérités des époques passées, d'autres nouveaux. Certains atteindront leur plein développement, d'autres dépériront.

Des édifices religieux de cette époque se sont conservés dans maintes régions, en Kakhétie, en Abkhasie, en Géorgie méridionale, c'est-à-dire surtout là où se sont formés au cours des VIII^e-IX^e siècles des royaumes ou des principautés indépendantes : l'église à deux coupes (unique en Géorgie) de Gourdjani en Kakhétie, est particulièrement intéressante ; l'église de la Toussaint de Vatchnadziani, d'un plan compliqué, toutes deux des VIII^e-IX^e s. ; en Kartli : l'église de Tzirkholi (VIII^e s.) ; en Géorgie méridionale, là où fut créé la Couropalathie de Tao-Klardjethie, le monastère d'Opisa, l'église à six absides de Gogouba (X^e s.) ; en Abkhasie la grande cathédrale du X^e s. à Bitchvinta (Pitsounda).

Il faut mentionner, à part les ruines des demeures féodales de Kakhétie, les monuments de l'architecture civile. Ce sont des édifices à un étage : au rez-de-chaussée les communs, au premier de grandes salles dont la rangée de grandes fenêtres à arc donne sur la vallée et les espaces lointains (Vatchnadziani, palais, IX^e-X^e s.).

Aux confins de la période suivante se dresse la remarquable cathédrale de Koumourdo en Djavakhétie, aux environs d'Akhalkalaki, due à l'architecte Sacotsari (964). Le plan est compliqué, l'architecture transitionnelle (à l'intérieur 5 absides et un bras à angle droit, l'extérieur en forme de croix). Koumourdo a été réalisée avec une technique remarquable ; les fins ornements de pierre des corniches, du portail et des ouvertures témoignent d'une grande maîtrise.

Dès la fin du X^e siècle et au cours du XI^e, à l'époque de la formation du royaume unifié et du développement complet du système féodal, le style nouveau se manifeste pleinement. L'architecture, reflet d'une époque de succès politiques et d'un épanouissement culturel, atteint une grande perfection. On bâtit des cathédrales, des palais royaux et princiers, des châteaux forts qui ont connu au Moyen Âge une importance générale, des caravansérails, des ponts, des aqueducs, des canaux... Les textes de l'époque contiennent des renseignements sur les édifices publics. Ces dernières années on a étudié en partie l'histoire des villes autrefois florissantes où le commerce et l'artisanat prospéraient.

L'architecture religieuse de cette époque nous est également mieux connue que l'architecture civile. On ne trouve plus de basiliques en Géorgie. Le type

le plus répandu c'est l'église à coupole, dont le plan forme un rectangle allongé; les voûtes qui épaulent la coupole et les volumes extérieurs qui leur correspondent forment une croix dans l'espace; la coupole repose sur quatre piliers, l'abside du sanctuaire est le plus souvent enclose dans un mur rectiligne. Les trompes sont remplacées par les pendentifs. Les dimensions des cathédrales du X^e et du XI^e siècles sont beaucoup plus grandes que celles des églises du VI^e et du VII^e siècles; les proportions changent aussi: les édifices sont plus élancés qu'autrefois, on augmente particulièrement la hauteur des tambours des coupoles, qui ont désormais 10, 12 ou même 14 faces et autant de fenêtres (les tambours octaédres de Djwari et d'autres églises de l'époque sont à 4 fenêtres).

Presque toutes les églises d'une certaine importance ont des porches à l'ouest et, le plus souvent, au sud. L'austère simplicité d'autrefois fait place à plus de diversité, au pittoresque, au dynamisme, aux lignes mouvementées du décor. Une grande importance est accordée à l'ornementation de la façade. Les arcs décoratifs (non fonctionnels), les corniches ornées, les chambranles des portails et des fenêtres, les rosettes et les croix deviennent parties constitutives de l'architecture. Les ornements de pierre — les entrelacs — sont d'une richesse et d'une diversité remarquables, la perfection et l'art de l'exécution suscitent l'admiration. Avec le temps, la taille devient plus plastique et le jeu de l'ombre et de la lumière plus effectif. L'intérieur des cathédrales, les voûtes et les murs se couvrent de peintures: les X^e-XIII^e siècles nous ont légué, au point de vue artistique et historique, des peintures murales de premier ordre. Ces tendances décoratives et ornementales ne troublent pas la claire tectonique de l'ouvrage, la précision de l'agencement. La riche ornementation est en harmonie avec l'architecture.

Les principaux monuments du X^e s., à part Koumourdo déjà mentionné, sont les remarquables cathédrales d'Ochki (milieu du X^e siècle) et de Khakhoulou (toutes deux en territoire turc).

Le XI^e siècle, siècle de l'édification de l'état géorgien, époque d'un étonnant effort créateur, a vu naître les plus belles et les plus importantes cathédrales, dans lesquelles se sont nettement manifestées les tendances nouvelles du style. Ce sont la célèbre église patriarcale de Svétitskovéli (le Pilier vivifiant)¹ à Mtskéta (elle a été construite par l'architecte Arsoukisdzé en 1010-1029); la cathédrale de Bagrate à Koutaïsi (1003), un des plus beaux monu-

¹ Ce nom se rapporte à une légende ancienne: sur cet emplacement a été construite la première église géorgienne. Un de ses piliers était miraculeux: il en coulait du saint chisme qui guérissait les malades. Il ne s'est rien conservé de l'église du IV^e s. Les fragments qui subsistent proviennent d'une église construite au V^e ou VI^e siècle, sur ce même emplacement.

ments de la Géorgie par la perfection des proportions, la richesse des formes, la diversité de l'ornementation sculptée et par la qualité de l'exécution (les portails d'une riche ornementation sont postérieurs de 20 à 30 ans); la grandiose cathédrale d'Alaverdi (premier quart du XI^e s.); comme d'autres édifices religieux de Kakhétie elle n'a pas d'ornement. Les proportions en sont extrêmement élancées (c'est la plus haute cathédrale de Géorgie), l'intérieur n'a pas d'égal en majesté dans notre architecture; enfin, la cathédrale de Samthavissi (à 65 km. environ de Tbilisi, au cœur de la Kartli), construite en 1030 par l'évêque Ilarion Samthavnéli. Elle est remarquable non seulement par la qualité de son ornementation; son plan plus ramassé que ceux des autres édifices du XI^e siècle, le système de décoration de sa façade (la grande croix ornée de la façade est, les fenêtres et les losanges qui forment une composition dynamique continue avec les arcs décoratifs) montrent des particularités et des procédés qui seront largement utilisés dans les siècles suivants.

Le riche tableau que présente le XI^e siècle se trouve complété par les chancels de pierre et de plâtre, ornés par des entrelacs et des reliefs, ainsi que les portes en bois sculpté (la Géorgie possède une des plus belles collections du monde). Les bas reliefs de pierre et de bois ainsi que les ouvrages d'orfèvrerie, nous montrent l'évolution de la plastique géorgienne du XI^e siècle vers les recherches purement sculpturales.

Le monument le plus remarquable de la première moitié du XII^e siècle est la grande église du monastère de Guélati (aux environs de Koutaïsi). Le monastère fondé par David le Constructeur était un important centre culturel. Le bâtiment principal est remarquable non seulement par son architecture (la luminosité spacieuse de l'intérieur), mais aussi par les magnifiques mosaïques du XII^e siècle de la voûte du sanctuaire (la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus et deux archanges) et par les nombreuses fresques historiques, exécutées à différentes époques.

Guélati est un des ensembles architecturaux les mieux conservés. Dans l'enceinte on trouve deux églises de dimensions moindres, un clocher, et les ruines de la célèbre Académie, foyer de la philosophie géorgienne au Moyen Age.

Un grand nombre d'églises qui se distinguent par leur évidente valeur artistiques remontent à la fin du XII^e s. et au début du XIII^e s. Ces édifices se rapprochent du XI^e s. par leur style, mais leurs dimensions sont moindres. Bâties dans la profondeur de vallons boisés loin des agglomérations, ces églises revêtent un caractère d'intimité qui contraste avec la grandiose majesté des cathédrales du siècle passé. Leur plan issu du plan de Samthavissi se rapproche d'un carré. La coupole s'appuie sur 2 piliers et sur les sail-

lies des murs du sanctuaire; les arcs décoratifs disparaissent peu à peu des façades. Tout l'effet est reporté sur le contraste du mur lisse avec l'ornementation intense des chambranles des ouvertures. La surface du tambour de la coupole avec les chambranles des fenêtres resserrées forme un ensemble décoratif ininterrompu. Les proportions des édifices changent, la hauteur du tambour, par comparaison au bâtiment, est très élancée. Les exemples les plus frappants sont les églises richement décorées de Ikorta (1172), Béthania, Kvathakhévi, Pitareti (fin du XII^e, début du XIII^e s.). Le présent ouvrage traite aussi d'autres monuments de l'époque : deux églises en briques : Timotesoubani et Kintsvissi (ornée de fresques d'une rare valeur artistique), des églises à une nef : Magalaant-Eklessia — l'église des Magaladzé (fin du XII^e, début du XIII^e s.), Goudarekhi (milieu du XIII^e).

Enfin, il faut mentionner des monuments rupestres, qui sont assez répandus en Géorgie au Moyen Age. Le monument le plus remarquable, dont la construction dura pendant des siècles — c'est l'ensemble des monastères de David-Garedja, qui se compose de plusieurs centaines de cellules, d'églises, de réfectoires. Les murs de nombreuses grottes sont couverts de magnifiques fresques.

Les fresques du célèbre monastère rupestre de Vardzia (dans la région d'Alkhaltikhé) qui couvrent les murs de la principale église, évoquent les portraits de Georges III et de la reine Tamar.

Une part infime des nombreux édifices d'architecture civile des X^e-XIII^e siècles est parvenue jusqu'à nous. On a récemment ouvert et refait l'ancien portail de l'enceinte de Svétitskovéli, bâti en même temps que la cathédrale sur l'ordre du patriarche Melchisédek dans la première moitié du XI^e siècle.

Il faut citer les ruines de l'Académie d'Ikalto en Kakhétie; l'édifice a l'apparence des habitations seigneuriales; les divers édifices des anciennes agglomérations urbaines de Goudarékhi, de Dmanissi, de Samchvildé, de Roustavi et des bâtiments attenants aux monastères; le palais royal de Guégouti (près de Koutaisi) est en ruines; la grande salle était surmontée d'une coupole, de quatre côtés elle avait 4 profonds bras à angles droits. Toute trace d'ornementation a disparu. Certaines parties du palais sont du XII^e siècle, certaines antérieures.

Les forteresses de Khertvissi et Atzkouri et le « Château d'Or », Okrotsikhé (sur le territoire historique de la Meskétie — Djavakétie) ont joué un rôle important à l'époque féodale.

L'architecture géorgienne des X^e-XIII^e siècles occupe une place remarquable dans l'architecture contemporaine de l'Europe et du Proche-Orient, tant au point de vue du nombre des monuments que de leur qualité artistique. Naturellement apparentée à celle d'autres pays chrétiens par une com-

munauté de foi et de communs problèmes fonctionnels, l'architecture géorgienne du Moyen Age a su maintenir son caractère national.

Les églises géorgiennes et arméniennes manifestent certaines conformités dans la conception du plan et dans l'architecture (toiture à deux pentes, couverture pyramidale de la coupole), dans l'emploi de certains motifs décoratifs, ainsi que dans l'utilisation de mêmes matériaux de construction (pierre de taille). Les différences cependant sont notables : tout autres sont les proportions du bâtiment, tout autre est la perception du coloris par l'architecte géorgien (à noter la recherche de la couleur pour la pierre de revêtement, qui peut s'expliquer, notamment, par la différence des matériaux locaux), tout autre est le caractère de l'exécution de l'ornement et tout différent l'accord de l'ornementation et de l'architecture. Un grand nombre de thèmes, de formes, de motifs ne sont propres qu'à l'architecture géorgienne ou arménienne. Les circonstances historiques, d'autre part, ont contribué à l'introduction de motifs islamiques dans l'architecture arménienne, ce qu'on ne peut observer en Géorgie à la même époque.

La distinction est marquante entre les églises byzantines et les églises géorgiennes des X^e-XIII^e siècles, quoiqu'on note une tendance analogue à la composition pittoresque et décorative. Si, comme nous l'avons vu, on a eu recours, pour les églises géorgiennes, à la pierre de taille pour le revêtement de la façade, à une pierre spécifique pour l'ornementation et, pour les murs, à de larges surfaces puissantes ; si l'architecture géorgienne a conçu un système déterminé de décoration de la façade, d'une ornementation extrêmement riche, il en est tout autrement pour les églises byzantines. Les murs, constitués de rangées alternées de pierres et de briques, sont coupés de larges bandes de mortier ; la disposition de la brique en tapisserie est un des principaux moyens d'ornementation. En fait, l'architecture byzantine n'a pas élaboré de système déterminé de décoration de la façade. Les églises à plusieurs coupoles, caractéristiques pour Byzance, n'existent pas en Géorgie. Les églises géorgiennes ont conservé davantage la netteté géométrique des lignes essentielles de la structure extérieure.

L'architecture géorgienne des X^e-XIII^e siècles est beaucoup plus proche de l'architecture romane : il y a des conformités dans les surfaces massives des murs de pierre, ornés de pilastres et d'arcs, dans certains motifs décoratifs et certaines sculptures, dans les tendances à l'ornementation de la façade. Les différences, cependant, sont apparentes. La majorité des églises romanes s'étirent le long de l'axe principal ; la partie essentielle du plan est obtenue par la répétition d'un même élément ; les tours-lanternes devant le chœur n'ont pas un rôle prédominant dans l'organisation de l'espace. Dans les églises géorgiennes la perception de l'espace intérieur n'est pas conçue au

fur et à mesure, d'après une répétition rythmée des éléments; la dominante est la coupole, elle détermine tout l'espace et l'aspect extérieur; la majeure partie de l'espace intérieur est perçue simultanément, comme un tout². Il n'y a pas de traces de réminiscences antiques dans la décoration et dans les moulures des églises géorgiennes, si fréquentes dans les églises romanes. Elles se distinguent d'autre part par de nombreux motifs décoratifs concrets, le principe de la répartition des reliefs sur la façade et leur caractère: la sculpture romane est plus expressive et émotionnelle, la sculpture géorgienne, quoique cette qualité ne lui fasse pas défaut, est, toutefois, plus mesurée et sobre. Pour conclure, l'architecture romane est une architecture de style linéaire et plastique, tandis que le style de l'architecture géorgienne des X^e-XIII^e siècles tend vers une conception pittoresque et décorative.

A partir du XIII^e siècle, aube brillante de l'architecture gothique en Occident, les destinées de l'histoire séparent les voies de l'architecture occidentale et celles de l'architecture géorgienne.

Aux confins des XIII^e-XIV^e siècles, au début de la dernière période de l'architecture géorgienne, époque de grandes crises politiques, de conflits sociaux et de difficultés économiques, certaines tendances se précisent: une certaine réaction contre le raffinement excessif des édifices de la fin du XII^e s. et du début du XIII^e, un rappel de certains motifs architecturaux et décoratifs des X^e-XI^e siècles, la perte de l'unité organique, des signes isolés d'éclectisme. Les principaux monuments de la fin du XIII^e siècle sont: l'église de Métékhi à Tbilisi; les grandes églises des monastères de Saphara et de Zarzma (aux environs d'Akhaltikhé, sur les terres de l'Atabag de Samtskhé), richement décorées et dont la technique et la maîtrise rappellent encore beaucoup les édifices des siècles précédents. Plus tard, dans la deuxième moitié du XIV^e s., les tendances nouvelles s'affirment, par exemple dans l'église de la Trinité de Guerguéti (près de la Route militaire géorgienne, près du village de Kasbéghi). De nombreux édifices des XVI^e-XVIII^e siècles existent, non seulement des églises isolées, mais de véritables ensembles d'architecture féodale (des forteresses ou des enceintes avec des tours, des maisons d'habitation, avec des églises et des clochers). On se trouve en présence de forteresses, d'un grand nombre de tours de guet, de palais en ruines, de caravansérails, de bains, de ponts, d'ensembles d'habitations propres aux régions montagneuses. Dans la Géorgie orientale, à côté de la pierre de taille, se répand l'usage de la brique, ce qui entraîne une modi-

² Les églises romanes à file de coupoles — Saint-Front de Périgueux, la cathédrale d'Angoulême, l'église abbatiale de Fontevault — laissent une tout autre impression; en fait, il y a là aussi une répétition rythmée des coupoles. D'autre part, les coupoles romanes n'ont pas le plus souvent de tambours, ce qu'on ne saurait imaginer pour les églises géorgiennes.

fication dans le caractère décoratif de la façade. L'ornementation des églises en pierre de taille est dépourvue de la virtuosité passée. L'inspiration fait place au métier. L'ornementation est souvent surchargée et prétentieuse et ne s'harmonise pas à l'architecture. Nous ne mentionnerons que certains édifices caractéristiques. Ce sont : Ananouri, château-fort des éristhaws de l'Aragwi, sur la Route militaire de Géorgie, avec sa puissante enceinte et ses tours à plusieurs étages, un réservoir d'eau, deux églises (la grande église est de 1689) ; l'église de Mchadisjvari en Kartli (entre Moukhrani et Douchéti), 1668 ; l'église de Baraconi (1753) en Ratcha, près du village de Tzessi ; l'église de Grémi, ex-capitale de la Kakhétie (XVI^e s.), où on trouve également des ruines d'un établissement de bains et des vestiges de la demeure royale etc. ; les ensembles de tours et d'habitations en ruines de Dzaghina (Kartli) ; le clocher de l'église d'Antchiskhati à Tbilisi (1675) ; le clocher de Ninotaminda (XVI^e s.) ; la forteresse de Ksani ; l'habitation du métropolite Saba Toussischvili à Ninotaminda (XVIII^e s.).

Les habitations paysannes sont extrêmement variées ; la cause en est la diversité du climat et de la nature des régions de la Géorgie, amenant l'isolement de certaines d'entre elles, l'inégalité de leur développement social et économique, de leur destin historique. La plupart des habitations (les odas de la Géorgie occidentale aux balcons de bois sculptés, les maisons avec des tours de Svanétie et de Khévi etc.) est étroitement liée aux traditions. Le type du darbasi, couvert de bois, éclairé par le haut, remonte aux temps les plus reculés. Le plan de ces habitations paysannes a évolué au cours des siècles. Certaines ont des éléments rationnels qui ont conservé jusqu'à nos jours leur signification fonctionnelle. La décoration du « dédadodzi » (« maître pilier ») du darbasi, des placards, du mobilier, les sculptures en bois des intérieurs svanes sont autant de témoignages du génie fertile et du goût du peuple.

Annexée à l'empire russe au début du XIX^e siècle, la Géorgie rétablit ses contacts avec la culture européenne. L'architecture se développe dans des conditions sensiblement différentes. Le hasard du choix fait place dans la construction urbaine à des plans préétablis : à Tbilisi, comme dans d'autres villes, l'architecture des nouveaux quartiers suit des projets préalablement définis. Certaines mesures, quoique insuffisantes, sont prises pour l'aménagement des villes, plus précisément des quartiers du centre, habités par l'aristocratie, les hauts fonctionnaires et la bourgeoisie. Les principales formes de l'ancienne architecture géorgienne — les châteaux-forts des féodaux et les résidences fortifiées — disparaissent progressivement. Les églises géorgiennes font place aux constructions de style « russo-byzantin » ou « russe ». Par contre, l'architecture des villes voit naître plusieurs formes

nouvelles : différents offices et établissements, écoles, théâtres, locaux de services militaires, religieux, issus d'un appareil bureaucratique de gestion.

L'architecture officielle adopte le style du classicisme russe. Plusieurs édifices surgissent à Tbilisi dès le début du XIX^e siècle : la maison du Gouverneur général, transformée dans les années 60, le clocher de la cathédrale de Sioni (1812), l'État-major de l'armée (les années 20), le Gymnase (fin des années 30), le Corps de garde, etc. Les éléments du classicisme pénètrent également dans l'architecture des maisons d'habitation, l'aspect extérieur de ces dernières étant nécessairement approuvé « d'en haut ». On a pourtant dû tenir compte des conditions naturelles du pays et des traditions séculaires de l'architecture géorgienne qui ont laissé leur empreinte sur ces mêmes maisons d'habitation.

A partir des années 60-70 du XIX^e siècle, avec le développement intense du capitalisme, Tbilisi devient de plus en plus une ville de commerce et de bureaucratie, l'architecture de la ville perd absolument son caractère national, cédant à l'afflux de l'éclectisme. Un kaléidoscope de styles s'établit dans les rues de Tbilisi.

Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e que nous assistons à quelques tentatives visant à utiliser les motifs de l'ancienne architecture géorgienne et du décor. La plus grande tentative de ce genre est le bâtiment de l'ancienne Banque de la noblesse géorgienne, actuellement la Bibliothèque publique d'état (architectes A. Kalguine et H. Hrinevski).

Le développement de l'ancienne architecture géorgienne s'étend sur plus de 2.000 ans, si nous ne tenons pas compte des monuments qui appartiennent à une époque antérieure à une société de classes. Au cours de son évolution, elle n'a pas cessé de s'abreuver aux sources vivifiantes de l'art populaire et plus d'une fois a atteint les sommets de la création artistique. Malgré les contacts permanents avec les civilisations occidentales et celles du Proche-Orient, l'architecture géorgienne ancienne a su dégager l'essence de son originalité artistique et préserver le caractère national de son art. L'architecture géorgienne ancienne a enrichi par des œuvres remarquables le trésor de l'art et occupe une place d'honneur dans l'histoire de l'architecture mondiale.

Wakhtang BERIDZÉ,

Institut d'Histoire de l'Art Géorgien
de l'Académie des Sciences de Géorgie,

Tbilisi, 1967.

ÉTUDE DE G. TCHOUBINACHVILI SUR L'ARCHITECTURE ARMÉNIENNE

La publication de l'ouvrage de G. Tchoubinachvili sur l'architecture arménienne était attendue avec intérêt dans les milieux scientifiques qui s'intéressent à l'art oriental. Comme on le sait, le savant autrichien Joseph Strzygowski, qui a publié une étude sur les sources de l'art aux débuts de l'ère chrétienne et de l'époque byzantine, a consacré un ouvrage de deux tomes¹ à l'architecture arménienne. Dans cet ouvrage, des thèses d'ordre général et des considérations particulières très importantes voisinent avec des erreurs absolument inacceptables, parmi lesquelles on relève le tableau partiellement erroné du développement de l'architecture arménienne et le refus catégorique de reconnaître l'existence d'un art géorgien indépendant, parallèle à l'art arménien².

« Comme, avant d'avoir pris connaissance de l'ouvrage de Strzygowski — écrit Tchoubinachvili — j'avais formulé, après une étude directe de monuments particuliers de l'Arménie et de la Géorgie, la proposition fondamentale concluant à l'indépendance de chacun de ces arts, en tant que branches de l'Orient chrétien et cela malgré le contact permanent entre eux, et conclu qu'il était prématuré, en l'absence d'une étude approfondie portant sur un grand nombre de monuments de base essentiels appartenant à chacun de ces peuples, de conférer la primauté à l'un ou à l'autre³, il était naturel

¹ *Die Baukunst der Armenier und Europa*, 2 Bände, Wien, 1918.

² Le choix des monuments servant de base à cette étude fut guidé par les spécialistes locaux : l'architecte Toross Toramianian et l'évêque Garéguine Ovsepian, qui avaient consacré de nombreuses années à l'étude des antiquités de leur patrie.

Tchoubinachvili a publié une analyse critique de cet ouvrage qui en dégage tant les aspects positifs que les défauts et suscite également certaines questions de principe. Elle a été publiée dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, Bd. XV, Heft 5/6, Leipzig, 1922, S. 217-237. Il faut noter que d'après la remarque d'Edm. Weigand (*Byzantinische Zeitschrift*, Bd. XXIV, 1924, S. 475) cet article est « weitans das treffendste und belangreichste, was zu Strzygowski's Armenienwerk und seiner Methode überhaupt gesagt worden ist ».

³ A la page V de la préface de l'étude sur la petite église de Djvari à Mtxeta, publiée en fascicule séparé en 1921 à Tbilisi, en langue allemande, nous lisons :

« Die Kunst Georgiens und die Kunst Armeniens sind selbständige Vertreter christlicher Kunst im Oriente neben anderen und ihnen ebenbürtig... Beide Kunstzweige entwickelten sich zwar unter ständiger Wechselbeziehung, aber von einer Identität leider kann keineswegs die Rede sein; desgleichen kann vorläufig auch die Behauptung von der führenden Rolle eines

d'étayer la lecture de l'ouvrage de Strzygowski par l'étude personnelle des nombreux monuments considérés et désignés comme des jalons essentiels du développement de l'art arménien. Car cette étude constitue — tant aujourd'hui qu'au moment de la parution de l'ouvrage cité, un phénomène d'une importance exceptionnelle, exigeant un contrôle rigoureux de tous ses aspects. C'est pour cette raison qu'en 1924 j'ai demandé à l'Université de Tbilisi de prévoir le financement d'une expédition ayant pour but l'étude fondamentale des monuments de l'architecture arménienne. L'architecte N. P. Sévérov, attaché à la section d'étude critique de l'art près l'Université, les professeurs A. Chanidzé et L. M. Mélikset-Bek participèrent à cette expédition.»

Les études actuelles concernant l'architecture arménienne représentent essentiellement les conclusions des travaux de l'expédition de 1924, rédigées à l'issue de cette dernière, conclusions qui n'ont pas été publiées jusqu'ici, à l'exception de quelques chapitres parus dans leur rédaction initiale, du reste en abrégé⁴. Actuellement, Tchoubinachvili présente ces études sous une forme complètement remaniée, complétées par des matériaux provenant des expéditions ultérieures sur les sites des monuments de l'Arménie. Le caractère de l'exposé a également été remanié; initialement il était axé sur les points où les matériaux obtenus différaient essentiellement des affirmations contenues dans l'ouvrage de Strzygowski, dont les écarts scientifiques en général, et ceux exposés dans son ouvrage cité, en particulier, ont déjà été suffisamment mis en lumière⁵. A présent, après un intervalle de presque 40 ans, il est naturel d'étoffer l'exposé par l'apport de nouveaux matériaux, dit le savant géorgien.

Il faut noter que le point de vue erroné de Strzygowski au sujet de l'architecture géorgienne, qui serait un épigone de l'architecture arménienne, s'est manifesté depuis près d'un siècle. La ressemblance extérieure entre ces deux architectures, si on les compare avec d'autres secteurs de l'architecture médiévale, estompait aux yeux des chercheurs les différences qui existent entre elles. Il est du reste facile de comprendre qu'en raison du petit nombre de monuments connus dans la littérature, leurs traits distinctifs ne peuvent effectivement être nettement dégagés et déterminés d'après les publications,

derselben und der empfangenden des anderen nicht aufgestellt werden — wir haben hier zwei Zweifels-ohne mit selbständigen Kunstphänomenen zu tun.»

⁴ Les chapitres V et VII ont paru en langue allemande dans *Byzantinische Zeitschrift* en 1928 et 1930, Band XXVIII et XXX; le ch. II, également en allemand, dans l'étude *Die Kirche in Zromi und ihr Mosaik* (Georgische Baukunst, Bd. II), 1934; chapitre I dans l'étude *Les Monuments du type Djvari*, Tb., 1948.

⁵ Voir aussi la critique d'Ernst Herzfeld dans *Wasmuth's Monatshefte für Baukunst*, 4^e année, 1919-1920. Abteilung Archiv für Geschichte und Ästhetik der Architektur, S. 2-5, 24-33.

sans connaissance directe de la diversité et de la richesse presque inépuisables des monuments existants. En outre, le voisinage de ces deux pays également éloignés de l'Europe favorisait le développement commun, dans les mêmes publications, des matériaux s'y rapportant. Enfin, le fait que plusieurs monuments géorgiens ont été signalés par erreur comme se trouvant en Arménie ajoute encore à cette confusion.

Mais ce qui contribua le plus à confirmer cette situation fut l'affirmation du premier explorateur de l'architecture du Caucase, le suisse Frédéric Dubois de Montperreux (1838) qui prétendait que l'architecture géorgienne n'était en réalité qu'un rameau de l'architecture arménienne, créée par elle et subissant son influence presque tout au long de son développement. Cette affirmation, émanant d'un homme que l'académicien Brosset nomma « l'encyclopédiste du Caucase » paraissait fondée et sérieuse même en l'absence de preuves. Et ni les fines remarques de Karl Chnaazé (1855-1869), ni même l'analyse critique compétente et documentée de l'architecte académicien N. P. Kondakov (1876) ne réussirent à assainir la situation.

Aujourd'hui encore, après plus d'un demi-siècle, cette orientation dénuée de base scientifique trouve encore du crédit. Nous citerons une de ses dernières manifestations dans l'article du conservateur de la section des antiquités chrétiennes du musée du Louvre, Étienne Coche de la Ferté, qui écrit au sujet de l'art géorgien, à propos de l'un des bas-reliefs de la façade de Nikortsinda : « En Orient nous le rencontrons dans l'art géorgien, issu, comme on sait, de l'art arménien ; or on connaît la fidélité de celui-ci à certaines de ses attaches paléochrétiennes. » (*Gazette des Beaux-Arts*, 1960, n° 1096-1097, p. 264.)

Les résultats des découvertes de l'expédition de 1924 permirent d'approfondir sensiblement la question principale et ébauchèrent une série de questions à étudier ultérieurement ; ils élucidèrent également, sans le moindre doute, des questions se rapportant particulièrement à l'architecture arménienne. Le déroulement même de l'histoire de ces deux pays démontre que la thèse soutenue par Tchoubinachvili, suivant laquelle ces deux arts, aux caractéristiques nationales marquées, sont indépendants l'un de l'autre, est conforme à la réalité.

Nous pensons que la publication de ce résumé de l'ouvrage du savant géorgien, rédigé par lui-même, et en même temps de l'étude du professeur Wakhtang Beridzé sur l'architecture géorgienne, rendra service aux chercheurs de l'art de l'Orient chrétien et les aidera à définir les places respectives des architectures arménienne et géorgienne dans le développement général de l'art chrétien du Moyen Âge.

K. SALLA.

FORSCHUNGEN ZUR ARMENISCHEN ARCHITEKTUR *

1.

Die in dieser Publikation ausgebreiteten Forschungen zur Geschichte der armenischen Architektur fallen mit ihrem Beginn in die Jahre 1915 und 1916, als ich in der Ruinenstadt Ani mit deren durch die Grabungen N. Marr's wiedererstandenen Baudenkmalern bekannt wurde. Meine Forschungen erhielten neuen Auftrieb im Anfang der 20-er Jahre nach Lektüre des bedeutenden zweibändigen Werkes Josef Strzygowskis mit dem kampflustigen Titel « Die Baukunst der Armenier und Europa » (Wien 1918). Einige seiner Behauptungen forderten zu erneuter Prüfung auf, da sie nicht genügend belegt waren. Ich widmete dem Werke bereits damals eine ziemlich eingehende Besprechung mit kritischer Würdigung und Formulierung problematischer scheinender Behauptungen¹. Die Kritik Ernst Herzfelds, welche manche bedeutende Thesen enthielt, war so sehr von persönlicher Einstellung gefärbt und von sarkastischen, spöttischen Wertungen begleitet, dass sie ruhiger Würdigung enthoben erscheint².

Das Werk Strzygowski's bleibt in der deutschen, englischen und französischen kunstwissenschaftlichen Literatur — auch heute noch — das einzig zitierte Werk über armenische Baukunst mit allen darin ausgesprochenen Behauptungen und Datierungen der Denkmäler. Strzygowskis Interesse bestand nicht darin, die individuelle Art der armenischen Kunst festzustellen, sondern lediglich mit Hilfe derselben die Bedeutsamkeit des Orients für das Werden der Baukunst Europas zu demonstrieren. Dies bedingte ein williges Bekennen hohen Alters mehrerer Denkmäler und sogar ganzer Typengruppen, obwohl dafür keine überzeugenden Tatsachenreihen in den erhaltenen Inschriften vorhanden waren; und auf dieser Grundlage wurde dann ein

* G. N. ТЩРВІНАШВІЛІ, *Razyskanija po armjanskoj architekture* (Institut istorii gruzinakogo iskusstva), Tbilisi 1967, xviii + 201 S., 50 Grundrisse und 212 Abbildungen auf Tafeln; S. 177-201.

¹ *Die christliche Kunst im Kaukasus und ihr Verhältnis zur allgemeinen Kunstgeschichte* (eine kritische Würdigung von Josef Strzygowski's, *Die Baukunst der Armenier und Europa*), Monatshefte für Kunstwissenschaft, Bd. XV, Heft 7-9, Leipzig 1922, S. 217-237.

² Waasmuth's Monatshefte für Baukunst, IV. Jahrgang, 1919-20. Abt.: Archiv für Geschichte und Ästhetik der Architektur, S. 2-5. 24-33.

nicht genügend belegter Abriss der Entwicklung der armenischen Baukunst vom VI. bis zum XII. Jahrhundert postuliert.

Meine Forschungen verfolgten von Anfang an das Ziel, das spezifisch Armenische in der Baukunst Armeniens festzustellen, was naturgemäss zunächst eine feste Chronologie der Denkmäler erforderte und eine bestimmte Kontinuität der Entwicklungsstufen voraussetzte. Strzygowskis ganze Konzeption aber liess die kontinuierliche Entwicklung mit dem Wechsel einzelner Elemente zu bestimmten Zeitpunkten ausser acht. Er stellte die Hypothese einer frühen, vom IV. (oder gar III.) bis zum VI. Jahrhundert verlaufenden Entwicklung der Typen von Kirchengrundrissen auf, die bereits alle im VII. Jahrhundert mit Beispielen belegt wären. Darauf fand ein zwei volle Jahrhunderte dauernder, völliger Stillstand beträchtlicher Bautätigkeit infolge der Eroberung des Landes durch die Araber statt. Erst in den letzten Jahren des IX. Jahrhun[S. 178]derts soll eine Wiedergeburt des Landes zu spüren sein. Alle von diesem Zeitpunkt an bis zum Jahre 1100 erbauten Kirchen, teilweise noch ein bis zwei Jahrhunderte länger, sollen lediglich eine Wiederholung der um das VII. Jh. entwickelten Bautypen sein.

Es war also notwendig, eine eingehende Analyse jener Bauten vorzunehmen, die Bedenken hervorriefen, wenn man Strzygowskis Datierungen akzeptieren wollte, insbesondere aber wurde man dazu durch die von Marr gegebene grundlegende Umgestaltung des « traditionellen » Bildes armenischer Geschichte, wie sie von Gelehrten des 19. Jh. festgelegt worden war, geleitet; andererseits musste man auch die Analyse der Denkmäler des ehemaligen armenischen Königreichs mit der Hauptstadt Ani berücksichtigen, wie sie Marr auf Grund von Merkmalen an den Denkmälern selbst und nicht nach Erwähnungen in Schriftquellen durchführte.

Wie in der vorromanischen und romanischen Epoche in einzelnen Ländern Europas eine parallel sich entwickelnde Architektur zu verfolgen ist, so waren auch für die Entwicklung der armenischen Baukunst Feststellungen der georgischen massgebend.

Ich unterscheide in der Entwicklung der armenischen Baukunst zwei Epochen von ganz ausgeprägtem Charakter, jede — eine frühere, strengen Stils, in den Denkmälern des VII. Jh., und eines anderen Stils, von reicherer Ausschmückung, an Denkmälern des XI-XIII. Jh. Übergangerscheinungen vom strengen zum anderen Stil, die im Folgenden an Kuppelkirchen verfolgt werden, fanden gleichzeitig mit dem Wechsel einzelner konstruktiver und architektonischer Elemente und dekorativer Motive statt. Quantitativ steigerten sich dieselben mit der Zeit. Gerade Strzygowski war es, der im frühchristlichen Orient das Trompensystem als konstruktives Merkmal im Unterschied zur byzantinischen Kunst feststellte. Dies wird tatsächlich auch

am Beispiel der armenischen Kunst bestätigt: im X. Jh. (oder am Übergang vom IX. zum X. Jh.) werden Trompen durch Pendentifs ersetzt. Strzygowski aber nahm für die armenische Kunst diesen Wechsel fälschlich um die Mitte des VII. Jh. an; er fusste dabei auf dem Wiederherstellungsprojekte des Architekten Thoramania für die Kirche Zwartnotz (für die jetzt ein Trompenfragment in der Ruinenstätte an den Tag gebracht ist) und hielt die Bauten in Arudsch und Thalin mit Pendentifs unter der Kuppel für Bauten des VII. Jh. Der frühchristlichen Reihe sind auch die kuppeligen Zentralbauten der letzten Gruppe mit Pendentifs, Sechs- und Achtpassen abzusprechen. Mit der Versetzung der Kirche in Arudsch aus dem VII. ins X. Jh. verschwindet der Bruch von 200 Jahren in der Entwicklung. Dem Ersatz der Trompen durch Pendentifs fügt sich ferner das Erscheinen eines vortretenden runden Gesimses darüber und der runden Kuppeltrommel an. Beim Trompenübergange war die Trommel im Innern wie im Äusseren achteckig, vom X. Jh. an wird sie von aussen bald 12-seitig, bald rund geformt. Dem entsprechend vergrössert sich die Fensterzahl von 4 auf 8 und 12. Werden Kreuzgewölbe in Nebenräumen, Vorhallen u.a. in älterer Zeit angebracht, so sind sie über quadratischem Grundriss aufgeführt, im hohen Mittelalter hingegen vermindert sich deren Anwendung und, falls noch Kreuzgewölbe Verwendung finden, ist ihr Grundriss rechtwinkelig. Auch der Fassadenanblick erfährt Änderungen: die Ostfassaden der Kirchen der hl. Gaiane und in Aramus, Odzun, Kosch, Hnewank, wo zu Seiten des Altarraumes Kammern bestehen, haben glatte Wände, dagegen sind an Bauten derselben Grundrisseinteilung in Schirakawan, Ptghni, Arudsch, Artik die Ostfassaden mit Dreiecknischen versehen. Im weiteren Verlauf der Entwicklung erscheinen solche Nischen auch an anderen Fassaden. Es ist klar, dass solche Erscheinungen keine zeitlichen Ausnahmen zulassen, ebenso wenig wie beim Gebrauch von Pendentifs im VII. Jh.

Ein grundlegender Mangel von Strzygowskis Untersuchung besteht in völliger Ignorierung einer Evolution in den armenischen Denkmälern der frühchristlichen Zeit und in der Definition der Bauzeit aller von ihm erforschten Denkmäler ins VII. Jh. Dagegen mache ich den Versuch, einiges aus dieser Zahl als Schöpfungen des VIII. und IX. Jh. zu bestimmen. Dies erlaubt dann bestimmte Verbindungsglieder zu Werken des X. und folgender Jahrhunderte aufzutun, d.h. grundlegende Entwicklungslinien armenischer Baukunst festzustellen.

Als Ergebnis dieser Überprüfung erhält man ein Bild, in dem die Denkmäler von Jahrhundert zu Jahrhundert verbunden und bestimmte Zusammenhänge festgelegt werden, sodass ein Abbruch jeglicher Bautätigkeit im Laufe von zwei Jahrhunderten (vom VII. bis zum IX. Jh.) entfällt, [S. 179]

eine Konzentration jeglicher Bauproduktion einzig im VII. Jh. vermieden und eine bestimmte Gesetzmässigkeit in der Entwicklung offenbar wird. Dadurch werden zwar die gewissermassen gewohnten Datierungen, wie sie Strzygowski behauptete und wie sie auch Sirarpie Der Nersessian akzeptiert hat, z.T. verschoben³. Endlich wurden die früher gemachten allgemeinen Beobachtungen bestätigt, dass « für die armenische Kunst eine Dauerhaftigkeit einzelner Elemente, ihre Stabilität, charakteristisch ist. Jener Umstand, dass einundderselbe technische Griff oder ein ornamentales Motiv udrgl. Jahrhunderte lang beharrt, nur sehr wenig bedeutende Änderungen erleidend, erklärt auch gewissermassen, weshalb Tatsachen armenischer Archäologie im Verlauf einer verhältnismässig geringen Zeitspanne gruppiert werden ». Andererseits aber wurde verzeichnet, dass « neben einem konservativen Verhalten am disponiblen Formenschatze ein reges Entgegenkommen allerlei Novitäten gegenüber, die aus anderen Kulturzentren kommen, zu verzeichnen ist »⁴. Folglich war eine Präzisierung der Daten einzelner Denkmäler auch von dieser Seite her ein dringendes Erfordernis. Also mussten diese Forschungen in der Anlage von einzelnen Denkmälern oder deren Gruppen ausgehen.

In der vorgelegten Zusammenfassung resümiere ich meine Forschungen als einen kurzen Abriss der Entwicklung der armenischen Baukunst, also in chronologischer Aufeinanderfolge, nicht, wie es im russischen Texte geschieht, den Forschungsproblemen nach. Entsprechend ist die Darstellung durch Angaben der in der wissenschaftlichen Literatur erwähnten Denkmäler erweitert, die — wie ich glaube — sich gut in die von mir erforschten einreihen, obgleich manchmal mit Änderung der ihnen dort gegebenen Charakteristik und Datierung. Auf diese Weise wird der Tatsachenbefund nicht nur über Kuppelkirchen, die den Inhalt meiner Forschungen ausmachen, erweitert, sondern es werden auch gelegentliche Hinweise über Basiliken, die im V.-VI. und im VI. Jh. ausgeführt wurden, gegeben.

2.

Die älteste in Armenien vorhandene Kuppelkirche befindet sich unweit von Erewan in dem Dorfe *Awan*. Wie ich in der Untersuchung der « Denkmäler vom Dschuari-Typus »⁵ gezeigt habe, ist die Kirche in Awan eine

³ S. DER NESESSIAN, *Armenia and the Byzantine Empire*, Cambridge (Mass.), 1948. Die Schrift von KHATCHATOURIAN, *L'architecture arménienne*, Paris 1948, ist mir leider unzugänglich.

⁴ Bericht des Altertums Museums in Ani für das Jahr 1916 (*Anijskije drevnosti*, III). Petrograd 1918, S. 16 und 21 (russisch).

⁵ *Monuments architectoniques du type de Djouari* (russisch mit ausführlichem französischem Résumé auf S. 199-210), Tbilisi 1948 (in zwei Bänden).

Nachbildung der Dschuari-Kirche in Mzcheta, aber von einem Architekten erbaut, der den genannten Bau in Georgien nur vom Hörensagen, nicht *de visu* kannte. Daher ist die Komposition ganz anders geraten, obgleich die gleiche Verteilung der Räume erhalten bleibt: die Dschuari-Komposition ergibt einen hohen, weiten, freien, tetrakonchen Hauptraum mit grossem zentralem Quadrat, bei welchem zwei Drittel jeder Seite von einer halbrunden Apsis mit Bema durchbrochen sind; in den Quadratecken befinden sich Dreiviertelkreisnischen mit einem Durchgang in die quadratischen Nebenräume, die mit Kreuzgewölben über Eckstützen überdeckt sind. Den Übergang zum Kuppelrund bilden drei Trompenreihen — die untere aus vier grossen, die eine achtseitige Trommel mit 4 Fenstern zu bilden ermöglichen; darüber zwei Reihen aus 8 und 16 kleinen Trompen als Übergang zum Rund der Kuppel. Der Aussenbau umfasst in bewegter Kontur den Hauptraum mit den vier Eckräumen und in den fünfseitigen Vorsprüngen im Zentrum jeder Fassade Apsiden und mit ihnen durch Nischen verbunden die rechteckigen Vorsprünge an den Ecken.

Die Dschuari-Kirche in Mzcheta, wie auch alle weiteren Vertreter dieses Typs in Georgien — Ateni, Martwili, Schuamta, — sind eingehend analysiert, die vollendeten künstlerischen Qualitäten festgelegt, ihre Stellung in der Entwicklung der georgischen Baukunst bestimmt; ferner habe ich auch die Vertreter dieses Typs in Armenien Revue passieren lassen, die Strzygowski fälschlich « Hripsime-Typ » genannt hat.

Der älteste Vertreter dieses Typs in Armenien ist die Kirche im Dorfe Awan. Sie wurde von [S. 180] Gegenkatholiks Johannes als seine Ruhestätte erbaut *, der ein Anhänger der orthodoxen Kirchenlehre (gemäss den Bestimmungen des Konzils von Chalzedon) war und 609-610 oder 611 gestorben ist. Sie ist, wie der Vergleich der Grundrisse und eine Baueinzelheit klarlegen, in Nachahmung der Dschuari-Kirche, ihres gepriesenen orthodoxen Vorbildes, erbaut, das in den 90-er Jahren des VI. Jh. (zwischen 585/6 und 604/5) in Georgien errichtet worden war und nicht nur von Georgiern hochgeschätzt, sondern auch von Armeniern eifrig besucht wurde, bis den letzteren nach dem endgültigen Bruch zwischen der georgischen und der armenischen Kirche vom armenischen Katholikos Abraham (607-03) durch besonderen Beschluss der Besuch verboten wurde. Der Architekt in Awan war nicht, wie erwähnt, *de visu* mit der Dschuari-Kirche bekannt, sondern erfuhr darüber nur aus zweiter Hand. Alle Raumeinheiten des Dschuari-Grundrisses wurden in Awan in einen rechteckigen Aussenbau eingezwängt: der Tetrakonchos be-

* Strzygowski verwechselt in seinen Angaben (S. 89 und 470) diesen Johann mit einem früheren (557-574 J.J.), wodurch er die Erbauungszeit fast ein halbes Jahrhundert zu früh angesetzt und dadurch Forscher, wie David Talbot Rice u.a., zu Irrtum verleitet hat.

steht aus zwei grossen Apsiden (Ost und West), die durch Bemata erweitert sind, und aus zwei kleineren, flachen, ohne Bemata (N und S), die Eckräume aber haben runden Grundriss. Die Dreiviertelkreisnischen in den Quadratkanten unter der Kuppel sind nicht richtig diagonal gestellt worden. Der Übergang vom Quadrat zum Rund der Kuppel besteht in Awan aus zwei übereinander vorspringenden Bögen, unter denen sich eine kleine Wandstirn und darunter bereits das Gewölbe über der Dreiviertelkreisnische befindet. Dank diesen Abweichungen empfindet man anstatt der Einheit des Hauptraumes mit rhythmischer Reihenfolge der Formen, die so ganzheitlich in Dschuari zustande gebracht worden ist, in Awan eine Zersplitterung der Einheit, das Unzusammenhängende gleichartiger Formelemente. Der Aussenbau war in Awan untersetzt und gestreckt mit ähnlich gestrecktem Körper der Kuppeltrommel, die abgeplattete, eingedrückte Ecken hatte.

Der Architekt in Awan bewältigte den Bauplan nur sehr schwer; in der Portalform und der Fensterausstattung, wie in dem Gesims an der Westfassade kommen Formen der Basiliken Armeniens (Ereruk, Tekor, Kassach, Egiward u. a.) zur Schau, die alle der Wende vom V. zum VI. oder dem VI. Jh. angehören und den ältesten Kuppelbauten, die erst von Beginn des VII. Jh. in Armenien bekannt sind, vorausgehen⁷.

In Awan ist eine einzigartige Einrichtung, nämlich ein Sondereingang zum südwestlichen Ecknebenraum der Kirche, vorhanden. Diese Einrichtung erhält ihre Erklärung in Dschuari, wo über diesem Sondereingange im Innern eine Inschrift aus der Bauzeit angebracht ist und den Raum als für Frauen reserviert anzeigt. Somit steht ausser Zweifel, dass der Architekt in Awan mit dem Plan von Dschuari bekannt war und ihn mit der ihm geläufigen rechteckigen Basilikenform kombinierte. Die verschiedene Grösse und Bildung der vier Apsiden, die Zerstückelung des Raumes und die notdürftigen Masse des Aussenanblickes sind Folgen dieser seiner Einstellung. Hier muss noch betont werden, dass der georgische Erstlingsbau des Typs — die Dschuari-Kirche von Mzcheta — ein folgerichtiges Schlussglied der vorangegangenen, ständigen Entwicklung der georgischen Baukunst war, künstlerisch ein Meisterwerk, was seine Bedeutung für die Abzweigung des Typs im Armenien des beginnenden VII. Jh. in der Kirche von Awan auch von dieser Seite her begründet.

⁷ Es muss ausdrücklich gesagt werden, dass die Basiliken die ältesten bekannten Monumentalbauten Armeniens sind, die vom Ende des V. bis Ende des VI. Jh., wie es N. Marr vor einem halben Jahrhundert bereits festgestellt hat, erbaut wurden. Er zählte dazu Ereruk und Tekor, bevor letztere zur Kuppelkirche umgebaut wurde. Dazu gehören die Basiliken im Dorfe Egiward, von Katholikos Mosses (574-604) erbaut, in Kassach (Aparan) und in Aschtarak, die neuerdings als älter angesprochen werden.

[S. 181] Diese Kirche des ersten Jahrzehnts des VII. Jh. in Awan diente als Vorbild für Nachahmungen in den folgenden Jahrhunderten mit den der Zeit entsprechenden Änderungen. Davon wird später in chronologischem Zusammenhang die Rede sein.

623 begann einer der grössten Feudalfürsten Armeniens in *Bagaran*, unweit von Ani, den Bau eines Tetrakonches mit vier freistehenden Stützen unter der Kuppel, der von seiner Witwe 631 beendet wurde. Die Trompenüberleitung vom Quadrat zum Kuppelrund ist noch in der unteren Reihe erhalten [Strzygowski, Abb. 27, 28, 34, 84 u. 86 (Grundriss u. Schnitt), 85, 87-89, 255, 265, 588]. Mit gutem Grund wird mit dem Bau in Bagaran der französische Bau in Germigny-des-Prés von 806 verglichen.

Es ist wohl möglich, dass der Tetrakonchenbau der Kathedrale in *Etschmiadzin*, wie der Architekt Toros Thoramian annahm, ebenfalls dem VII. Jh., und zwar dessen Mitte, angehören mag. Dieser ältesten Zeit dürfte man die Mauern einschliesslich der Höhe der vier Konchen zusprechen; die höher liegenden Bauteile aber wurden in folgenden Zeitabschnitten (bis in das XVII. Jh.) aufgeführt. Die vor kurzem durchgeführten Grabungen in der Kathedrale stellen eine um etwa 1,20 m erhöhte Lage der Diehle und des Bodens fest, unter denen ursprüngliche profilierte Basen der Stützen und der Apsidenecken erhalten sind. Die Grabung hat weitere Fragen aufgeworfen, die noch ihrer Lösung harren *.

Einen anderen Typus einer länglichen Kuppelkirche mit vier freistehenden Stützen bilden einige Vertreter im VII. und ein einziger im VIII. Jh. Der Katholikos Ezer (630-641), ein Anhänger griechischer Orthodoxie unter den Patriarchen Armeniens, begann fast gleichzeitig zwei Kirchen dieses Typs zu bauen, eine in Etschmiadzin, die Kirche der hl. Gaiane (wohl von 630 bis 636), und eine andere des hl. Karapet (Johannes des Täufers) in Bagawan unweit von Diadin, die Mitte 631 begonnen und 639 beendet wurde. Die dritte Kirche derselben Form ist die Kathedrale in Mren, südlich von Ani nahe dem Flusse Arpatschai gelegen, deren Beginn auf das Jahr 639 oder 640 fällt.

* Die von Architekt Thoramian im J. 1900 vorgelegte und von Prof. Marr gleichsam approbierte Rekonstruktion des Grundrisses der Kathedrale, wie ihn Wahan Mamikonian im J. 483 aufgeführt haben könnte, ist nicht näher belegt worden, und durch die neuerliche Grabung und die Untersuchungen von A. A. Sainian vollkommen widerlegt. Daher möchte ich die Behauptung von André Grabar (*Martyrium*, I, 181), der mit vollem Recht Thoramian als «den besten Kenner der alten Architektur seines Volkes» bezeichnet, dass seine Rekonstruktion der Kathedrale in Etschmiadzin «auf Grund minutiöser Untersuchung von deren Mauern, die zu ihrem ursprünglichem Zustande gehören», entstanden sei, als irrtümlich ablehnen; denn Thoramian hatte lediglich gewisse Fassadenteile einer näheren Untersuchung unterzogen. Ähnliches passierte S. Geyer, Orlando, D. Talbot Rice. (Abbildungen 20, 21, 264, 275, 340, 341, 379, 380 der Kathedrale bei Strzygowski).

Die Kirche der hl. Gajane ist gut erhalten, unbedeutende Wiederherstellungen sind leicht zu unterscheiden, wie auch der westliche Anbau, und dessen seitliche Zusätze. Die Kirche ist wohlgestaltet, ruhig und harmonisch gebildet. Der Architekt war auf der Suche: ein Hauptabschluss, die architektonische Gegenüberstellung des Altarteiles und des Raumes für Gläubige, wird durch Masse und Stellung der Gewölbe, durch Masse, Dächer und Fensterstellung im Aussenbau kenntlich gemacht. Unter dem Altarraum befindet sich eine genau geformte Krypta für die hl. Gajane, zu der ein Durchgang aus der südöstlichen Seitenkammer führt, die 5 Stufen niedriger als der Kirchenboden gelegen ist. In der Kirche der hl. Gajane, wie auch in Bagawan und Mren, ist über dem Altarraum eine stirnartige Wand mit einem Fenster gegen Ost angelegt: eine Wiederholung dessen, was in Bagaran über jeder der vier Apsiden angelegt war⁹. Die Überleitung vom Quadrat zum Kuppelrund bilden vier genau gefügte Ecktrompen aus zugeschnittenen Steinen, die abwechselnd rot und weiss gefärbt sind. Die zweite Trompenreihe befindet sich oben in den acht Seitenecken auf einer Höhe mit den Fensterbögen. Im Aussenbau [S. 182] unterscheidet sich, wie gesagt, der höhere und längere Kuppelteil für Gläubige von dem östlich angelehnten niedrigeren Altarteil. Das Schlanke des Baues kam ursprünglich krasser zu Tage durch die Gegenüberstellung der flachen Eckdächer und östlicher Seitendächer und den in die Höhe schiessenden Giebeldächern und der Kuppelbedachung. Die Fensterbekrönung ist in der Gajane-Kirche, wie bereits in Bagaran, nicht mehr archaisch geformt, wie noch in Awan. Diese Form herrscht von nun an im weiteren Verlauf uneingeschränkt. Auch die Portalform ist geändert und unterscheidet sich von der archaischen der Basilika in Ererujk und von Awan.

Die Kirche in *Bagawan* ist bedeutend grösser, als die der hl. Gajane. In ihr, wie auch in der in *Mren*, die etwa gleichgross mit Gajane ist, verzichtete der Architekt auf die bestimmte Zweiteilung des Aussenbaues. Damit sind auch weitere Grundrissänderungen verbunden, wie das Breiterwerden der Kuppeltrommel in Bagawan und dem entgegen eine geringere Breite und Erhöhung derselben in Mren. In Bagawan sind noch flache Dächer wie in der Gajane-Kirche erhalten, in Mren aber sind sie geneigt. In Bagawan ist die Fensterzahl sehr gewachsen im Vergleich zur Gajane-Kirche und die Verteilung bizarr; in Mren dagegen behält man die Verteilung der Gajane-Kirche bei. Der Gesamteindruck von Bagawan ist der der Schwere, der von Mren der der Leichtigkeit.

⁹ Strzygowski (I, S. 97), der dieser Fenster über den Apsiden in Bagaran gedenkt, fügt hinzu, dass ihm « für diese Art der Lichtzufuhr nur noch ein Beispiel in Thalín » bekannt sei. Über Thalín weiter unten.

In diesen Kuppelkirchen erscheint durch die Absonderung des Altarteiles die Stellung der Kuppel in der Längsachse näher zum Westende des Baues gerückt, wodurch ein Spezifikum länglicher armenischer Kuppelbauten für die weitere Entwicklung festgelegt wird.

Auch in der Schöpfung von Kuppelbauten mit vier freistehenden Stützen (aus den 20-er und 30-er Jahren) ist eine Parallelerscheinung zu der georgischen Baukunstentwicklung zu verzeichnen, welche einen 626-634/5 errichteten Zentralbau mit Kuppel über vier freistehenden Stützen bei komplizierter Grundrissbildung, Narthex und Emporen, in Zromi kennt¹⁰.

Die folgende Etappe in der Entwicklung der Grossarchitektur Armeniens, wie auch Georgiens, fällt auf die Mitte des Jahrhunderts. Es ist eine weitere Variante des Tetrakonches mit der Kuppel über vier freistehenden Stützen — nämlich mit einem kreisförmigen Umgang. In Armenien ist es der Bau von Zwartnotz, unweit von Etschmiadzin, erbaut auf Befehl des Katholikos Nerses III. (641-660), genannt «Schinogh» («der Erbauer»), der wie auch Johann aus Bagaran und Ezr, zur Orthodoxie tendierte und sich mit dem Gedanken an eine Union der armenisch-gregorianischen (monophysitischen) Kirche mit der griechisch-orthodoxen (dyophysitischen) trug¹¹. Zwartnotz hielt nicht stand und stürzte im X. Jh. ein; es wurde erst in den ersten Jahren des XX. Jh. ausgegraben; die graphische Wiederherstellung Thoramianians ist in verschiedenen Punkten nicht zuverlässig genug; neuerdings sind eingehende Forschungen im Gang, die bereits Erhebliches zu Tage gefördert haben und eine begründete Rekonstruktion ermöglichen.

Der Tetrakonch in Zwartnotz hat in jeder Apsis unten eine Arkatur und darüber fünf Fensteröffnungen. Das zentrale Quadrat hatte vier Ecktrompen; die Anzahl der Fenster und Seiten in der Kuppeltrommel ist noch nicht endgültig festgestellt. Der Rundumgang war (den neueren Feststellungen gemäss) einstöckig mit zwei Fensterreihen — langgestreckten unten und runden oben. Der Aussenbau bestand aus drei Stufen: die breite untere Stufe bildete der Umgang mit ornamentierten Zwickelfüllungen der Blendarkade, wie auch der Eingangsöffnungen und der runden Fenster; die mittlere bestand aus vier siebeneckigen, mit Blendbögen und Fenstern ausgestatteten

¹⁰ Georg Tschubinaschwili. *Georgische Baukunst*. Band II: *Die Kirche in Zromi und ihr Mosaik*. Tiflis 1934, wo als zweiter Teil die Untersuchung von Jakob Smirnov über das Mosaik in deutscher Übersetzung gegeben ist. In Kap. IV des ersten Teiles sind als Parallelerscheinung die armenischen Kirchen desselben Grundrisses (Gajane, Bagawan und Mren aus dem VII. Jh. und Odsun aus dem VIII.) behandelt.

¹¹ Strzygowski gibt sowohl Abbildungen nach den Vermessungen und Restaurationen des Architekten Thoramianian (Abb. 108, 112, 659), wie auch reichlich Photos (100-120, 257, 263, 267, 350, 358, 451-455, 457, 458, 462-464, 640, 659 u.a.) wieder.

Vorsprüngen, die durch rechteckige Vorsprünge verbunden waren; und schliesslich bildete die Kuppeltrommel die letzte Stufe. Es werden spätere Zusätze (wie der rechteckige Anbau östlicherseits) unterschieden.

Weitere Bauten desselben Typs sind bekannt — ein etwas früherer von demselben Nerses, als Bischof, in *Ischchani*, erbaut, von dem lediglich ein Teil der Altarapsis mit der offenen Arkatur unten in seiner ersten Wiederherstellung (aus der ersten Hälfte des IX. Jh.) erhalten ist; dann in Georgien *Bana*, ebenfalls aus den mittleren Jahren des VII. Jh., ein Bau mit konstruktiv bedeutend erweiterten und gefestigten vier Stützen des Kuppelteiles, in denen dreistöckig Räume angelegt sind, und der dadurch bis ins XIX. Jh. hinein aufrecht erhalten blieb; endlich eine erst in den letzten Jahrzehnten bekannt gewordene Ruine einer albanischen Kirche in *Lekiti*, Aserbaidshanische SSR. Es muss besonders erwähnt werden, dass die Meinung ziemlich verbreitet ist, als ob *Bana* um die Wende vom IX. zum X. Jh. erbaut worden wäre, zu welcher Zeit aber nur eine gewisse Änderung im Umgange vorgenommen wurde.

Neben den besprochenen Denkmälern grosser Architektur steht, natürlich, eine Anzahl kleiner, einfacher Kuppelbauten verschiedener Typen, die meist mit dem von Gabriel Millet vorgeschlagenen Terminus *croix libre* bezeichnet werden. Ein Beispiel eines kleinen Trikonchos ist in *Alaman* erhalten; 637 erbaut, hat er einen etwas länglichen rechteckigen Westarm bei fünfseitig ummantelten Apsiden. Die Überleitung vom Quadrat zum Kuppelrund bilden Trompen; in der Kuppel sind vier Fenster; Eingänge sind in der Südapsis und vom Westen in den Westarm¹².

3.

In der zweiten Hälfte des VII. Jh. gerät ganz Vorderasien, inbegriffen Armenien und Georgien, unter die Macht der arabischen Eroberer und dies spiegelt sich gewissermassen auch in der Bautätigkeit dieser Völker, die ihre Kultur auf alter Grundlage weiter entwickelten und die christliche Weltanschauung auch in den folgenden Jahrhunderten beibehielten. Nur durch eine künstliche Einordnung weiterer Denkmäler, von denen unten genauer zu sprechen sein wird, in dasselbe VII. Jh., wie es Strzygowski und ihm folgend Thoramanian und einige jüngere Spezialisten getan haben, wurde wiederum ein « goldenes Zeitalter » armenischer Kulturentwicklung proklamiert und als Ersatz für das V. Jh. bezeichnet, das von Forschern älterer Generation als « goldenes Zeitalter » gepriesen, von Prof. Marr aber entschleiert wurde¹³.

¹² Strzygowski, I, Abb. 184-187, 345 und 662.

¹³ Man beobachtet dennoch Rückfälle mit dem Lob des V. Jh.

Zu den Denkmälern, die im VIII. Jh. errichtet worden waren, gehören, wie die Schriftquellen erzählen, die Kirchen in Odsun und Aramus. Katholikos Johannes aus Odsun (717-728) mit dem Beinamen «Philosoph» erbaute in seinem Heimatorte *Odsun* (heutzutage Usunlar, unweit von Sanahin) eine prachtvolle Kuppelkirche mit offenem Umgang und figürlichem Reliefschmuck der Fassaden, teilweise auch im Inneren. Der Vergleich mit der Kirche der hl. Gajane, und denen in Bagawan und in Mren zeigt bedeutende Unterschiede sowohl in der Gesamteinstellung des Architekten seiner Aufgabe gegenüber, als auch in Einzelheiten der Komposition. Die geographische Lage von Odsun, dicht an der historischen Grenze von Georgien, hat in gewissen Zügen ihren Stempel aufgeprägt. Die Kirche ist nicht nur in der Längsachse bedeutend gestreckt, sondern es ist auch — was sie von anderen armenischen Kirchen unterscheidet — der Westarm ebenso lang wie der Ostarm samt Altarapsis, und der Umgang erweitert westwärts den Bau so, dass die Kuppeltrommel näher dem Ostende desselben ist, als dem Westende, was sonst die Regel in armenischen Kirchen bildet. Auch noch anderes ist in der Gestaltung dieses prachtvollen Baues aus Eindrücken der georgischen Umwelt angeeignet: Im Unterschied zu Vertretern desselben Typs aus dem VII. Jh. bestehen in Odsun keine Überbleibsel einer Gegenüberstellung des Altarteiles und des Raumes für Betende. Am Westende der Kirche befanden sich schmale Emporen mit Anlegeleiter in den Seitenschiffen; im Osten aber zweistöckige Räume zu Seiten des Altarraumes. Sehr schmuckhaft ist der offene Umgang an drei Seiten der Kirche, der im Einzelnen verschieden geformt ist und an den Ostenden gesonderte Kapellen aufweist; der Umgang bildet ein Ganzes mit dem Kirchenblock, wobei auch der Innenraum des letzteren zu dem des Umganges in Beziehung steht. Sie bestimmen sich gegenseitig und haben den Aussenanblick des Ganzen gemeinschaftlich bestimmt.

[S. 184] Katholikos David (728-741) erbaute die Kirche in *Aramus*, etwa 10 km von Erewan entfernt. Es ist eine gewisse Umarbeitung von Formen in Awan: aus einem analog gebildeten Tetrakonch mit verschieden grossen Apsiden entsteht ein Durchgang durch die Dreiviertelkreisnischen in den Ecken in die rechteckigen Eckkammern, die von zylindrischen Gewölben bedeckt sind. Der Aussenbau besteht, ähnlich Awan, aus einem rechteckigen unteren Block mit darüber steigenden Kreuzarmen des Inneren und zweifellos mit einer Kuppeltrommel im Zentrum. Somit sind neben den erhaltenen Hauptmerkmalen des Awan-Baues Änderungen in der Form der Eckkammern und in der Gestaltung der Dreiviertelkreisnischen vorgenommen; auch ist die Form der Fensteraufsätze gegenüber Awan verändert — sie folgt derjenigen der Gajane-Kirche oder Bagaran und anderer.

Dem VIII. Jh. glaube ich auch eine Anzahl von einfachen Kreuzkuppelkirchen mit rechteckigen Armen und Trikonchen zuschreiben zu können.

Im Dorfe *Thalin* am Berg *Alagös* erbaute ein mächtiger Feudalherr *Nerseh Kamssarakan*, wie die Inschrift an der Westfassade bezeugt, einen einfachen Trikonchos mit etwas länglichem Westarm und Kuppeltrommel. Gewisse absichtlich prätenziöse Wendungen in ganz einfachen, gewöhnlichen Punkten lassen mich den Bau der Tätigkeit jenes *Nerseh's* zuschreiben, der in den 80-er Jahren des VIII. Jh. lebte, und nicht dem aus dem Anfange des VII. Jh. Die Kuppeltrommel ist zwar achteckig, aber nicht regelmässig, sondern von Süd nach Nord gedehnt, da das Bema einen ergänzenden Absatz besitzt. Die acht Trompen der oberen Reihe sind geschmückt mit geschnittenen konzentrischen Kreisen, die sich dicht aneinander anlehnen. Die beiden Kircheneingänge führen in den Westarm, nahe beieinander, der Haupteingang mit Portaleinfassung ist ähnlich dem von *Odsun*. In der Westwand des Nordarmes der Aussenseite befindet sich eine grosse offene Rundnische und daneben keine weiteren architektonischen Teile; es wird wohl der Taufe gedient haben (ähnlich *Ererujk*). Auch in der Aussenansicht sieht man die absichtliche Einstellung des Architekten. Die länglich gedehnte achteckige Kuppeltrommel hat schräge längliche Seiten, die Ecken des Trommelunterbaues sind stumpf geführt, sodass ein Zwölfeck gebildet wird. Das Kranzgesims an der Kuppel besteht aus merkwürdigem Zahnschnitt mit Tränen; auch am Trommelunterbau ist ein Kranzgesims in Hohlkehlenform angebracht.

Unter dem politischen Joch der Araberherrschaft sahen sich die Feudalherren — darf man annehmen — veranlasst, Bauten — selbst kleine — mit besonderer Ausschmückung, manieristisch, mit Anspruch auf Grossartigkeit aufzuführen.

Die zum grossen Teil niedergerissene und 1903 durch einen weiten einfachen Saal ersetzte Kirche des Typs *croix libre* in *Masardshuch* ist durch ein Photo von Prof. Marr 1892-93 fixiert; der beigefügte Grundriss ist nur ein Versuch und auf Grund der erhaltenen Teile und dieses Photos gemacht. Am Kranzgesims sind noch Reste roter Bemalung zu sehen; unter der Bogenreihe desselben ist eine weitere Reihe aus feinen Dreiecken geschnitten, was eine Parallele zum Kranzgesims in *Odsun* bildet und sich mit der Verwendung von Dreieckreihen in der Ornamentation von Fassaden in *Schirakawan* aus dem Ende des IX. Jh. verbindet. Das Muster des südlichen Fensteraufsatzes in *Masardshuch*, wie es das Photo zeigt, befindet sich ebenfalls an Denkmälern des IX. und X. Jh., wie *Adiaman*, an der grossen Kirche in *Thalin*, in *Mastara*, *Artik* und *Schirakawan*. Es besteht aus Rillen (*Kannelüren*). Dies alles berücksichtigend, nehme ich an, dass die abgebrochene

Kuppelkirche in Masardshuch wohl eher im VIII. als im IX. Jh. erbaut worden war.

Eine andere Kirche des Typs *croix libre* steht intakt in dem Dorfe *Aschtarak* auf einen Bergabhänge und wird aus Anlass der roten Steinfarbe *Karmrawor* genannt. Die Überleitung zur achteckigen Kuppeltrommel und zum Kreis der Kuppel durch zwei Reihen von Trompen in Konchenform mit ergänzendem Bogen gebildet. Die Halbsäulen an den Ecken der Vierung sind nicht gegenseitig diagonal gestellt, sondern paarweise — die östlichen und die westlichen — sind gegenseitig gewendet, ebenfalls eine gekünstelte Art. Die Datierungsfrage bleibt durch die Inschriften ohne Lösung und ist auch von Forschern nicht geklärt. Ob sie, wie Masardshuch, ein Bau des VIII. oder des IX. Jh'ts ist, bleibt mir fraglich.

[S. 185] Die Kuppelkirche in *Kosch* ist ein weiteres Beispiel desselben Grundrisses im Hauptraum, wie Masardshuch und Aschtarak, aber noch durch zwei Seitenkammern östlich kompliziert. Der Bau steht am Bergabhang, etwa 1-2 km vom Dorf entfernt. Der steile Zugang führt von Süden herauf, wo auch der einzige Eingang angelegt war. Die Kirche ist stark ruiniert durch die herabfallenden Felssteine. Der Eingang, alle Fenster und Kranzgesimse waren sorgfältig ornamentiert. Das Portal ist ähnlich dem in Odsun gebildet. Der feine Innenraum hat noch die Überleitung vom Quadrat zum Achteck der Kuppeltrommel in Form einer Trompe mit Vorderbogen erhalten. Das Gewölbe der nordöstlichen Kammer hat vier Ecktrompen und acht Walme; das der s.-ö. Kammer hat zylindrische Form. Aus der n.-ö. Kammer führt ein direkter Zugang zum Altarraum, wie dies bereits in der Kirche der hl. Gajane eingerichtet war, was vielleicht zu der Frage berechtigt, ob nicht im Ritual der armenisch-gregorianischen Kirche vergessene Besonderheiten bestanden.

Dass diese Kirchen des Typs *croix libre*, wie auch andere durch die Forschung bekannt gewordene (wie *Bdshni*, *Artaschawan* u.a.), in Armenien aus alter Zeit existieren, widerlegt Strzygowskis These, dass solche Kirchen ein Ableger des Typus einfacher Trikonchen seien. Beide Arten entwickelten sich parallel und Beispiele beider sind auch aus weiteren Jahrhunderten bekannt.

4.

Vom IX. Jh. — der Periode einer Lockerung der Araberherrschaft in Armenien wie auch in Georgien und einer Erstarbung von Befreiungstendenzen und damit verbunden von nationaler Kultur — sind nicht nur mehrere einfache, verhältnismässig kleine Kuppelbauten, sondern auch eine weitere Entwicklungsphase komplizierter früherer Typen erhalten, wie auch im Zusammenhang mit der Erneuerung des armenischen Königreichs der Ba-

gratiden im letzten Viertel des Jahrhunderts ein erstes Auftreten von total neuen Kompositionen zu beobachten ist, denen ein bedeutendes Fortleben und weitere Entwicklung beschieden war.

In diese Zeitperiode gehört zunächst die Hauptkirche im Kloster *Hnewank*, zwischen Stepanawan und Tumanian gelegen. Es ist ein stark ruinierter Trikonch, am meisten demjenigen in Thalín ähnlich, aber noch durch zwei östliche Kammern erweitert. Im XII. Jh. wurde er durch verschiedene Anbauten von einem der mächtigsten Magnaten des georgischen Königreiches Sembat Mchargrdseli erweitert, der auch die Trommelkuppel erhöhen liess und mit einer Inschrift unter dem Kranzgesims bekrönte.

Im Innenraum der Kirche ist der Altarapsis ein Bema vorgesetzt, der Westarm ist vollkommen zusammengebrochen, sodass sein Grundriss nur bedingt angegeben werden kann, wie auch verschiedene Anbauten vielleicht durch Grabungen genau zu unterscheiden wären. Die Überleitung vom Quadrat zum Kuppelrund bilden vier Ecktrompen mit ausgeschiedenem Bogen, und darüber die zweite Reihe von acht kleineren Trompen, die aus einem Stein gehauen und mit roter Bemalung geschmückt waren. Die Trommelkuppel ist im Inneren intakt erhalten, aussen aber neu ummantelt und im XII. Jh. erhöht. Der Eingang war lediglich im Westarm und wahrscheinlich noch aus der Südvorhalle. Die Gewölbe der Seitenkammern sind verschieden gebildet: das n.-ö. ist zylindrisch, das s.-ö. ein Kreuzgewölbe über etwas länglicherem Grundriss. Die Ostfassade ist, wie in der Kirche der hl. Gajane, in Aramus, Odsun und Kosch, eine glatte Wand, die nur durch drei Fenster aus den einzelnen Räumen gegliedert erscheint. Von den erhaltenen Ornamentmustern der Fensteraufsätze decken sich die des östlichen mit Thalín und mit Fragmenten des Kranzgesimses in Zwartnotz, das einen zweiten Streifen aus Bandgeflecht hat, d. h. wohl einer Wiederherstellungsperiode entstammt, die des südlichen ebenfalls mit Thalín und dann mit Tatew.

Ein anderer Trikonch ist in dem Dorfe *Mahmudshuk* (jetzt Pemsaschen) gut erhalten, wo eine einfache Saalkirche mit ihm verbunden ist, beide dicht von anderen Bauten umgeben. Der Trikonch ist in einem rechteckigen Block eingerichtet, in dessen Eckteilen Nischen, teilweise nach aussen offen und mehrstöckig, angebracht sind. Die Überleitung vom Quadrat zum Achteck der Kuppeltrommel bilden vier Ecktrompen; in den acht Seiten der Trommelkuppel sind flache halbkreisförmige Nischen und vier Fenster angebracht. Die Trompen der oberen Reihe sind verschieden gemustert. Ähnliche Nischen im Inneren der Trommel[S. 186]seiten finden sich in der Kirche der hl. Hripsime und in Achtamar (s. unten), wie auch in den kleinasiatischen Kirchen des VIII. Jh., in der Klemenskirche in Ancyra und in dem südlichen

Oktogon der Kirche Dere Ahsy in Lykien. Die Ornamentmuster stehen denen in Lmbatawank nahe.

Noch ein weiterer Dreipass, der durch die Bauinschrift, wie auch in Schriftquellen genau 874 datiert ist, wurde auf der *Insel des Sewan-Sees* von dem hl. Maschtotz, der sich da 862 als Einsiedler niederliess, erbaut. Dieser Dreipass ist primitiver und völlig schmucklos erbaut worden. Die drei Apsiden sind dicht aneinander angelegt. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden vier Ecktrompen; in derselben Linie sind kleine Bogenfenster in derselben Höhe wie die Trompen angebracht. Darüber ist ein schmales achtekiges Gesims ausgeschieden, auf dem unmittelbar die Kuppelwölbung im Kreis aufliegt. Die Altarerhöhung von etwa 90 cm hat eine Türöffnung nach Süden in eine später angebaute halbdunkle Kapelle mit Apsis und einem winzig kleinen Fenster. Die schriftliche Überlieferung erzählt, dass Fürstin Maria, die Tochter Königs Aschot I. (859-886-890), als Nonne nach dem Sewankloster ging und für sich eine Kapelle an die Kirche anbaute — offensichtlich diese Kapelle in der südöstlichen Ecke derselben.

Einige weitere Dreipässe aus dem späten IX. Jh. oder dem Anfang des X. sind unlängst von St. Mnazakanian der Wissenschaft erschlossen worden: ein Teil derselben ist stark ruiniert. Besser erhalten sind die in *Azarat* (898) und *Makenotzwank* (vor 901) mit der Trompenüberleitung zur Kuppel; andere stark zerstörte sind in *Schogadawank*, *Kotawank* und *Worotnawank*.

Ein besonderes Interesse gebührt dem Bau in *Lmbatawank*, der etwa 500m weit von der Stadt Artik am Bergabhang gelegen ist. Dem Grundriss nach ist es eine einfache Kreuzkirche mit unten rechteckigen Seitenarmen und mit Konchengewölbe oben. Der Westarm der Kirche war von Vorhallen umgeben, die in dem ursprünglichen Baukonzept des Architekten vorgesehen und z.T. eingebunden aufgeführt waren. Die Überleitung vom unteren Rechteck zu den Konchen in den Seitenarmen bilden zwei grosse Trompen, zwischen denen nur ein schmaler Streifen bleibt, der südwärts von einer Fensteröffnung eingenommen ist. Über den Ecken dieser drei Seiten, die ungleiche Breite haben, sind zwei ganz kleine Trompen der zweiten Reihe und darüber endlich eine einzige der dritten Reihe angebracht. Erst darüber ist der Halbkreis der Konche errichtet. Das bewirkt den Eindruck eines zusammengepressten Raumes. Die Bogen des Quadrats haben hufeisenförmige Bildung. Im Gewölbezentrum des Westarmes ist ein grosses Kreuz im Relief angebracht. Ein zweites Kreuz, ein gleichschenkeliges, in einem Kreis, den zwei Reihen von Kerbschnittdreiecken bilden, schmückt die Wand des Nordarmes. Die Kuppeltrommel ist in Lmbatawank höher als in allen oben besprochenen Kirchen: das Quadrat unter der Trommel ist von aussen auch höher und breiter als die Kreuzarme. Das Kranzgesims ist demjenigen in

Kosch ähnlich. Das Muster im Schmuck des südlichen Fensteraufsatzes ist dem in Mahmudshuk gleich.

Die Formen sind in Lmbatawank kompliziert, sein Architekt zeigt grosse Liebe zu schmucken Einzelheiten, zu dekorativen Nischen; die gedehntere Trommel, das gesucht geschnittene Gesims stellen seinen Bau gegenüber dem schlichten Sewandreipass in eine Reihe mit den oben besprochenen Vierpässen.

Bei den Bauten, die komplizierte frühere Typen weiterbilden, ist die Kirche in Adiaman und vor allem die Kirche der hl. Hripsime in Etschmiazin zu besprechen. Sie wird gewöhnlich als ein Bau des Katholikos Komitas aus dem Jahre 618 erklärt, was nicht aufrechtzuerhalten ist.

Die Kirche der hl. Hripsime ist dem nationalen Heros, der Märtyrin Hripsime, gewidmet. Dies wird wohl der Grund sein, weshalb diese schöpferisch keineswegs bedeutende Kirche, die in Anlehnung an ältere Beispiele, dabei mit allerlei Ungereimtheiten und künstlerischen Verstössen, erbaut worden war, auch heute noch immer als ein Meisterwerk gepriesen wird. Sie ist zuerst durch Dubois de Montpereux vor etwa 125 Jahren der wissenschaftlichen Welt bekannt gemacht worden (seine Abbildungen derselben sind verfehlt). Aber die Hripsime-Kirche ist nicht der Ursprungsbau des Typs, wie man nach der von Strzygowski gebrauchten Redensart « Kirchen des Hripsimetypus » glauben könnte, sondern nicht vor dem [S. 187] IX. Jh. erbaut; Bauten dieses Typs sind schon aus früherer Zeit bekannt: Strzygowski selbst hat einen primitiveren Bau aus dem ersten Jahrzehnt des VII. Jh., die Kirche in Awan, publiziert. Heutzutage ist weiterhin noch ein zweiter, aus dem VIII. Jh. stammender Bau in Aramus bekannt, der etwas fortgeschrittener als Awan ist. Auf diese Weise müssen die Erwähnungen der Schriftquellen, dass Komitas 618 nach der Wahl zum Patriarchen von Armenien eine geräumige Kirche über der Begräbnisstätte der Heiligen zu bauen begann, nicht auf die bestehende Kirche bezogen werden, wie dies eine vergleichende Betrachtung eindeutig zeigen wird.

Der Grundriss der Hripsime-Kirche, wie auch der ihrer Vorläufer in Awan und Aramus und ihrer Nachfolger in Adiaman u. a., umfasst alle Innenräume in einem äusseren Rechteck. Das Grabmal der hl. Hripsime befindet sich, ähnlich demjenigen der hl. Gajane, in einer einzig dafür gestalteten Krypta unter dem Hauptaltar der Kirche mit einem Durchgang aus einer Seitenkammer, hier der nordöstlichen.

Beim ersten Betrachten des Baues bemerkt man gleich Unrichtigkeiten im Aufriss, die bereits Mitte vorigen Jahrhunderts der Architekt David Grimm angezeigt hatte, und Verzerrungen im Grundriss; als solche sind zu verzeichnen die Stellung der vier Apsiden und der vier Dreiviertelkreis-

nischen, die Form der (« quadratischen ») Eckkammern, ihrer Eingänge, der Fassadennischen, Vor- und Zurücktreten mittlerer Fassadenteile, die gesamte Aussenkontur des Baues. Wie in Awan und Aramus sind auch in der Hripsime-Kirche die beiden Paare der Apsiden ungleich gross und tief, was sehr fühlbar die Einheit des künstlerischen Eindruckes des Hauptraumes beeinträchtigt. Die Überleitung vom Grundquadrat zum Vieleck der Kuppeltrommel und weiter zum Kuppelrund bilden nur im ersten Glied vier Ecktrompen; sie haben, wie auch an manchen anderen Bauteilen, konstruktiv nicht motivierte, mit Schmuckteilen aufgetürmte Formen. Die Kuppeltrommel bildet eine organische Einheit mit dem gesamten Bau, wie jetzt — nachdem der Stuckbewurf des XIX. Jh. entfernt worden ist — vollkommen klar zu sehen ist. Die Eckräume haben Kreuzgewölbe und kleine Schmuckelemente im Innern; besonders maniert sind beide Ostkammern mit grossen drückenden Ecktrompen. Wie in der Gajane-Kirche, in Bagawan und in Mren sind auch in den östlichen Seitenkammern der Hripsime-Kirche im Grundrisse halbkreisförmige Nischen mit Fenstern ausgeschieden.

Wenn im Innenraum der Hripsime-Kirche als Hauptmerkmal eine systematische Neigung denselben schmücken zu wollen, hervorzuheben ist, so kommt dieselbe auch am Aussenbau zur Geltung — jede Fassade wird im Unterschied zu Awan und Aramus von zwei mächtigen Dreiecknischen durchschnitten. Diese Nischen sind ziemlich unförmig, bei starker Breite und Tiefe steigen sie höher als die Dächer der Seitenteile jeder Fassade und dringen sogar in die Giebelfläche ein, was bereits Strzygowski betonte. Dadurch wird jede Fassade zerstückelt. Die nicht bis zum Ende durchdachte Form dieser Fassadennischen, die Stellung der drei Altarfenster, deren verbundener Aufsatz an den Ecken schroff durch die hintere Wand der Nischen abgeschnitten erscheint, die Gestaltung der mittleren Fassadenteile und anderes mehr sind organische Mängel der Komposition, und nicht nur im Laufe von historischen Erneuerungen des Baues entstanden, wie vielleicht die vier Türmchen am Tambur. Diese, so könnte man glauben, sollten die Stiegen enthalten, die zum Dach oder zum inneren Kuppelgang hinaufführten: dem ist aber nicht so: man betritt dieselben vom Kuppelgang und sie dienen keinem weiteren Gebrauche, ja haben kaum ein richtiges Fenster, mit anderen Worten, sie erscheinen als völlig überflüssige Anhängsel. Jede Seite im Inneren der Trommel zeigt eine flache Halbkreisnische, wie auch in der Trommel in Mahmudshuk. Der Durchmesser der Trommel ist dank dem Umgange, der teilweise über einem vortretenden Gesimse liegt, — ansehnlich gross; in der Trommel sind 12 Fenster. In der ornamentalen Dekoration der Hripsime-Fassaden kommen sowohl Muster vor, die gang und gäbe waren in früheren Jahrhunderten, wie Zahnschnitt, hufeisenförmige Bogen-

reihe, Weinranke, profilierte Aufsätze, aber meist sind sie bereits neu gestaltet-entweder in Richtung besonderer Ausstattung, oder in totaler Umarbeitung. Daneben tauchen aber auch Aufsätze mit einer Reihe aus halbkreisförmigen, breiten Bogen mit ergänzender Ausschmückung und weiteren Ergänzungen auf, wie sie ein anderes Mal an der Kirche [S. 188] im Tatew-Kloster aus dem Übergang vom IX. zum X. Jh. vorkommen, oder das Kassettenmotiv, das an Bauten derselben Zeitperiode — in Ptgni und Arudsh — vorkommt. Auch findet sich ein ergänzendes Motiv in Form von Dreiecken, das reichlich an Fensteraufsätzen in Schirakawan (letzte Jahre des IX. Jh.) und in Adiaman belegt ist. Künstlerisch ist die Ornamentierung der Hripsime-Kirche keineswegs hervorragend; einiges ist kleinlich durchgearbeitet, anderes aus groben Gliedern komponiert; einiges verhilft zu malerischem Helldunkelspielen, anderes ist ihm nicht gewachsen; schliesslich sind einige Stücke unvollendet oder nur grob angelegt geblieben. Hier ist auch die allgemeine Bemerkung am Platze, dass jener präzise lineare Aufbau und die strenge Ausarbeitung der Dekoration, wie sie in grösserem und geringerem Grade den Bauten des VII. Jh. — der Gajane-Kirche oder Zwartnotz — eigen ist, vom Architekten der Hripsime-Kirche unbeachtet geblieben ist. Dessen ungeachtet aber ist ihm die malerische Einstellung auch noch nicht vollkommen bewusst. Dieses Verlassen einer Einstellung einerseits und andererseits keine vollkommen erreichte neue Einstellung, gewissermassen ein Schwanken zwischen ihnen, ist ein Charakteristikum der Übergangszeit, wie auch in der Baukunst dieser Zeit mancher Misserfolg selbst in Bauten bedeutender künstlerischer Eingebung zu verzeichnen ist.

Da der Hripsime-Kirche, wie gesagt, zu Unrecht hohe Bedeutung zugesagt und ihre Datierung in frühe Zeit verlegt wird, kann ich nicht umhin, hier die dem widersprechenden Punkte besonders zu betonen: Das Fehlen von Fassadennischen in Awan und Aramus, desgleichen an der Gajane-Kirche, in Mren und Bagawan, wo sie an der Ostfassade angebracht gewesen wären, wie auch in Odsun, d.h. an Bauten nicht nur des VII., sondern auch noch des VIII. Jh., besagt, dass dieses Motiv damals noch keine Anwendung fand, was später im IX. Jh. reichlich in Schirakawan an drei Fassaden und an anderen Bauten (gleich unten) stattgefunden hat und sein Erscheinen an der Hripsime-Kirche vollkommen plausibel macht. Beide Inschriften mit der Erwähnung des Katholikos Komitas sind, wie Prof. J. Orbeli eindeutig klar bewiesen hat, keine Bauinschriften desselben, sondern die eine macht den Eindruck, dass « sie von einem nicht recht über den Sinn informierten Verfasser gemacht worden ist », und die andere — « als ob sie überhaupt nicht

zum Anbringen an der Wand jener Kirche vorbereitet war, von der darin die Rede ist ».

Die im Anschluss an die Hripsime-Kirche erbaute Kirche in *Adiaman* wiederholt ihre Formen; nur besteht ein Unterschied darin, dass die Mauern stärker, die vier Eckkammern und die Fassadennischen im Verhältnis etwas kleiner, die Dreiviertelkreisnischen aber, die in den inneren Längsmauern ausgespart erscheinen, etwas grösser gebildet sind. Letzteres bedingt ihre zur Seite gedrehte Stellung statt einer gegenseitig diagonalen. Die Überleitung vom Quadrat zum Kuppelrund bildet in *Adiaman* eine Verbindung von eigentlich zwei Systemen, was ebenfalls eine Verzerrung nach sich zog: da die Dreiviertelkreisnischen fast in der Flucht der Nord-, bzw. Südwand liegen, ist die Wand über deren Konche rechteckig gestellt und sogar etwas geneigt, sodass hier keine abgestumpften Kegeltrompen Platz finden können. Der Architekt setzte denn auch in den vier Ecken des Quadrats je eine Trompe darüber und bildete auf diese Weise acht verschieden breite Seiten der Kuppeltrommel, in denen abwechselnd zwei oder ein Fenster angebracht sind (vgl. die Pläne und den Schnitt). Dann folgt eine zweite Trompenreihe und darüber eine dichte Reihe aus Kreisschmuck, der auch in der Hripsime-Kirche und in der grossen Kuppelkirche in *Thalin* angewendet ist. In dem Kuppelgewölbe ist ein Kreuz aus acht reliefmässig behandelten Strahlen mit eigenen kreisrunden Endteilen, wie dies auch in *Mastara* vorkommt. In den Eckkammern sind die Kreuzgewölbe ebenfalls ähnlich denen der grossen Kirche in *Thalin* und der Hripsime-Kirche geschmückt. Die Fassadennischen sind, wie gesagt, nicht so hoch und so tief eingeschnitten, wie die der Hripsime-Kirche, und erreichen nicht die Linie der Seitendächer. Auf diese Weise haben sie nur die Funktion der Fassadengliederung nebst Fenster erhalten. Um den Aussenbau wohl sichtlich höher erscheinen zu lassen, sind in *Adiaman*, wie bereits auch an der Hripsime-Kirche, über jeder Apsis und den Eckkammern Räume, die unter einander verbunden sind, angelegt worden (2. Grundriss); in *Adiaman* haben sie Rundfenster zum Innenraum und Langfenster von aussen in der oberen Fassadennische. Die Ecken der achteitigen Kuppeltrommel sind durch flache Dreiecksnischen ausgespart, wie dies auch in *Mastara* und an der sog. « Hirten-Kirche » *extra muros* von *Ani* aus dem XI. Jh. der Fall ist. Über dem Kranzgesims der Kuppel erhebt sich eine Mauer aus 2-3 Steinreihen, ebenfalls wie in *Mastara*. Die Nischen der Westfassade haben dieselbe Gestalt wie in *Thalin*, *Irind* und *Artik*. Neben denselben Mustern, wie in *Schirakawan*, *Mastara*, *Masardchuch*, *Thargmantschatz* u.a., ist noch eine merkwürdige Parallele zu *Mastara* zu verzeichnen: es fehlt das Fenster im Westteil der Nordfassade.

Im IX. Jh. tauchen in Armenien auch ganz neuartige Kirchenbaubildungen auf, deren Entwicklung dann auch in den folgenden Jahrhunderten fortgesetzt wird. Einen interessanten Übergangstyp einer Zentralkuppelkirche bilden zwei Bauten dieser Zeit in Mastara und Wosskepar und drei weitere Varianten im X. Jh. Die gesamte Gruppe ist untereinander verbunden.

Der Innenraum ist in *Mastara* mit einer breiten und mächtigen Kuppelbekrönung durch Breite und Freiheit ausgezeichnet. Die rechten Ecken zwischen den Apsiden gestalten den Eindruck des Raumes bestimmt und vorteilhaft. Dennoch ist der gebildete grosse Raum nicht ganzheitlich, sondern zerstückelt. Die mächtigen Eckteile zwischen den Apsiden sind mit Trompen gedeckt; da aber die acht Seiten verschieden breit sind, so sah sich der Architekt gezwungen, eine ergänzende Bogenreihe über verschieden grosse, gestufte Kragsteine zu setzen. Unmittelbar unter den grossen vier Trompen sind je zwei Fenster, die gross und dicht aneinander sind, was unangenehm das Materielle der Wand beeinträchtigt (nur in der NW-Ecke fehlt das Nord-Fenster). In der Kuppeltrommel sind acht Fenster verschiedener Grösse angebracht. In dem Kuppelgewölbe sind nach jeder Welt-richtung hin je drei Strahlen angebracht, die mit Kreisblenden enden; zwischen diesen finden sich noch einzeln stehende. Die Bogen der vier Apsiden sind hufeisenförmig.

In *Wosskepar* ist der Innenraum vereinfacht und geregelt: die vier Ecktrompen sitzen höher als die Apsiskonchen, und bilden acht gleichbreite Seiten, die durch zwei Trompenreihen, wie in *Mastara*, bekrönt werden. In der Kuppeltrommel sind nur vier Fenster und im unteren Bauteil nur Fenster in der östlichen, südlichen und westlichen Apsis. Auf diese Weise wird die Freiheit der Raumbildung mit den verhältnismässig tieferen Apsiden und freien Eckteilen dazwischen noch durch die Bildung des oberen Teiles vorteilhaft unterstrichen.

Im Grundriss beider Bauten sind zu Seiten der Altarapsis Kammern angelegt. In *Mastara* ist in der nordöstlichen eine Kapelle mit Apsis, in der südlichen aber keine Apsis, was eine schräg laufende Fassade bedingte. Über den Eingängen zu den Kammern sind Kreuze in Kreisen geschnitten. In dem kleineren *Wosskepar* sind beide Seitenkammern ohne Apsis und dennoch stark gedehnt, sodass an der Ostfassade beide hervortreten.

Wie der Innenraum in *Mastara* beim näheren Betrachten unruhig wirkt und den Eindruck strenger Monumentalität zerstört, so erscheinen auch die massigen Fassaden unruhig, überladen; die Ausstattung gekünstelt und anmassend. Mit den Fensteraufsätzen sind teilweise Inschriften verbunden, die keine Daten enthalten, obgleich ihrer eine ansehnliche Anzahl da ist und alle

gleiche Schriftart bezeugen. Sie werden nicht später als X. Jh. datiert. Dennoch meinte Strzygowski, dass der Bau aus dem VII. Jh. stamme, die Inschriften seien erst später angebracht. Dagegen spricht eindeutig die Gleichzeitigkeit der Konzeption und der Ausführung mancher Inschriften und Fensteraufsätze (Ost, West u.a.) in gleichen Steinen. Die Kuppeltrommel ist auch gekünstelt — an den Ecken sind flache Dreiecknischen angebracht, wie bereits ähnlich in Adiaman.

[S. 190] Woskepar ist in der Aussenansicht selbständig gestaltet, sie ist zurückhaltend schlicht. Die Ecken des Grundquadrats steigen bedeutend höher empor als die Kreuzarme, dem Innenraume entsprechend. Die Kreuzarme sind aussen rechteckig ummantelt, nicht fünfseitig wie in Mastara. Auch die Kuppeltrommel ist verhältnismässig höher — ohne Schwere und Gedrungenheit. Schlicht sind auch die Fensteraufsätze und die Portale gestaltet.

Vor den Apsiden (Nord und West) in Mastara standen noch 1924 Teile eines anderen (älteren) Baues, ebenfalls mit Tetrakonchen-Grundriss mit halbrunden Apsiden von aussen; was im Grundriss (Nr. 41) angegeben ist.

Der Bau in Mastara muss den Zeitumständen gemäss bewertet werden — nur so können gewisse Ungereimtheiten verstanden werden: die Kultur Armeniens lebte gegen Ende des IX. Jh. erst eben wieder auf, sie baute mühsam auf, brachte alles in Gang. Bedeutende Talente waren noch nicht da. Mastara und Woskepar sind Vertreter der Anfangszeit, der Wende vom IX. zum X. Jh. Sie sind bezeichnende Schöpfungen dieser Epoche, keine Nachahmung älterer Vorbilder. Weitere Beispiele werden wir unter den Bauten des X. Jh. besprechen, wobei auch bestimmte zeitgemässe Änderungen die hier vorgeschlagene Datierung von Mastara und Woskepar bekräftigen werden. Mit dieser Datierung fällt auch die Behauptung Strzygowskis, dass dieser Typ der Ausgangspunkt der Entwicklung der gesamten Kuppelarchitektur Armeniens sei und dass von ihm Bauten, wie Awan und andere, abgeleitet seien.

Bei der Betrachtung von Mastara muss hier die von Strzygowski als eng zu Mastara gehörige Tetrakonch-Kirche in *Agrak* (unweit von Tekor gelegen) erwähnt werden, da er beide Kirchen für von einem Meister erbaut hielt: die fünfseitig ummantelten Apsiden, am Kranzgesims die Leiste von kleinen tiefschattenden Hufeisenbogen, über dem Westeingange ein Fries mit zwei Reihen von Rillen, der Fensteraufsatz der Seitenkammer — Rundstab von einer Welle umschlagen — all dies stimmt vollkommen mit Mastara überein. « Man möchte nach solcher Übereinstimmung bis in Einzelheiten glauben, Mastara, Artik und Agrak ständen sich zeitlich nahe, könnten vielleicht gar vom gleichen Meister errichtet sein ». Am Bau ist eine Inschrift vom J. 1006 vorhanden, vor welcher der Bau bereits erbaut worden war. Agrak ist ein

Tetrakonch mit zwei östlichen Seitenkammern, die an den äussersten Seiten der Altarapsis angelehnt sind, und daher eine gereckte, nicht rechteckige, Grundrissform erhalten haben. Ausserdem bilden sie an den Seitenapsiden vorstehende Ecken. Im Innenraum sind Dienste an den Fugen je zweier Apsiden angebracht; je drei Fenster in der Ost- und der Südapsis und je ein Eingang von West und Nord, denen Portale vorgebaut sind. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden zwei Trompenreihen. Während mir die von Strzygowski hervorgehobene Ähnlichkeit mit Mastara und Artik zusagt, würde ich — was die Ornamentierung betrifft — auf Schirakawan, Thalín u. a. aufmerksam machen, und in den architektonischen Formen auf Sechseck und Achteck hinweisen, und also Agrak mit anderen Kirchen des IX., wenn nicht des X. Jhs., in eine Reihe stellen ¹⁴.

Ein anderer Bautypus, der um die Wende vom IX. zum X. Jh. geschaffen und in der Entwicklung der armenischen Baukunst von ausschlaggebender Bedeutung wurde, ist durch die Kirche in *Schirakawan* (897-989 erbaut), der Hauptstadt des armenischen Königreichs jener Zeit, und durch die Kirche in Ptgni vertreten. Strzygowski hat diesen Typ « *Kuppelhalle* » benannt.

[S. 191] Den Bau der Kirche in Schirakawan begann König Smbat I. (890-914) kurz nachdem Johannes V. Draskhanakertzi (897-925 oder 899-931) den Patriarchenthron bestiegen hatte. Der Architekt des Königs schuf einen Innenraum, der — wie der in Mastara — durch besondere Weite und Freiheit, durch reichlich angelegte Lichtquellen sich auszeichnete. Leider ist in Schirakawan die Kuppeltrommel nicht erhalten und die Überleitung dazu unglücklich ergänzt. (Die Seitenteile sind überbaut). Dagegen ist in Ptgni, einem etwas kleineren Bau des Feudalherrn Amatuni, der aber ähnlichen Eindruck von Weite und Freiheit macht, eine Ecke mit der grossen Trompenüberleitung erhalten. Schirakawan besitzt im Aussenbau, im Gegensatz zu Ptgni, an den Längsfassaden je zwei Dreiecksnischen. Diese Nischen sind wohl aus dekorativen Schwierigkeiten zu erklären, die ihm bei dem Wunsch, den Rhythmus der Fensteröffnungen frei zu wandeln, zu Hilfe kamen. An der Westfassade sind sie ihm dazu nicht nötig und er bildet diese ohne Nischengliederung. In Ptgni sind beide länglichen Fassaden ohne Nischen gelassen; denn die Verteilung von Fenster- und Türöffnungen war rhythmisch frei gebildet von einer einzigen etwas tiefer gelegenen Fensteröffnung am östlichen Ende und mit dem mittleren Akzent — oben ein Fenster und unten Eingang mit Portalvorbau. Alle Fenster sind auch in Ptgni mit ornamentierten Aufsätzen geschmückt, desgleichen die Gesimse. Der Bau in Schirakawan ist ein tüchtiges Werk eines gebildeten Architekten, der wohl für

¹⁴ Abbildungen 26, 93-96, 351 und 369 bei Strzygowski.

den Schöpfer dieses Kirchentyps der « Kuppelhalle » gelten kann. Denn es ist ja ganz selbstverständlich, dass die eben erstarkende Macht der armenischen Könige der Bagratiden-Dynastie gleichzeitig mit der schwach werdenden Araberherrschaft den Grundstein für den neuen Aufschwung der Bautätigkeit legte, indem der Kirchenbau in der Hauptstadt begonnen wurde. Ptgni folgt ihm als erste Wiederholung eines der mächtigsten Feudalherren des Staates.

Hier muss ich auf die in letzter Zeit vorgebrachte Behauptung erwidern, die auf einer Abhandlung des Erzbischofs Garegin Howsepian fusst, als ob Ptgni im VII., ja sogar schon im VI. Jh. erbaut worden wäre. Erzbischof Garegin behauptet aber nur, ohne jegliche Belege, dass die Inschrift am Fensteraufsätze « Manuel, der Herr der Amatuni » « eine der ältesten armenischen Inschriften aus der ersten Hälfte des VI. Jh. sei », was *eo ipso* auch für die Bauzeit der Kirche bestimmend sein soll; ferner vermerkt er eine gewisse Ähnlichkeit im Schmuck der Fensteraufsätze von Arudsch und Hripsime (ohne Genaueres anzugehen), die er ja zu den Bauten des VII. Jh. zählt. In den Schriftquellen aber werden bei Ghewond im VIII. Jh. nicht die Kirchen, sondern nur die Dörfer Ptgunk, Thalín, Koghb erwähnt.

Als Parallele zu den Bauten im Typus der « Kuppelhalle », die um die Wende vom IX. zum X. Jh. erscheinen, muss hier die architektonisch eigenartige Schöpfung der Hauptkirche im Kloster *Tatew*, deren Bau aus den J.J. 895-906 stammt, herangezogen werden. Die Überleitung zum Rund der Kuppel ist durch eine spätere Wiederherstellung nach der Zerstörung durch das Erdbeben des Jahres 1138 ersetzt worden; man kann noch geringe andere Erneuerungen zulassen. Wie im Grundriss, so ähnelt *Tatew* auch im Aufriss und in der Fassadengliederung den frühen Kuppelhallen; auch dem Ausmass nach sind *Tatew*, Ptgni und Schirakawan ziemlich gleich. Der Westteil der Kirche ist gleich tief wie der mittlere unter der Kuppel und der Ostteil samt dem Chor, wie in frühen Kuppelkirchen. Die Kuppeltrommel ist östlich auf zwei Pfeilern aufgebaut, die unweit von den Längswänden der Kirche aufgerichtet stehen, westlich aber auf den Ecken kleiner, durch Mauern abgegrenzter Seitenkapellen, die kleine Türen dicht an der Westwand der Kirche haben. Ausser diesen Kapellen sind weitere zwei zu Seiten des Chores vorhanden. Eine mittelalterliche Überlieferung erzählt, dass die Kirche in *Tatew* zu Ehren der Apostelfürsten Peter und Paul auf Geheiss eines Traumbildes des Abtes erbaut wurde, wobei zwei Pfeiler mit darunter gelegten Heiligenreliquien befohlen wurden. Wie in frühen Kuppelhallen sind auch die mit Pultdächern gedeckten Teile zu Seiten der [S. 192] Grundkreuzarme in *Tatew* nicht viel niedriger als diese. Die Kreuzarme haben grosse Fenster, die in mehreren Reihen über den Eingangstüren angelegt sind. Alle Fensteraufsätze sind ornamentiert oder wenigstens profiliert, teilweise werden je

zwei Aufsätze verbunden. Die Ostfassade ist auch an den Dreiecknischen mit Schmuck besetzt. Die Motive der Ornamentierung verbinden Tatew mit anderen Kirchen derselben Periode. Zuletzt muss noch erwähnt werden, dass die Hauptkirche des Klosters Tatew, eines grossen, hervorragenden Zentrums, das mehrmals Zerstörungen durch Feinde ausgesetzt und Erneuerungen unterzogen wurde, infolge der letzten Zerstörung durch das Erdbeben vom J. 1931 verschiedene Fragen offen lässt.

5.

Der neue Typ einer zentralen Kuppelkirche, wie er in Mastara und Wosskepar an der Wende vom IX. zum X. Jh. auftritt, hatte im Laufe des X. und wohl Anfang XI. Jh. Wiederholungen mit gewissen Änderungen, zu verzeichnen. Es sind dies der Dom in der Stadt Kars, vom König der Kars-Provinz Abbas I. (928-952) ca. 930 erbaut, dann die kleine Kirche des hl. Gregor im Kloster Haridsch (ca. 970) und die stark angegriffene grosse Kirche in Artik.

Der *Dom in Kars*, ein mächtiger Bau, hat als Überleitung zur Trommel, obwohl erst ca. 930 erbaut, vier grosse Ecktrompen, darüber aber ist ein Gesims, das einen inneren Umgang in der Kuppeltrommel bildet, die von 12 Fenstern durchbrochen ist. Die Halbkuppel ist mit einem Reliefkruz aus Strahlen geschmückt.

Haridshawank ist ein kleiner Bau, der im Grundriss und in der Gliederung etwas vereinfacht ist. Die kleine Kirche ist, wie auch der grosse Bau in Artik, stärker durch die Bemata vor der Ost- und Westapsis in der Ostwestachse gedehnt. Es fehlen organisch in den Grundriss eingebundene Seitenkapellen, dagegen sind in Artik diese in zwei Stockwerken vorhanden. Es besteht aber in Haridsch eine Süd-Ost-Seitenkapelle, die aus dem Umriss vortritt und auch einigermaßen an den Fassaden gesondert behandelt ist. Die Überleitung zur Kuppeltrommel bilden eigenartige, ziemlich flache und grosse Pendentifs, die in den Ecken aufsteigen; darüber ein Gesims und vier Fenster in der runden Trommel. In *Artik* ist der ganze obere Bauteil nicht mehr erhalten, der ganze Raum ist durch eine Holzdecke bedeckt. Somit lassen sich nur Vermutungen zur Frage der Überleitung und der Kuppeltrommel äussern — es waren wohl Pendentifs und ein vorkragendes Gesims in der runden Trommel unten. Im Inneren von Artik wird jede Apsis durch runde Dienste ohne Basis flankiert, die einfach gebildete Kapitelle haben; in jeder Ecke laufen von diesen Kapitellen zwei Bogen verschiedener Höhe zusammen, in drei Ecken haben sie einen gemeinsamen Kragstein. Die Verteilung der Fenster ist in Artik ziemlich willkürlich, also wohl lediglich aus Utilitätsüberlegungen entstanden.

Die Aussenansicht von Kars ist der von Mastara am nächsten, nur die 12-seitige Kuppeltrommel ist höher und durch keinen Arkadenlauf geschmückt. Die Ecken zwischen den fünfseitig vortretenden Apsisteilen sind mit diesen wie in Mastara gleich hoch, wogegen sie in Artik höher sind. Die Seitenkammern sind in Mastara und Kars halb so hoch wie der Apsisvorsprung, dagegen ist in Artik dieser zwei Stock hohe Bauteil gleicher Höhe mit dem übrigen Bau und an der Ostfassade durch Dreiecknischen derselben Formung, wie an der Westfassade von Adiaman, der grossen Kirche in Thalín und in Irind, geschieden. An der Süd- und Westfassade treten die Apsiden, die durch Arkaden geschmückt sind, fünfseitig vor, ähnlich der grossen Kirche in Thalín; an der Nordfassade tritt die Apsis halbkreisförmig nur mit einer Fensteröffnung vor (in dieser Mauer ist die Treppe zum Dach oder wohl zu Gewölberäumen enthalten). Der Bau in Artik entspricht einer neuen Epoche mit einer anderen Einstellung und waltet bestimmt und ohne Zögern im Grossen, wie im Kleinen. Die Muster seiner Ornamente schliessen sich [S. 193] an diejenigen in Schirakawan, Thalín, Arudsch, Adiaman untrl. an, ohne Bedenken horizontale Teile von Fensteraufsätzen einfach abhackend, wo sie nicht Platz haben. Bezeichnend ist die gleiche Behandlung der pflanzlichen Ornamente an den Arkaden des Südvorsprunges in Artik und des Nordvorsprunges in Thalín. Im ganzen ist Artik bei handwerklich sicherer Ausführung ein künstlerisch ungelenker, unbeholfener Bau, in dem dazu der Wunsch möglichst geschmückt aufzutreten, deutlich zum Vorschein kommt. Der Architekt nimmt alle Neuheiten in seinen Bau auf (die Einheitlichkeit der Ostfassade mit den zwei Stock hohen Seitenkapellen, die Ausstattung durch Dienste und Blendbogenreihe u. a.).

Wie die Hauptkirche im Kloster Tatew, die 895-906 erbaut worden war, vereinzelt in der Entwicklung der armenischen Baukunst dasteht, so scheint dies auch inbezug auf die grosse Kirche im Dorfe *Thalín*, die vieles mit ihr gemein hat, der Fall zu sein.

Der Grundriss der Kirche in Thalín ist nicht ein Ergebnis bestimmt konstruktiven oder neuheitlich räumlichen Suchens, sondern lediglich des Strebens, eine dekorative Lösung der baulichen Aufgabe zu finden: diese Seite hat die Wahl dieser oder jener Formen bestimmt. Das Thema einer Kuppelkirche mit vier freistehenden Pfeilern, die in der frühchristlichen Zeit Armeniens eine Anzahl von künstlerisch bedeutenden Beispielen aufzuweisen weiss, hat wiederum das Interesse des Architekten geweckt, der den Innenraum seiner Komposition in Annäherung an den der frühen Kuppelhallen bildete; ihm sind noch an den Seiten Apsisvorsprünge beigegeben, die lediglich dekorativen Charakter tragen. Die Kirche ist nicht gerade hoch

geraten; sie hat eine leichte Kuppeltrommel mit der auf Pendentifs gegründeten Überleitung und einem Gesims darüber. Die Kuppeltrommel ist rund im Inneren und hat 12 Fenster. Über den Fenstern sitzen ganz flache kleine Trompen, über denen eine dichte Reihe von konzentrischen Kreisen, ähnlich der Hripsime-Kirche und Adiaman, angebracht sind. In dem Kuppelgewölbe ist ein stark vortretendes Kreuz aus acht Strahlen gebildet. Im Bau treffen wir Kreuzgewölbe über rechteckigem, nicht quadratischem Grundriss, wie es in frühen Bauten der Fall war.

Licht hatte Thalín, wie auch frühere Kuppelhallen, in reichlichem Masse, viele Fenster, aber die Verteilung derselben an den Fassaden war unruhig, nicht abgewogen genug, nicht mit den Eingängen koordiniert. Rein dekorative Bedeutung haben runde Fenster, die in die über den Apsiskonchen steigenden Mauern eingefügt sind; über der Chorapsis sind sogar runde Fenster in zwei neben einander stehenden Nischen. Diese Tendenz zum Schmücken tritt bedeutend stärker an den Fassaden hervor: die drei Apsisvorsprünge sind nicht organisch mit den übrigen Wänden des Baues verbunden, aber besonders durch Blendbogenreihen, die mit den Vorsprüngen abbrechen, geschmückt. Diese unten angelegte Blendbogenreihe setzt die auch sonst im Verhältnis zu den Kreuzarmen dürftigen Proportionen der Vorsprünge noch herab und unterstreicht das Hinzugesetzte derselben. Das Aufgetürmte an den Fassaden wurde noch durch die jetzt zerfallenen Vorhallen an den Eingängen der Längsseiten ergänzt. Die Fenster haben ornamentierte Aufsätze der üblichen Form, dennoch werden bei mehreren, wo die horizontalen Teile der Aufsätze nicht Platz genug hatten sich zu entfalten, letztere einfach abgeschnitten, manchmal sogar mit einem Teil des Bogens. Neben den drei anderen Fassaden steht die westliche gesondert geformt da. — Die Schnitzart der Ornamente ist handwerklich grob; die Muster entstammen teilweise dem älteren Assortiment mit der der anderen Zeit entsprechenden ergänzenden Ausstattung; teilweise kommen sie, annähernd gleichzeitig, in Schirakawan, Mastara, Artik, Arudsch, an Kirchen des X. und XI. Jhs. der Hauptstadt Ani, in Hnewank, Atzarat u. a. vor. Das Dreibandgeflecht fand Anwendung nicht nur für Kranzgesimse, wie an armenischen Kirchen seit dem X. Jh. üblich, sondern an Blendbogen des östlichen Vorsprunges, wo es der Form widerspricht.

[S. 194] Die Kirche in Thalín ist weder durch Inschriften, noch durch schriftliche Mitteilungen datiert. Eine Inschrift über der Wasserleitung an einem Pfeiler mit dem Datum 232 armenischer Ära kann weder der Sprachform, noch der Schreibart nach eine Inschrift aus dem VIII. Jh. (783 u. Z.) sein; daher darf man als Datum, *ante quem* die Kirche bereits erbaut stand, die Inschrift vom J. 981 annehmen. Der Vergleich von Thalín und Arudsch erlaubt

die Vermutung, dass *Thalin* das Vorbild von *Arudsch* in der Bewältigung der Baumassen war, mittelhoch, mit scharfer Steigung der Dächer und fast ohne Absatz zwischen dem Giebedach und den Pultdächern, dann mit der runden Kuppeltrommel in *Arudsch* nach nur annähernd runder in *Thalin* u.a.m.

Ich sehe mich genötigt, hier im Widerspruch zu manchen Forschern, darunter *Strzygowski*, *Thoramanian*, dem Leiter der Ausgrabungen der Ruinenstadt *Dwin* *Kar* *Kafadian* und dem Architekten *Arutjunian*, die Behauptung, dass die Hauptkirche von *Dwin* den gleichen Grundriss wie *Thalin* besass, und daher im VII. Jh. erbaut worden sei, als nicht begründet abzulehnen. Die Grabungen haben Architekturelemente entdeckt, auf grund derer verschiedene Vermutungen gemacht werden können. Desgleichen entbehren auch die Mitteilungen alter Schriftquellen schlagender Beweiskraft in Bezug zu einzelnen durch die Grabungen entdeckten Bauresten. Es bleiben auch noch weitere ungelöste Fragen bestehen.

Gegen Mitte des X. Jh., unmittelbar im Anschluss an den in *Schirakawan* und *Ptgni* ausgearbeiteten neuen Typ einer grossen Kuppelkirche, wurde in dem Dorfe *Arudsch* (jetzt : *Thalysch*) — zweifelsohne an einem von altersher geheiligten Orte — eine Kirche erbaut, die sogar grösser als *Schirakawan* geraten ist. Die am Bau vorhandene Inschrift kann, wie Prof. J. Orbeli festgestellt hat, « mit voller Gewissheit dem XI. Jh. zugeschrieben werden », sowohl in betreff der darin mitgeteilten Tatsache, als auch nach der Sprachform und Paläographie. Da die Inschrift auf einer gerahmten Tafel einheitlich mit der ganzen Fassade ausgeführt war, was auch *Strzygowski* besonders betont, also einheitlich konzipiert war, hat die Mitteilung der Inschrift von einer Gründung der Kirche durch *Gregor Mamikonian* in der Regierungszeit des byzantinischen Kaisers *Konstans II.* (641-668) nichts zu besagen, da das Gründungsjahr — 670 — fehlerhaft angegeben wurde. Die bestehende Kirche hat mit dieser Memorialmitteilung nichts gemein.

Die Kirche in *Arudsch* wiederholt den Grundriss von *Schirakawan* und besitzt daher auch alle bezeichnenden Eigenschaften von dessen Weite und Freiheit der Raumbildung. Sie ist nur das Werk eines Durchschnittsarchitekten, der, so darf man annehmen, auf Geheiss des Auftraggebers die Kirche mit allerlei schmucken Einzelheiten ausgestattet hat. Die oberen Doppelfenster in den Seitenkreuzarmen sind im Inneren jedes von einem schweren Halbwulst unrahmt, und dazwischen ist eine Nische so breit wie die Wulste. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden Pendentifs, nicht Trompen — eines der schlagendsten Kennzeichen des hohen Mittelalters in Armenien und Georgien. Der Versuch, eine Anwendung von Pendentifs in der zweiten Hälfte des VII. Jh. zu beweisen und nicht erst seit dem X., wurde auf Grund der — bereits vor einem halben Jahrhundert haltlosen — Rekon-

struktion des datierten Zwartnotzdomes durch Thoramanian gemacht und ist heute aber durch das Auffinden eines Trompenteiles in den Ruinen widerlegt. In der Kuppeltrommel von Arudsch ist unten ein profiliertes Gesims angelegt. Die Kuppeltrommel war innen rund, mit einem Absatz gegen das Gesims.

Die Aussenmasse der Kirche sind wuchtig; die Kirche ist nicht so hoch, wie Schirakawan oder Ptgni; sie ist untersetzt; die grosse Fensterzahl ist nicht rhythmisch verteilt und kongruiert schlecht mit den Seiteneingängen, die Vorhallen besaßen. Alle Fenster, wie auch die Ostnischen, sind reich dekoriert, besonders übertrieben die Ostfassade. Die Dekoration ist im Ganzen prätenziös, die Schnitzart ist mittelmässige Handwerksarbeit; dazwischen sind zwei Fensteraufsätze nur an halbkreisförmigen Wulsten geschnitzt, aber sämtliche übrige an flachen. Die Muster wiederholen z.T. ältere, z.T. sind sie erst jetzt komponiert, so das Motiv der Rillen, das mehrfach in Schirakawan, wie auch in Arudsch, Mastara, Adiaman, Artik [S. 195] und Thalín angewendet ist, oder Rosetten, Lanzetten oder das sozusagen kesonenartige Muster, das wir bereits in der Hripsimekirche und in Ptgni angetroffen haben.

Der Typ der Kuppelhalle, der wohl vom Architekten des Königs in Schirakawan geschaffen und mit geringen Änderungen im Einzelnen in den Feudalsitzen Ptgni und Arudsch wiederholt worden war, erfuhr bereits in der zweiten Hälfte des X. und in der ersten des XI. Jh. eine wesentliche Umarbeitung. Die Kuppelhallen dieser Periode sind etwa um die Hälfte kleiner als die ersten drei; die Weite des Raumes ist verloren gegangen; das Verhältnis von Höhe zu Länge und Tiefe überwiegt gegenüber den ersten drei. Dieser Art sind beispielsweise der Dom in *Argina* aus dem J. 972, die Hauptkirche in *Marmaschen* (begonnen 988 und beendet gegen 1023), die *Surb-Nischan-Kirche* im Kloster *Haghbat* vom Jahre 991, die ausgegrabene Kirche der Schuschan Pahlawuni in *Ani* vom Jahre 1037, die Johanneskirche im Kloster *Horomos* unweit *Ani* aus dem Jahre 1038, und andere. Der westliche und der östliche Teil sind weniger tief als der Kuppelteil; die Anzahl und die Grösse der Fenster sind geringer geworden, die Ausstattung dagegen hat zugenommen: in derselben Richtung verläuft auch die weitere Entwicklung des Typs um die Wende vom XII. zum XIII. Jh.

Sechs- und Achtpässe waren in Armenien erst seit dem X. Jh. geschaffen worden, Auch diesen Typen gegenüber ist Strzygowski der Versuchung erlegen, sie der Zeit des frühen Mittelalters zuzuschreiben, indem er sie von den Vierpässen, die in dem VII. Jh. erbaut worden waren, ableitete. In der Tat treten aber Irind und andere dem Innenanblick und der Ausstattung nach neben solche Kirchen von Ani aus dem X.-XI. Jh., wie der bekannte

Sechspass der Familie Abughanrentz aus den 80-er Jahren des X. Jh. und andere. Nicht ohne Grund hat auch Strzygowski hervorgehoben, dass eine Wiederherstellung des Achtpasses in Irind nach dem Beispiel besonders dieser Kirche vorzunehmen sei. Ein anderer Achtpass steht einsam im weiten Felde unweit des Dorfes Pokrawan und in einigen km Entfernung von Eghiward; er wird von der Bevölkerung *Kargawank* genannt; wurde aber von dem Mchitaristen Alischan als Bau Gregor Mamikonians (662-685) «*Sorawar*» erklärt, weshalb er seither in der Literatur entweder *Eghiward* (nach dem Ort, wo Mamikonian einen glänzenden Sieg errungen hatte) oder *Sorawar* genannt wird.

Die Altarapsis in *Eghiward* ist grösser als die übrigen und mit zwei Nischen versehen, in *Irind* dagegen gleich den übrigen, aber von quadratischen Kammern flankiert. In *Irind* ist nur ein Eingang von Westen in den rechteckigen, nicht halbrunden Arm, in *Eghiward* dagegen waren drei Eingänge in Apsiden angelegt. Der Innenraum ist in beiden Achtpässen von einer breiten runden Kuppeltrommel bedeckt. Die Trommel scheidet unten ein Gesims aus, wie es charakteristisch für alle Kuppelbauten seit dieser Zeit ist, z.B. in Ani in der Kirche der Familie Abughanrentz, in der Heilandskirche (Prkitsch) aus dem J. 1036 und anderen. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden acht flache Pendentifs. Die Fugen der Apsiden werden von Halbsäulchen, die vortreten, mit einfachen Kapitellen geschmückt. Die Aussenmaße in *Eghiward* werden durch Dreiecknischen gegliedert, in denen glatte Dienste ohne Basis und ohne Kapitell sitzen. Die Kuppeltrommel hat nur vier Fensteröffnungen, sodass dazwischen je zwei glatte blinde Seiten in der 12-seitigen Trommel bleiben. Die Ecken dieser 12-seitigen Trommel sind durch Dienste ausgezeichnet. Der Achtpass in *Irind* ist bewegter geformt und vom Blendbogen über Halbsäulchen ausgestattet. Ausserdem ist er durch Nischen gegliedert. Die Kuppeltrommel hatte acht Fenster, die Ecken aber sind, wie in Adiaman und Mastara und der sog. «*Hirtenkirche*» extra muros von Ani, durch flache Dreiecknischen ersetzt. An der Ostseite treten die Seitenkammern vor und dadurch wurden zwei Fassadennischen mit Blendbogen aufgehoben. Die Nischen zu Seiten des Einganges sind in *Irind* tiefer, als die anderen, und sind ähnlich den Nischen in Adiaman, Artik und Thalín mit einer Halbsäule und einer apsisartigen Nische darüber ausgestattet. Auf diese Weise besteht ein enger Zusammenhang zwischen den genannten Bauten, die dieses Motiv irgend einem alten Vorbild entnommen haben. Die Ornamentierung [S. 196] der Bogen verwendet in *Irind* dieselben Muster, wie Arudsch, Thalín und die Kirchen in Ani; in *Eghiward* diejenigen von Tatew, Schirakawan, Arudsch, Lmbat, Machmudshuk. Die Kranzgesimse sind wie auch Kirchen des X. Jh. in Ani mit zwei- und dreibändigem Flechtwerk ver-

sehen. Die Dächer beider Achtpässe, wie auch der Kuppel, sind einseitig über jeder Seite geneigt. Diese Angaben über die Achtpässe in Irind und Eghward zeigen, dass die Behauptung Strzygowskis, dass sie «tatsächlich alten Ursprunges sind», durch nichts belegt ist, beide finden ihre richtige Stelle neben Kirchen in Ani (Abughamrentz, Prkitsch, die sog. «Hirtenkirche»), d.h. am richtigen Ort in der Entwicklung der armenischen Baukunst des X. und XI. Jh.

Hier findet auch der von Walter Bachmann veröffentlichte eigenartige Achtpass in *Warzahan* aus der Umgebung von Baiburt (Türkei), seinen Platz, der manche Einzelheit derselben Art zeigt, wie in den behandelten Achtpässen, der Kirche der Abughamrentz in Ani und anderen jener Zeit.

Im X. Jh. werden neben den besprochenen neuen Bildungen von Kirchentypen und weiterer Entwicklung von Kompositionen aus dem Ende des IX. Jh. auch Kirchen von einfachen Typen *croix libre*, die von Jahrhundert zu Jahrhundert weiterüberliefert werden, errichtet; ferner auch komplizierte des Dschuari-Typs, dessen Vertreter wir aus dem VII. Jh. in Awan, aus dem VIII. in Aramus, aus dem IX. in der Hripsime-Kirche und in Adiaman kennen. Im X. Jh. werden Kirchen des Dschuari-Typus im heutigen Dorfe Aigeschat unweit von Etschmiadsin, die sog. Thargmantschatschwank Kirche, dann in Sissian und Alutschalu, erbaut.

Von der Kirche *Thargmantschatz* stand im J. 1924 nur noch der grössere Teil der Ostseite nebst dem Teil der Fenstertrommel. Alles Übrige lag in Trümmern daneben. Der Grundriss wiederholt alle ausgearbeiteten Formen der vorangegangenen Beispiele, rechteckige Ummantelung mit einem Paar Dreiecknischen an jeder Fassade von nur geringen Ausmassen. Die Verteilung im Inneren des Hauptraumes und der Eckkammern wiederholt ebenfalls ausgearbeitete Formen. Die Überleitung zum Kuppelrund steigt stufenweise: über den Dreiviertelkreisnischen ist der abgestumpfte Halbkegel der vier Trompen angebracht, der ein Achteck zustandebringt, welches unmittelbar durch acht weitere Trompen zum Kreis wird, der durch das vortretende Gesims deutlich gezeichnet wird. Darüber wird die Innenfläche der Fenstertrommel durch vortretende Lisenen, die durch Bogen verbunden werden, zu 16 regelmässigen Feldern gegliedert. Das Kuppelgewölbe war in Thargmantschatz durch 16 Strahlen, die auf den Bogen fussten, geschmückt.

Die Kirche im jetzigen Dorf *Sissian*, früher bezeichnete man sie einfach als *Karakilissa*, die unweit vom Orte Gorissan in der historischen Provinz Sangesur gelegen ist, ist mit der Kirche in Adiaman unmittelbar nahe verwandt. Die Fassaden weisen leichte Abweichungen auf, die Nischen bilden im Grundriss spitze Dreiecke, die Ost- und Südapsis haben je drei Fenster, die durch ornamentierte Aufsätze verbunden sind, auch über den Fassadennischen sind

durchlaufende ornamentierte Aufsätze angebracht. Die Giebeldächer der Kreuzarme, falls sie voll aufgebaut wären, würden einen Teil der Fenster in der Trommel zudecken. Die Fenstertrommel ist von aussen 12-seitig und mit Bogenreihe gegliedert, im Inneren dagegen 8-seitig und hat nur 4 Fenster. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden Trompen mit verrückter Stellung. Diese Einzelheiten lassen mich, da ich den Bau nur aus Publikationen und nach Photos kenne, Sissian eher dem X., als dem IX. Jh. zusprechen.

Die Kirche in *Autschalu*, die erst vor kurzem in die wissenschaftliche Literatur aufgenommen worden ist, ist stark zerstört, so dass nur der Grundriss und einige Elemente, die am nächsten an Sissian erinnern, festgestellt wurden. Sie wird einstimmig ins IX.-X. oder X. Jh. datiert.

[S. 197] Im Anfange desselben. X. Jh. wurde auf der Insel *Achtamar* im Wan-See eine Kirche gebaut, die ein Derivat der armenischen Variante des Dschuari-Typs ist¹⁵. Über den Architekten Manuel und die Erbauung der Kirche in den JJ. 915-921 macht der Geschichtsschreiber der Dynastie der Artzruni ziemlich eingehende Angaben. Der kuppelige Innenraum bewahrt die Formen des Tetrakonchos mit Dreiviertelkreisnischen in den Ecken des Kuppelquadrates. Der Ost- und der Westarm sind durch Bemata erweitert, der Süd- und der Nordarm aber entbehren derselben. Vollkommen werden in der Komposition die westlichen Eckkammern mit ihrem Durchgang aus den Dreiviertelkreisnischen verworfen, die östlichen aber sind zu schmalen Räumen zusammengeschrumpft. Als Ergebnis dieser Grundrissänderungen erhielt man eine kardinal veränderte Konfiguration der Aussenmasse des Baues: die Dreiviertelkreisnischen « an der quadratischen Vierung bilden aussen polygonale Ecktürme ». Die Süd- und die Nordapsis ist von aussen nicht nur durch den dreiseitigen Vorsprung geformt, sondern es sind « zum Teil unmotivierete Vor- und Rücksprünge » als Ergänzungen zu bemerken. « Die Dachausmittlung wurde dadurch naturgemäss kompliziert und erscheint auch nicht in allen Teilen gut gelöst » (Bachmann). Die Ost- und die Westfassade sind aussen geradlinig und nur mit zu dieser Zeit üblichen Dreiecknischen mit scharfer Innenkante versehen. Die Ostfassade ist bedeutend breiter, als die Westfassade, was nicht nur in deren Gliederung und Ausstattung,

¹⁵ In deutscher Sprache von Walter Bachmann veröffentlicht: Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan (25. Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft). Leipzig 1913. SS. 40-47 und Taf. 31-40. In dem neulich erschienenen Buche von M. S. Ipsiroglu, Die Kirche von Achtamar (Berlin und Mainz 1963), sind schöne, scharfe Aufnahmen von vielen Reliefs wiedergegeben, aber der Text leidet unter künstlicher Verbindung derselben mit vermeintlichem Lichtglauben und dem panegyrischem Eifer des Verfassers, zudem sind manche inhaltliche Momente im Dargestellten verkannt. (Inzwischen ist noch eine ausgezeichnete Monographie über Achtamar erschienen: S. Der Nersessian, *Aght'amar. Church of the Holy Cross*, Cambridge, Mass. 1966. Anmerkung der Redaktion).

sondern auch in der Dachanordnung und der Höhe längs der Seitenfassaden hervortritt. — Die Vierung mit der Kuppeltrommel verwendet als Überleitung Pendentifs mit einem vortretenden Gesims darüber. In der Trommel alterieren acht Fenster und acht Halbrundnischen. Dieses Nischenmotiv im Inneren der Fenstertrommel kommt somit an weit von einander entfernten Orten dieser Zeit vor, wie die kleinasiatischen Dere Ahsy und Klemenskirche in Ancyra und die armenischen Kirchen in Achtamar, Machmudshuk, Hripsime-Kirche, bedingungsweise Thalin zeigen. Im Inneren von Achtamar sind beträchtliche Teile von Wandmalereien erhalten. — Der Fassadenschmuck von Achtamar ist ganz einzigartig. « Bis zu einer Höhe von etwa 3 m erheben sich die Aussenwände vollkommen *glatt* und schmucklos über dem Sockelunterbau. Hier schliesst ein breiter, rings um ganze Gebäude verlaufender Bandfries diesen unteren Teil des Aufbaues ab. Die Verzierung dieses Frieses bildet ein fortlaufendes Kreislinienmotiv, dessen Füllung stilisierte Weinblätter und -trauben schmücken. Der eben beschriebene Fries bildet die Basis für den Hauptfigurenfries, dessen einzelne Gestalten ohne einheitlichen Masstab in Flachrelief ausgeführt sind. Auf Bossen sind die Details in derben Linien eingearbeitet. Über dem Figurenfries schmücken vereinzelte, zum Teil sehr kräftig skulptierte Tierdarstellungen den oberen Teil der Aussenwände. Neben ganzen Figuren treten einzelne Tierköpfe, ähnlich wie an der Königsgalerie im Innenraum der Kirche, hervor. Der über diesen Tierdarstellungen alle Aussenwände umlaufende breite Flachrelieffries, der eine Jagd in einem Weinberge darstellt, ist recht geschickt und nicht ohne Humor entworfen. Über diesem Bandrelief findet sich dicht unter der Dachtraufe an den Aussenwänden der südlichen, westlichen und nördlichen Kreuzarmnische ein weiterer, recht primitiver Schmuck aus wahllos zusammengereihten Tierfiguren, Menschenköpfen und Masken. Der sechszehnstufige Aufbau des Vierungsturmes trägt ebenfalls einigen Schmuck. In Sockelhöhe läuft ein schmales Band. Unter der Traufe des hohen Zeltdaches betont eine fortlaufende Reihe kräftig modellierter Tierfiguren den oberen Abschluss der Seitenwände » (Bachmann). Über den Fenstern befinden sich ornamentierte Rundbogenfriese mit den waagerechten, kurzen Enden.

[S. 198] Eine weitere Ableitung der armenischer Variante des Dschuarityps wurde im Kloster *Warag-Wank* am Wan-See nach der ländlichen Überlieferung von König Senekerim I (1003-1027) erbaut, der im J. 1021 seine Provinz Wan dem byzantinischen Kaiser Basileios II. abgetreten hatte, wobei eine Bevölkerung von 15000 Armeniern nach Kleinasien (Kilikien) umgesiedelt wurde¹⁶. Hier sind, wie in Achtamar, Durchgänge aus den Dreiviertelkreis-

¹⁶ Von W. Bachmann R.R.O., SS. 36-38, Abb. 14 und Taf. 28 (die dritte Kapelle) veröffentlicht.

nischen in den Ecken der Vierung nur zu den östlichen Eokkammern erhalten; in die vorhandenen westlichen Eokkammern führen krumme Gänge aus der westlichen Apsis. Die Kirche hat nur einen Eingang von Westen. All die Räume sind wiederum in ein äusseres Rechteck eingezwängt. Die Überleitung von der Vierung zum Kuppelrund bilden Pendentifs, was die Überlieferung der Erbauungszeit unterstützt. Die 12-seitige, aussen und innen runde Fenstertrommel ist aus Ziegeln gelegt und stellt wohl eine spätere Wiederherstellung dar.

Von den kleinen *croix-libre*-Bauten ist hier die zweite grössere Kirche auf der *Insel des Sevan-Sees* zu nennen, da sie unmittelbar an den früher besprochenen Tetrakonch aus dem J. 874 anschliesst. Sie wiederholt direkt die kleine Kirche und zwar zu der Zeit, als an diese kleine bereits die südöstliche Kapelle angebaut war, denn in der grossen Kirche ist diese Kapelle mit im Hauptbau eingeschlossen. Der Eingang in diese Kammer ist aus der Südapsis; aus der Nordapsis aber führt nur das Fenster, das in die angebaute Kapelle mit freiem Eintritt von Norden führt. Die Überleitung zum Kuppelrund bilden Pendentifs, nicht Trompen; über der Pendentiflinie beginnt die innen runde Fenstertrommel, die nur zwei Fenster — Ost und West — hat. Diese Kirche ist grösser und höher als die kleine, alle Dächer sind steiler. Im Westen bestand an der Kirche eine Vorhalle («*shamatun*») auf Holzsäulen mit geschnitzten Holzkapitellen.

Als eine einfache Kirche *croix libre* mit drei rechteckigen Kreuzarmen und mit dem Eingange von Nord und wahrscheinlich von West (wo die alte Wand wegen eines Anbaues abgebrochen wurde) erwies sich die Kirche in *Metschilli*, die unter anderen auch eine Inschrift des Katholikos Sargis aus dem J. 1020 besass. Die Überleitung zum Kuppelrund erfolgte mittels Pendentifs, nicht Trompen. Die Bogen sind hufeisenförmig. Das einzig erhaltene Schmuckstück befindet sich über dem Eingange — eine Reihe aus flachen kleinen Bogen mit Kügelchen darunter. Ein Vierpass dieser Zeit ist in *Sarindsh* erhalten.

6.

Wenn auch im Verlaufe des X. Jh. eine bedeutende Anzahl verschiedenartiger architektonischer Typen hervortreten mit Einbezug nicht nur einfacher, sondern auch komplizierter Formen aus früherer Zeit, natürlich mit den der späteren Zeit entsprechenden Änderungen, weiter ein bewusster Anschluss an reminiszierende Formen, und ein Suchen zu Beginn des kulturellen Aufschwunges des Bagratiden-Königreiches in der zweiten Hälfte des IX. und zu Beginn des X. Jh., welches Kirchen mit einem Drang zur Breite und Freiheit des Innenraumes schuf, und endlich einige wenige neue Kom-

positionen mit Verwertung zentralkuppeliger Elemente oder länglicher mit Kuppelvierung, so werden doch erst um die Wende vom X. zum XI. Jh. in der damaligen Hauptstadt des Reiches *Ani* jene hervorragenden architektonischen Werke geschaffen, die die Zierde der armenischen Kunst bilden.

Dies ist vor allem die *Kathedrale von Ani* aus den JJ. 989-1010, von einem gewissen Architekten Trdat erbaut; als Grundriss hatte er eine Kreuzkuppelkirche mit vier frei stehenden Pfeilern gewählt. Der allgemeine Aufbau der Massen, ihre Proportion, der Aufbau und die Ausarbeitung von Details der Komposition sichern der Kathedrale ihren bestimmten Platz in der Gesamtentwicklung der armenischen Baukunst, trotzdem der Grundriss wohl von aussen angeeignet wurde. Die Kathedrale ist eine der grössten Kirchen Armeniens (etwa 32×20 m im Inneren) mit einem imposanten Innenraum. Der Aussenbau benutzt alle Ausstattungselemente, [S. 199] die im Laufe der Zeit an Kirchen verschiedener Typen ihre Ausarbeitung gefunden, und in umgearbeiteter und angewandter Form hier als Glieder einer einheitlichen Komposition Anwendung gefunden haben: die Fassadengliederung durch Blendarkaden, die Anwendung von je einem Paar nicht grosser, besonders gestalteter Dreiecksnischen an drei Fassaden, von Vorhallen an den Eingängen, von vielen Fensteröffnungen mit ornamentierten Aufsätzen, u.a.m. Die Kathedrale von Ani ist seit Texier, Abich und David Grimm in die Wissenschaft eingeführt; die Grundprobleme ihrer Erforschung wurden von Marr formuliert, aber es war ihm nicht beschieden dieselben zu lösen, und die gegenwärtige Lage ausserhalb unserer Staatsgrenze, in der Türkei, beraubt uns der Möglichkeit, die Untersuchung der Ruinenstadt Ani weiterzuführen¹⁷.

Ein zweiter hervorragender und höchst eigenartiger Bau in Ani um die Wende vom X. zum XI. Jh. ist die *Apostelkirche* («*Arakelotz*»), die ebenfalls stark gelitten hat, ohne Kuppel und sonstige Gewölbe auf uns gekommen ist und vielleicht noch mehr durch köstliche Vorbauten aus späterer Zeit (XII.-XIII. Jh.) Bewunderung erregte. Im Hauptraum bildet der Bau einen grossen Tetrakonch, dem in den Ecken vier kleine Kapellen von kompliziertem Grundriss und mit Mittelquadrat und Kuppelüberdeckung angeschlossen sind. Diese komplizierte Komposition steht in einem Aussenrechteck verborgen mit der Längsachse von Ost nach West und mit nur zwei Ein-

¹⁷ Strzygowski, SS. 184-187 und Abb. 20, 21, 222 und 224 (Plan Schnitt), 223, 365, 372, 550, 552, 554, 561-565, 592, 605, 600, 654.

Wie aus der Abhandlung von N. und M. Thierry (*Ani, ville morte du Moyen Age arménien*, in: *Jardin des Arts*, Paris, N 65, Mars 1960) folgt, besteht heutzutage keine Möglichkeit für wissenschaftliche Arbeit in Ani.

gängen von den Längsseiten. Die dekorative Gliederung der Fassaden wendet dieselben Elemente, wie an der Kathedrale, an. Die Bauzeit ist noch nicht präzise festgelegt, da die Ergebnisse der Grabungen an dieser Kirche nicht bearbeitet wurden; einiges weist auf das Ende des X. Jh., anderes auf Anfang des XI.; die älteste vorhandene Inschrift, die bereits am fertigen Bau angebracht worden war, trägt die Jahreszahl 1031¹⁸.

Endlich darf hier auch ein grossartiges Unternehmen der ersten Jahrzehnte des XI. Jh., « *Gagikaschen* » (1001-1015), nämlich die Wiederholung der im X. Jh. zerstörten Komposition der Kirche *Zwartnotz* unweit von *Etschmiadzin*, nicht unerwähnt bleiben. Diese Kirche in *Ani* wurde ebenfalls zerstört und ist nur dank der Energie von Prof. Marr entdeckt und ausgegraben worden. Der Grundriss ist wenig kleiner als *Zwartnotz*, wiederholt alle Einzelheiten von dessen Komposition, nur die Ausstattung entspricht anderem Zeitgeschmack, indem neben überlebenden alten und neu komponierten Mustern, auch bewusste Rezeption alter Elemente, wie *Akanthus*, *Zahnschnitt*, *Palmetten*, zu verzeichnen ist. Marr glaubte in der Ausschmückung zunächst eine untere *Blendbogenreihe* des Umganges mit einem *Weinrankenmotiv* unterscheiden zu können, dann darüber *grosse Fenster* in *dekorativer Umrahmung* u. a.

Die *Stadt Ani* im Ganzen ist mit der Gesamtheit ihrer Kirchenbauten und besonders der *Palast- und Gemeinschaftsbauten*, wie auch der *Privatwohnungen* und der *allgemeinen Stadtordnung* natürlich ein sprechendes Beispiel für den allgemeinen kulturellen Aufschwung von der Periode des Königreichs (X.-XI. Jh.) an bis zu dem allmählichen Absterben des Stadtlebens gegen das XVII. Jh. Ein ähnlicher Aufschwung lässt sich auch an anderen Orten in der Bautätigkeit von Kirchen und Klöstern, den Erweiterungen und Neugründungen, in Gemeinschaftsbauten u. a. m. verfolgen. Zum Beispiel wurde 972 der Dom am damaligen Sitz des *Katholikos*, in *Argina*, angelegt, die Hauptkirche des Klosters *Marmaschen* (988 begonnen — und — nach Stockung — erst 1029 beendet), die Klöster *Haghbat* und *Sanahin*, die *Johannes* [S. 200]kirche im Kloster *Horomos* (1038) unweit von *Ani* und viele andere. In der Stadt *Ani* selbst aber ausser der erhaltenen Kirche der Familie *Abughamrentz*, der « *Heilands-Kirche* » (*Prkitsch*) und der « *Hirtenkirche* », kleinere, wie die durch Grabungen entdeckte *Kirche mit Granatschmuck* neben der *Apostelkirche*, dann die aus den Grabungen der Jahre 1911 und 1912, die *Kirche der Schuschan Pahlawuni* (1037)¹⁹.

¹⁸ Grundriss und Schnitt des Architekten *Thoramanian* bei *Strzygowski* Abb. 104, 105, 106, 775, 776, 806, vgl. SS. 106-108.

¹⁹ Einige der genannten Bauten dieser Zeit sind bei *Strzygowski* in folgenden Abbildungen gezeigt: Abb. 804 (*Argina*); Abb. 7, 241, 367, 484, 553, 559, 567, 612 (*Marmaschen*); Abb. 349

Im Laufe des XI. Jh. findet, wie es Marr durch seine Grabungen in Ani zeigen konnte, jener entscheidende Wendepunkt statt, der gegenüber der Kunst der Zeit der Könige eine total andersgeartete Kunst des XII.-XIV. Jh. bedingt. Die politische Geschichte eines unabhängigen Königreiches mit der Hauptstadt Ani fand Mitte des Jahrhunderts ihr Ende, was auch eine bestimmte Bedeutung für die Kunst hatte. 1046 wurde Ani von den Byzantinern okkupiert, was eine Massenauswanderung nach Kilikien nach sich zog, wo Ende des XI. Jh. das Kleinarmenische Königreich gegründet wurde. 1064 wird Ani von den Seldschuken unter Alp-Arslan erobert, später wird Ani von den Scheddaditen (anderen islamischen Fürsten, die nicht nur Krieger, sondern auch Kaufleute waren) gekauft. Der tatsächliche Gang, wie die armenische Aristokratie die Königsgewalt aufsaugte und selber den Weg der Entnationalisierung betrat und unter dem Druck der erstarkten Klasse der Kaufleute und Wucherer und der mit ihnen kulturell verbundenen Handwerker und Bauern, alle Positionen des kulturellen Fortschritts preisgab, war gewiss sehr kompliziert. « Mit dem Übergang nicht nur der politischen Macht in Ani, sondern auch der gesamten Wirtschaft in die Hände der Muselmänner, wurde die Grundbedingung jeglichen Fortschrittes unterbrochen: die Kontinuität kultureller Traditionen » (Marr).

Vom Ende des XI. Jh., im Verlaufe des XII. und bis zur zweiten Hälfte des XIII. Jh., während welcher Zeit sich die Bevölkerung des ehemaligen armenischen Königreiches aktiv dem einzigen christlichen Nachbarn — Georgien — zuwandte und Georgien zu Hilfe rief, wurde das Territorium des ehemaligen armenischen Königreiches nach erforderlichen Kriegsaktionen dem mächtigen georgischen Staate eingegliedert. Die ehemalige Hauptstadt Armeniens wurde zum Zentrum des Handels und Tausches zwischen Orient und Abendland. Die armenische Kunst des XII.-XIII. Jh. entsprach den Forderungen dieser reichen armenischen Kaufleute und Stadtbewohner: sie zeigt bestimmte Beziehungen zur islamischen Kunst Irans und der Seldschuken, wie auch zur Kunst des christlichen Georgien, aber selbstverständlich verarbeitet nach den eigenen volkstümlichen, vielfach überlebenden Forderungen und Einstellungen. Diese wurden bewahrt « im wirklichen Leben durch die mittlere und niedere Schicht der armenischen Gesellschaft, durch den Stand der Kaufleute und der Handwerker » (Marr). In dieser Kunst der neuen geschichtlichen Periode kommen wiederum beide Tendenzen der Entwicklung zum Vorschein — das Wahre der Tradition und gleichzeitig ein liebevolles Anwenden von auswärtigen Neuheiten.

und 42, 90, 421 (Haghbat und Sanahin); Abb. 266, 270, 282, 771 (Horomos); Abb. 129-131 und 143-146, 366 (Ani: Abughamrentz und Prkitach); Abb. 244, 583-596, 670 (Ani: Hirtenkirche).

Aus dieser Zeit sind architektonisch und besonders dekorativ geformte Bauten, nicht nur Kirchen, sondern auch verschiedene Stadt- und Klosterbauten bekannt, wie Baderäume, Gasthäuser, Karawanserais, Wohnkomplexe, Buden und Werkstätten, Brücken, ferner Glockentürme, Bibliotheksbauten, « *Gawit* » (an die Kirchen meist von Westen angebaute Vorhallen mit Grabstätten, die nicht selten die Kirchen an Grösse überragen) und « *Shamatun* » (grosse Räume, die als Vorhallen und Säle für Gemeindeversammlungen dienen). Diese Bauten sind mannigfaltig und eigenartig in künstlerischer und bautechnischer Hinsicht. Was die dekorative Behandlung anbetrifft, so stehen sie der islamischen Kunst Irans und der Seldschuken nahe bei andersartigem [S. 201] Gesamtausdruck. Ich füge hier nur eine Liste des Veröffentlichten an, weit entfernt von Vollständigkeit: *Ani* — die (« griechische ») *Gregorkirche des Tigran Honentz* und die *Kirche der Familie Bachtaheki*, *Hagartzin*, *Ketscharis*, *Haghbat*, *Sanahin*, *Tatew*, *Nor-Getik*, *Keghard*, *Haridsch*, *Ohannawank*, *Gandsassar*, *Noraschen* in Amaghu, *Ssaghmossawank*, *Eghiwand*, *Chorakert*, *Dssegh*, *Aissassi* ²⁰.

Auf diese Weise bildet auch diese späte Periode der Entwicklung armenischer Baukunst, deren Erforschung ich mir versagen musste, eine interessante und wiederum markant nationale Etappe.

Am Schlusse dieser zusammenfassenden Betrachtung des Entwicklungsganges der armenischen Baukunst möchte ich betonen, dass ich bemüht war, bei der Analyse einzelner Baudenkmäler und ganzer Epochen deren charakteristische Züge eben als Züge der armenischen Kunst hervorzuheben. Jene Strömung der allgemeinen Kunstwissenschaft des XX. Jh., die in der Bestimmung nationaler Verschiedenheiten italienischer und deutscher Kunstformen in Wölfflins letztem Werke so bestimmt gezeigt wurde, oder der englischen von Pevsner, der französischen von Georg Weise und Emile Male, der deutschen von Pinder, und weniger entschieden von vielen anderen Verfassern, aber immer in bestimmter Gegenüberstellung in einzelnen Punkten zu einem Nachbarvolke, das verwandt ist und dieselben chronologischen Stufen der sozial-ökonomischen Entwicklung durchgemacht hatte — scheint mir eine wertvolle Errungenschaft unserer Zeit zu sein. Ich bemühte mich bereits während meiner ersten Kenntnisnahme armenischer Kunst, sie im Vergleich mit der georgischen zu bestimmen; später gelang es mir, die nationale Eigenart armenischer Kunst im Vergleich mit der geor-

²⁰ Einiges in Abbildungen bei Strzygowski: Abb. 242, 243, 310, 338, 339, 350, 575, 576 (*Ani, Tigran Honentz*); Abb. 396 (*Ketscharis*); Abb. 271, 607, 608 (*Haghbat*); Abb. 292, 774 (*Sanahin*); Abb. 289 (*Tatew*); Abb. 272, 273, 321, 325 (*Keghard*); Abb. 64, 65 (*Haridsch*); Abb. 290, 395, 573, 675 (*Noraschen, Amaghu*); Abb. 671 (*Eghiwand*); Abb. 323 (*Dssegh, Brdarakesch*); Abb. 676 (*Aissassi*).

gischen zu vertiefen und zu bereichern²¹. Bereits nach den Farben des Baumaterials unterscheidet sich die Stadt Ani — ihre bürgerlichen und Wehrbauten, wie die ganze reiche Kirchenarchitektur — ganz ungeheuer von der georgischen: Ani wurde aus schwarzem und ziegelrotem Stein aufgeführt. Derselbe Farbcharakter ist auch für die überwältigende Mehrheit der mir bekannten Bauten Armeniens bestimmend. Ferner kann man einen Unterschied in den Proportionen beobachten, in der Anwendung einzelner Elemente, in der Kombination von Einzelheiten, im Charakter der Ausführung — wie in Einzelheiten, so im Ganzen. Schliesslich vorhanden sind gänzlich verschiedene Einstellungen in dem Verhältnis der Bauten zur Umgebung, zur bergigen Landschaft. Andererseits aber lassen die beide Völker verbindenden Peripetien geschichtlichen Lebens, der oft gemeinsame Kampf für das Bestehen nationaler Kultur und der gleichmässige Gang sozialer Entwicklung ein Bild gleichen fortschreitenden Entwicklungsganges der Architektur beider Völker entstehen.

Giorgi TSCHUBINASCHWILI.

Direktor des Institutes für georgische Kunstgeschichte
der Akademie der Wissenschaften der georgischen SSR.

²¹ Um den Einblick in die georgische Eigenart zu vermitteln, mag die Angabe meiner diesbezüglichen Forschungen dienen, wo nicht selten auch armenische Baudenkmäler zum Vergleich herangezogen werden: *Geschichte der georgischen Kunst*, Bd. I (bis zum VII. Jh. u.Z.), 1936, (georgisch); *Wege georgischer Baukunst* (in Verbindung mit N. Severov) 1936 (russisch u. georgisch); *Monuments du type architectonique de Djouari* 1948 (russisch mit französischem Résumé); *Der Zionsdom von Bolnissi*, 1941 (russisch mit deutschem Résumé); *Die Architektur Kachetiens*, 2 Bände, 1950 und 1959 (russisch); ein dem Vergleich georgischer, armenischer und byzantinischer Kirchen des XIII. Jh. gewidmeter Aufsatz in: *Ars Georgica*, Bd. 3, 1950 (russisch), S. 191-200.

ALTGEORGISCHE EVANGELIENÜBERSETZUNG

ALS HÜTERIN SYRISCHER TRADITION

II. DER BEGRIFF « AUFERSTEHUNG »

(Résumé)

In den drei Leidensvoraussagen des Herrn (Markus 8, 31 par; Markus 9, 31 par; Markus 10, 34 par), auf dem Wege nach Gethsemane (Markus 14, 28 par) und Matthäus 27, 63 erscheint in der syriach-altgeorgischen Überlieferung regelmässig « aufstehen » statt « auferweckt werden ». Das gleiche Bild ergibt sich aus den Osterberichten der Evangelien (Markus 16, 6 f. par; Lk 24, 34, 46; Johannes 21, 14). Die Verwendung von « aufstehen » ist so allgemein, dass sie auch als eschatologischer Terminus auf die allgemeine Auferstehung (z. B. Lukas 14, 14; Johannes 11, 23 ff.) bezogen wird. Ist diese Bezeichnung doch zuletzt der Alltagssprache (z. B. Markus 1, 31 par) entnommen und will offenbar beim Fehlen eines adäquaten Ausdrucks eine höhere, nur im Glauben zu erfassende Realität bezeichnen.

In der regelmässigen Verwendung von « aufstehen » (*geo. aḡ-dgomay*) statt « aufgeweckt werden » und « aufstehen machen » (*geo. aḡ-dginebay*) statt « aufwecken » geht die altgeorgische Überlieferung mit der altsyrischen gegen die griechische Hand in Hand. Auch hier braucht wie bei dem Begriff « Erlösung »¹ die armenische Version nicht die vermittelnde Zwischenschicht gewesen zu sein.

1. « AUFERSTEHEN » IN DEN LEIDENSPROPHETIEN DES HERRN.

Wir beginnen mit den Stellen, an denen Jesus in seinen Leidensankündigungen von seiner Auferstehung spricht oder wo wenigstens ein Wiederhall seiner Leidensankündigungen zu finden ist.

1. Die erste Leidensvoraussage Mk 8, 31 = Mt 16, 21 = Lk 9, 22 :

Die altsyrische Überlieferung von Mk 8, 31, nur durch den Sinaisyrer (= *sys*) vertreten — der wertvollere Curetonianus (= *syc*) hat leider eine Lücke — liest im Verein mit der syrischen Vulgata, der Peschitta (= *syp*) : « und (dass er) nach drei Tagen aufstehen werde ». Das entspricht der griechischen Wendung : « und (er müsse) nach drei Tagen auferstehen ». Freilich lesen die altgeorgischen Zeugen, nämlich das Adyshtetraevangelium von

¹ Vgl. « Bcdi Kartlisa » XXIII-XXIV (Paris 1967) S. 136-142.

897 (= Ad), das Opiza-Tetraevangelium von 913 (= Op) und das Tbeth-Tetraevangelium von 995 (= Tb): « und (dass er müsse) am dritten Tage (!) *auf(er)stehen* » im Gegensatz zum griechischen Texte, aber genau wie die armenische Vulgata². Im « auf(er)stehen » aber sind sich alle drei Zeugengruppen einig, wenn auch die Armenier das weniger eindeutige « sich erheben » bringen.

An der Parallelstelle Mt 16, 21 ergibt sich aber gleich ein anderes Bild: In seiner Vorliebe für « aufgeweckt werden » hat der griechische Text: « (müsse er ...) am dritten Tage *aufgeweckt* werden », während die Syrer (syc + syp; sys Lücke) wie die Altgeorgier (Ad + Op³) « *auf(er)stehen* » lesen, während die Armenier wieder « *sich erheben* » haben, das, wie wir sahen, kein Gegensatz zur syrisch-georgischen Überlieferung zu bilden braucht.

Das gleiche Resultat bringt auch die Lukasparallele 9, 22 mit « *auf(er)stehen* » bei den Syrern (syc + sys + syp) und Georgiern (Ad + OT) gegen das griechische « *aufgeweckt werden* » und eventuell das armenische « *sich erheben* ».

2. Die zweite Leidensvoraussage Mk 9, 31 = Mt 17, 23:

Bei Mk 9, 31 lesen sys (syc Lücke) und syp + Ad + OT: « am dritten Tage (!) wird er *aufstehen* »; ähnlich bringt arm: « am dritten Tage (!) wird er sich erheben ». Auch an dieser Markusstelle hat der griechische Text wie bei der 1. Leidensvoraussage (Mk 8, 31) das ursprüngliche « *aufstehen* », jedoch das unbestimmte « nach drei Tagen ».

An der Parallelstelle Mt 17, 23 finden wir statt des griechischen « am dritten Tage wird er *aufgeweckt werden* » wieder: « am dritten Tage (sonderbarerweise bei sys *nach drei Tagen*) wird er *auf(er)stehen* » syc + sys + syp + Ad + OT, während arm wieder den zweideutigen Ausdruck « sich erheben » aufweist.

3. Die dritte Leidensvoraussage (Mk 10, 34 = Mt 20, 19 = Lk 18, 33):

In der syrischen und der von ihr abhängigen altgeorgischen Überlieferung (syc + sys + syp + Ad + OT) finden wir das geschlossene Zeugnis: « und am (zum syp) dritten Tag (!) wird er *auf(er)stehen* », während der griechische Markustext (bessere Überlieferung?) lautet: « und *nach drei Tagen* wird er *auf(er)stehen* », dem sich augenscheinlich die armenische Version zugesellt: « und *nach drei Tagen* wird er sich erheben ».

² Vgl. Ausgabe von J. ZOHRAV, *Die Hl. Schrift des Alten und Neuen Testaments* (armenisch = arm) IV (Venedig 1805).

³ OT = Op + Tb.

Die Parallele Mt 20, 19 hat in der syrisch-georgischen Überlieferung die gleiche Fassung wie bei Markus: « und am dritten Tage (!) wird er *auf(er)stehen* » (syc + sys + syp + Ad + OT); vgl. arm: « und am dritten Tage (!) wird er sich erheben » gegen griechischen *textus receptus*: « und am dritten Tage wird er aufgeweckt werden ».

Bei Lk 18, 33 liegt die gleiche übereinstimmende Zeugenschaft für « *auf(er)stehen* » (syc + sys + syp + Ad + OT) vor; hier bezeugt auch das griechische Lukasevangelium das « *aufstehen* », während arm wieder « sich erheben » bringt.

4. Logion auf dem Wege nach Gethsemane (Mk 14, 28 = Mt 26, 32):

Im Markusevangelium heisst es: « und wann ich *aufgestanden* bin » sys (syc Lücke) + syp; « sondern wann ich *aufgestanden* bin » Ad; « und nach meiner *Auferstehung* » OT und sogar arm: « sondern nach meiner *Auferstehung* » « gegenüber dem griechischen « sondern nach meinem Aufgeweckt werden ».

Fast das gleiche Bild bringt die entsprechende Matthäusstelle (26, 32): « und wann (nachdem syp) ich *aufgestanden* bin » sys (syc Lücke) + syp sowie « wann ich aber *aufgestanden* bin » Ad und « aber nach meiner *Auferstehung* » OT, während im griechischen Text « aber nach meinem Aufgewecktwerden » erscheint und im armenischen: « aber nach meinem Sicherheben ». Die syrisch-georgische Überlieferung tritt also wieder geschlossen für « *auf(er)stehen* » ein.

5. Wiederhall der Leidensvoraussagungen bei den Feinden Jesu (Mt 27, 63):

Das Sondergut des Matthäusevangeliums von der Bestechung der Grabeswächter bringt auch ein Wort Jesu: « ... nach drei Tagen *stehe* ich *auf* (Partizip = werde ich *aufstehen*) » sys (syc Lücke) + syp; « am dritten Tage (!) (nach drei Tagen OT) werde ich *auf(er)stehen* » Ad + OT und arm: « nach drei Tagen erhebe ich mich ». Der griechische Matthäus hat natürlich den Wortlaut: « ... nach drei Tagen werde ich aufgeweckt ».

6. Das Tempelwort Jesu (Jo 2, 19):

Hören wir zunächst auf die aramäische Überlieferung: und nach drei Tagen werde ich ihn *aufstehen machen* » sys (syc Lücke) + syp. Die altgeorgische Version übersetzt: « und am dritten Tage werde ich *aufrichten* (aufrichten lassen OT) diesen da » Ad + OT. Hier scheint wirklich die OT-Tradition

⁴ So alle für die Zohrabausgabe benutzten Handschriften mit Ausnahme der im Volltext erscheinenden 1 Handschrift, die liest: « nach meinem Michterheben ».

die bessere zu sein; denn ähnlich wie Ad liest auch arm: und» (indrei Tagen werde ich aufrichten diesen da ». Der griechische Text bietet uns : «und in drei Tagen werde ich ihn aufwecken (= aufrichten)».

2. DIE OSTERBERICHTE DER EVANGELIEN.

Kein Evangelium schildert die Auferstehung des Herrn. Wir erhalten nur indirekte Berichte vom leeren Grab und von Erscheinungen des Auferstandenen.

1. *Die Engelsbotschaft über den auferstandenen Herrn* Mk 16, 6 + 7 = Mt 28, 6 + 7 = Lk 24, 6 :

In der Markusperikope lautet die Verkündigung des Engels in der alt-syrischen Überlieferung : «... er ist *aufgestanden* (für sich)⁵ (+ und syp) nicht ist er hier » syc (syc Lücke) + syp. Entsprechend bringen die Georgier : «... er ist *aufgestanden*, nicht hier ist er (nicht ist er hier OT)» Ad + OT. Im Widerspruch dazu steht der griechische Wortlaut : «... er wurde aufgeweckt, nicht ist er hier», während arm wieder ein verblasstes Auferstehen zum Ausdruck bringt : «... er erhob sich, nicht ist er hier».

Die syrische Matthäusfassung hat entsprechend : « nicht ist er hier, er ist *aufgestanden* (für sich)⁵ (+ nämlich syp) » syc (syc Lücke) + syp und die altgeorgische im gleichen Sinne : « nicht hier ist er (nicht ist er hier OT), sondern (denn Op) er ist *aufgestanden* » Ad + OT. Und arm bleibt sich selber treu mit : « nicht ist er hier; denn er erhob sich »; ebenso liest der Grieche wieder : « nicht ist er hier; denn er wurde aufgeweckt ».

Die Lukasparallele zeitigt kein anderes Ergebnis : In der syrisch-georgischen Überlieferung lesen wir : « nicht ist er hier (+ sondern syc + syc), er ist *aufgestanden* (für sich)⁵ » syc + syc + syp bezw. : « nicht hier ist er (er ist nicht hier Op), sondern er ist *aufgestanden* » Ad + Op (Tb lässt den Vers teil aus!). Die armenische Version bringt im wesentlichen den Matthäustext : « nicht ist er hier, sondern er erhob sich » und entsprechend der Grieche : « nicht ist er hier, sondern er wurde aufgeweckt ».

2. *Aussage der Elf und ihrer Gefährten* Lk 24, 34 :

Im griechischen Sprachkleid sieht Vers 34 b so aus : «wirklich aufgeweckt wurde der Herr und wurde gesehen (von) dem Simon» und bei arm : «wirklich erhob sich der Herr und erschien (zeigte sich) dem Simon». Die aramäisch-georgische Tradition bezeugt dagegen : «wahrhaftig ist *aufgestanden* unser Herr und wurde gesehen (von) dem Simon » syc + syc + syp. Nicht ganz so ursprünglich ist die altgeorgische Überlieferung : «wirklich (ganz wirklich

⁵ Durch diesen sogenannten ethischen Dativ soll die Tätigkeit des Verbs ausschließlich auf das Subjekt bezogen werden.

OT) ist *aufgestanden* der Herr und zeigte sich dem Simon » Ad + OT, aber auch hier ist die Realität der Auferstehung des Herrn stark betont.

3. Die Selbstaussage des Auferstandenen Lk 24, 46 :

Bei diesem Herrenwort sind sich alle Zeugen im Wesentlichen einig : Selbst der griechische Lukastext sagt uns : « und so musste leiden Christus und *aufstehen* aus den Toten am dritten Tage ». Freilich kann der Armenier den Text nur folgendermassen formulieren : « dass es so nötig war zu leiden Christus (Genitiv !) und sich zu erheben von (den) Toten am dritten Tage ». Aber trotzdem zeigt die syrisch-georgische Tradition eine ursprünglichere Fassung : « denn so ziemte es sich, dass litt der Messias und dass er *aufstand* aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) zu (nach) drei Tagen » sys (syc Lücke), ausführlicher syp : « denn so ist es geschrieben und so war es gerecht, dass litt der Messias und dass er *aufstand* aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) zu (nach) drei Tagen ». Und Ad + OT lesen : « weil (= dass) es so nötig war zu leiden Christus (Dativ !) und *aufzu(er)stehen* aus dem Totenreich am dritten Tage ».

4. Abschliessende Bemerkung über die johanneischen Ostererscheinungen des Herrn Jo 21, 14 :

Wir lesen im griechischen *textus receptus* : « Bereits dieses dritte Mal zeigte sich Jesus den Jüngern, auferweckt aus (den) Toten ». Die altsyrische Überlieferung weist wieder ältere Züge auf : « Dies war das dritte Mal, dass (Diese dritte Mal syp) wurde gesehen Jesus (von) seinen Jüngern, nachdem (als syp) er *aufgestanden* war aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) » sys (syc Lücke) + syp. Der altgeorgische Text liest sich so : « Dieses dritte Mal wurde offenbar gemacht (machte sich offenbar OT) Jesus den (seinen OT) Jüngern, seitdem (als OT) er *aufgestanden* war aus dem Totenreich » Ad + OT. Der Armenier erweist sich als der Schwächste : « Dieses dritte Mal erschien Jesus den (seinen « manche » *) Jüngern, erhoben (= auferweckt) aus (den) Toten ».

3. DIE GRUNDSÄTZLICHE VERWENDUNG VON « AUFSTEHEN » UND « AUFWECKEN » UND IHRE GRENZEN.

Das syrische Verb *qām* heisst ursprünglich « stehen » (*geo. dgomay*), dann erst « aufstehen » und « auferstehen ». Im Griechischen gibt es zwei verschiedene Verben 1) « auf(er)stehen » (*anhistamai*) und 2) « auferweckt werden » (*egerthenai*), das aber im Passiv auch « aufstehen » bedeuten kann. Das Armenische hat nur ein einziges Verb « sich erheben » (*yarnem*), das in die

* Eine leider nur kollektive Signierung einer Reihe von Handschriften in der Zohrabausgabe.

Bedeutung « aufstehen » übergehen kann und dazu noch ein eigenes Verb (arthucanem) « aufwecken », « wachmachen ». So ist also eine adäquate Wiedergabe oft nicht möglich. Sehen wir uns nun die folgende Beispiele an :

1. *Die angebliche Auferstehung Johannes des Täufers* Mk 6, 14 + 16 = Mt 14, 2 = Lk 9, 7 + 8 :

Gleich zweimal spricht der abergläubische Herodes von einer Auferstehung des Täufers in der Markusüberlieferung : 6, 14 und 16. In der syrischen Überlieferung heisst es Vers 14 : « er ist *aufgestanden* aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) » syc (syc Lücke) + syp und Vers 16 : « er (prononciert !) ist *aufgestanden* » syc (syc Lücke) ; + aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) » syp. Die altgeorgische Version bringt : « aus dem Totenreiche ist er *aufgestanden* » Ad + OT bzw. » er (prononciert !) ist *aufgestanden* » Ad + OT. Die griechische Fassung (also auch hier bei Markus !) hat : « er ist aufgeweckt worden aus (den) Toten » (Vers 14) und : « dieser wurde aufgeweckt » (Vers 16) und die armenische : « er erhob sich aus den Toten » (Vers 14) sowie : « er ist (es), er erhob sich aus den Toten ».

Die Matthäusparallele hat keine Verschiebung des Bildes zur Folge : Syrische und georgische Überlieferung bezeugen das Gleiche : « er ist *aufgestanden* aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) » syc + syc + syp = Ad + OT : « er ist *aufgestanden* aus dem Totenreiche ». Der griechische Text lautet : « er wurde aufgeweckt (weg) von den Toten » und der armenische : « er erhob sich aus den Toten ».

Nur die lukanische Parallele zeigt bemerkenswerte Abweichungen. Fangen wir diesmal beim griechischen Text an : « er wurde aufgeweckt aus (den) Toten » (Vers 7), aber Vers 8 lesen wir : « einer von den alten Propheten ist *aufgestanden* ». Die syrischen Zeugen überraschen uns nicht : « er ist *aufgestanden* aus dem Hause der Toten (= dem Totenreiche) » syc + syc + syp (Vers 7) und Vers 8 : « einer von den früheren Propheten (ein Prophet von den früheren Propheten syp) ist *aufgestanden* (aus dem Hause der Toten = dem Totenreiche syc) » syc + syc + syp. Ebenso bringen auch die Georgier nichts, was von der syrischen Vorlage abweicht : « er ist *aufgestanden* aus dem Totenreiche » Ad + OT (Vers 7) und Vers 8 : « einer von den ersten Propheten (ein Prophet aus den ersten OT) ist *aufgestanden* (Perfekt !) » Ad + OT. Der Armenier kann in beiden Versen nicht aus seiner Haut hinaus : « er erhob sich aus den Toten » (Vers 7), « ein Prophet der früheren (= aus den Früheren) erhob sich ».

2. *Das Herrenwort von der Auferstehung der Gerechten* Lk 14, 14 :

Nicht nur in der syrischen Überlieferung (syc + syc + syp) und in der

altgeorgischen Bibelübersetzung (Ad + OT) erscheint der Terminus « Auferstehung », sondern ebenso im griechischen Lukastext wie auch im armenischen (« Erhebung » hat hier bestimmt den Sinn von « Auferstehung »): bei der *Auferstehung* der Gerechten ».

3. *Jesu Worte bei der Auferweckung des Lazarus* : Jo 11, 23 ff :

Vers 23 sagt der Herr zu Martha : « *aufstehen* wird dein Bruder » *sys* (*sys* Lücke) + *sy* = Ad + OT und genau so im griechischen Text : « *auf(er)stehen* wird dein Bruder ». Nur die armenische Version kann nichts anderes hinsetzen wie : « erheben wird sich dein Bruder ». In der Antwort der Martha Vers 24 heisst es : « ich weiss, dass (+ er *aufstehen* wird *sy*) in (bei) der *Auferstehung* (« Anhauchung » = *Auferstehung sy*) » *sys* (*sys* Lücke) + *sy* + « ich weiss, weil (= dass) er *aufstehen* wird in (bei) der *Auferstehung* » Ad + OT. Auch die griechische Übersetzung stimmt damit überein : « ich weiss, dass er *auf(er)stehen* wird in (bei) der *Auferstehung* », während die armenische Vulgata nur bringen kann : « ich weiss, das er sich erheben wird in (bei) der *Auferstehung* ».

Vers 25 folgt die Selbstaussage Jesu : « ich (prononciert !) bin die « Anhauchung » (= *Auferstehung*) und das Leben » = Ad + OT : « ich bin die *Auferstehung* und das Leben ». Ebenso bietet der griechische Text : « ich (prononciert !) bin die *Auferstehung* und das Leben » = arm : « ich (prononciert !) bin (+ wirklich « viele » ?) die *Auferstehung* und das Leben ».

4. *Das Aufstehen im Gerichte* : Mt 12, 41 + 42 = Lk 11, 31 + 32.

Ein abgeblasstes, ja fast ein gewöhnliches « aufstehen » zeigen die beiden Matthäus- und Lukasparallelen. Wir beginnen mit Matthäus und seiner aramäischen Überlieferung. In Vers 41 heisst es : « Die Männer, die Söhne Ninives (die Männer, die Niniviten *sy*) werden *aufstehen* im Gerichte » *sys* + *sys* + *sy* = « (Die) Menschen, die Niniviten, werden *aufstehen* » im Gerichte » Ad + OT in vollem Einklang mit dem griechischen Text : « (Die) Männer, die Niniviten werden *aufstehen* im Gerichte », während die armenische Version wieder aussagen muss : « (Die) Männer, die Niniviten, werden sich erheben im Gerichte ».

Lukas 12, 42 lautet : « Die Königin des Südens wird *aufstehen* im Gerichte » *sys* + *sys* + *sy* = « Die Königin des Nordens (!) (Südens OT) wird *aufstehen* im Gerichte » Ad + OT gegen die griechische Formulierung : « (Die) Königin des Südens wird aufgeweckt werden (= sich erheben) im Gerichte » = arm : « Die Königin des Südens wird sich erheben im Gerichte ».

⁷ Wieder eine ungenaue, bloss kollektive Signierung der Zohrabauagabe.

⁸ Ad liest *ag-dges* (Aorist : sie sind aufgestanden !), natürlich eine Verschreibung für *ag-dgen* (Futur : sie werden aufstehen, wie ja auch Op + Tb haben).

Die Lukasstelle hat die umgekehrte, wohl ursprüngliche Abfolge. Lk 11, 31 zeigt in der syrischen Überlieferung folgenden Text: « Die Königin des Südens wird *aufstehen* im Gerichte » syc + sys + syp. Altgeorgische, armenische und griechische Übersetzung gehen hier Hand in Hand: « Die Königin des Südens wird sich erheben in jener Klage (in jenem Gerichte OT) » Ad + OT = arm: « Die Königin des Südens wird sich erheben im Gerichte » = griechischer *textus receptus*: « Die Königin des Südens wird aufgeweckt werden (= sich erheben) im Gerichte ».

Lukas 11, 32 ist « *aufstehen* » dominierend bei der syrischen, der griechischen und der georgischen Version: « Die Männer, die Niniviten, werden *aufstehen* im Gerichte » syc + sys + syp = « (Die) Menschen, die Niniviten, werden *aufstehen* in jener Klage (in jenem Gerichte OT) » Ad + OT = « (Die) Männer, die Niniviten, werden *aufstehen* im Gerichte » (griechischer Text); vgl. arm.: « (Die) Männer, die Niniviten, werden sich erheben im Gerichte » ... arm.

5. Beispiele eines alltäglichen Aufstehens.

Gemeint sind solche Fälle, denen jeder eschatologischer Charakter, etwa im Sinne einer allgemeinen Auferstehung beim Endgericht fehlt.

a) Aus der Kindheitsgeschichte nach Matthäus:

Mt 2, 13: « *steh auf* » syc + sys + syp = « *steh auf* » Ad + Tb (Op Lücke) = arm: « (*steh*) *auf* »⁹ gegen die typischen Fassung des griechischen Matthäus: « aufgeweckt » (= erhebe dich und).

Mt 2, 14: « Joseph aber *stand auf* » syc + sys + syp = « er aber *stand auf* » Ad + Tb (Op Lücke) gegen den griechischen Text: « der aber aufgeweckt (= sich erhebend) » + arm: « er aber sich erhebend ».

b) Bei der Heilung der Schwiegermutter des Petrus (Mk 1, 31 = Mt 8, 15 = Lk 4, 39): Der griechische Markustext schildert kurz: « weckte sie auf (= liess sie aufstehen) ... und sie diente ihnen ». Die syrische Überlieferung ist nicht einheitlich. Der Sinaisyrer (syc Lücke) liest: « und er *machte* sie *aufstehen* ... und sie *stand auf* und diente ihnen » und die Peschitta: « und er *machte* sie *aufstehen* ... und sie diente ihnen ». Die Altgeorgier folgen dem Sinaisyrer und nicht der Peschitta: « und er *machte* sie *aufstehen* ... und sie *stand auf* und diente ihm (ihnen Op) » Ad + OT. Der Armenier liest: « und er erhob sie (= weckte sie auf ... und sie diente ihnen ».

Ganz anders ist die Lage bei der Matthäusparallele (8, 15). Hier steht die griechische Übersetzung allein da mit ihrer Fassung: « und sie wurde aufgeweckt (= sie erhob sich) und diente ihm », während zur anderslautenden

⁹ *uri*, verkürzter Imperativ des Aorists von *ya-rnem* « sich erheben », hat die Bedeutung « *steh auf*, oder verkürzt « *auf* ».

aramäischen Überlieferung neben der altgeorgischen auch die armenische gehört: « und sie *stand auf* und diente ihnen (ihn syp) » syc + sys + syp = « und sie *stand auf* und diente ihm » Ad + OT = « auf den Füßen *stand sie* und diente ihm »: arm.

Die Lukasstelle 4, 39 zeigt schliesslich eine fast völlige Übereinstimmung unter allen Textzeugen. Sogar der Grieche liest: « sogleich aber *aufstehend* diente sie ihnen ». Die armenische Version kann hier nur sagen: « und sofort erhob sie sich und diente (aufstehend diente sie « manche ») ihnen ». Die syrische Überlieferung bringt: « und allsogleich (sogleich syp) *stand sie auf* und diente ihnen » sys (syc Lücke) + syp und die altgeorgische: « sogleich, und sie *stand auf* und diente ihm (ihnen Op) » Ad + OT.

c) Bei der Verklärung Christi (Mt 17, 7).

Der Herr fordert nach dem griechischen Text (ohne eine Parallele bei Markus und Lukas) die drei Apostel Petrus, Jakobus und Johannes auf: « weckt euch auf (= stehet auf) und fürchtet euch nicht ». Die ganze übrige Überlieferung steht dagegen: « (und es näherte sich Jesus und) *machte sie stehen* (und sagte zu ihnen): fürchtet euch nicht » syc (sys Lücke) bzw. syp: « *steht auf*, fürchtet euch nicht » = « *steht auf*, fürchtet euch nicht » Ad + OT = arm: « auf den Füßen *steht* und fürchtet euch nicht ».

d) Aufstehen eines Volkes gegen das andere (Mk 13, 8 = Mt 24, 7 = Lk 21, 10).

Der griechische Markustext bietet uns: « denn es wird aufgeweckt werden (= sich erheben) Volk gegen Volk », die syrische Version aber: « es wird *aufstehen* nämlich Volk über (= gegen) Volk » sys (syc Lücke) + syp. Die Georgier lesen: « es (denn es OT) wird *aufstehen* Geschlecht über (= gegen) Geschlecht » Ad + OT und die Armenier: « denn es wird sich erheben Geschlecht über (= gegen) Geschlecht ».

Bei Matthäus 24, 7 ist die *Textlage* die gleiche: « denn es wird aufgeweckt werden (= sich erheben) Volk gegen Volk » (griechisch); « es wird *aufstehen* nämlich Volk über (= gegen) Volk » sys (syc Lücke) + syp; « es (denn es Ad) wird *aufstehen* Geschlecht über (= gegen) Geschlecht » Ad + OT; « es wird sich erheben Geschlecht über (= gegen) Geschlecht »: arm. Und bei der Lukasparallele 21, 10 ist es nicht viel anders: « es wird aufgeweckt werden (= sich erheben) Volk gegen Volk » (griechisch); « es werden *aufstehen* Geschlechter (es wird *aufstehen* Geschlecht Tb) über (= gegen) Geschlecht (Geschlechter Op) » Ad + OT; « es wird sich erheben Geschlecht über (= gegen) Geschlecht »: arm.

Joseph MOLITOR
Phil.-Theol. Hochschule
Bamberg.

ZUR ANALYSE DER GEORGISCHEN WORTSTRUKTUR

Zusammenfassung

Der Strukturgedanke, gestützt auf die bisherigen Erfahrungen der Kybernetik, postuliert, dass die einzelnen Sprachebenen Modelle aufweisen, die sich jeweils zu einem System zusammenschliessen. Diese Erkenntnis, auf die Lexik angewandt, bedeutet, dass nicht nur die lebendige Wortbildung ihre Regeln hat, sondern auch Stamm und sogar Wurzel haben ihre von Sprache zu Sprache divergierenden Gesetze, nach denen sie zustande gekommen sind. Der Weg ihrer Untersuchung geht von den produktiven Affixen zu den Stämmen, wo sich eben diese Affixe als unablösbar gewordene Bestandteile erweisen. Das Verfahren ist anhand der altgeorgischen I-Suffixe skizziert.

Wenn die Tradition der historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft und die von modernen technischen Bedürfnissen gesteuerte Forderung nach struktureller Analyse heute immer wieder als unvereinbar einander gegenübergestellt werden, so kann man diesem Urteil nur sehr bedingt zustimmen. Es gilt nur soweit, als wir noch nicht ernsthaft genug versucht haben, das eine Prinzip sinngemäss durch das andere zu ergänzen.

Die historisch-vergleichende Sprachwissenschaft hätte sich nicht entwickeln können, wenn nicht ihr Begründer Franz Bopp gerade im Bereich der strukturellen Interpretation eine weitreichende Entscheidung getroffen hätte. Der heftige Widerspruch der Brüder August und Friedrich von Schlegel beweist, wie grundsätzlich neu und einschneidend der Gedanke war, die bisherige Einzigartigkeit der Flexion aufzuheben und sie als Ergebnis einer ursprünglichen Agglutination anzusehen. Solange die Anschauung galt, dass in den flektierenden Sprachen das Wort ein spontan entstandener Gesamtkomplex sei, in dem erst später bestimmte Lautsektoren grammatische Funktionen übernommen hätten, war eine exakte Abgrenzung der Vergleichsgrössen nicht möglich. Erst die Unterscheidung nach eigentlichen Bedeutungsträgern und Funktionselementen — Bopp teilte sie ein in Verbalwurzeln und Pronominalwurzeln — ergibt stabile, fassbare Einheiten. Fassebar sind sie fast ausschliesslich durch die Analyse. Denn die Flexion ist gerade dadurch entstanden, dass die enge Verknüpfung von Wurzel und Formans, vor allem ihre Zusammenziehung unter einem Akzent, zu Umbildungen und Abschleifungen führte.

Zunächst neigte Bopp dazu, die Wurzel als einsilbig anzusetzen, doch liessen sich beide Aufgaben nicht zugleich erfüllen : einmal im lautlichen Vergleich und durch Entsprechungsketten die Identität von Wörtern in verschiedenen, wenn auch verwandten, Sprachen festzustellen, und zum anderen, diese zwar realbegründete, aber historisch labile Grösse auf ein hypothetisches Pattern/Modell der Einsilbigkeit vom Typ KVK zurückzuführen. Er begnügt sich notgedrungen damit, die Analyse auf den vorgegebenen Stoff zu beschränken, wie es seine Definition der Wurzel erkennen lässt : « Die Wurzeln sind die Ur-Elemente der in der Sprache vorkommenden Wortformen, aus welchen sowohl Verba als auch Nomina gebildet werden. Sie selber kommen als Wurzeln in der Sprache nicht vor, sondern sind bloss aus ihren Abkömmlingen erkennbar, denen sie als gemeinschaftlicher Stamm zum Grunde liegen »¹. Die Gleichsetzung der Begriffe Wurzel und Stamm zeigt schon, dass er nicht gewillt ist, über die praktisch zu ermittelnde Grundlage der Wortfamilie, den Worthäuptling, wie er sie an anderer Stelle nennt, hinauszugehen. Die Realität der Lautkomposition im Stamm musste gewahrt bleiben, wenn die Umgestaltung des einzelnen Lautes in diesem Verband als historisches Kontinuum bewiesen werden sollte. Jedoch unterblieb bis heute auf dem Gebiet des Indogermanischen eine eingehende Strukturanalyse des Wortbaus.

Die Gründe dafür werden deutlich, wenn wir den Blick auf eine Sprachfamilie werfen, wo sie mit Erfolg durchgeführt wurde. Es handelt sich um das Malajo-Polynesische. Von Kern bis Dempwolf wurde ihre Verwandtschaft durch die traditionelle Vergleichsmethode erhärtet. Allerdings musste sich das Fehlen schriftlicher Dokumente älteren Datums bei den meisten Vergleichssprachen als hinderlich erweisen und drängte auf andere Lösungsversuche. Fast zur gleichen Zeit (1906 und 1908) veröffentlichten W. Schmidt und K. Wulff ihre Arbeiten über den Bau des austrischen Wortes. Beide beweisen, dass die heutige Zweisilbigkeit auf ursprünglicher Einsilbigkeit beruht. Bei Wulff basiert die Analyse auf dem Modell KVKKVK, das in Zentralsprachen existiert und sich in den austronesischen Randsprachen bis zu KVKV abschleift. Diese Struktur erklärte er als eine ursprüngliche Summierung zweier Wurzeln vom Typ KVK. Schmidt erhob diese Hypothese zur These, als er nachwies, dass die austroasiatischen Sprachen in ihrer Einsilbigkeit mit den austronesischen verwandt sind. Da er den empirischen Beweis für die anfängliche Einsilbigkeit erbracht hatte, hatte er das Recht, darauf eine neue Hypothese zu errichten. Er

¹ F. Bopp, *Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache*, Berlin 1863, S. 69.

löste die Wurzel KVK weiter auf in KV als die eigentliche Wurzel und anschliessendes K als Determinans².

Kern und Schmidt hatten, jeder auf seine Weise, glaubwürdig gemacht, dass die Heimat des Austrischen in Hinterindien zu suchen ist. Dabei fällt auf, dass der Wortschatz, den Kern seinem Vergleich zugrunde legt, bereits hochentwickelten Ackerbau, vor allem in bezug auf den Reis, voraussetzt. Die Lautvergleichung führt also nicht in die graue Vorzeit, nicht einmal bis zur Urgesellschaft, wie sie an mancher Stelle in Rückzugsgebieten noch zu beobachten ist. Das gleiche gilt für die Vergleichung im Indogermanischen. Auch hier weist die Beschaffenheit des Wortschatzes aus, dass die Sprachträger dort, wo ihre Idiome fassbar werden, bereits eine beachtliche Entwicklung durchgemacht haben.

Nun ist die Frage: führt uns die Analyse weiter zurück? Diese Frage lässt sich nicht ohne weiteres bejahen, weil es, wie schon bei Wulff deutlich geworden ist, ausserordentlich schwer ist, den durch Analyse herausgeschälten Kern richtig zu interpretieren. Die Reduzierung des Wortkörpers auf ein Minimum schafft zahlreiche Übereinstimmungen in der lautlichen Struktur, sodass geradezu Ballungen von Homonymen entstehen. Andererseits wird durch dasselbe Verfahren die Bedeutung so allgemein, dass es oft eine ganze Reihe von Synonymen zu geben scheint, wie überhaupt die grösste Schwierigkeit bei diesem Vorgehen auf der semantischen Seite liegt. Und schliesslich ist festzustellen, dass es bis jetzt nicht gelungen ist, die Strukturanalyse mit der Lautvergleichung zu verbinden. Der magere Lautkörper, der bei der Analyse übrigbleibt, verlöre jede Kontur, wollte man ihm noch Wandlungen zubilligen³.

Es ist nicht zu leugnen, dass von allen grösseren Sprachfamilien das Austrische die meiste Aussicht bot, das Experiment der Analyse mit Erfolg durchzuführen. Einmal stimmt der Bau des Wortes in seinen Grundelementen mit dem angenommenen Schema KVK überein, dass schon vor mehr als 150 Jahren Adelung als das ideale erschienen war. Zum anderen bewegt sich der konsonantische Lautwandel in Grenzen und bezieht sich gewöhnlich auf eine unschwer zu erkennende Veränderung der Artikulationsweise, die, wo sie sich von Sprache zu Sprache vollzieht auch konsequent auftritt.

² W. SCHMIDT, *Die Mon-Khmer-Völker, ein Bindeglied zwischen den Völkern Zentralasiens und Australasiens*, in: *Archiv für Anthropologie*, Braunschweig 1906; K. WULFF, *Über Stammbildung in der malaischen Wortbildung*, in: *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig 1908. DENN., *Indonesische Studien*, in: *Anthropos*, Mödling bei Wien, 1910.

³ Es darf nicht unerwähnt bleiben, dass ausserdem bis heute das Vokabular, das lautlich untersucht wurde, nicht das gleiche ist, das sich für die Analyse anbot.

Die Veränderung der Vokale dagegen scheint semantisch bedeutsam zu sein und fordert weitere Untersuchungen.

Es ist höchst unwahrscheinlich, dass in Sprachfamilien, in denen Zusammensetzungen, Verschleifungen, Lautveränderungen und Akzentverschiebungen zu komplizierten Gebilden von Stamm und Wurzel geführt haben, der Versuch einer Analyse so glatt verlaufen wird. Es ist vielmehr sorgfältig zu überlegen, welche Schritte in welcher Reihenfolge zu unternehmen sind. Zweifellos darf das Ziel der Analyse nicht von Anfang an der Vergleich sein. Vielmehr muss erst in der einzelnen Sprache das Gebilde herausgefunden werden, das vom Standpunkt der Analyse als Wurzel bezeichnet werden kann. Erinnern wir uns an die Maxime Wilhelm von Humboldt's: «Um auch nur zwei Wörter mit Erfolg miteinander grammatisch vergleichen zu können, ist es notwendig, erst jedes für sich in der Sprache, welcher es angehört, zur Vergleichung genau vorzubereiten.»⁴ Es empfiehlt sich, in der Einzelsprache zunächst nach Elementen zu suchen, die noch als produktive Formantien gebraucht werden und die demzufolge austauschbar sind. Um solche Feststellungen zu treffen, bedarf es der Wortfamilien. Einzelbegriffe sind im Angangsstadium der Untersuchung auszuschalten. Danach lassen sich Fälle ausmachen, wo derartige Formantien zum Teil des Stammes geworden sind. Sie wechseln nicht mehr aus Gründen der Wortart oder der Formbildung, sondern sie sind zum Bestandteil des konstanten Bedeutungsträgers geworden. Auch hier gibt es bei semantisch verwandten Stämmen Fälle von Austausch, aber an diesem Punkt unseres Forschungsweges angelangt, haben wir das Recht zu analysieren, d.h. zu trennen, ohne die Unterstützung durch Gegenformen in Anspruch nehmen zu müssen.

Das ist ein Programm für eine Arbeit, die auch auf dem Gebiet der Kaukasussprachen zu leisten ist. Das Georgische verschweigt uns die Entwicklungsprozesse, die zu der typenmässig so auffallenden Wortstruktur geführt haben. Natürlich lassen sie sich nicht im Sinne der historischen Realität rekonstruieren, aber die Analyse kann und wird uns zeigen, dass zum mindesten der uns zugängliche Bestand nach bestimmten Verfahrensweisen und Modellen zu gliedern ist, die sich in ihren Relationen als primär und sekundär zu erkennen geben. Als Beispiel dessen, was gemeint ist, mögen die altgeorgischen *l*-Suffixe vom freien Formans bis zum Wurzelement in einigen Vertretungen vorgeführt werden. Es kann sich nur um eine erste dürftige Skizze handeln, da die Beschränkung auf das eine Suffix vorerst die zahlreichen Möglichkeiten des Austausches mit anderen Affixen ausschliesst

⁴ *W. von Humboldt's Gesammelte Schriften*, hrsg. v.d. Königl. Preuss. Ak. d. Wiss., Berlin 1903 ff. Bd. VI, S. 8.

und demzufolge die Analyse bis in den heutigen Stamm hinein nicht hinreichend gestützt ist.

Die oben erwähnte Regel, dass Einzelbegriffe zunächst auszuschalten sind, ist bei den *l*-Suffixen besonders zu beachten. Es bieten sich eine Reihe von Tier- und Pflanzennamen an. Davon gehören manche sogar zum Gemeinkartvelischen, so *gvel-* (Schlange), *mgel-* (Wolf), *mk'al-* (Heuschrecke), *mat'l-* (Wurm), *zayl-* (Hund), *ipkl-* (Weizen). Aber diese Tatsache hilft uns nichts weiter, da es sich auch auf der historischen Ebene der Etymologie um fertige Prägungen handelt, die keinen Hinweis auf ihr Zustandekommen gestatten. Auseinandernehmbar nach Stamm und Formans ist höchstens eine Bildung wie *meuyeli* (Esel = der Jochtragende, Gen. 36,24) < *uyeli* (Joch) oder *mprinveli* (Vogel, Gen. 15,11) zu *prteni* (Flügel, Ex. 25,20)⁵. Auch im Bereich der Körperteile und Geräte gibt es viele Bildungen auf *-l*, die wegen ihrer Isoliertheit für die Analyse zunächst unfruchtbar bleiben müssen.

Bereits im Altgeorgischen findet sich das *l*-Suffix mit jeder möglichen Vokalisierung. Wie einige der oben aufgeführten Wörter zeigen, ist die Möglichkeit des Vokalverlustes schon im Gemeinkartvelischen gegeben⁶. Vokallosigkeit tritt aber nicht nur in solchen Wörtern (meist Substantiven) auf, die wegen ihrer Isoliertheit vorläufig hingenommen werden müssen, sondern auch in Wörtern, wo infolge von Vergleichsformen das *-l* noch als echtes Suffix nachweisbar ist, z. B. bei der Wurzel *tes*. Sie liegt in einfacher Form der Konjugation zugrunde: *rajca steso* (was du gesät hast, Ex. 23,16); von *tes* gibt es die nominale Ableitung *natesavi* (Nachkommenschaft) und schliesslich *tesli* (Same, Nachkommenschaft), im Plural *teslebi* (Völkerschaften, Gen. 27,29). Von *tes+l* bietet Ex. 9,31 die Weiterbildung *teslooda* (es stand in Blüte). Besonders interessant ist die Wirkung des vokellosen Suffixes auf die Wurzel *k'um*. Vom Verbum finitum ist belegt *k'umoda* (er war in Rauch gehüllt, Ex. 19,18), ausserdem gibt es das Verbalsubstantiv *sak'umeveli* (Räucherung, Ex. 30,37). Der nicht durch *-ev* erweiterte Stamm mit *-l* jedoch zeigt eine vokalische Erweiterung der Wurzel: *k'uamli* (Rauch, Ex. 19,18).

Auch das Suffix *-ol* ist in den meisten Fällen bereits zu einem festen Bestandteil des Stammes geworden, sodass es sogar in der Konjugation erhalten bleibt: *nu mabr'olebt me* (hältet mich nicht auf, Gen. 24,56) oder

⁵ Die Untersuchungen sind nur dann sinnvoll, wenn sie an altgeorgischen Texten durchgeführt werden. Deshalb ist jeweils eine Belegstelle angegeben, obgleich in den meisten Fällen ein mehrfacher Nachweis möglich ist.

⁶ Klimov nimmt in seinem etymologischen Wörterbuch zwar silbisches *l* an, aber die Analyse hat sich erst einmal von solchen Hypothesen zu distanzieren.

daq'rolden mdinareni (die Flüsse wurden stinkend, Ex. 7,18). Während solche Formen als denominalen Ableitungen anzusehen sind, wird der Unterschied von Verbalstamm und Nomen wieder deutlich bei *brzolaj* (Krieg, Ex. 13,17) und *gubzodian čuen* (sie kämpften gegen uns, Ex. 1.10). Aufschlussreich ist die Unsicherheit bei der Wurzel *gb* : *šagbo iak'ob* (Jakob hatte gekocht, Gen. 25,29) zu *ara šehbolo* (du sollst nicht kochen, Ex. 23,19); die zugehörigen Nominalbildungen rechnen *-ol* zum Stamm : *gbolvili* (Gericht, Gen. 25, 29), *ugbolveli* (ungekocht, roh, Ex. 12,9).

Damit ist wohl der übliche Weg skizziert, wie ein ursprünglich nominales Bildungssuffix in die Verbalosphäre aufgenommen wird und von da an als unveräusserliches Element des Stammes erscheint. Als solches finden wir vor allem das Suffix *-al*. Während im Neugeorgischen die Synkope des Vokals von *-al* vor vokalhaltigen Endungen unvermeidlich ist, zeigt das Altgeorgische Schwankungen. Zu *rvali* (Kupfer) finden sich die beiden doppelten Deklinationsformen *rvalisaj* und *rvalisani* (aus Kupfer, Ex. 30,18). Bei anderen Wörtern der gleichen Silbenzahl, wie z.B. bei *c'q'ali*, hat der Genitiv regelmässig Ausfall des *a*. Der Widerspruch, der auf den Fluss der Entwicklung zurückzuführen ist, beherrscht den Stamm *martal* : das Verb hat Vokalverlust : *rasa vmartlobdet* (wie sollen wir uns rechtfertigen, Gen. 44, 16). Eine der nominalen Ableitungen ist *samartali*. Gelegentlich, z.B. im Abverbial, zeigt sie Synkope des Vokals : *samartlad* (mit Recht, Gen. 27,36), dagegen behält sie den Vokal im Genitiv *samartalisa* (der Gerechtigkeit, Ex. 18,15) und im Kollektiv *samartalebi* (Rechtssatzungen, Ex. 21,1).

Deeters unterscheidet die Formen auf *-il* nach Verbalsubstantiv und Verbaladjektiv. Diese Verschiedenheit wird erst im syntaktischen Gebrauch deutlich. *T'irili* wird als Verbalsubstantiv durch folgendes Beispiel erhärtet : *t'iroda t'irilita didita* (er weinte mit grossem Weinen = lange, Gen. 46,29); *k'etili* ist dagegen in erster Linie Verbaladjektiv mit der Bedeutung « gut, schön ». Die scheinbare semantische Verselbständigung *k'et(eba)* gegenüber könnte Zweifel an dem Suffixcharakter von *-il* aufkommen lassen, wenn ihm nicht die negative Bildung *uk'eturi* (böse) gegenüberstünde. Dem Adjektiv steht wie üblich der Weg zur Substantivierung offen : *k'etilad k'etili geq'os* (gut, dir wird Gutes geschehen, Gen. 32,12). Möglich, dass der Zusammenfall von Nomen actionis und Nomen acti, den Deeters vermerkt, auf diese Weise erfolgt ist. Dem Material nach überwiegt das Nomen acti. *c'erili* ist das Geschriebene, *švili* der Geborene, mit den Nebenformen *šobili* (Ex. 13,2) und, ohne *l*-Suffix, *p'irmšoj* (erstgeboren, Ex. 13,2). Der partizipiale Charakter des Verbaladjektivs offenbart sich im Gebrauch mit dem Verbum substantivum : zu *miudga* (sie wurde guter Hoffnung, Gen. 16,4) *midgomil zar* (du bist guter Hoffnung, Gen 16,11), wobei Ex. 21,22 mit

scen dedak'acsa midgomilsa (sie stossen eine schwangere Frau) auch das Verbaladjektiv ausweist.

Die weitaus zahlreichsten Formen mit einem *l*-Suffix haben *-ul*. Mit der Produktivität dieses Formans geht die Regelhaftigkeit seiner Funktion zusammen. Es bildet ein Partizip Passiv, das vorwiegend als Adjektiv und als Glied in den zusammengesetzten Zeiten gebraucht wird. Es ist also in seiner Funktion weitgehend mit den Formen auf *-il* identisch. So gibt es zu *k'etili* eine Parallele von *kmna : kmnuli* (hergestellt, Gen. 40,17), *šuenier kmnulobita* (schön von Gestalt, Gen. 39,16). Der Bedeutungsunterschied weist darauf hin, dass bei der Wurzel *k'el* das « gut, vollkommen » schon mitgesetzt ist und die eigentliche Bedeutung nicht einfach « tun, machen », sondern « vollenden » ist. Die grundsätzliche Übereinstimmung der *-ili/-uli* Formen wird auch aus dem synonymen Gebrauch im Folgenden deutlich : *veczlit sq'idulman* und *veczlit pr'dilman* (der für Geld Gekaufte, Gen. 17,13).

Bei den lediglich suffigierten Bildungen sind die Wörter und Formen auf *-el* nicht so zahlreich, dass Analysen in genügender Menge möglich sind, um die Funktion von *-el* eindeutig zu erhellen. Neben der singulären Form *k'urtzel iq'avn* (er wird gesegnet sein, Gen. 27,33) steht im allgemeinen *k'urtzeul* (z.B. Gen. 43,28; Ex. 18, 10). Letztere Formen sind gewiss die richtigen, da *-el* eher aktiven Charakter hat. Vergl. *šurymuli c'q'liša c'rovelisaj* (ein Brunnen mit lebendigem Wasser, Gen. 21,19). Auch *nateli* (Ex. 10,23) zu *hnatobden* (sie erleuchteten, Ex. 25,37) ist das, was leuchtet, also aktiv aufzufassen ⁷.

Ganz allgemein ist sichtbar geworden, dass die *l*-Suffixe zur Bildung von Nomina dienen. Am sinnfälligsten ist dabei der auch mengenmässig überwiegende Bereich der Partizipialbildungen. Doch ist keineswegs sicher, dass wir damit die älteste und einzige Funktion erschlossen haben. Dieser Zweifel wird durch zwei Beobachtungen gestützt. Einmal gibt es die Gegenüberstellung von Person und Sache als *-el* bzw. *-ul* in der Ableitung von Ländernamen. Sodann ist eine neue Abgrenzung durch Präfixe erfolgt, die vorallen Dingen dem Suffix *-el* verschiedene, aber eindeutig bestimmbare Funktionen zuweist.

-el mit Präfix *us-* bildet eindeutig Nomina agentis: *zedamdgomeli* (Aufseher,

⁷ Die hinzutretenden Präfixe bringen zwar eine neue Präzisierung, nicht aber eine grundsätzliche Änderung der Funktion. Deshalb kann das Nomen agentis mit Präfix und Suffix hinzugezogen werden, besonders wenn sich dabei solche Verwechslungen ergeben, dass solche Bildungen gelegentlich bei Volkernamen auftreten : *agar meegwp't'eli* (Hagar die Ägypterin, Gen., 6,3); *k'acoman meegwp't'elma* (Gen. 39,1).

Ex. 5,4), *c'inaše mdgomeli misi* (der vor ihm Stehende = sein Diener, Ex. 24,13), *k'acis-mk'lveli* (Totschläger, Ex. 21,13). Der Wortkern besteht in den meisten Fällen aus dem Präsensstamm. Bei den Ableitungen von *xilvaj* wechselt der Präsensstamm mit dem Aoriststamm, wobei aber der letztere das *v* des Verbalnomens aufnimmt: *mxilveli* neben *mzedveli* (der Sehende, Gen. 37,19 und Ex. 23,8).

Am weitaus häufigsten finden sich die Zusammensetzungen mit Suffix *-el* und Präfix *sa-*. Sie fungieren als Nomina necessitatis. In adjektivischer Stellung tendieren sie zur Bedeutung eines futurischen Partizips: *qelit saziebeli bneli* (eine mit Händen zu greifende Finsternis, Ex. 10,21). Die partizipiale Auffassung bestätigt sich im Gebrauch mit Verbum substantivum *sasinel ars adgili ese* (zu fürchten = schaurig ist dieser Ort, Gen. 28,17). Als Substantive teilen sie die dieser Wortart eigene Neigung zur Verdinglichung vom Nomen instrumenti bis zum Nomen loci. *samoseli* (Ex. 31,10) ist das Anzuziehende, die Kleidung, *sacemeli* (Gen. 25, 6) ist das zu Gebende, das Geschenk. Aber *sasumeli* ist nicht das Getränk, sondern das Gerät, das zum Trinken gebraucht wird, sei es der Becher (Gen. 40,11), sei es die Tränkrinne für das Vieh (Gen. 24,20). Der Stamm *k'urtz* meint benedicere in beiden Richtungen, als Segnen von Gott zu Mensch, als Loben und Preisen vom Menschen aus. *sak'urtzveveli* (Gen. 22,9) ist Mittel und Stätte, um den Preis Gottes kultisch durchzuführen, nämlich der Altar. Durch die Substantivierung geht verständlicherweise die beim Verb notwendige Unterscheidung der Rektion verloren. Eine Form wie *sac'meli* lässt nicht mehr erkennen, ob sie einfach transitiv oder kausativ ausgerichtet ist, sie bedeutet gleichzeitig « Speise » (Gen. 27,4) und « Futter » (Gen. 24,25).

Der semantische Unterschied, der bei gleichbleibendem Suffix durch die Präfixe hervorgerufen wird, lässt sich durch Gegenüberstellungen erhärten. Zu *samoseli* (Kleidung) gibt es den *mmoseli* (Ankleider, Gen. 50,2), zu *sasmeneli* (das, was zu hören ist = Gerücht, Ex. 23,1) *msmeneli* (der Hörende, Ex. 4,11). Die verschiedenen Ableitungen eines Stammes sind natürlich miteinander verflochten. Das führt zuweilen dazu, dass sich bei der Notwendigkeit semantischer Abstimmung das ursprüngliche Bedeutungsverhältnis der Suffixe verschiebt. *sazrdeli* ist das, was zum Wachsen und Gedeihen notwendig ist, also die Nahrung (Gen. 14,11), dazu gehört als Entsprechung *mrzdel* als derjenige, der das Wachsen veranlasst, der Züchter (Gen. 46,32). Dazu gesellt sich *mzarduli* (Amme, Gen. 35,8). Es spricht wiederum für die Auffassung, dass die *l*-Suffixe nicht nur zuweilen in ihrer Form, sondern grundsätzlich in ihrer Bedeutung abgeschliffen sind, sodass erst durch die Präfigierung neue semantische Präzisierungen

geschaffen werden, die ihre Präfixgebundenheit dadurch beweisen, dass sie erhalten bleiben, wenn eine Koppelung mit anderen Suffixen erfolgt.

Der Austausch verschiedener Suffixe an demselben Stamm ist ein Schritt der Analyse, der im vorliegenden noch nicht vollzogen wird. Aber er muss Erwähnung finden, soweit bei Aufeinanderstossen von *l*-Suffixen ein Wechsel erfolgt. Besonders in der kleinen Gruppe, die mit Präfix *si-* und Suffix *-ili/-uli* arbeitet, fällt auf, dass die Aufeinanderfolge *l*-auslautender Silben möglichst vermieden wird. Normalformen sind *sik'udli* (Tod, Ex. 21,12), *sizaruli* (Freude, Jubel, Gen. 31,27). Doch tritt bei schon vorhandenem *l*-Auslaut, auch wenn dieser heute zum Stamm gehört, ein Suffix *-e*, das durch seine Länge, die sich zuweilen auch in der Schreibung ausdrückt, ein etwa vorhandenes *a* in der vorhergehenden Silbe zum Schwinden bringt : *simaylē* (Höhe, Ex. 25,10, zu *mayali*), *simdable* (Erniedrigung, Gen. 41,62, zu *mdabali*). Entsprechend dieser Regel erhalten wir von *martal* die Weiterbildung *simartle* (Gerechtigkeit, Gen. 30,33). Jedoch die vom gleichen Stamm abgeleitete Form mit *sa-* verzichtet auf jede Kennzeichnung am Ende des Wortes : *samartali* (Rechtssatzung, Ex. 18, 15). Das gleiche Verhalten ist bei *aymosavali* (Osten, Gen. 13,11) festzustellen. Auch bei *sa-* ist eine Verbindung mit Suffix *-e* möglich. Von *p'q'rob* haben wir die völlig regelmässige Bildung *p'q'robili* (Gefangener, Gen. 39,20). Daraus lässt sich ein Nomen loci entwickeln : *sap'q'robilē* (Gefängnis, Gen. 39,22). Die nächste Stufe jedoch lässt nur noch das Präfix zur Geltung kommen : *mesa-p'q'robile* (Gefängnisaufseher, Gen. 40,4). Die angeführten Formen zeigen Möglichkeiten, um Doppelungen zu vermeiden; es handelt sich dabei aber nicht um verbindliche Verfahrensweisen. Es existieren auch Wörter wie *e'ulili* (dünn, fein, Ex. 6,30) oder *e'q'lulebaj* (Wunde, Ex. 21, 25). Wahrscheinlich hängt die Entscheidung im Suffix-gebrauch auch davon ab, ob das erste *-l* als Stammesauslaut empfunden wird oder ob es noch als Endung gilt. Dieser Grundsatz ist im Auge zu behalten, aber es wäre verfrüht, wollte man ihn schon im ersten Stadium der Untersuchung schematisch anwenden. Denn die ganze Arbeit ist unbedingt induktiv durchzuführen. Auch die Hypothesen müssen aus dem Material erwachsen und darauf drängen, durch weitere Fakten glaubhaft gemacht zu werden.

Bei der Betrachtung der Rolle, die das *l*-Suffix spielt, geht es letztlich um die Frage, ob Stämme auf *-l* so interpretiert werden dürfen, dass der Auslaut als ehemaliges Suffix gedeutet wird. Deshalb ist festzustellen, ob es im produktiven Gebrauch des Suffixes Hinweise gibt, wie es vom selbständigen Formans zum unablässbaren Wortteil wird. Dieser Entwicklung am fernsten stehen die Endungen, die sich an den Präsensstamm in seiner analytisch erkennbaren Form anschliessen, z.B. *maxlobeli* (Nahestehender,

Verwandter, Ex. 32,27), *me miazlebul var* (ich bin nahe daran, Gen. 25,32). Suffix *-ul* zeigt gleiche Bildungen : *brzanebuli* (vorgeschrieben, befohlen, Ex. 5,8). Doch ist ein *v*-haltiges Präsensstammformans vor *u* nicht mehr festzustellen : *mok'luli* (getötet, Ex. 21,35) neben *sak'lvelebi* (Schlachttiere, Gen. 43,16) und dem Verbalnomen *mok'lvaj* (totschlagen, Ex. 2,14). Bei *-ev* bleibt des öfteren ein *e* erhalten, wobei es aber nicht sicher ist, ob dieses *e* jedem Falle zum Präsensstammformans gehört : *c'q'eul iq'vnen* (verflucht seien, Gen. 27,29) zum Verbalnomen *c'q'evaj* (Fluch, Gen. 27,12). Vielleicht hängen auch die Suffixe auf *-ol* mit vorhergehendem *v* zusammen. Wie auch neugeorgisch *c'evs* (er liegt) beweist, gehören die drei Formen des folgenden Beispiels zu derselben Verbalwurzel : *dac'olit dac'ves sac'olsa zeda* (er wird bettlägrig, Ex. 21,18). Bei der Kombination von Präsensstammformans und *-ul* entsteht ein grammatischer Gegensatz. Der Präsensstamm hat imperfektive Bedeutung, *-ul* hat aber perfektiven Charakter. Wie beim Futur der Präsensgruppe wird diese Perfektivität wieder hergestellt durch das Präverb *da-* : *dank'vdrebul iq'o* (er hatte gewohnt, Gen. 19,29) zu *sank'vdrebeli* (Wohnsitz, Besitz, Gen. 31,14), *dabanak'ebuli* (gelagert, Gen. 32,1), letztlich eine denominale Bildung von *banak'i* (Lager, ebda). Es gibt auch Wechsel in der Form des Präsensstammes : *codvil iq'vnes* (sie waren Sünder, Gen. 13,13) und *secodebul viq'o* (ich werde schuldbeladen sein, Gen. 44,32). Im Georgischen kann es nicht überraschen, dass wir auch Sekundärbildungen mit doppeltem Präsensstammformans finden : *zeti saczebeli* (Öl zur Salbung, Ex. 30,25) hat ein Synonym in dem Verbalnomen *zeti igi czebulebisaj* (Ex. 31,11).

Es ist daneben durchaus üblich, das *l*-Suffix unmittelbar an den Stamm zu fügen : *saginel ginebisa mistws* (Hader wegen des Haderns, Ex. 17,7). Vor allem finden wir diese Variante bei denominativen Ableitungen wie *sagzali* (Wegzehrung, Gen. 42,25) oder *mamuli* (väterlich, Gen. 50,8). Beide Möglichkeiten können auch nebeneinander stehen, so *adgili* (Stätte, Ex. 3,5) und *iq'vnen sedgmul* (sie sollen zusammengefügt werden, Ex. 26,3 mit dem *m* des Verbalnomens). Oder *sik'udili* (Tod, Sterben, Gen. 21,16) zu *k'acis-mk'levli* (Totschläger) wechseln zwischen Aorist- und Präsensstamm.

Schliesslich aber gibt es Wörter, die auf den ersten Blick erkennen lassen, dass das Suffix zum Bestandteil des Stammes geworden ist, da es nunmehr vor der Endung des Verbalnomens steht : *kmnulebaj* || *kmnulobaj*, (Gestalt, Gebilde, Ex. 24,10; Gen. 39,6); *c'q'lulebaj* (Wunde, Ex. 21,25). Vergl. auch das oben bereits angeführte *guemulebaj*.

Der Gang der Untersuchung hat gezeigt, dass die *l*-Suffixe, besonders wenn sie spezielle semantische Varianten tragen, durchaus mit bereits vorhandenen Bedeutungsträgern zu einer neuen Einheit verschmelzen

können. Die so entstandene Grösse kann zu einem selbständigen « Worthäuptling » werden. Jedes Wörterbuch wird den Stamm *martal* gesondert vermerken. Neben den Nominalbildungen wie *martali*, *samartali*, *simarilē* ist auch eine entsprechende Verbform zu verzeichnen : *rasa vmartlobdet* (wie sollen wir uns rechtfertigen, Gen. 44,16). Sowohl der Form als auch der Bedeutung nach sind wir jedoch berechtigt, *martal* nicht als ursprünglich, sondern als abgeleitet anzusehen, wenn wir auf Stellen stossen wie : *c'argimartos gzaj šeni* (er wird deinen Weg recht machen, Gen. 24,40) oder *ayhmartak'aravi* (er errichtete das Zelt, Gen. 26,25). Das Deutsche zeigt hier eine starke Übereinstimmung im bedeutungsmässigen Aktionsbereich.

Das neue Formans kann sich bei der Stammbildung auch auf Kosten eines bereits vorhandenen durchsetzen, es muss sich nicht immer um eine Erweiterung des Stammes handeln. Aus einer Reihe von Formen mit der Bedeutung « leben » lässt sich ein Stamm *cxov* erschliessen : *cxonda suličemi* (ich bin am Leben geblieben, Gen. 32,30), *cxoveli* mit neuer Verbbildung *ganczovelda sulī* (der Geist belebte sich, Gen. 45,27), *cxovari*, *saczovari*, *cxovrebaj*. Es dürfte historisch interessant sein, dass ein Wort, das etymologisch das Lebewesen schlechthin meint, mit dem Schaf identifiziert wurde und dass die Weiterbildung zu « Vieh » sich wiederum an das Schaf gehängt hat. Die Stammendung *-ov* findet sich durch *-al* ersetzt in *coczali*, *coczleba*, wobei zum mindesten ihr vokalischer Gehalt in der Reduplikation bewahrt ist. Aber *cxov* und *coczal* haben sich vor allem in der Eigenschöpfung neuer Formen so weit voneinander entfernt, dass sie als zwei getrennte Stämme gerechnet werden müssen. Die Gemeinsamkeit bleibt in der Wurzel, die sich als *cx* herauschälen lässt. Das gleiche gilt von zwei Stämmen, denen gemeinsam *p* zugrunde liegt. Auf der einen Seite entwickelt sich *upali*, dessen Weiterbildungen *sopeli* und *msophio* noch den dunklen Anfangsvokal erkennen lassen, der sich in Verbformen wie *eplo||eplas* (Ex. 7,18; 21) ganz verloren hat. Durch Abstreichen des *l*-Suffixes und Anfügung anderer Affixe entstand *mepe*, das eine eigene Wortfamilie gründete, zu der ebenfalls ein entsprechendes Verb gehört : *mepeni*, *romelni mepobdes* (die Könige, die herrschten, Gen. 36,31). In *mayali* schliesslich wurde eine ganze Familie um *ay* aufgebaut, wobei die ursprüngliche Bedeutung des « hinauf » in allen Ableitungen erkennbar ist : *kueq'anasa mayalsa* (hochgelegenes Land, Gen. 22,2); *simaγlē* (Höhe); *ayamayla* (er erhöhte, Gen. 26,13); *aymoγlda* (er fuhr in die Höhe, Gen. 35,13). Da es zunächst nur um die *l*-Suffixe ging, müssen die Zusätze am Anfang der Wörter noch unerklärt bleiben, doch ist jetzt schon abzusehen, dass auch *m*- sich nicht als primäres Stammelement, sondern als Formans zu erkennen geben wird.

Wie gesagt, kann die Skizze des ersten, noch keineswegs abgeschlossenen

Untersuchungsabschnitts nur andeuten, was angestrebt wird. Die *l*-Suffixe sind auch im Altgeorgischen in erster Linie produktiv in der Wortbildung. Trotzdem wäre auch das schon ein eigener und berechtigter Aspekt, die Wortbildungsformantien nicht nur gesondert nach ihren Funktionen, sondern ebenso in ihrer Gruppierung um den Stamm zu behandeln, da eine solche Betrachtungsweise einen tieferen Einblick in den Gebrauch gewährt und vor allem demjenigen von Nutzen sein kann, für den Georgisch nicht Muttersprache ist. So ist es ein unbestreitbarer Vorzug des Wörterbuches von Tschenkeli*, dass es im Schriftbild Stamm und Formans unterscheidet und dadurch den Benutzer veranlasst, sich im Stamm ein Merkmal zu schaffen, das ihm hilft, Vokabeln nicht als zusammenhanglose Einzelgrößen immer wieder neu lernen zu müssen, sondern sie gruppenmässig zusammenzufassen. Die Übersicht über die Wortfamilie ist unerlässlich, wenn wir zu einer genauen Abgrenzung der Bedeutungsfelder kommen wollen. So wäre es gewiss kein unnützes Unterfangen, ein Wörterbuch vorzulegen, dass nicht alphabetisch nach Wortanfängen, sondern nach Stämmen geordnet ist, und sein Wert würde sich noch erhöhen, wenn auch diese Anordnung nicht mehr beim Alphabet bliebe, sondern zu Bedeutungsgruppen überginge. Ein solches Unternehmen müsste sich auf das Neugeorgische erstrecken und würde ein besseres Verstehen der oft recht schwierigen semantischen Verhältnisse erleichtern.

Der mit dem Altgeorgischen gegebene historische Aspekt lockt uns noch weiter. Die Analyse soll stufenweise bis zur Wurzel als der letzten bedeutungstragenden Einheit vordringen, und der Strukturvergleich soll schliesslich auch dort die Reduktion gestatten, wo die Zusammensetzung nicht mehr in real existierenden Einzelteilen fassbar ist, sondern aufgrund der erfolgten umfassenden Analyse durch Analogie erschlossen werden kann.

Es geht dabei um ein theoretisches Prinzip, das letzten Endes wieder dem Sprachverständnis zugute kommt. Wir sind längst davon überzeugt, dass wir es in Morphologie und Syntax nicht mit einer unübersehbaren Fülle zusammenhangloser Regeln zu tun haben, sondern mit Modellen, die wiederum in ihrem Bereich zu Systemen zusammengeschlossen sind. Nur so ist es überhaupt denkbar, dass wir den umfangreichen Stoff einer Sprache beherrschen und anwenden können. Sollte die Lexik tatsächlich von der Modellhaftigkeit und Systematisierung ausgenommen sein? Schon die Wortarten sind eine erste Hilfe für die Gliederung. Viele Sprachen gruppieren noch weiter, indem sie das Prinzip der Klassifikation nach Genus und Spezies zur Anwendung bringen. Dazu gehören die Zählwörter im Indone-

* K. TSCHENKELI, *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, Zürich 1960 ff.

sischen und die Klassenpräfixe im Bantu; auch der Artikel im Indogermanischen hatte ursprünglich eine solche Funktion. Sowohl der Strukturgedanke als auch die bisherigen Erfahrungen der Kybernetik stellen uns vor die Frage: sollten nicht auch dem Wortbestand einer Sprache Bauregeln zugrunde liegen, denen die Wörter in ihrer formalen und inhaltlichen Gestaltung unterworfen sind? Es ist ein Problem, dessen eingehende Untersuchung sich lohnt.

Gertrud PÄTSCH,
Friedrich Schiller-Universität Jena

ASPEKT UND TEMPUS IM TABASSARANISCHEN

Zusammenfassung

Das konservativere Nordtabassarische (= NT.) verfügt über eine morphophonematisch begründete Aspektdifferenzierung mit dem perfektiven Morphophonem als Basis. Der imperfektive Aspekt wird davon durch Ablaut oder *l*-Infigierung abgeleitet. Im Südtabassarischen (= ST.) ist die Aspektopposition durch Verallgemeinerung der morphophonematischen Basis neutralisiert worden. Im NT. lassen sich ein älteres aspektives und ein jüngeres temporales Flexionsprinzip unterscheiden. Die auf dem aspektiven Prinzip aufbauenden Kategorien sind synthetisch entweder (wie Aorist und Prohibitiv) direkt vom imperfektiven Morphophonem abgeleitet oder (wie bestimmtes Futurum, Präteritum III, Imperativ, präteritales Partizip) direkt auf das perfektive Morphophonem bezogen. Sie werden durch die jüngeren, analytisch konstruierten, Kategorien zurückgedrängt, die aus den präteritalen oder präsentischen Gerundia plus Hilfsverba gebildet werden und das temporale Flexionsprinzip darstellen.

Im ST. sind Spuren der alten Aspektopposition nur noch bei Suppletivverba zu finden. Dagegen hat sich hier ein auf Präfigierung aufbauender syntagmatischer Aspekt gebildet. Verschiedene alte Kategorien (wie Präteritum III oder bestimmtes Futurum) sind im Xivischen geschwunden bzw. durch jüngere Bildungen ersetzt worden (allgemeines Präsens > Futurum und narrativem Präteritum).

Vielleicht der bemerkenswerteste Vorzug der Tabassarischen Grammatik von A. A. Magometov¹ besteht in der Aufnahme von Material sowohl aus den nördlichen (vornehmlich Djubekischen und Xanagischen) als auch aus den südlichen (vornehmlich Xivischen) Dialekten des Tabassarischen².

¹ A. A. MAGOMETOV, *Tabassaranskij jazyk* (Tbilisi 1966). A. A. Magometov sei auch an dieser Stelle Dank gesagt für die Beschaffung tabassarischer Literatur und für sachliche Auskünfte.

² Dagegen stützen sich K. BOUDA, *Das Tabassarische* (Beiträge zur kaukasischen und sibirischen Sprachwissenschaft : 3 = AKM 24, Leipzig 1939) und L. I. ŽIRKOV, *Tabassaranskij jazyk* (Moskau-Leningrad 1948) nur auf die tabassarische Schriftsprache bzw. auf den dieser zu Grunde liegenden südlichen Dialekt.

Die Bereitstellung des im ganzen wesentlich konservativeren nördlichen Dialektmaterials ermöglicht die Feststellung von Sprachwandel innerhalb des Tabassararischen. Die wichtigsten Veränderungen, die das Verbal-system des Südtabassararischen (= ST.) von dem des Nordtabassararischen (= NT.) differenziert haben, sind einmal der Verlust der Klassenflexion (= KF.), zum andern die Aufgabe der alten, morphophonematisch ausgebauten, Aspekt-differenzierung. Zum Verlust der KF. vergleiche man im NT. *izu b-isnu-za žaja* « ich habe den Vogel gefangen » (mit *b* zur Bezeichnung der Klasse 'Nicht-Mensch') mit *izu d-isnu-za baj* « ich habe den Knaben gefangen » (mit *d* zur Bezeichnung der Klasse 'Mensch'). Dagegen wurde im ST. die KF. neutralisiert: *uzu b-isura-za baž* « ich fange den Knaben » gegenüber *uzu b-isura-za žajw* « ich fange den Vogel »³.

Spuren eines älteren Aspektsystems zeigen sich in ST. in dem Suppletivismus bei den Verben für « sagen », « gehen », « kommen », « werden », auf den Bouda⁴ besonders aufmerksam macht: e.g. *xulaz γ-af-nu* (Magometov 357,5) « er kam nach Hause » gegenüber *yačaj*, *ux'u malla-nasrudin жіkur'a!* (Magometov 356,20) « kommt, wir werden den M. töten »; *γ-af-nu* und *yačaj* stehen miteinander und mit dem Infinitiv *γüz* « kommen » in komplementärer Distribution; *d-uš-nu žax γapnu* (M. 355,8) « gegangen seiend, riefen sie » gegenüber *γaracaj*, *qafi yačaj* (M. 355,7) « geht, kommt mit! » haben als Infinitiv *γüz* « gehen »; *hānci d-ūp-nu* (M. 351,7) « so gesprochen habend », *muyū sūdžiz γ-ap-nū* (M. 354,12) « er sagte zum Richter » gegenüber *kiri*, *sūdžiz-na γūznu* (M. 354,11) « sagend, brachte er sie zum Richter », *uzu tabasaran žal'inži kurza* (M. 138) « ich spreche Tabassararisch » gehören zum Infinitiv *kuz* « sprechen »⁵.

Eine morphophonematisch begründete Aspekt-differenzierung findet sich dagegen nur noch im NT. Die Basis bildet der perfektive Aspekt; dessen imperfektive Komponente kann davon auf zweierlei Weise abgeleitet werden: 1. durch Ablaut des Wurzelvokals, 2. durch Infigierung eines *l*. Die Typen werden von Magometov 190 ff. als 1. bzw. 2. Konjugation unterschieden: 1. *žawk-*: *žiwk-* « waschen », *qārk-*: *qīrk-* « zurückkehren » (Ablaut *a* = perf.: *i* = imperf.), *uwšo-*: *iwšo-* « mähen », *-uč^o-*: *-ič^o-* « gehen » (Ablaut *u*: *i*), *quy-*: *quy-* « glauben » (Ablaut neutralisiert), 2. *bik-*: *bilk-* « schreiben », *birx-*: *bilx-* « nähern ». Für die *l*-infigierenden Verba ist der Wurzelvokal *i* charakteristisch.

Der Ablaut als morphophonematisches Mittel zur Differenzierung des

³ Die Beispiele wurden MAGOMETOV, *l.c.*, 198 f. entnommen.

⁴ *l.c.*, 100 f., vgl. auch 55.

⁵ Typologische Parallelen aus dem Geo. usw. vgl. bei Verf., BK 43-44 (1963) 111.

Aspektes hat sowohl in den indogermanischen (= idg.) als auch in den südkaukasischen Sprachen (= SKS.) typologische Parallelen; idg. liegt daneben zudem das Prinzip der Infigierung (von Nasalen) zur Charakterisierung des imperfektiven Präsensstammes vor: vgl. z.B. griech. Präs. *λείπ-ω*: Aors *τέ-λιπ-ον* (Ablaut), altind. Präs. *yunákti* «er schirrt an», 1. Pl. *yuñjámás* (Infigierung von idg. **ne/*n* in Wurzel **iug-*) südkauk. trans. Präs. **drek-* «biegen» (geo. *drek-a*, mi. *diraḱ-a*): trans. Aor. **driḱ-* (geo. 1. Sg. *v-driḱ-e*, 2. Sg. *s-driḱ-e*, 3. Sg. *driḱ-a*, mi. 2. Sg. *do-dirik-u*) u.a. ⁶.

Im ST. ist die Aspektopposition durch Verallgemeinerung der perfektiven morphophonematischen Basis neutralisiert worden: NT. *ap-*: *ip-* «machen» gegenüber ST. *ap-*, NT. *bik-*: *bilḱ-* «schreiben» gegenüber ST. *bik-* usw. In der Konsequenz der Aufhebung des morphophonematischen Aspektunterschiedes vergleicht sich dem ST. typologisch das idg. Hethitische, das sich jedoch andererseits infolge der Verallgemeinerung des imperfektiven Präsensstammes vom ST. unterscheidet: e.g. Präs. *ar-nu-m(m)i* «ich bringe» (mit *nu* als primär präsensbildendem Suffix): 1. Sg. Prät. *ar-nu-nun* ⁷.

Im NT. bauen folgende Verbalkategorien direkt auf dem imperfektiven Morphophonem auf: 1. der sog. Aorist, gebildet auf ablautendes Stamm-suffix *-ar/-an* (1. und 2. Person) bzw. *-ur/-un* (3. Person). Die Formen geben entweder unbestimmtes Futurum oder narratives Präteritum wieder: *dumu hatmu jišo jilkun* «er wird diesen Ort ausgraben» oder «er grub diesen Ort aus» (M. 245). 2. der Prohibitiv, dessen Zeichen die (weitgehend infigierte) Prohibitivpartikel *mi* und das Imperativsuffix *-an* (Pl. *-an-aj*) sind: *bi-mi-lḱ-an*! «schreibe nicht!» zu *bik-/bilḱ-* «schreiben».

Alle übrigen Kategorien werden (wie Partizip, Gerundium Präsens oder imperfektiver Konditional: M. 273) vom Aorist oder (wie die analytisch gebildeten Tempora: allgemeines bzw. konkretes Präsens, Imperfekt bzw. bestimmtes Imperfekt) vom Gerundium Präsens abgeleitet. Die hier vorliegende Verteilung lässt bereits für das NT. zwei Flexionsprinzipien erkennen: der ältere aspektive Typus mit synthetischen Stammableitungen vom imperfektiven Morphophonem (Aorist, Prohibitiv) wird durch den jüngeren temporalen Typus zurückgedrängt; dieser baut auf analytischen Flexionsformen aus Gerundium + Hilfsverben (M. 226) auf.

Ähnlich liegen die Dinge beim perfektiven Morphophonem im NT. Direkt daran angeschlossen sind folgende Kategorien: 1. der sog. Infinitiv und

⁶ Vgl. letztlich zusammenfassend zu den Kartvelsprachen Th. V. GAMEKELIDZE, *Language* 42 (1966) 74 ff.

⁷ J. FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch I* (Heidelberg 1960) 97.

das Verbalnomen, die sich in Hinblick auf den Aspekt neutral verhalten (M. 190). Indessen ist die Ableitung dieser nominalen Verbalformen vom perfektiven Morphophonem ein zusätzlicher Beweis für dessen Basischarakter. 2. das bestimmte Futurum, abgeleitet von einer Stammbildung auf *-i* mit Hilfe des Suffixes *di*: *izu ap-i-di-za* «ich werde machen» (M. 262 f.) und der darauf aufbauende Konditional: *izu apidijsa < apidi-wijsa* «ich würde machen» (M. 271 f.), 3. das sog. Präteritum III, dem in historischer Zeit bei affirmativen Verbalformen (M. 256) ein perfektivierendes Präfix vorangeht. Zur Bildung dieser Kategorie wird dem perfektiven Morphophonem das Stammsuffix *i* (djubekisch)/ *u* (xanagisch)/ *ud* (M. 260) angefügt (M. 256), dessen Grundlage mit dem *i* des bestimmten Futurums identisch sein könnte: *izu q-ap-i-za* «ich habe gemacht» (M. 256), 4. der Imperativ, der in seinen ältesten Typen im Singular mit dem (um die Stammsuffixe *u*, *i* oder *a* erweiterten) perfektiven Morphophonem zusammenfällt: *biki!* «schreibe!», *'uʃu!* «gehe hinaus!», *ʃawka!* «wasche!» (M. 275 f.)⁸, 5. das präteritale Partizip auf *-u* + Klassenzeichen (M. 283 f.), 6. das präteritale Gerundium, das am besten mit Hilfe eines Suffixes *-nu* aus dem präteritalen Partizip zu erklären ist: *d-āp-nu < d-āp-u-nu* «gemacht habend» (M. 288 f.)⁹.

Fasst man diese Kategorien zusammen, so ergibt sich als ältester Typus der mit dem perfektiven Morphophonem primär zusammenfallende und durch Stammsuffixe wohl nur sekundär erweiterte Imperativ; davon wird mit dem Stammsuffix *i* (*u*) das Präteritum III und das vielleicht auf diesem aufbauende Futurum abgeleitet, mit dem Stammsuffix *u* das präteritale Partizip und das darauf fussende präteritale Gerundium. Letzteres bildet schliesslich die Grundlage für die analytisch (aus Gerundium und Hilfsverben mit fehlender oder durchgeführter Präfigierung) gebildeten perfektiven Tempora (Präteritum I und II, Plusquamperfektum I und II)¹⁰. Es ist unschwer zu erkennen, dass wir hier ähnlich wie beim imperfektiven Morphophonem ein älteres synthetisches Aspektprinzip finden, das von einer jüngeren (auf dem Gerundium aufbauenden), analytischen Tempusflexion zurückgedrängt wird (M. 226).

⁸ Über das Verhältnis von perfektivem Imperativ zu imperfektivem Prohibitiv vgl. demnächst Verf., *Probleme des Prohibitivsatzes* (im Druck in: *Ricerche Linguistiche*, Rom, Festschrift A. Pagliaro).

⁹ Eine davon unabhängige Formation stellt dagegen das durative Gerundium dar, das mit Hilfe des Suffixes *-ajan* direkt von der Verbalwurzel abgeleitet wird: *ap-ajan* «(häufig, gewöhnlich) tuend» (M. 290).

¹⁰ Dazu kommt das resultative Perfekt bzw. Plusquamperfekt, das aus den präteritalen Gerundium + dem Hilfsverbum *a'a* «sich befinden» zusammengesetzt ist (M. 261 f.).

Der Zusammenfall der aspektunterscheidenden Morphophoneme im ST. führt hier zur vollständigen Temporalisierung des älteren Aspektsystems. Von den synthetisch gebildeten und unmittelbar von der Verbalwurzel abgeleiteten Kategorien bleiben erhalten: Imperativ und Prohibitiv (M. 275): *bik!* «schreibe!», *mi-bik-an* «schreibe nicht!», 2. Aorist (M. 245), dessen im NT. vorliegende Allomorphe *-ur/-un* zugunsten von *-ur* ausgeglichen sind, 3. Infinitiv und Verbalnomen, 4. Partizip Präteritum und dazugehöriges Gerundium.

Dagegen ist das Präteritum III im ST. nicht mehr durchgehend vorhanden. Es fehlt beispielsweise dem Xivischen (M. 259). In diesem Dialekt ist auch das alte bestimmte Futurum geschwunden (M. 263). Seine Funktion wird von der Kategorie ausgefüllt, die im NT. als allgemeines Präsens bekannt ist, im ST. dagegen entweder futurisch¹¹ oder narrativ-präterital zu übersetzen ist (M. 249): vgl. präteritale Funktion, in: *myru dumu q'ur bisuru* (M. 351,4) «er fing den Hasen», *čan xpīriz kuru* (M. 351,6) «er sagte zu seiner Frau» gegenüber futurischer Sinnggebung, in: *uzu uč'üz sab mutmu ulupurza* (M. 351,8) «ich werde euch eine Sache zeigen», *uzü uwüz sab čuza apurza* (M. 351,18) «ich werde dir eine Čocha machen». Der Übergang des allgemeinen Präsens zum Futurum im ST. entspricht einem von J. Kurylowicz¹² für idg. Sprachverhältnisse wiederholt festgestellten Prozess. Als Folge des Wandels übernimmt im Xivischen das konkrete Präsens zusätzlich die Funktion des allgemeinen Präsens (M. 250).

Die vier vom präteritalen Gerundium durch Hilfsverben abgeleiteten Präterita des NT. (Präteritum I und II, Plusquamperfektum I und II) sind im ST. auf zwei reduziert (M. 258 f.). Die im NT. vorliegende Differenzierung von Präteritum bzw. Plusquamperfektum I und Präteritum bzw. Plusquamperfektum II baut auf dem Unterschied von unkomponiert und komponiert auf (M. 255): Prät. I *izu apnuza* «ich habe gemacht»: Prät. II *izu q-apnuza* «ich habe fertiggestellt», Plusquamperfekt I *izu apnijza* «ich hatte gemacht»: Plusquamperfekt II *izu q-apnijza* «ich hatte fertiggestellt». Im ST. wurden dagegen (quasi als Ersatz für den morphophonematisch neutralisierten perfektiven Aspekt) die präfigierten Bildungen verallgemeinert: Prät. *uzu γ-apunza* «ich habe gemacht», Plusquamperfekt *uzu γ-apnijza* «ich hatte gemacht». Die hier sichtbar werdende 'syntagmatische' Aspektbezeichnung erinnert an slavische oder neugeorgische Regelungen¹³.

¹¹ Entsprechend wird auch der Konditional von dieser Form abgeleitet (M. 274).

¹² J. Kurylowicz, *L'apophonie en indo-européen* (Breslau 1956) 26 ff.; ders., *The Inflectional Categories of Indo-European* (Heidelberg 1964) 98 ff.

¹³ Verf., BK 15-16 (1963) 107 ff.

Im Tabassaranischen erfolgt die perfektivierende Präfigierung unkomponierter Verba¹⁴ entweder durch γ - (= ST.)/ q - (= NT.) oder durch d -. Die Präfixe ermöglichen die Differenzierung von finiten Verbalformen, denen sich das präteritale Partizip anschließt (M. 283 f.), und Gerundium : γ -/ q - wird dem Präteritum bzw. Plusquamperfektum vorangestellt, d - dagegen dem präteritalen Gerundium¹⁵ : *dumu* γ -*ùšnu* *hariz* (M. 351,2) « er ging in den Wald » : *d-ušnu*, *žax* γ -*apnu* (M. 355,8) « gegangen seiend, riefen sie », *haj* γ -*apundar* (M. 355,9) « sie antwortete nicht » : *hānci* d -*ùpnu*, *'ūdušonu* (M. 351,7) « so gesprochen habend, ging er hinaus », *mu* *γulāndariz* q -*ül* γ -*afnū* (M. 351,16) « die Dörfler wurden böse » (eigentlich : « es kam den Dörflern böse ») : *sab* *arāylan* d -*ùfnu* *sab* *čamč* (M. 354,10) « nach einer Weile gekommen seiend eine Fliege », *sudžix*-*na* γ -*uznu* (M. 354,11) « brachte zum Richter » : *babūra* *južüb* *ül* d -*uznu* (M. 360,7) « und die Mutter, 4 Brote gebracht habend ».

Der Wegfall der morphophonematischen Aspektendifferenzierung hat im zivischen Dialekt des ST. die Reduzierung der im NT. nachweisbaren Verbalkategorien zur Folge : 1. Der durch den Schwund von Futurum und Präteritum III bedingte Übergang des allgemeinen Präsens in futurische bzw. narrativ-präteritale Funktion führt zur Aufhebung der älteren Opposition von allgemeinem und konkretem Präsens. 2. Die Entwicklung eines ‚syntagmatischen‘ perfektiven Aspektes gestattet nicht mehr die Differenzierung von Präteritum bzw. Plusquamperfekt I und Präteritum bzw. Plusquamperfekt II.

Karl Horst SCHMIDT,
Ruhr-Universität Bochum,
Sprachwissenschaftliches Institut.

¹⁴ BOUDA, *l.c.*, 98 f.

¹⁵ MAGOMETOV 222 f.; die folgenden Beispiele wurden zivischen Texten entnommen.

THE TOMB OF SOLOMON II BAGRATION, KING OF IMERETI (GEORGIA) *

Although few travellers seem to have noticed it, one of the more curious sights of nineteenth century Trebizond must have been the tomb of the last independent Georgian king. Solomon II Bagration (David son of Archil) ascended the western Georgian throne of Imereti in 1789. His days were numbered when in 1801 Tsar Alexander I annexed the eastern Georgian kingdom of Kartlo-Kakheti on the death of its last king, George XII Bagration. Solomon II of Imereti acknowledged Russian suzerainty three years later but revolted in 1809. He was deposed and imprisoned but in 1810 staged a spectacular escape in disguise to Akhaltsikhe. This endeared him to his subjects who rose against the Russians, but Solomon II fled to Constantinople, abandoning his wife and kingdom. The Russians continued their annexations in western Georgia and by 1811 had taken Poti, Sukhum Kale and Akhalkalaki from the Ottomans. In that year also Trebizond's closest Georgian neighbour, Prince Mamia Gurieli, submitted Ozurgeti and his principality of Guria ¹.

Solomon II turned for help to « His Imperial Majesty, the very sublime, very great, very powerful monarch, the Emperor of great Rome, the Caesar of the French, Napoleon, the great dominator of the whole Occident, Emperor most merciful », to whom he wrote in such terms on 6 January 1811. « May Your Majesty add to your glorious titles that of Emperor of Asia ! But may you deign to liberate me, together with a million Christian souls from the yoke of the pitiless Emperor of Moscow, either by your lofty mediation, or else by the might of your all-powerful arm, and set me beneath the protective shadow of your guardianship ! » ² Napoleon seems to have been too busy to reply, for he was marching on Russia at the time, but his subsequent retreat from Moscow, the Russo-Turkish treaty of Bucarest of 1812 and the Russo-Persian treaty of Gülistan in 1813 dashed all Solomon's hopes of a French, Turkish or Persian ally to restore him to his throne at Kutaisi.

Solomon had not been a particularly astute king, either in his dealings

* *Extrait de Archeion Pontou*, XXVIII (Athènes 1906), pp. 248-51.

¹ Prince Mamia Gurieli was the descendant of the Gurieli who had submitted Guria to the Grand Komnenos Alexios III in 1370, and of the Mamia who had sheltered the last Grand Komnene, Helene Kantakouzene, in 1461. See especially D. BAKRADZE, *Archeologicheskoe Puteshestvie po Gurii i Adchara*, St Petersburg 1879, III-2.

² DAVID MARSHALL LANG, *The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832*, New York 1957, 283-5.

with the Russians or with his own Georgian allies. But he did instal the first printing press at Kutaisi in 1800 and a contemporary thought him an amiable monarch—short, rotund, lively, good-natured and smiling often. He retired to Trebizond, whose vali, Suleyman Zade Paşa Hezideroğlu, was sympathetic to the Georgian exiles, and whose Greek hierarchy seems to have welcomed a technical heretic. The descendants of one of the Imeretian families he brought with him lived on in Trebizond under the name of Iberpoulos. Solomon died in Trebizond on 7 (19) February 1815, aged 41, and was doubtless mourned by the local Laz.

Solomon's tomb has been described by Plato Ioselian in 1849³, by Dr George Dimitrievitch Symboulides in 1867⁴ and by P. Choubinski in 1912⁵. The descriptions differ slightly but have been conflated in the account which follows. Symboulides found the mausoleum to the east of the entrance to the parvis of the cathedral of St Gregory of Nyssa (which had been rebuilt in a massively pretentious style four years before). In 1898 Lynch found it on the south side of the cathedral⁶ and in 1919 Véchapéli, using Choubinski, placed it outside a church of St George. He may have meant the nearby church of St George Tsartaklê, but I suspect that it was a simple error on Véchapéli's part.

The tomb was of some elegance: the relief carving and decoration of the apex of the roof are clearly in the Georgian tradition, but I cannot trace any adequate Georgian parallel to the structure of the monument. (Indeed the fifteenth century tombs of Verona and Bologna are much closer in style). It resembles, however, the tomb of Alexios IV and Khosoğlu which stood outside the Chrysokephalos and which may have served as a model⁷. Ioselian described Solomon's tomb as « un carré d'une saïène posé sur un socle

³ See the *Zakavkazki Vestnik*, XX (1849), 94.

⁴ SYMBOULIDES sent his description to M.-F. BROSSER, who used it in Part 3 of his « Variétés géorgiennes » in the *Mélanges Asiatiques*, V (1864-8), 736-741.

⁵ G. VÉCHAPÉLI quotes CHOUBINSKI's account in his pamphlet *La Géorgie Turque*, Berns 1919, 40-1, from which Pl. 9 is taken. Véchapéli (who cites no sources) suggests however that Choubinski published his travels in the *Istoricheski Vestnik*, presumably at some date between 1912 and 1919. I cannot find any article by Choubinski in this journal.

⁶ H. F. B. LYNN, *Armenia*, London 1891; Beirut 1965, I, 30.

⁷ Alexios' tomb is illustrated in Th. USPENSKY, « Uebipalbnitaa tsarya Aleksiya IV vb Trapesuntii », *Vizantiyskiy Vremennik*, XXIII (1917-22), 8; N. BARLANOV, *Deux monuments byzantins de Trébizonde », Byzantion*, IV (1927-8), 376 and in Mgr. CHRYSANTHOS PHILIPPIDES, *Archeion Pontou*, IV-V (1933), Pl. 10. 11. Uspensky excavated the monument in 1917, finding a broken sarcophagus and a skeleton which he believed to be of Alexios IV. The Grand Komnenos had been murdered and the skull of the skeleton was detached from the body. The tomb was destroyed by the Turks in 1918. Cf. the tomb of Metropolitan Constantios (1830-1879) in the Theoskepastos.

d'une archine de haut (1 arşin = about 0.758 m.), portant 4 colonnes reliées par une grille en fer, qui soutiennent une demi-voute et une coupole, surmontée d'une croix ». Choubinski adds that the pedestal, columns and cupola were of granite and that within the dome « sont découpées, aux quatre côtés, des ouvertures en demi-cercle, encadrées d'une double corniche, décorées d'ornementations. La hauteur du monument est de dix archines à peu-près (about 7.58 m.) et sa largeur est de cinq archines (about 3.79 m.). Les dessins ornementaux se sont bien conservés à l'intérieur de la coupole ».

On the marble slab over the tomb itself was a Georgian inscription which read :

« I am King Solomon, of Imereti, laid in this tomb, I ask all to say a pardon ».

A Greek inscription ran : « Insignia of Solomon, King of Lower Iberia, who lies herein ».

The Greek inscription evidently referred to the Bagratid coat of arms which was carved beside it : in the centre the seamless robe of Christ which was preserved in Georgia ; in the upper left quarter the sling and harp of David, the Bagratid ancestor ; in the upper right quarter an orb and crossed swords ; in the lower left quarter the scales of justice and in the lower right quarter St George, patron saint of Georgia, killing the dragon. Two lions are the supporters and above each a seraphim was carved : over the arms were a crossed sword and sceptre surmounted by a crown of a conventional western type. The motto was taken from Psalm CXXXII (CXXXI), 11 :

« The Lord hath sworn in truth unto David ; he will not turn from it ; Of the fruit of thy body will I set upon thy throne ».

On the north side of the monument was a Greek inscription : « Mausoleum in which Solomon, the most pious and Christ-loving King of Lower Iberia, is buried ».

On the west side was a Greek inscription which is known, however, only in Brosset's French translation :

« Ci git le prince Salomon, roi d'Imerette, et descendant du roi David, mort le 19 février 1815, âgé de 41 ans, et le 25^e de son règne ».

On the east and south sides was an epitaph in Georgian, composed in iambics. We know the text through a rather imperfect copy sent to Brosset by P. Kabadze. Brosset, the Georgian purist, thought the verses a trifle demotic, but Georgian royal epitaphs have a traditional beauty and Solomon's is peculiarly poignant, if occasionally incoherent. Brosset's translation of the first three stanzas and Lang's of the last two read :

« Le créateur des êtres, celui qui les a menés à la lumière, à l'existence, m'a appelé par sa faveur suprême au rang des rois ; fils de rois, roi des rois moi-

même, issu du bercaïl de David et de Salomon, possesseur de l'Iméreth et son bienfaiteur.

» Je fus le bon roi Solomon, fils d'Artchil, commandant des guerriers, de la plus haute noblesse. L'un des chefs des prêtres, l'un des humbles prêtres, le chef des prêtres chrétiens de Trébizonde⁸, m'a reçu comme son propre roi.

» Lorsque dans ses pérégrinations il aurait à traverser la terre étrangère (sic). O toi qui as le titre de reine, fille du dadian, éclair de ma pensée, je me suis éloigné de toi; où te verrai-je, toi qui m'étais unie par l'âme, par les os et par la chair, Mariam explorée, abaissée jusqu'à la terre?⁹

» Overcome by sorrow, struck down by sickness, after confessing my sins and receiving the Holy Sacrament from my confessor Iese, priest of the court of Imereti, I have been laid to rest in a hallowed place, where my sepulchre will be sprinkled every month with holy water.

» Stranger, see where a stranger is buried, visit here a king. Whoever of my family comes to Trebizond, see a king, a king lying here. Ask forgiveness for him, and the Kingdom of Heaven.

Solomon's tomb was destroyed at some date before 29 December 1943, when a German report mentions that it had gone, and probably in about 1935¹⁰.

Anthony BRYER,
University of Birmingham.

⁸ Presumably the Metropolitan Parthenios of Trebizond (1798-1830), who had a reputation for kindness and charity.

⁹ Solomon's wife Mariam was left behind when the king escaped from Georgia in 1810. She was the daughter of the dadian Katzia II and died in St Petersburg on 18 March 1841.

¹⁰ See K. SALIA, « The destruction in Turkey of the tomb of Solomon II, King of Georgia » (in Georgian), *Bedi Kartlis*, No. 8, November 1950, 1-3. Professor Salia informs me that « Quant au tombeau du roi Solomon II — il a été détruit vers 1935 et l'église de St Grégoire transformée en dépôt de l'armée turque. On ne sait rien depuis du sort du tombeau du roi Solomon ». Mr David Winfield tells me that he has a report of a Georgian inscription from Daphnour harbour nearby, which may represent the last vestige of the tomb.

B.B. PIOTROVSKII : *Urartu : The Kingdom of Van and its Art*. Translated from the Russian and edited by Peter S. GELLING. Pp. VIII, 111, 34 plates, London, Evelyn Adams & Mackay, 1967, 70s.

The importance of Urartu for Georgian studies needs no emphasis for readers of the *Revue de Kartvélogie*, which numbers among its founders Professor Mikheil Tsereteli, an acknowledged master in this field. At the present time, Urartian studies are pursued with distinction in Tbilisi by Giorgi Melikishvili, now Director of the Institute of History, Archaeology and Ethnography, named after I.A. Javakhishvili.

Urartu was for nearly 300 years, from about 900 to 600 B.C., a cultural link between Georgia and the advanced civilisations of the Near East. The frontiers of Urartu extended northwards to the borders of ancient Georgia. The cuneiform inscribed records of the Urartian kings chronicle expeditions into the lands of Qulha (Colchis) and of the Diauehi (Tao). These records provide valuable insights into the economic wealth of the ancient Georgian tribes.

One of the great figures in modern Urartian studies is Professor B.B. Piotrovskii, the eminent Director of the Hermitage Museum in Leningrad. In collaboration with local Armenian archaeologists, Professor Piotrovskii supervised the excavation of two important sites on the outskirts of present-day Erevan. One of these turned out to be Erebuni, the original Erevan, founded in 782 B.C. by Argishti, son of Menua. The other site is that of Karmir Blur ('Red Hill'), dedicated to the Urartian god Teisheba. The finds at the latter site are especially valuable and numerous, because the citadel was captured in a surprise attack and burned down before the invaders could complete looting and pillaging it.

Apart from the splendid items of Urartian metal work and fresco painting recovered in Soviet Armenia, earlier excavations near Van in eastern Turkey had brought to light many figurines, items of furniture, pottery and jewellery. Before the existence of Urartu as a separate kingdom had been established by historians, much of this material was classified as Assyrian and considered to be among the best specimens of the representative genres. Subsequent investigation has shown that the Urartians developed independent artistic styles of their own, the influence of which was felt as far west as Phoenicia, and among the Etruscans.

The corpus of material in the great collections of the world was described by Professor Piotrovskii in his Russian work, *Iskusstvo Urartu*, published at Leningrad in 1962. Naturally this book could not take into account

all the recent finds by Turkish archaeologists in the western provinces of Urartu around Erzurum and Lake Van. However, it is a masterly work, and the translator and publishers are much to be congratulated on the present English version, in some ways superior in presentation to the Russian original. A few points call for query: on page 12, Shupria is described as a region to the south east of Lake Van, whereas most scholars seem to situate it to the south west. On page 64, a scholar named P. Zarre is mentioned; this must be Dr. F. Sarre. On page 84 there features a dignitary called 'the Khan of Makinsk'; 'Makinsk' is actually a Russian form, and the person mentioned is really the Khan of Maku. On page 89 'V. Belck' should be Waldemar Belck. On page 104, Note 59, there is mentioned a book on Armenia by 'Linch', the reference being to a Russian edition published at Tbilisi in 1910. This is the standard work of H.F.B. Lynch, *Armenia: Travels and Studies*, published in 1901, and recently reprinted in Beirut. Apart from a few such points, this book is a most reliable guide to Urartian art and antiquities and can be warmly recommended.

D.M. LANG

School of Oriental and African Studies,
London, W.C.1.

CAUCASIAN TEXTS FROM ANATOLIA

Georges DUMÉZIL : *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase.*

IV. *Récits lazès en dialecte d'Arhavi*, pp. vii, 176, Paris, 1967. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses, vol. LXXIV). 14.FF.

V. *Études Abkhaz*, pp. x, 200, Paris, 1967. (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'Archéologie d'Istanbul, vol. XXI). 30 FF.

As a result of the incorporation in the Ottoman Empire, and then in the Republic of Turkey, of the ancient district of Lazistan along the southern coast of the Black Sea, and also of the enforced migration to Turkey of thousands of Circassians, Ubykh and Abkhaz following the Russian conquest of 1864, Anatolia has become a treasure house of lore on the ancient languages and cultures of the Caucasian peoples. Through assimilation, many of these languages are in danger of dying out, and their recording had become an urgent matter when first taken in hand by Professor Dumézil over thirty years ago. With the aid of informants, Professor Dumézil has set down a tremendous mass of material, together with grammatical and phonetic sketches of the languages concerned. These publications have appeared in a wide variety of journals and scholarly series, and number over a score.

Since 1960, Professor Dumézil has been bringing out his latest researches in a series of substantial monographs, entitled : 'Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase'. The earlier issues of these have been duly chronicled in recent issues of the *Revue de Kartvélogie*. The two latest volumes, which appeared in 1967, fully maintain the standard set by the preceding ones, and will be of inestimable value to linguists as well as to collectors of folklore.

All but one of the folk tales and short stories included in tom. IV of the *Documents anatoliens* were dictated to Professor Dumézil between 1960 and 1964 by a young Laz student at Istanbul, who hailed from the village of Senköy near Arhavi. The exception is the first story, 'Lion cub', which was told to Professor Dumézil in 1930 by a Laz named Niyazi Ban. Many of these stories have a strong local flavour, though some concern the universally known comic hero Mulla Nasreddin. The value of the collection is greatly enhanced by an eighteen-page grammatical sketch of the Laz language, in connection with which the author pays tribute to the pioneer writings of N.Y. Marr, I. Qipshidze, and A.S. Chikobava.

In tom. V of the series, we turn to the Abkhaz, of whom there is a considerable community in present-day Turkey. The texts given here were recited by a forty-year old Abkhaz named Zülküf Has, a local government officer born in the vilayet of Sakarya (Adapazari). While the informant's command of the Abkhaz language is excellent, it seems that much of the subject matter of his stories is of Turkish and Anatolian origin, rather than specifically Abkhazian. However, the source material is of high intrinsic interest, and gains in value to the linguist by being accompanied in several instances by parallel versions in Ubykh, Circassian and Kabardian, as supplied by other informants. Some of the stories are highly imaginative and grotesque, and present motifs and themes of interest to comparatists. The work is preceded by a thirty-five page grammatical outline of the Abkhaz language, and ends with a series of rectifications and improvements to toms. II and III of the series.

D.M. LANG

School of Oriental and African Studies,
London, W.C.1.

Iberijsko-kavkazskie jazyki, Éditions « Nauka », Moscou, 1967, 712 pages.

Ce beau livre, qui constitue le 4^e volume d'un ensemble de cinq volumes intitulé « Les langues des peuples de l'URSS », est de beaucoup le plus important qui ait jamais été écrit sur l'ensemble des langues caucasiennes, que les linguistes soviétiques appellent souvent « ibéro-caucasiennes », par référence à l'Ibérie, nom ancien de la Géorgie orientale. Il marque une date dans l'histoire de la linguistique caucasique. Il laisse loin derrière lui l'*Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen*, de Dirr, xi-380

pages d'un format plus petit, publiée en 1928, mais qui a rendu et rend encore de très grands services. L'*Einführung*, où Dirr utilisait les travaux des autres caucasologues, assez peu nombreux, et les siens propres, était l'œuvre d'un seul homme. Pour la plupart des langues, la matière de son exposé venait d'Uslar, de Schiefner et de Dirr lui-même. Le présent ouvrage est un ouvrage collectif, auquel vingt-cinq spécialistes ont collaboré. Et ces spécialistes pouvaient utiliser non seulement les résultats de leurs propres recherches, mais encore les publications de nombreux autres chercheurs, dont beaucoup travaillaient en équipe, ou au moins en liaison les uns avec les autres, selon un plan d'ensemble. De plus, ils disposaient de moyens beaucoup plus importants que leurs prédécesseurs, et surtout que ceux qui ont frayé les routes. Mais les auteurs du présent ouvrage rendent hommage au labeur de ceux qui les ont précédés, tout particulièrement aux pionniers que furent Uslar et Schiefner, puis Dirr, envers qui tout caucasologue actuel a une dette de reconnaissance, et ils citent leurs travaux.

On sait qu'à la suite de la révolution de 1917, fut proclamé le droit de ce qu'on appelait jusqu'alors « les minorités nationales et ethniques de l'empire russe » à se servir de leurs langues. Les langues caucasiennes et leur étude tirèrent grand profit de ces mesures. Les premiers travaux importants d'Akaki Chamidzé écrits en géorgien commencent à paraître en 1920; son article sur l'umlaut en svane est de 1925, celui sur les versions du verbe géorgien de 1926, la 1^{re} édition de sa Grammaire géorgienne de 1930. Arnold Tchikobava commence à publier en 1923; ses Textes lazès sont de 1929. Le premier ou l'un des premiers travaux qui apportent quelque chose de nouveau sur les langues du Caucase septentrional est celui de N. F. Jakovlev, « Tableaux de la phonétique du kabarde » (cité à la p. 165 du présent ouvrage), où il s'inspire des idées de Baudouin de Courtenay; l'ouvrage, lithographié, et accompagné d'un glossaire des exemples, a paru à Moscou en 1923, dans les « Travaux de la section d'étude des langues caucasiennes septentrionales de l'Institut oriental de Moscou ». On peut voir par les bibliographies du présent ouvrage ce qui a été fait entre 1918 et la deuxième guerre mondiale. C'est à la veille de celle-ci que paraissent notamment, en géorgien, l'article de Vl. Pantchvidzé sur l'oudi et ses dialectes (1937) et le mémoire de Mme K. Lomtadidzé sur la formation des temps fondamentaux en abkhaz (1938, avec résumés en russe et en français). La guerre n'est pas encore terminée lorsque paraît le livre de cette dernière sur le dialecte tapanta de l'abkhaz (1944, en géorgien, lithographié, avec résumé en russe).

Mais c'est surtout après la fin de la guerre que l'activité des caucasologues soviétiques s'accroît et que son rythme s'accélère, pour le plus grand profit de la linguistique caucasique chez eux et hors de chez eux.

J'ai publié récemment, après avoir passé un mois à Tbilisi, en septembre-octobre 1966, un article sur « les études de linguistique caucasique en Géorgie » (*Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa*, Paris, 1967, n° 52-53, p. 9-19). Je disais notamment (p. 11) que, lorsqu'après une interruption de près de vingt ans, due à la deuxième guerre mondiale et à ses suites, j'avais recommencé à recevoir des livres et des articles de Tbilisi et de Moscou, il y a sept ou huit ans, j'avais été tout de suite frappé par un fait : le travail dans les deux capitales, était organisé. Les premiers travaux que j'avais

reçus alors, de E. A. Bokarev, de A. Chanidzé et de Mme K. Lomtadidzé, plus le volume IX-X de la revue *Iberiu-k'avk'asiuri enatmecniereba*, « Linguistique ibéro-caucasique », donnaient à penser que l'on avait dressé un plan d'exploration linguistique du Caucase et un programme d'étude des langues caucasiennes, et qu'on les suivait. Je disais aussi (p. 15) qu'une seule langue caucasique septentrionale restait très mal connue et n'avait fait, du moins à ma connaissance, l'objet d'aucun travail précis : le boudoukh, langue du Daghestan parlée par un millier environ de personnes, à laquelle Dirr consacre deux pages, contenant des formes dont plus d'une lui paraît douteuse, dans son *Einführung*. Je vois aujourd'hui que j'avais été prudent en ajoutant « du moins à ma connaissance », car le boudoukh occupe 16 pages dans le présent ouvrage. La bibliographie indique deux articles sur cette langue, l'un de 1940, l'autre de 1953, que je ne connaissais pas.

L'introduction générale mentionne (p. 13) le rôle joué dans les études de linguistique caucasique par « les vieux centres culturels de Moscou et de Léninegrad », puis par « l'important centre scientifique de Tbilisi », avec son Université d'Etat et l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, et signale que de nombreux centres sont nés dans les républiques et les territoires autonomes du Caucase : à Makhatchkala, à Grozny, à Naltchik, à Maïkop, à Soukhoum. On publie aussi des travaux sur les langues caucasiennes à Krasnodar, à Bakou, ailleurs aussi sans doute.

Les noms et les principaux travaux des caucasologues étrangers, d'aujourd'hui et d'aujourd'hui, sont cités.

Le comité de « rédaction » de l'ouvrage était composé par sept des collaborateurs ; deux des membres, E. A. Bokarev et Mme K. Lomtadidzé, en assuraient la direction. Le livre se compose d'une suite d'exposés où des linguistes soviétiques présentent les langues dont ils sont spécialistes. La longueur de la plupart des exposés est de seize à vingt ou vingt-cinq pages. Le plus long est celui du géorgien (41 pages), la langue caucasique qui compte le plus de sujets parlants, la seule qui possède un alphabet qui lui soit propre et une littérature écrite vieille de quinze siècles et toujours brillante ; celui du boudoukh compte 16 pages. Tout est en russe. Les transcriptions sont faites au moyen de l'alphabet cyrillique ; complété par des signes diacritiques. Toutefois, dans la partie consacrée aux langues kartvèles, tous les mots géorgiens, zanes et svanes cités sont écrits au moyen de l'alphabet géorgien. Le plan de tous les exposés est identique, et classique : brèves indications sur la situation géographique et le nombre des sujets parlants, usage de la langue, alphabet qui sert à l'écrire (si on l'écrit), bref historique des études sur la langue considérée ; phonétique ; morphologie ; syntaxe ; lexique ; brèves indications sur les dialectes ; un texte court, avec traduction en russe ; bibliographie. Le livre ne contient pas d'index alphabétique ; un index aurait grossi exagérément le volume. Etant donné l'ordre adopté, il est en général facile de trouver, s'il s'y trouve, un renseignement dont on a besoin.

Il y a en tête du livre une introduction générale, et des introductions partielles en tête des divers groupes de langues et de quelques sous-groupes.

Il ne peut pas être question de donner ici un compte rendu détaillé, langue par langue, d'un tel livre. Les exposés, un pour chaque langue, sont clairs et bien équilibrés.

L'introduction générale a été écrite par E.A. Bokarev et G.A. Klimov. « Les langues ibéro-caucasiennes, ou simplement caucasiennes, disent-ils (p. 7), comprennent l'ensemble des langues autochtones du Caucase ». Ils ajoutent : « Les langues caucasiennes sont un des groupes linguistiques les plus vastes de l'Union soviétique. Elles sont au nombre de trente à quarante, suivant les classifications, ce qui constitue, au moins, environ le quart du nombre total des langues de l'URSS ». On en compte dans cet ouvrage 37, dont une, l'oubykh, qui est en voie de disparition complète, n'est plus parlée, depuis un siècle, qu'en Anatolie.

Dans quelle mesure peut-on parler d'une famille caucasique ? Voici ce qu'en pensent les deux mêmes savants (p. 7-8).

« La majorité des caucasologues suppose qu'il existe une parenté génétique ancienne entre toutes les branches des langues caucasiennes. Cependant, ce qui a été fait est loin d'être suffisant pour prouver cette parenté, et l'établissement de la grammaire comparée et historique des langues caucasiennes, qui transformerait cette hypothèse en un fait scientifiquement établi, est une des tâches les plus urgentes de la linguistique caucasique. Pour le moment, on a déjà amassé dans les publications caucasologiques assez de comparaisons détachées entre des langues appartenant à l'une ou à l'autre branche, et aussi entre des branches différentes des langues caucasiennes, pour mettre à l'ordre du jour l'étude systématique comparative et historique de tout l'ensemble des langues caucasiennes. La difficulté de cette tâche s'explique surtout par le fait que les langues caucasiennes, au cours de leur évolution historique, ont évidemment divergé à tel point qu'actuellement, en cherchant les matériaux attestant leur communauté génétique, qui se rapporte à une période historique très éloignée, on a besoin d'efforts considérables et d'une méthode d'investigation minutieusement élaborée.

« Encore moins clair est le problème de la parenté externe des langues caucasiennes, qui a été dans le passé la sphère des constructions les plus fantastiques. Une discussion spéciale dans les pages de la revue *Vorposy jazыkoznanija* (1954-1956) a contribué jusqu'à un certain point à préciser cet ensemble de problèmes. Mais il est certain que la solution du problème des liens génétiques extérieurs des langues caucasiennes est l'étape suivante de l'histoire de la linguistique caucasique ». Il n'est pas fait allusion au problème de la parenté du basque et des langues caucasiennes. Mais on sait que Tchikobava est d'avis que, puisqu'il est posé, il faut essayer de le résoudre, et que pour cela il est nécessaire d'initier les caucasologues à la linguistique basque et les bascologues à la linguistique caucasique. Un livre comme celui-ci, bien qu'on n'y parle pas du basque, servira à la liaison entre caucasologues et bascologues.

Le grand linguiste géorgien écrit dans le présent ouvrage, p. 21. à la fin du chapitre d'introduction aux exposés sur les langues kartvèles : « L'histoire scientifique des langues caucasiennes dans leur ensemble est susceptible d'apporter sa contribution à la solution du problème de l'origine des vieilles langues mortes écrites de l'Asie antérieure, telles que l'ourartéen, le hourrite, le proto-hittite, etc. »

L'importance de cet ouvrage est donc considérable pour la linguistique

générale, la typologie, la linguistique génétique, historique et comparative. Il résume une foule de connaissances déjà acquises, en apporte de nouvelles et servira de point de départ à de nombreuses recherches. Les linguistes de l'URSS qui en sont les auteurs ont bien mérité non seulement des études caucasiennes, mais de la linguistique tout entière.

René LAFON

RICHESSES NATURELLES DE LA GÉORGIE *

La Géorgie dispose de richesses naturelles variées.

Dans la R.S.S. de Géorgie on trouve plusieurs gisements de houille et de lignite. Les plus importants sont ceux de Tkibouli et de Tkvartchéli. De grandes réserves de lignite sont concentrées dans le gisement d'Kaltsiké.

On connaît, sur le territoire de la Géorgie, plusieurs dizaines d'emplacements qui produisent du pétrole et du gaz. On trouve de la tourbe, qui est surtout utilisée comme engrais, aux environs de Poti, Koulévi, Kobouléti, etc.

On a découvert dans la République plus de cent gisements de minerais de fer. Certains d'entre eux étaient déjà connus dans l'antiquité : il y a bien des siècles de cela, la production des métaux ferreux était assez développée, pour l'époque, sur le territoire de la Géorgie. Le plus important était celui de Tchatak, situé à 75 km. de Tbilisi. Cependant, au début du XIX^e siècle, les réserves locales de bois à brûler vinrent à manquer et l'exploitation fut abandonnée.

Parmi les minéraux utiles de la Géorgie se distinguent les riches gisements de manganèse de Tchiatouri, le meilleur manganèse du monde. Les minerais de ce gisement sont utilisés dans l'usine de ferro-alliages de Zestaphoni pour la fabrication de ferromanganèse de haute qualité. Le manganèse de Tchiatouri est également dirigé vers d'autres usines métallurgiques du pays.

Dans de nombreux endroits de la Géorgie on trouve du minerai de cuivre, des gisements complexes de plomb et de zinc et divers métaux rares.

La République dispose de gisements d'autres richesses minérales et parmi eux du baryte, des argiles bentonitiques et floridinitiques, de l'andésite, de la diatonite, des matériaux de construction, des pierres décoratives, etc.

La Géorgie est riche en eaux minérales et curatives. On y compte plus de mille sources d'eaux minérales et de boues. Il faut noter spécialement Borjomi, dont les eaux minérales jouissent d'une renommée mondiale, et Tskhaltoubo (à proximité de Koutaisi) où l'on trouve des eaux tièdes radioactives, précieuses par leurs qualités curatives.

Dans la R.S.S. de Géorgie se trouvent les massifs forestiers de Svanéti,

* Extrait de *La Géorgie soviétique*, sous la rédaction du professeur P. GUGUCHVILI, Moscou 1967 (en russe).

Letchkoumi, Poti, Gourie, Ratcha, Akhaltsiké-Borjomi, Tianeti, Kakhétie et autres. Dans l'Ossétie du Sud il existe des forêts de conifères, d'arbres à feuilles caduques, et des forêts formées d'un mélange des deux espèces. En Abkhazie, les forêts sont disposées suivant les bassins des rivières Bzibi et Kodori.

Les essences fondamentales des forêts sont le chêne, le hêtre, le charme, le sapin, le pin, etc... Parmi les essences précieuses on trouve le buis, l'if, le noyer, le pin de Bitchvinta (pinède nationale de Bitchvinta, dans la région de Gagra). Le laurier, qui pousse particulièrement bien dans la partie centrale de la Géorgie occidentale, présente un grand intérêt commercial. Le cornouiller à bois assez dur est très répandu.

Les forêts de Géorgie sont également riches en arbres fruitiers sauvages et on y trouve des plantes médicinales. On a entrepris en Géorgie, au cours de ces dernières années, la plantation de forêts et la constitution de réserves forestières (Lagodekhi, défilé de Borjomi, Bzibi, etc.).

Les massifs forestiers de Géorgie présentent un intérêt non seulement au point de vue de l'exploitation, mais jouent encore un rôle important en retenant et en régularisant les eaux de ruissellement. Avec les plantations décoratives (palmiers, dragonniers, bananiers) ils constituent de vastes et belles zones de parcs.

Les forêts de la Géorgie et les contreforts montagneux abondent en bêtes sauvages et en oiseaux. Parmi les animaux sauvages, le renard, le loup, la martre, la loutre, le blaireau, le lynx, le chat sauvage, le lièvre, le sanglier, etc... sont les plus intéressants. Dans les massifs forestiers moins accessibles (les régions de Borjomi et de Ladogekhi, Sairmé) on rencontre le noble cerf caucasien ; le chevreuil y est aussi répandu. Dans les régions montagneuses d'accès difficile de la chaîne principale du Caucase on trouve des aurochs. On rencontre également, sur le territoire de la Géorgie, des antilopes, des hyènes, des léopards.

Dans le défilé de Borjomi, à Bakouriani, on élève des renards argentés. De nouveaux types d'animaux se sont acclimatés avec succès dans la république, comme le cerf tacheté de l'Ossouri. Parmi les oiseaux sauvages on trouve des faisans, des oies, des canards, etc...

La république est riche en houille blanche. Les fleuves et les rivières qui descendent de la chaîne principale du Caucase (en géorgien Kavkassioni) et des hauteurs du plateau géorgien du sud possèdent de grandes réserves d'énergie hydraulique. La puissance moyenne d'énergie annuelle des cours d'eau dépasse 12 millions de kW. Au point de vue de la densité de l'énergie hydraulique la Géorgie occupe une des premières places au monde. La puissance énergétique hydraulique des cours d'eau de la république représente 160 kW au km², ce qui dépasse sensiblement la puissance énergétique d'états riches en ressources hydrauliques tels que la Suisse, la Finlande, la Norvège. Il faut noter que la puissance moyenne en énergie hydraulique de l'URSS est de 13-14 kW au km².

Les rivages de la mer Noire, en Géorgie, sont des lieux de pêche. Le mullet, le maquereau, la barbue et les poissons cartilagineux (esturgeon, esturgeon étoilé) présentent un intérêt commercial. Les meilleurs endroits de pêche se situent aux embouchures des rivières Rioni et Khobi et dans le lac

Paliqstomi. La pêche de l'esturgeon se fait dans les baies de Poti, Batoumi, Soukhoumi, Gagra et Pitsounda. De mars à mai, en Géorgie, on pêche le dauphin sur les rives de la mer Noire. Dans les rivières de l'intérieur, on trouve des espèces de poisson particulières à la Transcaucasie. Dans l'eau claire des torrents on pêche la truite.

RADAMISTO. Un Opéra de G.-Fr. HÄNDEL, sur un sujet historique géorgien. Par le Professeur Vaja GVAHARIA, de l'Académie de Tbilisi.

Cet article de l'éminent musicologue Vaja Gvaharia fut publié sous le titre « Eine Oper von G.-Fr. HÄNDEL mit einem grusinischen historischen Sujet » à Leipzig, dans le « HÄNDEL Jahrbuch 1960 » (Deutsche Verlag für Musik, S. 163-173).

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs la teneur de cet écrit, long d'une dizaine de pages, relatant les sources de l'épisode historique qui a servi de livret à l'Opéra « Radamisto ».

« Ces sources gréco-romaines, nous dit V. Gvaharia, parlent à plusieurs reprises de la Géorgie antique. La Colchide et l'Ibérie, de même que ses voisins, dont l'Arménie, formaient un ensemble d'États de première importance dans la partie est du puissant Empire romain.

L'Ibérie (Géorgie Orientale) était considérée comme un bastion sûr de l'Empire, mais l'esprit guerrier de ses habitants en faisait en même temps un allié dangereux. Une inscription murale, conservée à Mzchéta, illustre cette alliance. On peut y lire : « L'Empereur César Vespasien Augustus, Grand Pontife, proclamé sept fois au rang de Tribun, quatorze fois Empereur, six fois Consul et pressenti une septième fois, Père de la Patrie, — Censeur, et l'Empereur Titus, fils d'Augustus, proclamé cinq fois au rang de Tribun, quatre fois Consul, et pressenti une cinquième fois, — et Domitien, César fils d'Augustus, trois fois Consul, et désigné la quatrième fois, pour le Roi César Mithridate, des Ibères, fils du Roi Pharsman et Iamasaspoi, ami de César et des Romains, et pour le peuple, ont fortifié ces murs ». — (Cf. G.V. Tsereteli, Tbilisi 1958, « Une inscription grecque de l'époque de Vespasien à Mtsketa ».)

De la même époque date l'inscription de Amasasp, frère de Mithridate, découverte à Rome (Georg Kaibel, « Inscriptiones Graecae, Italiae e Siciliae », Berlin 1890, p. 1372).

On trouve également des inscriptions relatives à cette période de l'histoire de la Géorgie dans le « Armasis Bilingva » (G.V. Tsereteli, Tbilisi 1942), ainsi que sur d'autres monuments de Mzchéta (G.V. Tsereteli, « Vestnik drevnej istorii », — Moscou 1948, — n° 2, p. 58, sous le titre : « Epigraficheskie nachodki v Mzchéta »).

Mais c'est d'après les Annales de Tacite que nous est connue l'existence du roi Pharsman d'Ibérie, au 1^{er} siècle de notre ère. Le livre XII des Annales, à partir du chapitre 44, et principalement 48 à 50, nous décrit les événements

tragiques de la vie du roi Pharsman et de son fils Radamisto, roi d'Arménie, d'une manière assez tendancieuse; cependant, malgré le style hautain de l'historien, on y découvre la crainte de l'Empire et de sa politique face à l'Ibérie lointaine.

Il existe sur Radamisto un riche et précieuse littérature, mais les sources originales restent insuffisantes et nous mènent souvent à des imprécisions. Le grand spécialiste Hugo Lichtentritt, qui se limita aux indications du *libretto*, nous dit : « Le texte de cet épisode de l'histoire arménienne fait partie de ce cycle de sujets orientaux qui sont d'importance pour l'opéra en général ».

Signalons aussi l'existence d'une tragédie de Prosper Jolyot de Crébillon, « Radamiste et Zénobie », qui fut jouée à Paris en 1711 et fit la gloire du poète. Une traduction russe de cette tragédie fut publiée à St-Petersbourg par St. Vyskovatof. La première représentation eut lieu au Théâtre Impérial le 13 décembre 1809, avec un grand succès. En Géorgie on parla de la tragédie pour la première fois en 1884, dans le journal « Ivéria » (n° IV); l'article n'était pas signé. Le classique Griboedof utilisa le même sujet et quelques fragments furent publiés à plusieurs reprises.

L'emprise de la musique de Händel se maintient jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'en Allemagne l'opéra « Radamisto » fut représenté à Göttingen en 1927 et en 1943, et au Festival Händel, à Halle, en 1955, dans une mise en scène renouvelée.

Enfin en Géorgie ce fut le critique A.S. Gatsérélia qui prêta attention à l'œuvre de Händel. Suivant les conseils de l'académicien G.V. Tsereteli, l'auteur de cet article copia la partition musicale, traduisit le texte en langue géorgienne, étudia la littérature appropriée à Tbilisi, Moscou et Léninegrad et publia dans la « Literatournaia Gazéta » du 9 novembre 1955 (n° 36, p. 946) la traduction du monologue de Pharsman, du 1^{er} acte. Mais déjà en 1954 l'orchestre symphonique et les solistes de Radio géorgienne, sous la direction de V.L. Paliachvili, avaient pour la première fois exécuté cette œuvre attachante du génial compositeur.

L'opéra « Radamisto » appartient à la période créatrice de Londres. D'après sa structure il est du style *seria* (napolitain). Le caractère lyrico-dramatique Händel a été bien compris par les historiens allemands qui l'ont étudié. Chrysanter, son dévoué biographe, le compare à Shakespeare. Kretschmar l'appelle réformateur du drame musical. R. Strauss oppose au grand courant polyphonique et symphonique issu de J.S. Bach le courant homophone et dramatique qui est issu de Händel.

L'orchestre de l'opéra qui nous occupe est relativement puissant pour l'époque : bois, cuivres, et des cordes remarquables accompagnent les 26 airs à *da capo* strophiques; certains sont des mélodies simples et touchantes, d'autres à sévère tissu contrapuntique.

Le texte est de Nicolas Haym (1679-1729) librettiste de Händel. Il s'éloigne maintes fois de la vérité historique : ainsi, il parle du roi d'Ibérie Pharsman (Pharasmane) comme étant empereur de Thrace et présente Tigraue (prénom arménien) comme prince de Pontus.

Après un voyage en Allemagne pour recruter sa troupe de chanteurs italiens, Händel inaugura, le théâtre Heymarket, le nouvel Opéra londonien,

avec son Radamisto, dédié au Roi, le 27 avril 1720. L'affluence du public fut très grande et le succès immense.

L'opéra, en trois actes, comprend les personnages suivants : Radamisto, fils de Pharasmane, soprano — Zénobia, épouse de Radamisto, alto — Pharasmane, roi de Thrace, basse — Tiridate, roi d'Arménie, ténor — Polisséna, épouse de Tiridate et fille de Pharasmane, soprano — Tigrane, prince de Pont, soprano — Fraarte, frère de Tiridate, soprano.

Les rôles d'hommes, « travestis », furent chantés, selon l'usage de l'époque, par des castrats. Dans la deuxième version, Händel transposa les soprani d'hommes en voix de basse.

1er acte : Le pavillon royal de Tiridate. Polisséna, délaissée par son mari, se plaint désespérément de son sort. Tigrane, qui l'aime, lui annonce que Tiridate veut faire périr Radamisto et qu'il est amoureux de Zénobia. Dès le début le conflit dramatique apparaît : d'une part, la fidélité de Polisséna et son sens du devoir familial et, d'autre part, l'infidélité de Tiridate et son désir incontrôlé pour Zénobia. Personnages nets qui seront confrontés avec les forces du bien et du mal, Radamisto et Zénobia sont pourchassés par les troupes de Tiridate. Ils fuient.

Le 2e acte : Au bord du fleuve Arax ; on voit les ruines d'un château. De l'issue d'un souterrain surgissent Radamisto et Zénobia (cette scène se rapproche de celle des Annales de Tacite). Ils aperçoivent l'ennemi qui approche. La situation est désespérée. Zénobia supplie Radamisto de la tuer pour ne pas tomber aux mains de Tiridate, le tyran. « Courage, Radamisto, donne-moi la mort ». Il la blesse et laisse échapper le poignard de ses mains. Alors elle lui dit ces mots d'adieu : « Comme tu es faible ! Je chercherai et trouverai la mort moi-même ; dans ce fleuve, je te garderai la pureté de mon amour. La mort nous réunira un jour dans le royaume des ombres ». Et elle se jette dans l'Arax. Radamisto est fait prisonnier par Tigrane, qui lui promet une rencontre avec sa sœur Polisséna. Radamisto pleure son épouse : « Ombra cara », air génial et populaire (Tous les spécialistes de Händel l'ont souligné). Le texte, très lié à la musique, est accompagné par les cordes. La passion est à son comble lorsque Radamisto appelle les dieux à la vengeance. Zénobia, emportée par le fleuve, est sauvée par Fraarte. Il la livre à son frère Tiridate. Radamisto rencontre sa sœur Polisséna. Il cherche à se venger de son beau-frère, mais Polisséna protège son mari. Radamisto la maudit et l'humilie. Tigrane emmène Radamisto, déguisé en esclave, chez Tiridate et Zénobia, qui porte le prénom d'Ismène. Il leur annonce la mort de Radamisto et prie Zénobia de lui rester fidèle. Celle-ci reconnaît la voix de son mari, mais n'en laisse rien voir. Elle pleure son mari. Tiridate les laisse seuls et aussitôt ils se reconnaissent, ivres de joie. Händel orne avec beaucoup d'art l'Air de Zénobia qui, d'une mesure à l'autre, passe alternativement de la haine pour Tiridate à la tendresse pour Radamisto, pour conclure en un duo chanté par le couple heureux.

3e acte : Cour intérieure du Palais de Tiridate. Tigrane et Fraarte complotent contre Tiridate. Celui-ci cherche à asservir Zénobia. Radamisto, encouragé par Pharasmane, se précipite et veut poignarder Tiridate, mais Polisséna se jette entre eux. Elle implore Tiridate de pardonner à son père et à son frère. Pour sauver la vie de son mari et celle de Pharasmane, Zéno-

bia est forcée de se plier à son sort malheureux et devenir la femme du tyran. Mais soudain la révolte gronde. Tigrane et Fraarte encerclent Tiridate. Vaincu, celui-ci se soumet. Tous lui pardonnent et Polisséna retrouve son bonheur auprès de lui. Radamisto et Zénobia sont dans la joie. C'est ainsi que le bien a vaincu le mal et la lumière chassé l'ombre.

Dans le chœur final, en *rondo*, tout le monde loue le jour qui leur apporte le nouveau bonheur et la paix. L'opéra se termine en triomphe et en sons lumineux. Il fait partie des chefs-d'œuvre de la musique dramatique de Händel et sa forme musicale fait pressentir maintes idées d'un Mozart et d'un Beethoven.

E. Tsereteli,
membre de l'Institut belge
de Musicologie, Bruxelles

B. G. SILAGADZÉ. — Quelques questions relatives à l'histoire de la Géorgie aux XII^e et XIII^e siècles, à la lumière des renseignements fournis par Ibn al-Assir.

Les XII^e et XIII^e siècles constituent l'une des périodes les plus importantes de l'histoire de la Géorgie. C'est l'époque du plein épanouissement politique, économique et culturel de l'État, récemment libéré de la domination des Turcs Seldjoukides. Après la libération du territoire géorgien, la tâche la plus urgente du pays fut de briser l'encercllement musulman, d'expulser les Seldjoukides des pays voisins et d'élargir les frontières de l'État. Cette mission fut remplie avec succès. Aux XII^e et XIII^e siècles, l'influence politique de la Géorgie s'étendait aux territoires compris entre le nord du Caucase et le lac de Van, depuis les rives méridionale et orientale de la mer Noire jusqu'au rivage de la mer Caspienne. La Géorgie était devenue une puissance d'importance internationale, non seulement en Orient, mais aussi en Europe où de nombreux États fondaient sur elle de grands espoirs à l'époque des Croisades.

Cette partie intéressante de l'histoire de la Géorgie fait depuis longtemps l'objet d'études détaillées, mais par suite de l'insuffisance ou de l'absence de renseignements, et parfois de leur interprétation défectueuse, certaines questions ont été mal présentées. Nous en avons la confirmation par l'étude comparative des données fournies par l'historien arabe des XII^e et XIII^e siècles Ibn al-Assir (comparaison avec d'autres sources et en particulier avec les chroniques arméno-géorgiennes).

D'après la source géorgienne, par exemple, la ville de Dvine fut occupée par les Géorgiens avant celle d'Ani. En réalité, il apparaît que la campagne contre Ani fut entreprise en premier lieu (juillet-août 1161) et que Dvine

* Extrait de l'ouvrage *La Géorgie à l'époque de Rustavéli*, Édition Metsniereba, Tbilisi 1966.

fut prise un an après (juillet-août 1162). D'après la datation en usage dans l'historiographie, après la formation en 1204 du royaume de Trébizonde les Géorgiens soumièrent Kars et en 1205-1206 ils battirent à Bassiani le sultan Rouki-ad-Dine. D'après les informations d'Ibn al-Assir, confirmées par les sources arméniennes et turques, la bataille de Bassiani eut lieu avant la formation du royaume de Trébizonde, c.-à-d. avant 1204, et Kars fut réunie à la Géorgie en 1206-1207, ce qui est confirmé par le deuxième historien de la reine Tamar.

Du fait de cette datation des batailles de Bassiani et de Kars, la date de la mort de David Soslani et celle de la déclaration qui fit de Ghiorghji Lacha le co-souverain de la reine Tamar doivent être révisées. Il en est de même en ce qui concerne la détermination de la date de la mort de la reine Tamar et de l'intronisation de Ghiorghji Lacha, date sur laquelle s'enchaînent dans une large mesure une série d'autres questions de l'histoire géorgienne.

C'est ainsi qu'il apparaît que David Soslani survécut peu de temps à la bataille de Bassiani. Déjà au moment de la bataille de Kars (1206-1207) le co-souverain de Tamar est mentionné comme étant Ghiorghji Lacha, âgé de treize ans, et les clefs de la forteresse lui furent remises ainsi qu'à Tamar. Cela signifie clairement qu'à cette époque David n'est déjà plus vivant. Il mourut donc approximativement en 1205 et non en 1207 comme l'indique l'historiographie géorgienne. D'après Ibn al-Assir ce n'est pas David qui mourut en 1207, mais la reine Tamar (ceci est confirmé par des sources géorgiennes, arméniennes et d'Europe occidentale). En conséquence, un grand nombre d'événements qui se produisirent entre 1207 et 1213 et qui furent jusqu'à présent liés au nom de Tamar doivent en réalité être rapportés au règne de Ghiorghji IV. Ce fait a une grande importance pour l'appréciation de la personnalité et de l'activité d'homme d'État de Ghiorghji IV.

On reproche ordinairement à Ghiorghji Lacha de n'avoir pas su apprécier à sa juste valeur l'étendue du danger que les Mongols présentaient pour les Géorgiens. Cependant, comme il ressort des renseignements d'Ibn al-Assir, tout en étant pénétré d'esprit chevaleresque, Ghiorghji IV fut en même temps un homme politique perspicace et prudent. De toutes façons, il estima parfaitement le danger de la menace mongole et il entama des pourparlers avec les gouvernements d'Azerbaïdjan et d'Al Djazir (Mésopotamie) pour entreprendre une campagne commune contre les Mongols. Un plan opérationnel fut élaboré par eux en commun. Les participants à cette guerre de coalition devaient attaquer ensemble au printemps de 1221; mais les Mongols en furent informés à temps, devancèrent les alliés et attaquèrent les premiers de façon à détruire la Géorgie, qui se trouvait à la tête de la coalition. D'après les renseignements de ce même historien, les Mongols envahirent à trois reprises la Géorgie sous le règne de Ghiorghji Lacha (novembre ou décembre 1220, janvier 1221 et début de 1222). Ils vainquirent trois fois les armées géorgiennes et s'approchèrent de Tbilisi. Ils ne purent cependant abattre d'un seul coup la puissante Géorgie, sillonnée de nombreux défilés, et briser la résistance de son peuple; et à l'époque ils n'étaient pas en mesure d'entreprendre des opérations militaires de longue durée. Ils abandonnèrent donc en 1222 la Géorgie, la Transcaucasie et, traversant Derbent, passèrent au Caucase du Nord. D'après ces ren-

seignements, nous pensons qu'il faut réviser l'opinion admise dans l'historiographie géorgienne selon laquelle il ne se produisit, pendant le règne de Ghiorghî Lacha, que deux invasions mongoles et que les Mongols furent battus et chassés de la Transcaucasie par les troupes géorgiennes. Il semble nécessaire également de réexaminer une autre affirmation, d'après laquelle les Mongols, à cette époque, ne s'étaient fixé comme but que l'exploration de la Transcaucasie, et non sa conquête.

Ibn al-Assir nous communique des renseignements tout à fait nouveaux et qui, de ce fait, méritent attention, au sujet de l'apparition en Géorgie des Kiptchaks. De gros détachements de Kiptchaks, vaincus et chassés de leur pays par les Mongols, qui avaient envahi le Caucase du Nord, s'approchèrent de Chirvan et, sous le prétexte de demander asile, occupèrent une partie de son territoire. Ils se dirigèrent ensuite vers la Géorgie et en 1222 ils envahirent à deux reprises son territoire, mais furent finalement vaincus.

Après l'expulsion des Kiptchaks, la Géorgie s'efforça de soumettre à nouveau les pays vassaux qui s'étaient séparés d'elle lors de l'invasion des Mongols et des Kiptchaks, de même que d'acquérir de nouveaux sujets. Elle entreprit dans ce but des opérations militaires en direction de l'est et du sud. D'après les informations d'Ibn al-Assir les Géorgiens soumièrent, en septembre-octobre 1222, la ville de Bailakan en Azerbaïdjan et en 1223 ils menacèrent le sultan de Khlât. Ces renseignements, que l'on ne trouve pas dans les sources géorgiennes, indiquent que la Géorgie, même après avoir supporté la première invasion mongole ainsi que celle des Kiptchaks, restait cependant encore un puissant État du Proche-Orient.

Ghiorghî AVALICHVILI. — *Voyage de Tbilisi à Jérusalem* (Édition Metsniereba, Tbilisi, 1967 en géorgien).

Cette édition est la première publication du journal de voyage d'un important personnage géorgien, diplomate et écrivain, G. Avalichvili (1769-1850) qui parcourut la Turquie, l'Égypte et la Palestine au cours des années 1819-1820.

En tant que représentant de la Russie il se trouva, surtout en Égypte, dans une situation exceptionnellement avantageuse : les contacts personnels et les fréquents entretiens qu'il eut avec Méheméd Ali, ainsi qu'avec de hautes personnalités de l'État, de la diplomatie et de l'Église, lui donnèrent de larges facilités pour prendre connaissance avec de la vie sociale et économique des pays qu'il visita, et pour se former une opinion exacte du jeu politique mené par les puissances dans le Proche-Orient.

Avalichvili s'intéressa particulièrement aux réformes et aux projets de Méheméd Ali, au mouvement national turc de libération et à la situation, dans l'empire turc, de l'Église orthodoxe et de la population non-turque.

Il accorda également une grande place à la description du mode de vie, des mœurs et des coutumes des Turcs et des Arabes égyptiens.

Les renseignements que le voyageur réussit à recueillir sur les Géorgiens vivant alors en Turquie et en Égypte sont très précieux et présentent le plus grand intérêt.

Le « voyage » est publié d'après un manuscrit autographe unique, abondamment pourvu de cartes, de plans, de copies de gravures et de dessins exécutés par l'auteur.

La préparation du texte, l'analyse du lexique et l'index sont de E. Métrévéli.

René CHMERLING. — *Présentation artistique du manuscrit géorgien du IX^e au XI^e siècles* (Édition Metsniereba, Tbilisi, 1967 (en russe).

Cet ouvrage est la première étude détaillée consacrée aux procédés d'enluminure ainsi qu'au caractère de l'écriture, au cours de la période allant du VII^e au XI^e siècles inclusivement, la période du IX^e au XI^e siècles étant particulièrement mise en lumière. Cette étude comprend deux parties : l'histoire de l'élaboration et de la modification des procédés d'enluminure des manuscrits géorgiens et l'examen de monuments particuliers. Passant en revue le développement de la décoration des manuscrits, dans le contexte des conditions historiques et sociales de leur création, et la comparant avec les procédés de présentation décorative des manuscrits étrangers, l'auteur distingue en Géorgie plusieurs écoles ou orientations différentes. En déterminant les particularités typiques de chacune des étapes du développement des procédés d'enluminure des manuscrits, l'auteur réexamine la datation de monuments particuliers, ce qui permet de broser un tableau précis du développement de l'art de l'enluminure et de relier cette branche de l'art géorgien, qui n'avait pas été suffisamment mise en relief jusqu'alors, aux autres sphères de l'activité créatrice du peuple géorgien.

N. ALADACHVILI, G. ALIBEGACHVILI, A. VOLSKAYA. — *Rospissi Houdojnika Tevdore V Verkhneii Svanetii.* (Murals painted by Tevdore in Upper Svaneti.) Édition de l'Institut de l'histoire de l'Art de l'Académie des Sciences de Géorgie, Tbilisi, 1966, 59 planches. Résumé.

In the mountainous region of Georgia, Upper Svaneti, there are some murals painted by the court artist, Tevdore (Theodore).

These murals are remarkable for their superb individual artistic qualities and skilfulness. Two of them — the murals in St. Archangels church (the village of Iprari) and the ones in St. George church (the village of Nakipari) have preserved inscriptions with the artist's name. In the former it is possible to discern the date too — the year 1096. An inscription with the date — the year 1112 — can also be read in the murals in St. Quiricus and St. Julitta

church (near the village of Rho). It is impossible to discern the artist's name but the stylistic peculiarities and the manner of painting testify to their being the works of the same artist. The analysis of the stylistic and artistic qualities of these murals shows that the Nakipari murals have been painted by Tevdore somewhat later than the other two. The murals in the Saviour church (the village of Tsvirmi) have not preserved the inscription, but their character may lead one to the conclusion that they were painted either by Tevdore himself or by one of his pupils.

All these four murals are based on the same iconographic scheme. The definite choice of pictures in them, stipulated by the small size of the churches, is at the same time determined by the common theological idea.

The iconographic analysis of the murals shows that the versions of the evangelical scenes used in them are those widely spread in the Byzantine art of the XIth-XIIth cc. and are interpreted by the artist in the East-Christian traditions. At the same time the traditions of the local Svanetian school of painting are also conspicuous in the murals. This manifests itself in the indispensable portraying of Deesis in the altar and of those saints (Quiricus, Julitta, George, Barbara, Catherine) who were especially respected in Svaneti.

The striking singularity of the local school reveals itself also in the colour of the murals which is the combination of reddish brown, grey and ochre.

The murals of Tevdore are remarkable for their keeping to the progressive tendency of the monumental painting of the XIth-XIIth cc. which consisted in the attempt to attain plasticity of the form by means of expressive and flexible line. In other words, in these murals are reflected the plastic achievements of the Georgian trend in the XIth c.

Emotional characteristics of separate pictures and whole compositions in the murals show that Tevdore possessed a singular artistic gift. Expressiveness of faces and movements in the pictures are quite exceptional in the Georgian murals of those days and the scenes depicting lives of saints are especially emotional. Thus it is possible to conclude that Tevdore's murals present the development and classic interpretation of local traditions combined with the artist's powerful temperament.

The murals of Tevdore cover all the principal artistic problems of the epoch — which testifies to their progressive character. At the same time, his peculiar manner of painting, lacking subtleness in style (a characteristic feature of the murals of the central regions of Georgia), makes it possible to surmise he was a Svanetian artist, educated in the capital of Georgia in one of the art schools. But, as he was a court artist, he may also have painted churches to the Kings' order.

OUVRAGES RECUS DE TBILISI

I. Linguistique.

- Z.M. MAGOMEDBÉKOVA. — *Axvazskij jazyk*, 1967, 254 pages. Étude en russe sur la langue akhvakh (Daghestan, sous-groupe andi).
- Chota DZIDZIGOURI. — *Ak'ak'i Sanize*, 1967, 120 pages; *Giorgi Axvlediani*, 1967, 70 pages. La vie et l'œuvre des deux grands linguistes géorgiens.
- Orioni*, 1967, 444 pages. Recueil d'articles en hommage à Akaki Chanidzé, à l'occasion de son 80^e anniversaire, avec une bibliographie complète de ses travaux.
- D. OUKLEBA (*Uk'leba*). — *Geograpis t'erminologia*, 1967, 206 pages. « Terminologie de la géographie », dictionnaire russe-géorgien et géorgien-russe; sous la direction de G. DONDOUA et de R. GAMBACHIDZE (*yambakize*).
- Bidzina POTCHKHOVA (*Počxva*). — *Inversiuli leksik'oni*, 1967, XII-444 pages. « Dictionnaire inversé » (de la langue géorgienne), par une équipe de travailleurs sous la direction de B. Potchkhoua, qui a écrit la préface.
- Tanamedrove zogadi da matemat'ik'uri enatmechnerebis sak'itzebi*, « Questions de linguistique générale et mathématique actuelle », recueil d'articles : I, 1966, 190 pages; II, 1967, 196 pages.
- Varlam TOPOURIA. — *Šromebi*, I, *Svanuri ena*, I, *Zmna*, 1967, xxiii-378 pages. « Travaux, I, Langue svane, I, Le verbe ». Livre fondamental du grand linguiste prématurément disparu.

II. Livres d'enseignement
et dictionnaires de langues vivantes étrangères.

1^o Anglais.

- Is. GVARDJALADZÉ. — *Inglisuri enis sc'avlebis metodik'is sapuzolebi (kartul sašualo sk'olaši)*, 1957, 276 pages. « Fondements des méthodes d'enseignement de l'anglais (dans l'école secondaire géorgienne) ».
- Tamar et Isidore GVARDJALADZÉ. — *Inglisur-kartuli leksik'oni*, 1955, 452 pages; « Dictionnaire anglais-géorgien »; *Kartul-inglisuri leksik'oni*, 1965, 265 pages, « Dictionnaire géorgien-anglais ».
- I. GVARDJALADZÉ et D.J. MTCHEDLICHVILI (*Mč'cdlišvili*) — *English through questions and answers*, 1967, 217 pages. En anglais.
- 2) Français.
- I. GVARDJALADZÉ. — *Manuel du langage parlé* (pour les étudiants du premier cours), 1961, 110 pages. En français.
- I. GVARDJALADZÉ. — *Prangul-kartuli leksik'oni*, 1962, 782 pages, 12 × 8 cm; « Dictionnaire français-géorgien »; *Dictionnaire français-géorgien*, 1963, 2 vol.; I, A-G, VIII-676 pages; II, H-Z, 814 pages.

- IV. MATCHAVARIANI et I. GVARDJALADZÉ. — *Dictionnaire français-géorgien*, 1955, 512 pages.
 Elisabed OKROPIRIDZÉ (*Okrop'irize*). — *Dictionnaire géorgien-français*, 1953, XI-523 pages.

III. Archéologie et art géorgiens.

- Wakhtang BÉRIDZÉ. — *zveli kartveli ost'al'ebi*, 1967, 243 pages, avec photographies; « Les vieux artistes géorgiens » (dictionnaire contenant leurs noms).
zeglis megobari, série « Monuments de la civilisation matérielle », 8^e fascicule, 1966, 97 pages; fasc. 10-12, 1967, 92 pages; archéologie, sculpture, peinture, manuscrits, avec photographies et dessins; « L'ami du monument ».
 Nino GVAOUA. — *Čacmulobis ist'oridan*, 1967, 128 pages, plus 54 photographies; étudie l'histoire du vêtement féminin géorgien au XIX^e siècle et au début du XX^e. Petit lexique du vêtement, p. 106-113. Noms de couleurs, p. 114-115.

Rédigé par R. LAFON

- R. HUSSEINOW. — *Organisation militaire des Seldjuks*, *Palcstinskii Sbornik*, 17 (80), 1967, Leningrad.
Les monuments de l'ancienne littérature hagiographique géorgienne, Livre II (XI^e-XV^e siècles) sous la direction et la rédaction du professeur Ilia Abouladzé, Édition Metsniemba, Tbilisi, 1967.
 N. KAKABADZÉ et N. ROUKHADZÉ. — *Caucase et la Géorgie dans la littérature allemande*. Édition Sabtchota Sakartvelo, Tbilisi, 1963.
 S. TCHILAIA. — *Ekateriné Tchavtchavadzé*, t. II. Édition Literatoura da Xelovneba, Tbilisi, 1967.
 G. GRIGOLIA. — *L'époque paléolithique de Basse Kartlie (Grotte enterrée de Tsopi)*. Édition de l'Académie des Sciences de Géorgie, 1963.
Kartuli sabtchota mtserlobis sakitzebi (Questions relatives à la littérature soviétique géorgienne), Édition Metsniereba, Tbilisi, 1967.

PUBLICATIONS RÉCENTES

- Revue des études arméniennes*, Tome IV, 1967, Directeur : Emile Benveniste, Secrétaire : M. Berbérian, 10, Boulevard Delessert, Paris 16^e. Dépositaire : Librairie C. Klincksieck 11, rue de Lille, Paris 7^e
- Loeb Classical Library. — St. John Damascene. — *Barlaam and Ioasaph*, translated by G. R. WOODWARD, H. MATTINGLY, D. M. LANG, with New Introduction by D. M. LANG. 15-16 Queen Street, London W.é.
- Hans VOGT. — *Kartuli enis ganmart'ebiti leksik'oni* [Dictionnaire raisonnée de la langue géorgienne], t. I-VIII, Tiflis, 1950-1964, Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, vol. XXI, Universitetsforlaget 1967.
- Hans VOGT. — † *Alf Sommerfelt*, Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, vol. XXI, 1967.
- Gertrud PÄTSCH. — V. Topuria † : *Kartuli ena da martlc'eris zogierti sak'itxi*. Tbilisi, Nakaduli 1965. Mitteilungen des Instituts für Orientforschung, Band XIII, Heft 1, 1967, Akademie Verlag, Berlin.
- Gérard GARITTE. — *Bibliographie du professeur A. Šanidzé*, Le Muséon, t. LXXX, 1967, Louvain.
- W. E. D. ALLEN. — *The Georgian Marriage Projects of Boris Godunov*, Oxford Slavonic Papers, vol. XII (1965).
- David WINFIELD. — *A note on the South-Eastern Borders of the Empire of Trebizond in the thirteenth Century*, Anatolian Studies, Journal of the British Institute of Archaeology at Ankara, vol. XII, 1962.
- Niels GUTSCHOW. — *Kirchen im türkischen Armenien und Georgien*, Darmstadt, 1967.
- J. N. BIRDSALL. — *Melito of Sardis, ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΠΑΣΧΑ in a Georgian version*, Le Muséon, t. LXXX, 1967, Louvain.
- †KITA TSCHENKELI. — *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, Faszikel 12, Amirani Verlag, Zurich, 1967.
- Robert TRIOMPHE. — *Itinéraires caucasiens*, Annuaire de l'URSS, 1967. Édition du Centre National de la Recherche Scientifique.

ARNOLD TCHIKOBAVA

membre d'honneur de la Philological Society de Londres

Linguiste géorgien bien connu, le professeur A. Tchikobava a été élu membre de la Philological Society de Londres. Fondée en 1842, elle réunit des linguistes anglais et étrangers. Le seul membre d'honneur de cette Société était jusqu'à présent le professeur Emile Benveniste, grand iraniste, ami des études caucasiennes.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA REVUE DE KARTVÉOLOGIE *BEDI KARTLISA*

de 1957 à 1967

Vol. I, 1957

K. SALIA — La Revue de Karthvéologie	3
Prof. G. GARITTE — Les manuscrits géorgiens du Sinaï	7
Prof. Dr G. DEETERS — Die Stellung der Kharthwelsprachen unter den Kaukasischen Sprachen	12
R. H. STEVENSON — The Background to Amiran-Darejaniani	17
Prof. D. M. LANG — Les études récentes sur le Nouveau Testament géorgien	20
Prof. M. MOUSKHÉLY — A propos d'un traité célèbre dans l'histoire de la Géorgie	22
Marc IBÈRE — Le R. P. Paul Peeters et les études géorgiennes	27
Grigol ROBAKIDSE — De la mythologie géorgienne : Prométhée, Dali	38
Prof. Dr M. TSERETHÉLI — Eine kleine Bemerkung zur Frage der Vor- fahren der Georgier	42
Dr J. ASSFALG — Die kirchliche georgische Literatur	44
P. M. TARCHNICHVILI — Quelques notices bibliographiques	52
N. SALIA — Le martyr de la Reine Kethevan de Géorgie	55
La noblesse géorgienne, par le Prof. C. Toumanoff (extrait)	58
Une broderie géorgienne à Detroit, par le Chanoine M. Brière	60
Publications de G. Garitte, D. M. Lang, P. M. Tarchnichvili et C. Tou- manoff	62

Vol. II-III, 1957

K. SALIA — Le XXIV ^e Congrès International des Orientalistes	3
Prof. R. LAFON — Le géorgien et le basque sont-ils des langues pa- rentes ?	8
Prof. G. GARITTE — Les Vies géorgiennes de S. Symeon Stylite l'An- cien et de S. Ephrem	15
A. B. — Robert Bleichsteiner	18
† Prof. Dr R. BLEICHSTEINER — Légende vom Georgier von Lomtadise	21
Prof. Dr MOLITOR — Zur Frage der Vorlage des altgeorgischen Bibel- textes	23
Prof. Dr Al. NIKURADZE — Zur Frage der georgischen Baukunst im Europäischen Osten im Mittelalter	28
Prof. Dr M. TSERETHÉLI — Das Leben des Königs der Könige Davith (Davith II, 1089-1125)	45
Prof. Dr D. M. LANG — Georgian manuscripts in Oxford	74
R. M. STEVENSON — A note on Rust'aveli's Panther-Symbol	79
Grigol ROBAKIDSE — Le peuple comme entité	81
Prof. M. MOUSKHÉLY — Les nationalités et la linguistique en U.R.S.S.	83
P. M. TARCHNICHVILI — La découverte d'une inscription géorgienne de l'an 1066	86

J. GOGOLACHVILI — La polyphonie dans la musique populaire géorgienne	89
Prof. Hans VOGT — La structure phonémique du géorgien (extraits)	93
ILYAZD — Broderie géorgienne du Musée de Detroit	96
N. A. GHEORGHIU — Anthime d'Iver	98
BIBLIOGRAPHIE	100
N. SALIA — Au serviteur de la culture géorgienne : D. Kheladsé	103

Vol. IV-V, 1958

Prof. G. GARITTE — †Michel Tarchnichvili	5
Prof. D. M. LANG — Father Michael Tarchnishvili	6
Prof. Dr AL. NIKURADSE — Pater Michael Tarchnischvili	3
N. SALIA — Le Père Michel Tarchnichvili	7
K. SALIA — Le 80 ^e anniversaire du Prof. M. Tseretheli	14
XI Internationaler Byzantinisten Kongress	14
Prof. G. GARITTE — Une édition commentée du calendrier palestino-géorgien de Jean Zosime	18
R. P. M. TARCHNICHVILI — Quelques remarques sur l'âge de l'alphabet géorgien	21
Prof. R. LAFON — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne	29
W. E. D. ALLEN — Ex Ponto	39
Prof. Dr I. MOLITOR — Eigenart und Bedeutung des altgeorgischen Hadischi-Tetraevangeliums	55
Prof. Dr AL. NIKURADSE — Skandinavien und Georgien auf der pontisch-baltischen Landbrücke	64
Prof. Dr M. TSERETHELI — Berdseni	83
†Prof. Dr R. BLEICHSTEINER — Pfirsichblüten von Tizian Tabidse	87
Prof. M. MOUSKHÉLY — La nature juridique de l'Union Soviétique	88
G. NOSADSE — A l'occasion du 1.500 ^e anniversaire de la fondation de Tbilissi	92
Grigol ROBAKIDSE — Une scène (« La Géorgie en son image du Monde »)	101
Marcel BRION — « Megui », roman de Grigol Robakidse	103
W. E. D. ALLEN — D. M. Lang : The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832	107
Prof. Dr M. TSERETHELI — Das grosse Werk von Dr K. Tchenkeli	110
Opinion de la presse parisienne sur les danses folkloriques géorgiennes	111
Publications se rapportant au géorgien	118

Vol. VI-VII, 1959

K. SALIA — Le Professeur Gérard Garitte, Prix Francoqui 1959	3
Prof. R. LAFON — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne (suite)	7
Prof. G. GARITTE — Une édition intégrale du grand homiliaire géorgien du Sinai daté de 864	20
†P. M. TARCHNICHVILI — Un vestige de l'art géorgien en Egypte	24

R. H. STEVENSON — Rust'aveli and Ariosto	26
W. E. D. ALLEN — Ex-Ponto, III and IV	29
Prof. Dr Al. NIKURADSE — Dr. Otto Günther von Wesendonk als Karthvelologe	48
Prof. D.Dr J. MOLITOR — Zur Textgeschichte des georgischen Alten Testamentes	53
Dr J. ASSFALG — P. Michael Tarchnischvili	56
Bibliographie der Werke von P. M. Tarchnischvili	61
Prof. Dr J. JEDLICKA — Komposita in Vep'xis-tqaosani	77
H. Dr M. TSERETHELI — Das Sumerische und das Georgische	77
H. ROHRBACHER — Materialien zur georgischen Bibliographie, Teil I : Deutsches Schriftum	105
Th. NASKIDACHVILI — A propos d'une grammaire de Guillaume Postel (1510-1581)	145
Le 80 ^e anniversaire de l'académicien Korneli Kekelidse	147
Le 60 ^e anniversaire du professeur Ch. Amiranachvili	149
G. NOSADSE — Récentes publications dans le domaine de la Karthvé- logie	150
N. SALIA — Quelques nouvelles littéraires et scientifiques de Géorgie Vier Bildnisse von Koenigin TAMAR — Résumé von G. W. Alibe- gaschwili	156
AMIRAN-DAREJANIANI — Translated by R. H. Stevenson	159

Vol. VIII-IX, 1960

Fr. GRAFFIN — Le chanoine Maurice Brière	3
Une lettre de Maurice Brière à la rédaction	9
M. et N. THIERRY — Notes d'un voyage en Géorgie turque	10
K. SALIA — Les moines et les monastères géorgiens à l'étranger	30
M. TSERETHELI — Rousthavéli et le folklore, par I. Mégrélidzé	60
M. TARCHNICHVILI — Quelques notes complémentaires sur le moine Martirius	64
G. NOSADZÉ — Aperçu sur l'ancienne peinture religieuse géorgienne	65
W. E. D. ALLEN — Ex Ponto, V. Heniochi-Aea-Haysa	79
R. H. STEVENSON — On translating Rus'aveli	93
Al. GRIGOLIA — The Caucasus and the ancient pre-greco-roman cul- ture world	97
J. MOLITOR — Lexikographisches zur Altgeorgischen Bibelüber- setzung	105
J. ASSFALG — Zum Kirchenjahr und zur neuesten Geschichte der Georgischen Kirche	112
J. ASSFALG — Der 25. Internationale Orientalisten Kongress	117
V. BARDAVELIDZÉ et G. TSCHITAÏA — L'ornement khevsourien	119
I. MÉGRÉLIDZÉ — Variantes inconnues sur le Déluge et récits sur le Mont Broutsabdzèla	129
Th. NASKIDACHVILI — Le «recueil» de Pierre Bergeron (1580-1637)	132
Nino SALIA — Opinion de la presse mondiale sur les danses folklo- riques géorgiennes	135
Bibliographie	144

Vol. X, 1960

M. v. TSERETHELI — Das Sumerische und das Georgische .

Vol. XI-XII, 1961

Hans VOGT — Remarque sur la préhistoire des langues kharthvéliennes	5
Gérard GARITTE — Une édition critique du psautier géorgien	12
René LAFON — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne, avec la traduction du conte de Vaja-Pchavéla « La source de la montagne »	21
Irène MÉLIKOFF — Les Géorgiens et les Arméniens dans la littérature épique des Turcs d'Anatolie	27
P. M. TARCHNICHVILI — Le Dieu Lune Armazi	36
K. SALIA — La Tao-Klardjéthie et ses monastères	41
V. V. BERIDZÉ — Un bilan de l'étude de l'architecture géorgienne paléochrétienne	63
A. M. APHAKIDZÉ — Les résultats des fouilles archéologiques récentes en Géorgie	70
G. NOSADZÉ — Aperçu sur l'architecture religieuse géorgienne	77
D. M. LANG — Lady Wardrop	93
D. M. LANG — Professor Gerhard Deeters	94
R. H. STEVENSON — On translating Rust'aveli: II	97
W. E. D. ALLEN — Trivia Historiae Ibericae	104
G. V. TSERETHELI — The Most Ancient Georgian Inscription in Palestine	111
J. MOLITOR — Zur Morphologie der altgeorgischen Übersetzung der Evangelien und der Apostelgeschichte	131
J. JEDLIČKA — Zur Struktur des Altgeorgischen	141
K. H. SCHMIDT — Sibilanten und Affrikatenkorrespondenzen in den Kartwelsprachen	149
Nino SALIA — Un portrait inconnu de Chotha Rousthvéli	164
G. TCHOUBINACHVILI — L'orfèvrerie géorgienne (VIII ^e -XVIII ^e s.)	167
V. BARDAVELIDZÉ — Un chant sacré svane « Barbal Dolaschi »	188
Publications récentes	191
Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique	192

Vol. XIII-XIV, 1962

Gérard GARITTE — Remerciement au Centre National de la Recherche Scientifique	5
Hans VOGT — Korneli Kekelidzé (1879-1962)	6
Nino SALIA — Le Catholico-Patriarche de Géorgie au Congrès du Conseil œcuménique des Églises à Paris	10
— Les chefs de l'Église géorgienne depuis l'origine (335) jusqu'à nos jours	14
Claude CAHEN — Une campagne du Seldjukide Alp-Arslan en Géorgie	17

René LAFON — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne . . .	21
Arnold ČIKOBAVA — Les types fondamentaux de la conjugaison des verbes et leurs relations historiques dans les langues ibéro-caucasiques	26
G. B. MURKELINSKY — Les particularités de structure dans les langues des montagnards du Daghestan	34
K. SALIA — L'origine de la dynastie des Bagration. Achot le Grand (780-826), premier roi Bagration de Géorgie	40
G. I. IMEDAŠVILI — Poésie et langage des cantiques géorgiens de la période classique	47
P. INGOROKVA — La musique géorgienne	56
M. TARCHNIŠVILI — Les manuscrits géorgiens du Vatican	61
Irène MÉLIKOFF — Notes turco-caucasiennes : Bâbek le Hurrâmi et Seyyid Battâl	72
Al. NIKURADSE — Historiographische Betrachtungen über Albanien und seine Nachfolgestaaten von Altertum bis zum hohen Mittelalter	82
Joseph MOLITOR — Die syrische Grundlage der altgeorgischen Evangelienübersetzung nach Aussage ihrer Harmonisimen	98
Jaromir JEDLIČKA — Georgische Etymologien und Vergleichenungen	106
K. H. SCHMIDT — Zum Passivum im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	116
Grigol ROBAKIDSE — Aus dem Reich der Poesie	127
W. E. D. ALLEN — A note on the princely families of Kabarda	140
Al. GRIGOLIA — Milkrelationship in the Caucasus, its function and meaning	148
R. H. STEVENSON — Didmoouraviani; a narrative poem of the seventeenth century	168
D. M. LANG — The Oxford edition of Proclus Diadochus	171

COMPTES RENDUS

Gérard GARITTE — Une édition critique de la version géorgienne de l'Apocalypse	173
V. NOSADZÉ — Corpus Areopagiticum. Petrus Iberus-Pseudo-Dionysius Areopagita (éd. Enukašvili)	177
N. TOKADZÉ — Les résultats des fouilles archéologiques de Mtskheta d'après l'ouvrage du Professeur T. Tchoubinišvili	182
Fr. GRAFFIN — The old Georgian version of the prophets	189
D. M. LANG — Cities and urban way of life in feudal Georgia	190
G. GARITTE — La Passion de S. Élien de Philadelphie ('Amman)	192
— Les récents catalogues des manuscrits géorgiens de Tbilisi	195
G. MORGENSTIERNE — E. Benveniste. Études sur la langue ossète	196

Vol. XV-XVI, 1963

K. SALIA — Note sur l'origine et l'âge de l'alphabet géorgien	5
René LAFON — Les problèmes concernant les consonnes latérales dans les langues caucasiques	19

— Pour faire mieux connaître la langue géorgienne	25
Hans VOGT — Contributions à la reconstruction du phonétisme du kartvélien commun	32
N. et M. THIERRY — Note sur un court voyage en Géorgie	35
N. TCHOUBINACHVILI — La sculpture artistique géorgienne sur bois au Moyen Age	44
G. TCHITAÏA — Sur l'agriculture de montagne en Géorgie	51
A. ROBAKIDZÉ — Habitation et villages des montagnards de la Géorgie dans le passé et de nos jours	58
†Gr. ROBAKIDZÉ — La Géorgie en son image du monde	63
K. KEKELIDZÉ — Répercussions provoquées en Géorgie par la chute de Constantinople	72
R. A. GUSEINOV — Les sources syriaques des XII ^e et XIII ^e siècles concernant l'Azerbaïdjan	78
Nino SALIA — Apport à l'histoire des relations culturelles cypro-géorgiennes. Une cité sous terre	82
Rudolf KARMANN — Robakidse und die Wiedergeburt des Mythos	90
Joseph MOLITOR — Spuren altsyrischer Bibelübersetzung in den Chanmeti-Palimpsesten aus Jeremias	99
Jaromir JEDLIČKA — Derivative Deklination im Georgischen	103
K. H. SCHMIDT — Zu den Aspekten im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	107
Al. NIKURADSE — Versuch einer Deutung der Parallelen der romanischen Baukunst West-Europas und Georgiens	116
— West-Europa und Kaukasien in der Sicht der Parallelen archäologischer Funde zur Stein, Bronze und Eisenzeit, sowie im Mittelalter	141
W. E. D. ALLEN — The Volga-Terek route in Russo-Caucasian relations	158
N. KHOSHETARIA — Archaeological excavations at Vani	167
J. JEDLIČKA — Georges Dumézil, Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase, I, II, 1960, 1962	170
Th. NASKIDACHVILI — Autour de la traduction anglaise de l'Amiran-Daredjaniani par R. H. Stevenson	172
Études sur le Caucase et le Proche Orient, II, 1962 (Résumé)	175
Ibero-Caucasica, XIII, 1962	180
A. Z. — V. Nosadzé, Les problèmes philosophiques et religieux dans le poème de Roustaveli « Vexpis-Tqaossani »	182
Les émaux de Géorgie. Ch. Amiranachvili	184
Une inscription grecque de l'époque de Vespasien à Mxzeta. G. Tsere-téli	185
Matériaux concernant l'histoire de la colonie géorgienne de Jérusalem. Hélène Metreveli	186
Publications récentes	188
Publications de Gerhard Deeters	190

Vol. XVII-XVIII, 1964

René LAFON — Compléments à un article sur les consonnes latérales dans les langues caucasiennes	7
Irène MÉLIKOFF — Géorgiens, Turcomans et Trébizonde: Notes sur le « Livre de Dede Korkut »	18
K. SALIA — La littérature géorgienne (V ^e -XIII ^e siècles)	28
D. M. LANG — St. Euthyme le Géorgien et la légende grecque de Barlaam	62
Yvette GRIMAUD — Trois chants de Géorgie occidentale	69
Gérard GARITTE — L'entretien VI d'Apraate en géorgien	82
Kornéli KEKELIDZÉ — Chronique d'Hippolyte de Rome et l'historien géorgien Leonti Mroveli	88
P. M. TARCHNICHVILI — Le soulèvement de Bardas Skléros	95
Gr. ROBAKIDZÉ — La Géorgie à l'époque des Croisades	98
Ch. AMIRANACHVILI — Les émaux cloisonnés géorgiens	102
V. DJAPARIDZÉ — L'industrie de la céramique en Géorgie du XI ^e au XIII ^e siècles	109
Nino SALIA — Amirani — Prométhée	123
✓ Joseph MOLITOR — Die Eigennamen in der Johannes-Apokalypse des Euthymius	127
✓ Gertrud PÄTSCH — Zur Frage der doppelten Relation im Georgischen	132
✓ Jaromir JEDLIČKA — Das Studium des Abchasischen in Georgien	146
✓ Karl Horst SCHMIDT — Konjunktiv und Futurum im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	150
✓ Heinz FÄHRNICH — Arabische Lehnwörter in der georgischen Sprache	155
W. E. D. ALLEN — Trivia Historiae Ibericae	164
R. H. STEVENSON — Omainani a Georgian romance of the early seventeenth century	179
P. H. STEVENSON — To the editor of Bedi Kartlisa	183
A. WEILL — Michel Mouskhély	184
Al. NIKURADSE — Ayték Nannitok	185
Julius ASSFALG — Kita Pierre Tschénkeli	186
COMPTES RENDUS	
B. SEREBRYAKOV — Le problème d'Amiran-Daredjaniani	191
A. BARAMIDZÉ et I. MEGRELIDZÉ — N. MARR. - Sur les sources de la création de Rustaveli	192
J. MEGRELIDZÉ — Les étapes principales de la vie de N. MARR	195
J. JEDLIČKA — Dictionnaire de la langue obykh de H. VOGT	197
— Georgische Handschriften von J. ASSFALG	197
K. H. SCHMIDT — Die kaukasischen Sprachen von G. DEETERS	198
N. T. TOPURIA — Etat de l'étude des dialectes des langues kartvéliennes et problème que pose cette étude	200
D. M. LANG — Denis Cecil HILLS - Mes voyages en Turquie	202
Ars Georgica, 6, 1963, Tbilisi	215
Questions d'Histoire du Proche - Orient, 1963, Tbilisi	211
Thèses des rapports	214
K. S. — S. KAUKTCHICHVILI - Histoire de la littérature byzantine	217

Georgica I	220
Publications récentes	

Vol. XIX-XX, 1965

K. SALIA — †M. Tsereteli. Ses publications scientifiques	7
R. LAFON — Pour le huitième centenaire de la naissance de Chota Rustaveli	14
N. SALIA — L'importance littéraire et scientifique du poème médiéval géorgien : « Le chevalier à la peau de tigre »	15
Al. BARAMIDZÉ — Rustaveli et ses contemporains	31
R. LAFON — Les sibilantes labialisées dans les langues caucasiennes septentrionales	40
K. KEKELIDZÉ — Un monument inconnu de la littérature byzantine en version géorgienne	61
K. SALIA — La littérature géorgienne (XIII ^e -XIX ^e siècles)	69
R. HUSSEYNOV — La conquête de l'Azerbaïdjan par les Seldjoucides	99
J. MEGRELIDZÉ — Sur l'origine du culte de Dionysos et du mot <i>vin</i>	109
J. MOLITOR — Syrische Lesarten im altgeorgischen Tetraevangelium	112
G. PÄTSCH — Die Konjunktionslose Verbindung zweier Verbalbe-griffe im Alt- und Neugeorgischen	119
K. H. SCHMIDT — Indogermanisches Medium und Sataviso im Georgischen	129
H. FÄHNRIICH — Iberokaukasisch und Drawidisch	136
W. S. ALLEN — An Abaza text (Introduction, analyses)	159
D. M. LANG — Numismatic data for the history of Georgia	173
A. BRYER — Ludovico da Bologna and the Georgian and Anatolian Embassy of 1460-1461	178
Ch. MERCIER — Les études géorgiennes en France	199
J. ASSFALG — Über die georgische Studien in Deutschland	203
D. M. LANG — Georgian studies in U.S.A.	210
G. PÄTSCH — Stevenson R.H. - Amiran-Daredjaniani	211
J. JEDLIČKA — Russisch - abchasisches Wörterbuch	214
K. DANELIA — Versions géorgiennes de Prophéties de Jérémie	215
J. ASSFLAG — XVI. Deutscher Orientalistentag	215
D. M. LANG — Rustveliana	216
Bibliographie des éditions de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie concernant la caucasologie (1964)	219
Publications récentes	230
Nouvelles de Géorgie	232

Vol. XXI-XXII, 1966

René LAFON — L'art du récit dans « Le chevalier à la peau de tigre »	7
Irakli ABACHIDZÉ — La prière de Rustaveli	18
René LAFON — Notes de phonétique comparée des langues caucasiennes de nord-ouest	19
G. V. TSERETELI — La théorie des sonnantes et des ablauts dans les langues kartvéliennes	30

Nino SALIA — Notice sur la conversion de la Géorgie par sainte Nino	52
K. SALIA — La littérature géorgienne : I. Tchavtchavadzé, A. Tsereteli, Vaja Pchavela	65
K. SALIA — G. Tchoubinachvili et ses œuvres	90
David PANTCHOULIDZÉ — La littérature française en Géorgie	94
Julius ASSFALG — Jaromir Jedlička (avec une bibliographie redi- gée par Helena Kurzova)	98
Gertrud PÄTSCH — Linguistische Bemerkungen zur Textgeschichte der georgischen Bibel	103
Joseph MOLITOR — Neuere Ergebnisse zur Textgeschichte des geor- gischen Neuen Testamentes	111
K. H. SCHMIDT — Zur Syntax des Kausativums im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	121
M. TSERETELI — Zur Frage der Verwandtschaft des Georgischen	128
Al. NIKURADSE — Beitrag zur Frage des Ursprungslandes der Sumerer. Kaukasien eine mögliche Urheimat der Metall-Sumerer	140
S. DSCHIRIA — Ausführliches Register des Wilajets Gürgüstan	169
Anthony BRYER — Some notes on the Laz and Tzan	174
Gertrud PÄTSCH — Eri, Nacia, Xalki in georgischer und fremdsprach- licher Korrespondenz	196

COMPTES RENDUS

I. KUTSCHUCHIDZE — Salomon Schweiger. — Ein neue Reyssbeschrei- bung auss Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem	201
C. CHERVACHIDZÉ — Miniatures médiévales géorgiennes	206
D. KLDIACHVILI — Vins et cognacs de Géorgie	208
B. JGHENTI — Géorgie, terre de poésie	213
La dextre du Grand Maître et David le Constructeur, de Constantin Gamsakhourdia	214
M. R. HOFMANN — La musique géorgienne	215
Célébration du centenaire de la Société de Linguistique de Paris	217
Bibliographie	218

Vol. XXIII-XXIV, 1967

René LAFON — Les études de linguistique caucasique en Géorgie	9
René LAFON — Transformation et chute de latérales dans les langues caucasiennes septentrionales du centre et de l'est	20
Hans VOGT — La structure des langues kartvéliennes	31
Gérard GARITTE — Aventures et mésaventures d'un manuscrit géorgien	37
K. SALIA — La littérature géorgienne (IV)	53
Ghiorgi TCHOUBINACHVILI — L'art géorgien à l'époque de Rustaveli Chalva AMIRANACHVILI — Huit chefs-d'œuvre de l'art géorgien	68
K. MATCHABELI — La Svanétie, gardienne de trésors	80
Nino SALIA — Le 800 ^e anniversaire de Chota Rustaveli. Vardzia, for- teresse rupestre	83

Georges CHARACHIDZÉ — Le symbolisme de l'arbre et de la vigne en Géorgie	105
M. TCHIKOVANI — L'épopée populaire géorgienne d'Amirani enchaîné	119
J. MEGRÉLIDZÉ — Notice sur les épitaphes de David le Constructeur et la Reine Tamar	125
Joseph MOLITOR — Altgeorgische Evangelienübersetzung als Hüter Syrischer Tradition	136
Gertrud PÄTSCH — Das georgische Präsens — Indoeuropäischer Einfluss oder eigengesetzliche Entwicklung?	143
Karl-Horst SCHMIDT — Die Stellung des Verbalnomens in den Kartvelsprachen : Historisch-vergleichend und typologisch betrachtet	153
Anthony BRYER — Some notes on the Laz and Tzan (II)	161
Anthony BRYER — The thirteenth International Congress of Byzantine Studies (Oxford 1966)	169
Jay D. FRIERMAN — The Earthenware Glazes of Mediaeval Transcaucasia	171
J. M. THIERRY — Çengelli Kilise	177
Arnold TCHIKOBAVA — Conférences sur la langue basque à Tbilisi	184
COMPTES RENDUS	
Ch. AMIRANACHVILI — Georgian miniature (Summary)	186
W. E. D. ALLEN — David Marshall Lang : The Georgians	187
G. CHARACHIDZÉ, D. M. LANG, — Georges Dumézil. Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase, III	191
G. BOITCHIDZÉ — Apollinaire en Géorgie	194
The Balavariani. A Buddhist Tale from the Christian East. D. M. Lang	196
Bibliographie	197